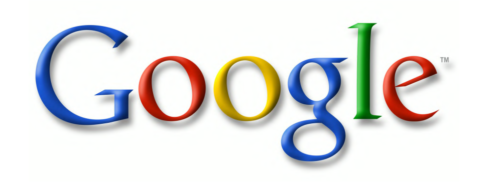
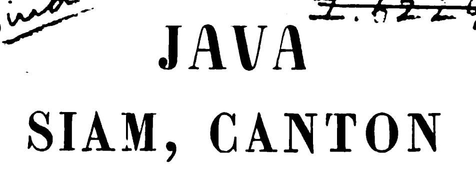



WIDENER
HN UU7L %



JAVA
SIAM, CANTON

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

PAR

LE COMTE DE BEAUVOIR

« J'étais là ; telle chose m'advint. »
LA FONTAINE.

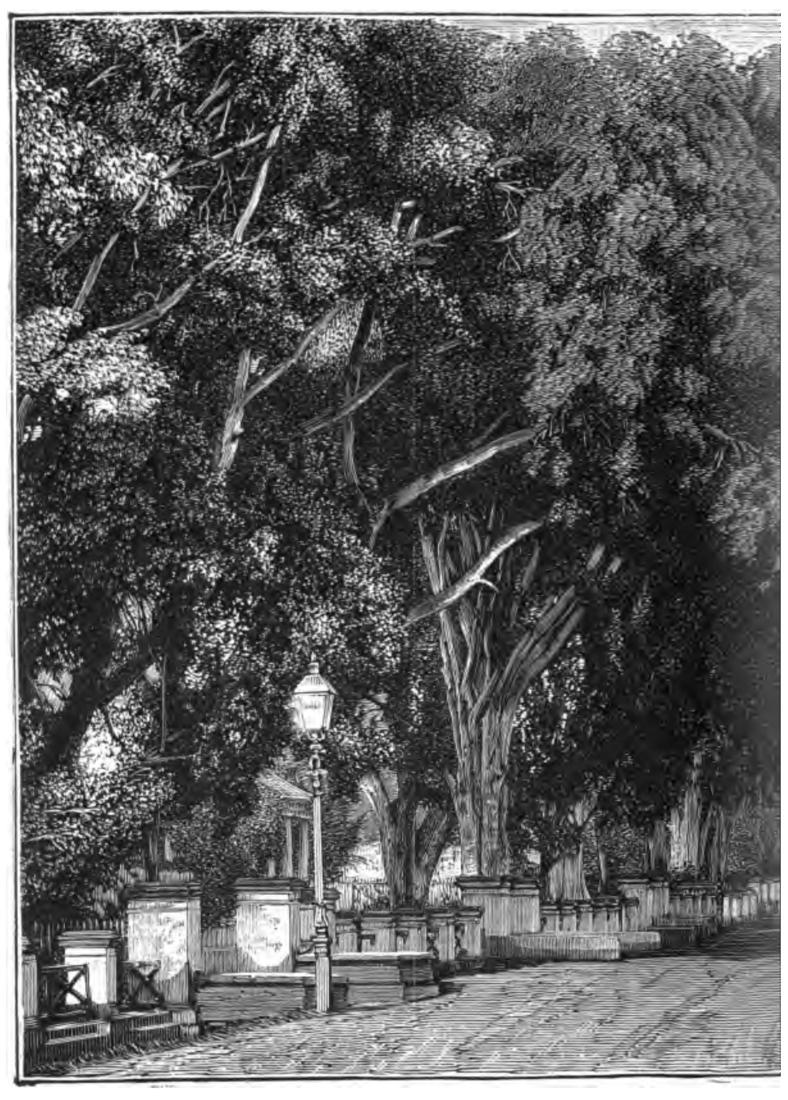
OUVRAGE ENRICHI D'UNE GRANDE CARTE SPÉCIALE
ET DE QUATORZE GRAVURES-PHOTOGRAPHIES

Quatorzième Édition

OUVRAGE COURONNÉ
PAR
L'ACADÉMIE FRANÇAISE

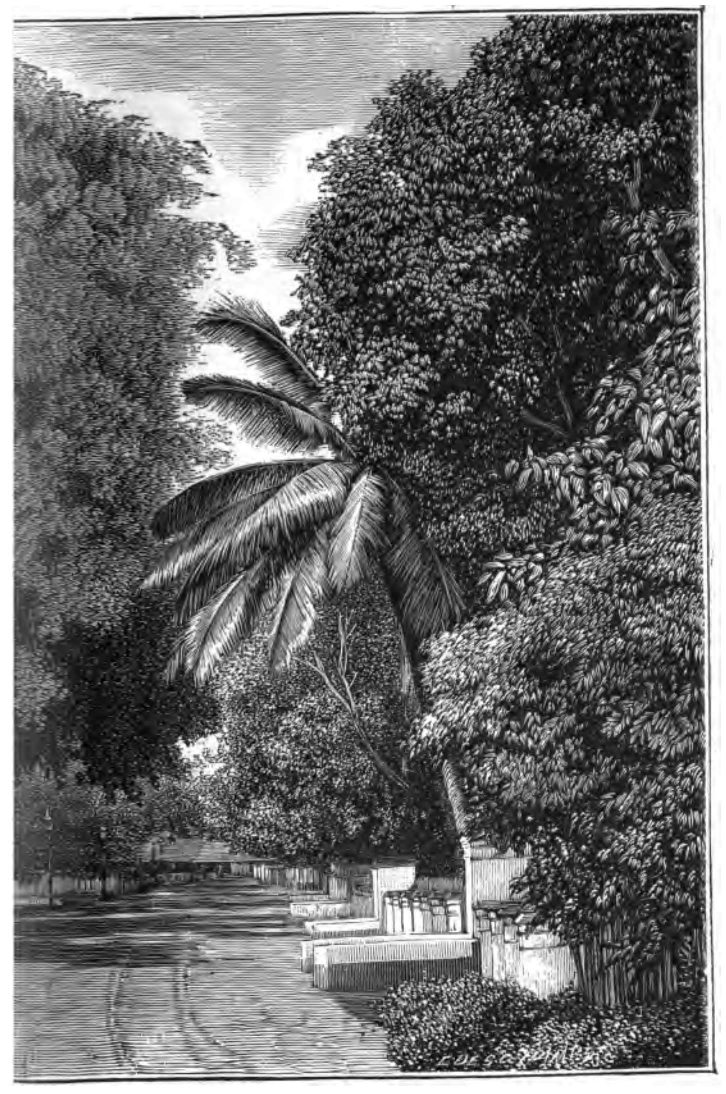
PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10
1884

PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.



Gravé d'apres une photographie.

Une rue centrale à Bat



r rontispice.

ia (ville neuve).

JAVA
SIAM, CANTON

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

PAR

LE COMTE DE BEAUVOIR

« J'étais là ; telle chose m'advint. »
LA FONTAINE.

OUVRAGE ENRICHI D'UNE GRANDE CARTE SPÉCIALE
ET DE QUATORZE GRAVURES-PHOTOGRAPHIES PAR DESCHAMPS

Quatorzième Édition



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1884

LANÉE Édit., Rue



HENRI PLON Éditeur

JAVA. SIAM. CANTON.

I.

UNE SEMAINE A BATAVIA.

Berceaux de feuillage ombrageant les rues et les canaux. — Un hôtel javanais. — Brillantes couleurs des costumes. — La vie élégante dès quatre heures du matin. — Une odalisque. — Les villas des nababs. — Miasmes vénéneux et meurtriers.

Batavia, 10 *novembre* 1866. — Les derniers habitants que nous avions salués en Australie étaient des Cannibales à la peau noire et aux dards empoisonnés : les premiers qui nous reçoivent sur le sol de Java sont des douaniers de Hollande, pâles et blonds, vêtus de brillants uniformes et munis d'énormes trousseaux de clefs. En ouvrant nos malles sans merci et en les bouleversant de fond en comble, ils rendent moins brusque pour nous la transition entre les sauvages et les civilisés. Sous l'immense hangar de la douane, plus de quatre cents porteurs couleur chocolat, aux bustes nus, aux ceintures écarlate et aux turbans verts, s'arrachent nos bagages et les emportent en courant. Je suis encore d'un regard tout inquiet certain car-

ton à chapeau auquel se cramponnent furieusement seize « coulies [1] » suspendus en grappe, hurlant de toutes leurs forces et s'égarant dans la foule.

Nous montons deux par deux dans de charmantes petites voitures ouvertes qui semblent dès l'abord s'offrir ici à profusion, le prestige des Européens exigeant qu'ils ne circulent jamais à pied. Chacune est attelée de poneys lilliputiens, vrais chiens de Terre-Neuve, provenant de l'île de Timor : leur crinière est rasée, leur petite tête est espiègle ; ils nous entraînent ventre à terre ! Les cochers bizarres qui les harcèlent de la voix et du fouet sont des Malais couverts de chapeaux à raies rouges et dorées, sortes de cloches à melons gigantesques qui les ombragent tout entiers.

C'est ainsi que nous traversons au galop la vieille ville de Batavia, bâtie sur les boues malsaines du bord de la mer : il n'y a là que les habitations des Indigènes et bon nombre d'anciens comptoirs, dont les pignons de style antique rappellent les constructions hollandaises des siècles passés, et contrastent singulièrement avec la luxuriante verdure de la végétation tropicale. Dans ces ruelles apparaissent beaucoup de Chinois à la démarche arrogante, riches « dandys » du Céleste-Empire, le front rasé et la queue si bien tressée qu'elle excite toujours

[1] Porteurs indiens.

l'envie d'y donner un coup de sonnette : un Malais les abrite du soleil sous un immense parasol bleu ciel.

Pendant plus de trois quarts d'heure nous passons ainsi par les spectacles les plus nouveaux ; nous longeons des canaux où se baignent des groupes de trente à quarante Malaises, troublées tout à coup dans leurs ébats par une pirogue surchargée de fruits et poussée silencieusement grâce aux efforts élastiques de langoureuses pagaies. — Voici un escadron de cavaliers indigènes qui passent au trot à l'anglaise : leurs sabres, aussi hauts que le cheval, traînent à terre ; leurs longues piques touchent les panaches des cocotiers : Malais couleur de pain d'épice, à la lèvre pendante, déguisés en militaires européens, mais pieds nus, ils sont munis de magnifiques éperons faits pour bottes à l'écuyère. — Là, de nombreux marchands ambulants, ornés de « langoutis [1] » aux couleurs les plus voyantes, courent les rues de ce pas trotté qui est particulier aux Indiens : ils gesticulent, apostrophent les passants, et rient de grand cœur. C'est la foule la plus étourdissante, la plus pittoresque, la plus enjouée que j'aie jamais vue : il me faudrait des heures pour vous en décrire les mille couleurs, les types incroyables, l'animation criarde et mimique.

1 Ceinture étroite nouée autour des reins.

Mais bientôt nous franchissons un pont, et nous entrons dans la ville neuve. Oh! le féerique jardin, le paradis de verdure! A vrai dire, à Batavia, il n'y a pas de rues; il n'y a que de majestueuses allées ombragées par les arbres les plus beaux et les plus touffus, qui encadrent de vastes et longs berceaux, comme nous n'en voyons en Europe que dans les décors d'opéra. Les rayons dardants d'un soleil impitoyable ne pénètrent que par intervalles dans cette ombre, tandis qu'ils dorent de reflets merveilleux tout ce qui la forme : ce sont les panaches multiples des cocotiers; les branches élancées des « flamboyants » qui sont tout fleurs, et fleurs écarlate; les bananiers aux feuilles vertes de grandeur humaine; les arbres à coton chargés de flocons blancs comme neige; les « palmiers du voyageur », éventails colossaux d'une élégance inouïe, dont on fait jaillir un violent jet d'eau laiteuse dès qu'on enfonce sa canne dans leur tronc; enfin les « banyans » immenses, dont il tombe des milliers de lianes verticales qui touchent terre, prennent vite racine, puis remontent jusqu'au sommet de l'arbre pour s'y marier en guirlandes noueuses et retomber encore! Un seul de ces arbres forme comme un bois tout entier entouré d'un rideau, d'un filet de feuilles et de fleurs entrelacées, au travers duquel, en écartant des mains cent lianes balancées par la brise, des enfants, en costume d'archange, regar-

Gravé d'après une photographie.

Page 5.

Un canal à Batavia

dent glisser sur l'eau du canal les pirogues et les nageurs.

C'est qu'en effet la plupart de ces berceaux de la Babylone tropicale ne sont encore que les trottoirs des « arroyos », ces grandes voies aquatiques qu'auraient creusées par centaines les Hollandais en souvenir de la mère patrie, si les populations malaises ne les avaient avant eux creusées par milliers. Ainsi se sont rencontrés les instincts de la race blanche du Nord et de la race jaune de l'Équateur : — les premiers navigateurs et les premiers pirates du monde découpent leur sol en îlots innombrables, et dans l'intérieur de cette ville les canaux sont les veines de la circulation de toute leur vie commerciale. Un nouveau berceau aux mille couleurs ombrage donc, à gauche, l'arroyo dont nous suivons la contre-allée : je n'ai cessé d'interroger des yeux les barques innombrables qui le sillonnent, les groupes rieurs qui y barbotent, les bouquets de nénuphars qui y fleurissent. A droite, des touffes de caféiers, de muscadiers, d'arbres à vanille, de tamariniers, laissent des échappées de vue sur les gazons de jardins féeriques; et, au fond, apparaissent les palais blancs, à vérandas verdoyantes, des nababs européens. Je n'avais vu que ces allées et ces villas, me croyant dans une vallée de plaisance voisine de la cité, quand je débarquai à l'hôtel « der Nederlanden », qui est, paraît-il, au centre de Batavia. C'est

donc ce bois fleuri qui est la ville même! J'en suis comme enivré, et n'en puis croire mes yeux! Par la barbe de tous les singes à longue et à courte queue que j'ai déjà vus, je vous assure que je suis impuissant à vous dépeindre mon étourdissement et mon admiration!

C'est au milieu d'un jardin et derrière de gros arbres qu'est située notre nouvelle demeure : le corps de bâtiment, tout en marbre, est soutenu par une fraîche colonnade qui le laisse à jour de part en part; du côté de la rue et du canal est une véranda en rotonde où se prélassent, sur des berceuses en rotin, des officiers amaigris par les chaleurs. — Du côté opposé, un grand kiosque ovale, ouvert à toutes les brises, mais protégé du soleil par un toit léger, sert de salle à manger. Là, comme une fourmilière grouillante, une soixantaine de domestiques malais s'agitent pour mettre le couvert. Rien de joli comme leurs longues robes de soie ou d'indienne rouge, leurs turbans bleus, leurs ceintures dorées, tranchant sur la blancheur des balcons et du carrelage. — Deux longues ailes de plain-pied, à vérandas et à colonnes, encadrent les parterres que domine le kiosque de festin. C'est là que sont nos chambres, et en y entrant nous éprouvons une véritable sensation de fraîcheur, une température délicieuse, en comparaison de celle du dehors : là, en effet, le thermomètre marque 46°,



Gravé d'après une photographie.

Page 6.

Le palmier du voyageur.

et ici il veut bien descendre à 39°. Il est cinq heures du soir : grand Dieu ! que sera-ce donc demain vers midi ?

A peine défaisons-nous nos malles, qu'un homme se présente à nous. Indigène, moitié huissier, moitié gendarme, sabre au côté et pieds nus, il nous fait inscrire, de par la loi de haute police, nos noms et qualités sur un registre qu'il semble tenir en vénération, exigeant pour chaque colonne une désignation légale et minutieuse. J'obtempérai de grand cœur au règlement du « Pietri » colonial, mais quand mon auguste compagnon de route dut marquer son domicile, il fut tenté de mettre « Batavia même » : tout ce qui n'est pas la patrie bien-aimée ne devient-il pas le domicile également passager de l'exilé !

Si les arbres en fleur d'un paradis terrestre sont les beautés les plus caractéristiques de la cité, les piscines en marbre où l'on se baigne sont bien les endroits les plus délicieux d'un hôtel javanais. Moins de dix minutes après mon débarquement aux « Nederlanden », je gagnai l'extrémité de la colonnade, descendis quelques marches, et savourai dans la plus blanche des piscines les voluptueuses fraîcheurs d'une pluie abondante, fabriquée par un Malais qui pompait l'eau avec un dandinement mécanique jusqu'au plafond, d'où elle retombait pour m'inonder. Je me serais éternisé dans ce bain, si la patience de mes placides Malais ne m'avait impa-

gnon tout au moins étrange. C'était un long boudin de deux mètres, fait en nattes, gros comme un traversin ordinaire, et qui m'attendait, couché dans le sens de la longueur. On a eu la complaisance de m'expliquer qu'aucun habitant de Java ne dormait sans ce produit végétal, qu'il faut garder entre les jambes pour rafraîchir tout le corps. Ce trait de mœurs m'a fort amusé; mais s'il berce les Créoles d'un sommeil réparateur, il porte involontairement les Européens à un violent pugilat. De plus, des nuées insaisissables de moustiques bourdonnants, indiscrets et piquants, sont venus nous exaspérer en sifflant à nos oreilles leurs airs javanais : mais, comme les piments, les boudins de natte et les moustiques rentrent tout à fait dans les mœurs de la localité, je compte en peu de jours m'en faire des amis.

A l'opposé des habitudes de Paris, la vie du grand monde commence ici à quatre heures et demie du matin. Dès l'apparition des vapeurs de l'aube tropicale, vieux et jeunes de faire retentir sur les dalles le frottement de leurs babouches traînantes, puis, vaguement enveloppés d'indienne flottante, de courir à la piscine et d'y savourer une onde qui paraît glaciale. Lorsque j'en sortis, je rencontrai une véritable odalisque aux yeux d'ébène, à l'aspect étrange; elle se laissait glisser entre les colonnes, rejetant en arrière des flots de cheveux noirs qui tombaient jusqu'à terre, et se drapant à l'antique, comme

la Stratonice, dans du cachemire rose. Les mouvements saccadés puis chatoyants de ses regards, la rapidité fauve de son passage, sa démarche de lionne surprise, et le feu du sang indien qui donne toujours un charme si fascinant, en firent pour nous une véritable apparition. C'est, nous dit-on, la fille d'un capitaine hollandais et d'une native de Bornéo.

La beauté métisse s'épanouit merveilleusement sous le soleil de Java, tandis que les malheureuses Européennes, affaiblies et exténuées par les chaleurs, sont pâles et livides : elles inspirent la plus profonde pitié. Telle fut ma première impression, en faisant ma promenade de quatre à six heures du matin, heure élégante par excellence. Mais ce qui me frappe surtout, c'est un poste militaire : vingt Malais y sont en faction, armés de piques et de longues fourchettes qui ont plus de trois mètres. On nous explique qu'il y a dans le pays un grand nombre d'Indigènes atteints de maladies mentales : surexcités par l'opium, ils errent dans l'île, armés d'un sabre, et embrochent le premier passant venu, pour la plus grande gloire du Coran : on les appelle des « amocks » . Dès qu'il en paraît un, le poste lui court sus, le cerne entre trois fourchettes, et le caporal, dont on reconnaît facilement le grade à ce qu'il porte des souliers, a l'honneur de perforer d'un dard le terrible amock. — Premier aperçu sur la police intérieure.

Une promenade, cinq ou six bains successifs et un déjeuner piquant, voilà une matinée à Batavia : l'après-midi, tout le monde dort.

Vers six heures du soir, le mouvement vient à renaître : des centaines de voitures ouvertes circulent : la population européenne, se prélassant tête nue, se porte vers la plaine de « Waterloo », où il y a musique militaire : nous suivons le flot, toujours ravis des allées enchanteresses et des costumes brillants. Le « Longchamps » est empreint du cachet le plus colonial : la garnison, forte de neuf mille hommes, en fait le principal ornement ; plus de trois cents voitures se rangent à l'ombre des grands arbres ; les airs nationaux, fort bien exécutés, résonnent avec fracas ; et au milieu des myriades de Javanais en tenue de fête, étincelants des parures orientales les plus vives, les officiers galopent à plaisir. Figurez-vous un grand et bel homme en tunique bleue, en large pantalon blanc, à grandes bottes, grands éperons et grand sabre : supposez qu'il veut bien écarter un peu les jambes pour laisser passer entre elles un poney harnaché pompeusement et de la taille d'un terre-neuve, vous aurez vu dans la plus pure vérité le portrait des représentants à Java de la force armée de toutes les Néerlandes. La petite taille du cheval ne porte atteinte en rien aux grandes vertus militaires, et Dieu sait que la gloire de cette armée est au-dessus

de tout éloge; mais quand un escadron de chevaux du pays de Lilliput montés par de dignes frères de Gulliver, exécute la charge à fond, il y a de quoi rire de bon cœur.

Nous dînons le soir chez notre ami M. Van Delden, président de la chambre de commerce. L'aimable compagnon de l'étouffante cabine du *Hero* avait repris sa vie de nabab, dans son palais, au milieu des douces joies d'une charmante famille. Piscines luxueuses, jardins d'Armide, véranda-salle à manger au milieu de l'exubérante verdure de bosquets riants, nuée de serviteurs indiens dans leur plus riche costume national, rien n'y manque de ce qu'on peut rêver comme récompense princière du travail, de l'honneur et de l'intelligence. Comment, après les délices si bien méritées dans une pareille oasis, revenir habiter une rue boueuse et brumeuse de Hollande et y vivre sans vingt chevaux et sans quatre-vingts serviteurs? La Hollande n'est plus qu'un drapeau aimé passionnément de ces cœurs patriotes; il leur faut de temps à autre l'aller revoir et se retremper sous ses couleurs; mais l'espace, la richesse, le soleil, le commandement y font défaut pour les heureux de Java, que le monopole a faits ici pachas et rois, et qui ne sont point tentés de redevenir chez eux contribuables, administrés et locataires!

12 *novembre* 1866. — Promenade « fashionable » à cinq heures du matin sur les poneys fringants de M. Van Delden. Toujours les mêmes berceaux, les mêmes merveilles de verdure, de floraison, de parfums et de feuillage : toujours le même luxe de villas disséminées dans les jardins, le même mouvement sur cent canaux divers, et les mêmes couleurs verdoyantes sur cette fourmilière indigène, qui va, qui court, qui trotte, en glapissant bruyamment comme une volée de cacatois. — A neuf heures du matin, nous en sommes déjà à notre cinquième bain : cette température torride de 40° dans la cave ferait, vous le pensez, éclater tous les thermomètres qu'on mettrait au soleil : je l'affrontais pourtant, coiffé d'un casque indien blanc, de forme pyramidale, qui me donnait l'air d'un pompier de Nanterre passé au badigeon : la vieille ville m'intriguait : là, les ruelles sont étroites et tortueuses : les habitants s'y empilent dans des huttes de bambou, comme nous entassons des sacs de blé dans nos halles : les boutiques malaises sont remplies d'étoffes de calicot ou de comestibles gluants; les boutiques chinoises sont d'un ordre supérieur. Voici, par exemple, l'échoppe d'un horloger chinois : la queue tressée du propriétaire est le seul vêtement qui apparaisse sur son buste immensément gras; une loupe est maintenue sur son œil gauche par une contraction du sourcil

qui lui fait faire une grimace horrible; ce joaillier demi-nu perfore audacieusement une montre de Bréguet et semble très-fier de démonter habilement des cylindres de Paris. Son voisin vend des singes; son vis-à-vis, mille compotes de piments dans mille soucoupes superposées. Partout une odeur putride et nauséabonde est répandue : la brise de mer en apporte d'épaisses bouffées, exhalées par les bois de palétuviers et d'arbustes vénéneux qui couvrent la plage. Le flot vient gonfler leurs racines noueuses, poreuses et torturées; en quelques heures leur diamètre augmente de plusieurs pouces; puis le jusant les laisse à sec sur des boues malsaines; le soleil darde, il les évapore et les dessèche; un cordon de nuées jaunâtres, de vapeurs pestilentielles se forme, et reste un moment suspendu, attendant que la brise l'emporte : ah! malheur aux parages où le dirige le caprice de l'atmosphère!

Ce sont ces miasmes fétides qui ont donné à la vieille ville de Batavia cette universelle réputation de mortalité qui vous faisait trembler pour nous quand nous sommes partis. Le fait est qu'il est incalculable, le nombre des victimes qui ont succombé là depuis l'occupation! Je m'entretenais de ce sujet avec un plaisant compagnon : « Oh! me disait-il, avant l'époque où nous nous sommes éloignés de la plage pour fonder la ville neuve, on mourait comme mouches dans ce vieux Batavia; c'est l'empoisonne-

ment « en grandeur naturelle » pour tout être humain; mais qu'importe maintenant? il n'y a plus que les Chinois et les Malais qui y habitent! » — Ce mot, rien moins que philantropique, me rappelait certaine correspondance de la dernière guerre du Mexique : après avoir énuméré les désastres de la fièvre jaune sur le littoral et rendu compte du mouvement des troupes vers l'intérieur des terres, elle disait : « Du reste, que les familles se rassurent, il n'y a plus que les marins à la côte ! » — Les familles des marins en France ont dû être à peu près aussi tranquillisées que celles des Indigènes le sont ici.

Malgré la pureté de l'air de la ville neuve, nous venons d'avoir un terrible exemple de ce qu'amène une imprudence. Un de nos voisins de table qui, hier soir, avait mangé avec trop d'avidité les succulents ananas de notre dessert, était un peu pâle au déjeuner de midi, — à trois heures il était mort! C'est la seule chose qui se fasse vite sous les latitudes tropicales!

A peine l'heure de la sieste est-elle passée, nous nous mettons à écrire sous notre veranda. Vite une cinquantaine de Chinois et de Malais viennent nous assiéger pour nous vendre des cravates et des mouchoirs, des photographies et des images militaires de Paris. — Je les chasse, ils reviennent; je les menace, ils étalent cent « bibelots » de plus, vantant qui

un pantalon, qui de l'eau de Cologne, qui des singes. Résolus à attendre la fin de ma lettre, ils sont en ce moment accroupis en plein soleil, à dix pas de nous, espérant évidemment que je serai tout à l'heure dans des dispositions plus conciliantes. Le soir nous sommes mis en éveil par un incendie : cent quatre-vingts maisons — lisez baraques — de la vieille ville flambent comme une boîte d'allumettes. Que de vermine aura été grillée !

13 *novembre* 1866. — Ceci ne pouvait pas manquer! Le capitaine du *Hero*, notre voisin de galerie, a pâli hier soir et a passé la nuit à quatre pattes, vomissant et hurlant ! Nous-mêmes payons le tribut des nouveaux arrivants, et nos estomacs sont dignes de pitié. Si nous conservons notre belle humeur, nous serons sauvés de ce fantôme du choléra, — et du choléra de Java ! — qui prend la peur dès qu'il ne l'inspire plus.

Voici, du reste, qui va nous remettre : l'air pur des montagnes de l'intérieur. Une lettre charmante du Gouverneur général par intérim nous dit que « la politique ne lui permettant pas de rendre au Prince exilé les honneurs dus à un prince français, il lui demande pourtant de le traiter comme le petit-fils d'un roi ». Il nous envoie un passe-port de circulation, faveur très-rare et très-précieuse, pour toute l'île, et même pour les terres dites « princières », où règnent, sous le protectorat hollandais, les Sul-

tans de Sourakarta et de Djokjokarta : tous les Résidents (Préfets) et Princes indigènes de l'île sont prévenus, et tous les chevaux de poste du gouvernement sont mis gratuitement à la disposition du Prince. C'est là une heureuse fortune qui nous ravit et nous remplit de la plus sincère reconnaissance.

Le mouvement étant recommandé pour ceux qui faiblissent sous ce climat de feu, nous n'avons point refusé une gracieuse invitation du Résident de Batavia, M. Hoogeveen. A six heures du soir, sa voiture de gala vient nous prendre : quatre coureurs, tout de blanc habillés, portent à la main une longue queue blanche de cheval, dont ils caressent notre attelage ; ils jouent des jambes de toute leur force, chacun à côté de son poney, et chassent merveilleusement les mouches ; nous galopons et ils courent ; c'est l'usage ! En une demi-heure, nous sommes au palais : bataillon de serviteurs sur les marches, turbans, ceintures, panoplies, magnifiques figurants de scène orientale, tout brille sur des gradins de marbre. Le Résident reçoit le Prince avec la plus grande cordialité ; puis viennent le Général commandant, des colonels d'artillerie, des ingénieurs civils... et enfin le Sultan et la Sultane d'une des principautés de Bornéo. Le mari est un vieux bonhomme rabougri, ridé, rhumatisé, mâchant frénétiquement une pâte de chaux et de bétel, qui rend les dents noires, les gencives saignantes, et qui, intercalée entre les

dents et la lèvre inférieure, fait enfler celle-ci, déjà pendante par nature; ainsi s'accroît un atroce et difforme bourrelet.

Mais la Sultane est très-gentille, toute petite, jeune, l'œil éveillé : elle rend les saluts aux jeunes Européens avec une grâce parfaite; sa toilette se compose d'une houppelande de soie bleue et or; une écharpe blanche et cerise, passée en sautoir, lui couvre la poitrine et y est maintenue par douze croissants enlacés, formant broche, en diamants de son île; c'est le plus beau bijou que j'aie jamais vu : un turban rouge, avec un pompon de diamants sur le côté, encadre sa tête cuivrée, expressive et rieuse.

Pour nous, en nous promenant sous les arcades blanches, au milieu des groupes étranges de soldats, de serviteurs, de brûle-parfums et d'allumeurs de cigares, nous avons la joie d'organiser avec l'aimable Résident une chasse aux crocodiles.

16 *novembre* 1866. — En dehors des siestes répétées, qui sont le grand secret du bonheur quand on est si près de la Ligne; en dehors des flâneries, des baignades, des délicieuses tasses de café, tout est fatigue sous ce soleil! J'ai pourtant fermé mon courrier pour l'Europe, et je l'ai affranchi, ce qui n'est pas, croyez-le bien, une banale politesse : trente-six francs de port de lettres, voilà mon impression du matin.

J'allais oublier notre visite au musée, dont le Résident a fait les honneurs au Prince. Outre les coureurs chasse-mouches, M. Hoogeveen est accompagné du coureur porte-parasol doré et de deux allumeurs de cigares qui, trottant derrière nous, brandissent « l'api » de bois de sandal, ce feu de Vestales toujours entretenu pour « les manille » des fonctionnaires. Le musée est si curieux, que le voyageur qui n'est point versé dans le sanscrit n'y comprend rien, mais c'est magnifique! Divinités javanaises, sundanaises, baliennes, hindoues, à gros ventre, yeux en coulisse, bosses, double face, demi-douzaine de bras et de pieds en l'air, poulets à cinq pattes en argent, lampes anciennes et tam-tams sur lesquels nous produisons des bruits étourdissants, que sais-je? on en rêverait!

Le « *Hero* » repart aujourd'hui pour la chère Australie ; nous voulons, en lui confiant nos lettres, lui souhaiter « bonne brise » et y faire le classique déjeuner du départ [1]. Pauvre navire avec lequel nous avons couru maints dangers! je le vois encore rasant de quelques mètres la roche de corail où nous devions mille fois nous briser comme verre! je le vois égaré pendant quinze heures après le

[1] Nous avions agi avec adresse en saisissant cette occasion pour Torrès : des lettres d'Australie m'ont appris que les difficultés et les dangers de la route avaient fait renoncer les gouvernements australiens à l'idée d'établir la ligne étudiée par *le Hero*.

passage de « Bali », quand un courant fatal nous avait portés au N.-E., tandis que nous gouvernions à l'O.-N.-O. Et il va de nouveau, en faisant siffler sa machine, mettre en fuite les flottilles des pirogues montées par les Cannibales! En tous cas, il fait en partant une bonne action : il emmène un pauvre malade que tue le soleil des tropiques : squelette de poitrinaire, l'infortuné va demander à la belle Nouvelle-Galles du Sud ou à la fraîche Tasmanie de lui rendre la santé. S'il respire encore quand il abordera, la sympathie et la cordialité dont les étrangers y reçoivent les marques le sauveront assurément!

Comme nous disions adieu à notre vieille barque en fer, sur laquelle nous avions été bien mal à l'aise, mais que nous aimions pourtant, deux coups de canon tonnèrent : une fumée noire apparaissait au large : la malle de Singapour, le « *Cores de Vries* » arrivait; notre cœur battait fort; elle devait avoir à son bord un jeune Prince revenant d'une glorieuse expédition. Nous nous portâmes au-devant d'elle dans une pirogue; avant même qu'elle mouillât, nous avions déjà sauté sur le pont. Là nous serrions dans nos bras avec une émotion indescriptible le Duc d'Alençon. A plus de trois mille lieues de la patrie, il nous était donc donné de nous revoir, de causer des nôtres, de nous raconter nos voyages, nos douleurs et nos espérances!

Le Duc d'Alençon, lieutenant dans l'armée espagnole, commandait l'artillerie dans une expédition contre les pirates et les Indigènes à « Mindanão » (Philippines). Il avait, dans les labeurs d'une campagne terrible sous ce soleil de feu et sur des marécages pestilentiels, échappé cent fois aux épidémies et aux embuscades. Mais ce que nous ne pouvions arracher à sa modestie, c'étaient les détails sur l'attaque brillante du « Fort de Sanditan », qui avaient déjà fait grand bruit à Batavia : il avait escaladé un des premiers les palissades du Fort encore rempli d'Indiens qui tiraient à mitraille et qui tuèrent un officier à ses côtés; il avait sauté sur les pièces et s'était rendu maître de douze canons. Aussi le Gouverneur général lui avait-il donné, comme dépouilles opimes dues à sa vaillance, les armes et la tunique du chef des Indiens, tué dans la mêlée.

Le « *Cores de Vries* » offrait le plus singulier aspect : le pont était encombré de plus de deux cents pèlerins revenant de la Mecque en costumes étincelants. Leur front radieux et inspiré, leur démarche majestueuse et pleine de componction, exprimaient toute la ferveur de ces croyants, que les dépenses, les fatigues et les jeûnes d'un si pénible et si long pèlerinage n'avaient pas rebutés.

II.

CHASSES AUX CROCODILES ET AUX RHINOCÉROS.

Une pirogue renversée par un crocodile. — Voyage dans l'intérieur. — Tous les Indigènes accroupis devant les Blancs. — Singes aimables. — Un Prince javanais et ses bayadères. — Sa tribu nous rabat les rhinocéros. — Ses trois canards favoris.

18 *novembre* 1866. — Avant quatre heures du matin, notre joyeuse colonne française était emmenée au galop par l'aimable Résident M. Hoogeveen, renforcée de sept ou huit chasseurs du pays. Tout est commandé pour cette chasse officielle aux crocodiles : voitures à quatre chevaux pour aller jusqu'au quai; canonnière pour sortir de la rade, longer la côte et gagner une rivière qui se jette dans la mer au milieu des bouquets de palétuviers; canots de la marine royale et pirogues malaises, etc., etc. J'étais même tenté de croire, en voyant ce brillant apparat, qu'on avait, de par les ordres d'une vénerie asiatique, panneauté la veille quelques crocodiles, comme on panneaute les chevreuils pour les tirés de France; mais la suite me prouva que ce gibier n'entend pas si bien la flatterie que le nôtre.

Il est six heures du matin quand la canonnière mouille sur la barre de la rivière : nous nous dissé-

minons dans des pirogues, et nous écarquillons les yeux pour pénétrer les grandes herbes qui couvrent les berges boueuses, pour sonder une eau vaseuse et jaune; mais rien ne paraît. Nous remontons et redescendons plus de vingt affluents de la rivière : notre pirogue glisse silencieusement, grâce aux pagaies, entre des bouquets touffus de plantes aquatiques et vénéneuses qui nous ombragent, et où mille serpents vert foncé et bleu jaunâtre se faufilent et se cachent : quelques-uns, la tête haute de deux pieds au-dessus du niveau de l'eau, traversent fièrement à la nage, comme pour nous défier.

Vers dix heures, tandis que le soleil commence à nous rôtir de ses rayons dévorants, que les nuées nauséabondes des miasmes nous prennent aux tempes et à la gorge, voici des globules d'air qui bouillonnent à la surface, à quatre pas de nous. Attention! c'est un crocodile qui respire : les acolytes amateurs, pendant ce temps, font voler des bouchons de champagne; pour nous, anxieux sur l'avant, nous espérons le monstre. A quatre-vingts pas, un léger remous s'agite, des ondes concentriques se soulèvent, et une longue arête noire et dentelée (je lui donne de vingt à vingt-deux pieds), paraît comme une flèche rebondissante à la surface de l'eau, puis replonge pour poindre encore un peu plus loin. Malgré un angle de tir aussi aigu, malgré la distance et la dureté de la carapace, nous faisons

feu. Est-ce simple curiosité ou véritable douleur, le crocodile sort de l'eau verticalement jusqu'aux pattes, et..... nos compagnons affirment qu'il est mort au fond de l'eau, ce qui est l'histoire accréditée de tous les crocodiles manqués ! Mais pour nous, qui sommes habitués à ne compter gibier tué que le gibier mis dans la carnassière, nous croyons qu'il pourra encore couler des jours très-heureux.

Je soupçonne l'horrible bête d'avoir voulu tirer vengeance de son égratignure; car pendant que nous rechargeons nos carabines, sa grande gueule, à je ne sais combien de dents, s'ouvre soudain pour happer l'avant d'une pirogue qui suit la nôtre : elle est montée par deux Indiens; le plus leste prend un harpon de cuivre de plus de deux pieds, fixé à une longue tige de bois de fer, et le lance droit au fond de la gueule du monstre. La pointe produit une telle douleur sur ses amygdales, qu'il donne un formidable coup de reins; la pirogue est lancée en l'air comme un ballon, et les deux Malais, culbutés dans ce saut périlleux involontaire, retombent dans l'eau et gagnent la rive avec la rapidité que donne la frayeur! Le crocodile, qui a de ses dents rompu net le bois de fer, et gardé le harpon enchevêtré dans son râtelier, fait en l'air une énorme pirouette, la queue en trompette et le ventre au soleil, si bien qu'un instant il nous apparaît dans son entier. Une fois nos armes rechargées, aucune

occasion aussi favorable ne se présenta plus à nous : nous avons compté environ quinze apparitions de crocodiles pendant cette matinée, et j'estime qu'il y avait cinq ou six de ces énormes bêtes dans nos eaux. « Tirez donc à l'œil ! » nous disait-on chaque fois, comme si c'était chose facile à quatre-vingts pas, avec quatre ou cinq degrés d'angle, et toute la population d'un village accourue sur les rives, où une balle maladroite aurait tué dix Indigènes dans l'alignement de ce malin gibier. Il paraît que lorsque les eaux sont basses, les crocodiles restent sur la berge à se vautrer dans la bourbe, et alors rien n'est plus aisé que de leur placer une balle meurtrière. La difficulté de notre chasse en pirogue, ses émotions palpitantes et son danger, nous ont fait passer une bonne matinée. Espérons autant de plaisir, moins de soleil et plus de chance pour une autre fois.

Vers midi, en effet, le soleil maintenant les amphibies au fond des eaux, nous battons en retraite, quelque peu étourdis par l'intensité de la chaleur, et grisés par les odeurs malsaines. La canonnière nous porte à l'embouchure de la rivière « Ankee », dans l'Ouest : nous montons de nouveau en « prahu », pirogue faite d'un tronc d'arbre creusé et à poupe grossièrement sculptée : trente Malais chantant et trottant s'attellent sur la rive à une longue cordelle, et notre barque fend avec rapidité les eaux chaudes

et boueuses. Nos remorqueurs, presque nus, ne paraissent point effrayés des grandes herbes, et s'y jettent dans les tournants pour ne point ralentir notre marche. Au lieu d'un chemin de halage, c'est la jongle qu'ils côtoyent, obligés souvent de passer à la nage les affluents qui leur coupent la route.

Nous allons ainsi à la villa du « capitaine des Chinois » : ce « gentleman » du Céleste-Empire, qui est venu au-devant de nous, est, paraît-il, un haut personnage : nommé par le gouvernement hollandais, reconnu par tous les Chinois de l'île, il est à la fois ministre plénipotentiaire, préfet de police, juge ou avocat pour toutes les affaires qui concernent ses compatriotes; et comme ceux-ci forment un élément financier et social d'une grande importance dans la colonie, ce n'est pas une sinécure. Pendant le trajet, un de nos serviteurs indigènes sauta d'un bond jusqu'à ce fonctionnaire, et remit dans la barque l'extrémité de sa chevelure : « Prenez garde, monsieur le mandarin, rentrez votre queue qui traîne dans l'eau; un caïman va vous tirer par là. »

Un déjeuner nous fut servi sous un toit de pagode, mais la chaleur nous avait rendus demi-morts : les vins d'Europe furent absorbés, et quelques têtes en furent troublées, — gaiement, bien entendu. Le flot des histoires cynégétiques déborda,

et il fallait avoir chassé pendant huit heures les crocodiles pour ajouter foi à une pareille collection d'aventures ; aussi le fou rire était-il général. Malgré ces excellents breuvages, je ne pus m'empêcher de faire grimper un laquais indigène au sommet d'un cocotier, et il m'abattit deux cocos verts dont je bus le lait avec délices. Bientôt un groupe de Malais accourent; ils montrent du doigt, sur l'autre rive, un crocodile qui digère pendant que nous déjeunons : le baron Bache, ancien officier d'Afrique, qui accompagne le Duc d'Alençon, et qui est un tireur hors ligne, fait feu et place une balle dans le dos de la bête; celle-ci saute dans l'eau, et laisse à la place de son plongeon une grande tache de sang. « Elle est morte ! » crions-nous tout joyeux. Mais nullement, elle reparaît plus loin en portant une patte en l'air; toutes nos balles s'y concentrent, et quelques globules veinés de sang s'élevant du fond de la rivière sont les dernières nouvelles que nous ayons reçues du monstre. Il me faut donc renoncer à l'espoir, dont je m'étais longtemps bercé, de rapporter dans ma famille une carapace noire longue de vingt-cinq pieds, et de la suspendre à mon plafond !

Les équipages du Résident nous ramènent par terre à Batavia, et une demi-heure après, vers trois heures, nous devons déjà repartir. Notre chasse émotionnante aux amphibies n'a été qu'une sorte

de prélude destiné à nous mettre en haleine. C'est aujourd'hui, en effet, que nous avons décidé de commencer notre voyage dans l'intérieur de Java; nous pensons qu'il durera un mois environ, si notre activité australienne ne se laisse pas émousser par cette brûlante atmosphère.

L'île entière est sillonnée de routes magnifiques, les relais sont organisés en tous points, des caravansérails disposés de distance en distance, et — bref — c'est en poste, comme dans la bonne France de jadis, que l'on parcourt ce pays réputé si sauvage. L'excellent M. Van Delden nous a prêté deux chaises de poste indiennes, grands paniers couverts d'un toit blanc, avec siéges par devant et par derrière. Nos bagages sont, par nécessité, réduits à leur plus simple expression. Pour moi, je n'aurai d'alternative qu'entre la toile bleue du chasseur français, le casque de pompier, les bottes préservatrices des serpents d'une part, l'habit noir et le gibus pour les Sultans de l'autre : tout est bien arrimé dans nos carrosses.

Comme nos connaissances en langue malaise se bornent à savoir demander du feu, de l'eau et du riz, nous avons pensé qu'il n'était pas très-prudent de nous aventurer ainsi dans les terres pour un long voyage; notre colonne s'est donc augmentée d'Ak-Hem, matelot malais du *Hero*, qui a un peu oublié en Australie sa langue natale et qui n'y

a guère appris l'anglais, mais qui sera pourtant un auxiliaire puissant de notre groupe français.

Les grelots de huit poneys résonnent devant la veránda, les fouets claquent, et nous partons au grand galop. — Outre le postillon, deux coureurs malais fouaillant, hurlant sans discontinuer, trottent à tour de rôle à côté des chevaux avec une agilité inouïe. Quand l'attelage est lancé ventre à terre, ils grimpent chacun sur un des marchepieds du siége de derrière et se contentent d'aiguillonner les poneys des éclats de leur voix criarde; dès que la marche tend à se ralentir, ils descendent, s'élancent et rouent de coups les pauvres petites bêtes. Leur costume se compose d'une ceinture de couleur nouée aux reins, et d'un grand chapeau, cloche à melon, écarlate et doré : ils sont si lestes, si robustes, si bien musclés et si pleins de fougue, qu'ils font ma joie.

Nous avons passé à Tandjong et à Tjimanjis, relayé quatre fois et mis trois heures et un quart pour faire quarante et un milles (seize lieues), distance qui sépare Batavia de Buitenzorg — traduisez « Sans Souci ». La route est charmante, c'est l'allée d'un grand parc, ombragée par des arbres d'une superbe verdure; il y a des échappées de vue sur les vallées, où une culture admirable de riz, de bétel et de cannes à sucre se déroule à nos yeux ; les épis dorés des rizières sont presque mûrs, et

des vols de marabouts, de grues blanches, d'oiseaux bleus, verts ou jaunes, s'abattent pour les dévaster. De distance en distance, les Indigènes ont échafaudé de pittoresques épouvantails : des bambous d'une trentaine de pieds de hauteur, solidement plantés et noués à la base, semblent ne former qu'un seul tronc, et s'ouvrent en cornet à leur sommet ; là est formée une cabane de feuilles de bananiers, perchoir élancé où un enfant grimpe et se juche pour tirer mille ficelles qui, de ce point unique, rayonnent jusqu'à l'extrémité du champ, semblables aux fils constructeurs d'une gigantesque toile d'araignée ; — des feuilles y sont attachées, la vedette malaise les agite à tour de bras et les fait danser comme des marionnettes. Pourtant bien des oiseaux audacieux viennent forcer la consigne, et becqueter à l'ombre de ce perchoir asiatique qui rappelle un peu la hutte de « l'arbre à Robinson » (rive gauche, ligne de Sceaux), et d'où la vue est féerique sur la nappe des moissons de café, de girofle, de vanille et de cannelle, avec des îlots de palmiers, de muscadiers et de flamboyants.

Les poteaux du télégraphe, qui sont échelonnés le long de la route, ne sont autre chose que les arbres à coton, dont les branches dénudées et, seulement par intervalles, mouchetées de gros flocons blancs, offrent un si curieux aspect. Arbres caractéristiques de ces latitudes, donnant d'eux-mêmes

à une population indolente et arriérée la matière admirable que nous tissons pour elle à Manchester, à Rouen et à Mulhouse ; les voilà qui cumulent et qui deviennent les auxiliaires de l'active électricité. Aux voyageurs étrangers, ils semblent, en outre, donner la première note du concert de la domination hollandaise : chacun de ces arbres est marqué d'un numéro matricule, comme pour trahir la plus minutieuse des réglementations du globe. Tout, en effet, semble marcher ici à la baguette d'une fée invisible : à chaque relais, sous une voûte élégante, construite en bambous et recouverte de grandes feuilles sèches, équipages et voyageurs sont protégés contre l'ardeur du soleil, et attendus avec une respectueuse exactitude. En moins de quatre minutes un nouveau postillon est sur le siége, un attelage tout frais piaffe et galope, des coureurs reposés font claquer leur fouet devant la foule accourue pour vendre fruits et cigares.

Mais ce qui nous a le plus vivement impressionnés depuis que nous sommes sortis des faubourgs de Batavia, ce qui doit provenir, non d'une baguette de fée, mais du souvenir de millions de coups de courbache, c'est l'attitude de la population malaise des campagnes ! — A peine un Blanc est-il en vue, vite tous les Indigènes s'accroupissent sur leurs talons en signe de respect et de vénération. Sur cette route populeuse que nous avons suivie à toute vitesse, pas

un n'est resté debout! Ils semblaient s'abattre également de droite et de gauche, à mesure que nos chevaux de volée soulevaient la poussière, comme s'ils étaient des capucins de carte, fauchés sur notre passage. Grand Dieu! si l'abus du prestige des Blancs est en rapport avec l'excès de la servilité des Natifs, quelles peuvent être les bornes qui arrêtent des gouvernants, quand les gouvernés n'osent pas même lever les yeux vers eux, alors que le corps est déjà dans la posture de la plus basse humilité! — Ah! quelle bonne population des campagnes pour un gouvernement! et si jamais la *candidature officielle* était exilée du beau pays de France,

Dî meliora piis, erroremque hostibus illum,

c'est bien ici qu'elle devrait chercher un refuge.

Oui, nous parlons de la France, et de l'Australie, ... et du Japon! nous sommes si heureux de voir notre colonne augmentée depuis trois jours, de nous retrouver avec le Duc d'Alençon, au bout du monde et en bonne santé : quel bon tapage français nous faisons!

Buitenzorg est le Versailles de Batavia : les splendeurs du palais gouvernemental ne sont égalées que par les merveilles de la nature, qui en font une oasis de plaisance avec tout le comfort de l'Europe. Pourtant ce point est déjà considéré comme « ville de l'intérieur », et pour y parvenir il faut un passe-port

spécial délivré par le gouvernement : le médecin même du Gouverneur, pour venir de la capitale jusqu'ici, est obligé, me dit-on, de faire renouveler cette passe chaque fois qu'il visite son auguste malade. Nous avons le chagrin de ne pouvoir que nous inscrire chez Son Excellence M. Prins, chargé du pouvoir par intérim. A voir la douleur empreinte sur les visages, nous sentons vite à quel point cet homme de bien, très-dangereusement atteint aujourd'hui, est aimé de tous.

19 *novembre* 1866. Vous savez que le jardin botanique de Buitenzorg a la réputation d'être le plus beau du monde entier. Ce n'est plus dans un espace restreint, comme dans les serres de la ville de Paris ou du parc de Kew, que s'entassent par millions les plantes aux couleurs éblouissantes et aux parfums enivrants : ceci est une serre de plusieurs kilomètres carrés de surface, avec l'azur du ciel tropical pour dôme, des lacs pour bassins, des collines pour gradins, et des grandes routes pour couloirs ! Le savant directeur du jardin, M. Teyemann, depuis trente-six ans roi de ce paradis, nous a guidés dans ce dédale bien ordonné et sous ces voûtes de feuillage. Mille noms gréco-latins résonnent encore à nos oreilles : là les orchidées les plus incroyables, depuis les plus rosées jusqu'aux plus purpurines, se balancent dans les lianes, comme pour imiter les

singes noirs qui s'y suspendent par la queue et les brisent sans pitié ; ici des îles de nénuphars multicolores s'élèvent au-dessus de la nappe bleuâtre ; et plus loin un gros poisson cuivré, s'élançant trop témérairement hors de l'eau pour happer un papillon étincelant aussi grand que la main, retombe, sans la faire plier, sur une feuille gigantesque de victoria regia : il s'y débat comme un diable dans un bénitier, mais il ne peut s'en échapper, les rebords frisés de cette feuille qui surnage le retiennent captif là où il va mourir. Ah ! figurez-vous donc une centaine de ces feuilles d'un beau vert, mesurant six pieds de diamètre, répandues sur le lac comme les vaisseaux d'une escadre dans une rade. — Puis voici des allées entièrement bordées d'arbres vénéneux dont un fruit ou une gouttelette de suc envoie dans l'autre monde un Chrétien en dix minutes et un Indigène en quinze. La source première qui alimente les bocaux à chiffres cabalistiques de toutes les pharmacies du globe est là devant nos yeux : c'est l'allée des empoisonnements, des tortures et des crimes ! mais n'est-ce pas la même qui a guéri tant de maladies et calmé tant de douleurs ?

Nous avons vu dans ce jardin toute une ménagerie-pépinière d'animaux-feuilles : je crois que la science les appelle des « phyllia ». Rien de plus étonnant et de plus trompeur pour l'œil : vous jure-

riez que ce brin végétal d'un vert tendre, avec le tissu, les dentelures et les nervures foliaires, est une feuille qui vient de tomber du jasmin immense qui vous ombrage et vous embaume. Mais, point du tout : soudain cette feuille se met à courir la poste, une autre la suit, et on ne les revoit plus. Dans le laboratoire du directeur, nous avons pris une loupe et comparé des phyllia à des feuilles : trouver une différence nous fut impossible, et ma raison en demeure encore confondue!

Une bande de singes très-aimables vient nous troubler dans ce travail : habitués sans doute à complimenter les visiteurs, ils nous honorent de quelques poignées de main et se tiennent debout, bien campés sur leurs jambes de derrière. Est-ce une illusion méchante, ou la pure vérité ? est-ce la honte fictive d'une consanguinité imaginaire, ou le remords réel des distractions de nos premiers ancêtres? mais certains portiers de collége me revinrent en mémoire, et je ne pus me séparer de ce groupe étrange et presque humain sans m'empêcher de me dire : « Il me semble que j'ai déjà vu ces gens-là quelque part. »

Ce qu'en revanche je n'avais jamais vu, et ce qui est véritablement ravissant, c'est le cerf-nain de Java : on l'appelle également le cerf-souris. Une harde sautillante gambadait dans les buissons : hauts de quinze à vingt-cinq centimètres, ils ont exacte-

ment le poil alezan, la petite queue, la tête haute, le jarret fin et le pied de corne de nos dix-cors vus par le gros bout de la lunette. Il faudrait avoir le cœur de fer pour oser en tuer un : rien de mignon comme cet animal lilliputien, qui semble être un joli caprice de la nature.— Je vous fais grâce du musée où sont collectionnés tous les échantillons des produits coloniaux, des diamants de Bornéo, des cuivres de Sumatra et de l'argent de Timor.

Vers quatre heures du soir, le colonel Rappard, aide de camp du Gouverneur, nous conduit à Battou-Toulis-Cocabatou, bois sacré, lieu vénéré des Naturels. Une déesse est censée avoir tracé des caractères hiéroglyphiques sur une pierre plate, placée verticalement : l'empreinte de ses pieds est restée gravée dans le roc, puis la terre s'entr'ouvrant (la crevasse existe) l'aurait avalée comme une pilule : voilà la légende. Nous trouvons là des gardiens, des offrandes de fruits et d'encens, des lampes de forme étrusque, pleines d'huile de coco, et brûlant nuit et jour : des Indigènes y sont prosternés le front contre terre. Plus loin, au milieu de kiosques de bambou, construits sur pilotis dans une vallée de lotus roses en fleur, une foule de bambins et de femmes, profitant de la belle brise, font voler des cerfs-volants bizarres. . . . .

Le héros de notre soirée fut un singe gris wa-wou (genre gibbon) ; il descendit du fourré de lianes

qui dominait notre fraîche piscine, et vint jouer avec nous sous la véranda. Enfant espiègle, amusant et mimique au possible, il ne posa pas une seule fois à terre ses mains de devant : il marchait avec désinvolture, ne détestant pas de nous donner le bras, comme s'il était un être raisonnable. Mais, au bout d'une heure et demie de jeu, nous reçûmes une grêle de dattes jetées du haut des arbres environnants : ses camarades le rappelaient, et il grimpa en gambadant jusqu'à eux.

20 *novembre* 1866. — *Tjiandjour*. — Nous avançons dans l'intérieur : le pays est plus accidenté : nous commençons à monter, et nos petits chevaux s'en ressentent terriblement : quand ils s'arrêtent, la population accourt, pousse aux roues, s'époumone, et jetant une volée de bâtons et de pierres, remet l'attelage en marche. Mais nous voici au pied de la grande montagne, le Megamendong : dix buffles viennent remplacer nos poneys, et chaque paire est aiguillonnée par un cornac rieur et taquin : c'est un singulier attelage que celui de ces buffles à longues cornes noires, à lente allure, et à forte odeur! La couleur de leur peau est d'un rose grisâtre qui rappelle les petits porcs de trois ou quatre semaines : ils ont horreur de l'Européen, le fixent du regard, tendent le cou en l'air, et manquent rarement de lancer sur lui,

par leurs naseaux épatés, une bave gluante qui l'asperge.

Ce changement à vue fait de notre rapide carrosse de tout à l'heure un coche lent et attardé : nous gravissons sous un soleil de plomb les quatre mille sept cent quatre-vingts pieds du Megamendong, en nous enfonçant dans la forêt vierge : la nature devient de plus en plus fourrée, grandiose et sauvage. L'arête du col n'a que trois mètres de large ; nous laissons derrière nous le littoral, et notre vue s'ouvre sur l'intérieur. La belle province du Préanger est là : c'est un spectacle unique que celui de ces montagnes aux formes élancées, couvertes de la plus riche végétation jusqu'au sommet, avec des tons bleu-foncé et un panorama à perte de vue ; puis les plantations de riz échelonnées sur des gradins formant autant d'amphithéâtres qu'il y a de gorges, semblent être les cellules d'un rayon de miel. Soudain un orage se dessine : la brise qui l'emporte le fait passer au-dessous de nous, et il nous cache pendant une demi-heure toutes les vallées que nous admirions. C'est comme un rideau qui tombe à la fin d'une féerie ; mais bientôt il disparaît, le panorama nous est rendu plus verdoyant encore, et mille parfums, recélés jusqu'alors, nous arrivent ! Nous nous demandons véritablement si nous ne rêvons pas dans cette admirable terre de Java ! La rapidité de la descente du Megamendong me rappelait celle des diligences du mont Cenis :

le sabot de notre voiture vola en éclats, et nous fûmes rendus dans la vallée bien plus vite que nous ne l'eussions désiré.

Tjiandjour, à seize lieues de Buitenzorg, est notre étape : c'est un délicieux village, perdu sous l'ombrage des bambous : les rues y sont aussi bien balayées qu'en Hollande, et comme c'est un jour de marché, il y a autant d'animation qu'à la plus brillante des kermesses. Hier soir encore, en pensant à tous ces bons Javanais qui s'étaient accroupis sur notre passage, je me disais qu'évidemment on nous avait pris pour « Monsieur le Préfet ». Mais maintenant je n'en puis douter : nous sommes des Blancs, et cela suffit pour faire courber les têtes! Plus nous avançons dans l'intérieur, plus la servilité est incroyable. Hier, c'étaient seulement les gens que nous croisions sur la route qui s'abaissaient immédiatement jusqu'à terre : aujourd'hui c'est du fond des rizières, jusqu'à cent et cent cinquante mètres, que notre présence donne le signal de l'accroupissement général! Bien plus, en s'accroupissant sur les talons, ils nous tournent le dos, et gardent les yeux baissés à terre! Nous avons beau leur faire des signes d'amitié pour les engager à se relever, ils ne font que s'humilier davantage! Tantôt nous croisons un convoi de près de trois cents coulies : comme les porteurs d'eau chez nous, ils suspendent leurs fardeaux aux deux extrémités d'un bâton; c'est

ici un long bambou qui soutient deux sacs de café : ces pauvres gens en ont tant porté, que le bambou a creusé une véritable rainure sur leur épaule nue : à notre approche, tous les sacs par terre! et les coulies sur leurs talons! Plus loin, nous dépassons des Malaises couleur chocolat, mais de belle structure, vêtues pour tout costume d'une ceinture d'indienne nouée aux reins, et portant leurs enfants à califourchon sur leur hanche : et, de nouveau, les marmots par terre, et les Malaises en prière! Aussi notre entrée à Tjiandjour est-elle indescriptible; on sort dans la rue, on se range le long des trottoirs : les mères qui chassent le petit gibier sur les têtes vierges de leurs filles en costume d'Éden, les cuisinières qui activent avec deux éventails un tas de petits réchauds où grillent des boulettes odoriférantes, toutes quittent leur besogne et se portent étonnées, la lèvre pendante, sur le devant des maisons : on s'y accroupit, on s'y entasse, on veut nous voir à tout prix, et il y a beaucoup de monde qui tient ferme au balcon!

Nous sommes chez l'Assistant-Résident; là encore je n'ai pas pu voir un seul domestique debout devant moi, et décidément il faut nous le dire une fois pour toutes : « Java, c'est la cour du Grand Mogol, et le Grand Mogol, c'est moi; c'est vous-même si vous voulez venir! »

Un désir exprimé nous fait visiter le palais du Prince indigène; en son absence, son premier vizir nous

cente terminée, un bac nous reçoit pour traverser une large rivière bordée de villages qu'ombragent des bananiers. Le bac se compose de deux pirogues conjuguées, debout au courant, et supportant une plate-forme ; deux câbles de rotin, amarrés aux cocotiers des deux bords, facilitent leur mouvement de va-et-vient : le tout est d'une construction légère, solide et élégante.

Arrivée à Bandong. — Cette ville est la capitale d'une des plus belles provinces de Java : il y a là bien des centaines de mille de Javanais patriarcalement protégés, gouvernés et réglementés par une demi-douzaine de Hollandais et un Prince indigène (sur les cadres). Ce Prince indigène porte le titre de « Régent » ; il est de race antique, mais nommé à ce poste par le gouvernement hollandais, qui lui donne, me dit-on, deux cent mille francs de traitement annuel, en dehors des revenus locaux, qui montent souvent, paraît-il, jusqu'à quatre cent mille francs. Il est absolument soumis au « Résident » (Préfet hollandais établi au même lieu) ; mais c'est un vrai roi pour les Indigènes, un « sultan » devant qui tout se prosterne.

Avec une grâce parfaite, le Régent avait envoyé hier soir une estafette pour prévenir le Duc de Penthièvre qu'il serait heureux de le loger, et c'est de son palais que je vous écris. Imaginez-vous

un vaste caravansérai, avec de fraîches chambres tapissées de nattes, et, pour nous servir, une fourmilière d'Indiens en grande tenue rouge. Le Régent a le sourire affable; mais il a autant de rhumatismes aux jambes que de diamants à son kriss, arme magnifique qu'il porte dans le dos et passée dans la ceinture de son jupon. Le jupon de couleur contraste singulièrement avec ses souliers vernis, son veston de drap européen et son turban bleu et or. Ce Prince ne parle que la langue malaise; par une attention charmante, un voisin venu pour la circonstance, M. Philippeau, nous sert d'interprète : d'habiles insinuations nous font vite promettre une danse de bayadères pour le soir. Nous parlons aussi chasse : — accordé un rhinocéros pour demain! Excellent pour nous, le Régent nous dit qu'il met à nos ordres tout ce qui peut nous plaire sous son toit.

Nous avons sous nos fenêtres un petit lac, où toutes les demoiselles du pays prennent de joyeux ébats vers le coucher du soleil. A peine aperçoivent-elles un Blanc, qu'elles se sauvent comme des colombes effarouchées, sautillant sur l'herbe et se faufilant sous l'ombre des bananiers, dont une seule feuille les habille.

Je n'ai pu compter la foule de serviteurs qui nous entourent; le palais est une ruche dont ils sont les abeilles, moins le travail; les cours et les galeries

en sont encombrées; il est vrai qu'ils ne doivent pas coûter cher à nourrir, car on les bourre de riz comme des poulets, et ils sont ravis. Au petit goûter de nos deux domestiques, j'ai compté dix-sept Indiens pour les servir! Mettez le double pour le dîner, et pensez ce que c'est, lorsque le Prince indigène s'assied à la même table que les Princes français!

Après une promenade d'opéra dans les équipages de notre hôte, promenade où les très-humbles vers de terre, sujets du tout-puissant « Raden-Adiepatie-Wiranatta-Kousouma », mordent la poussière dès qu'apparaissent ses trotteurs rouges, images des coureurs de nos anciens rois, un dîner somptueux nous est servi; puis la musique commence! Deux cent trente-huit timbres, dix tam-tams, seize paires de cymbales, vingt violons à une corde et autant de tambours, tel est le « gammelang », orchestre renommé de la Régence! Il a coûté environ vingt-cinq mille francs. Les artistes accroupis tapotent en cadence, dirigés par un chef aux gestes majestueux. Eh bien, franchement, ce n'est pas du tout un charivari; c'est une musique drôle; elle a des phrases langoureuses qui vous bercent comme dans un hamac pour vous réveiller tout à coup par un roulement de tonnerre.

Ce n'est que l'ouverture, et le spectacle va commencer : il est huit heures du soir; du fond des



Gravé d'après une photographie. **Page 46.**

Un « Gammelang », orchestre de harem javanais.

larges allées ombragées arrivent des flots de population : le Régent a daigné permettre à son bon peuple de prendre part à la fête des grands de la terre; ce sont de nouvelles bayadères qui vont sortir du gynécée, et quand il y a « une première » dans ce pays-ci, tout le monde grimpe dans les cocotiers pour y assister. Comme Moïse lorsqu'il fit passer à pied sec la mer Rouge aux Hébreux, un vizir nous précède, et, d'un signe, nous fraye un passage dans cette mer d'êtres humains qui encombrent la cour d'honneur : nous prenons place devant le balcon du sérail.

Nota bene : Le sérail est un corps de bâtiment séparé du nôtre : il est gardé par de nombreux factionnaires avec baïonnette au bout du canon.

Une petite porte s'ouvre, et quatre bayadères s'avancent, timides et fébriles, les yeux hagards, le corps frémissant. Sur la tête, quantité d'ailerons d'or, une sorte de crinière en paillettes formant casque de dragon mythologique; une ceinture d'or, beaucoup de bracelets et de bagues, une étoffe de soie rouge enroulée, comme une tunique collante, autour du corps, — voilà leur charmant costume. Elles ont de douze à quatorze ans : le Régent en possède huit, à peu près pareilles. Quand il veut s'en défaire, il les donne en mariage à ses amis par « série d'invités »; c'est considéré comme un grand honneur.

Les voilà donc enfin ces danseuses orientales, dont je n'avais vu hier que la caricature! les voilà dans toute leur splendeur devant leur seigneur et maître! Mais ce n'est point une danse! Sur un air qui est tout refrain, ce qui est le propre de la musique asiatique, ce sont bien plutôt des oscillations lentes et des poses gracieuses exécutées sur place, une étude plastique pour présenter leur corps bien fait dans ses mouvements les plus avantageux, pour en montrer la souplesse et l'élégance. Tantôt elles se provoquent en guerre, comme des tragédiennes, saisissent un arc d'or, le tendent en se cambrant aussi merveilleusement que les amazones de la Fable, et décochent des flèches en plumes, dont elles imitent la légèreté, — puis elles tombent à genoux, en prière, et l'un des musiciens entonne un chant plaintif accompagné d'un seul violon indigène; — tantôt la mesure s'accélère et tonne : alors se rengorgeant avec la fierté de l'oiseau de Vénus, elles jouent avec de longues plumes de paon et font la roue comme lui. Mais au moment le plus passionnant, sur un signe du maître, elles rentrent dans le sérail, véritables apparitions d'un songe! C'est le bonsoir général : les spectateurs se laissent glisser par grappes de leurs loges aériennes du haut des cocotiers; la foule se disperse; une patrouille arrive pour doubler le poste du sérail; les torches s'éteignent, et dans le silence d'une nuit admirable, sous

une lueur de feu de Bengale qui s'échappe par rayons du gynécée jusqu'à nous, une seule voix de femme semble répéter à la sourdine la berçante chanson de l'arc!

22 *novembre* 1866. — Nous sommes partis ce matin à cinq heures pour chasser le rhinocéros; les chefs des tribus avoisinantes avaient été mandés hier soir à la Régence, et il y avait une famille de rhinocéros «au rapport», dans les ravins de Tjisitoe, situés à six lieues d'ici. Nous arrivons sur le terrain par des sentiers tortueux, et ce qui doit être notre champ de bataille se déroule à nos yeux. C'est une gorge sauvage, creusée en demi-cercle; je lui donne environ trois lieues d'une extrémité à l'autre : nous sommes au centre de la courbe, sur le côté extérieur, dominant un ravin presque impénétrable et couvert en tous points d'une jongle épaisse. Fouillis d'herbes et de roseaux de plus de quinze pieds de hauteur, la jongle est pour les hommes ce qu'un champ de blé mûr, dru et serré, est pour les lièvres. En dehors de quelques coulées étroites, ce n'est qu'en brisant mille tiges et en se jetant tête baissée qu'on peut avancer de quelques pas. Plusieurs centaines de traqueurs nous attendent; ils sont armés de fusils à pierre, destinés à faire au moins du bruit, et au premier abord plus dangereux pour nous que pour les bêtes féroces. Les chefs de tribu

emmènent leurs hommes en silence vers notre gauche; ils font un grand circuit pour doubler le ravin et l'envelopper sur nous. Du haut de notre coteau, nous dominons l'endroit le plus resserré de la gorge : une petite clairière où coule le torrent. Y a-t-il chance que les grosses bêtes prennent cette route? Personne ne le sait, tout le monde l'espère!

Des hurlements aigus sur toute la ligne nous annoncent que la battue commence; la rangée des tirailleurs s'ébranle : nous sommes prêts. J'ai orné ma carabine de sa baïonnette pour les cas désespérés et chargé mon arme avec une consciencieuse attention, car le danger est grand. Il paraît que, lorsque l'animal attaque, il vous broie en un instant d'un seul coup de ses énormes pieds, qui ont plus d'un pied et demi de diamètre. — Au bout d'un quart d'heure, deux coups de feu, tirés par les traqueurs, se font entendre : on a vu la bête! Alors quel n'est pas notre étonnement d'apercevoir en quelques instants, non-seulement le désordre sur toute la ligne, mais toutes les têtes de nos hommes au sommet des cocotiers! Avec un ensemble indescriptible, ils avaient lâché pied, et, grimpant à l'envi les uns des autres avec l'adresse du singe (qui est évidemment dans leur nature), ils avaient déserté le sol et cherché un refuge dans les panaches dorés sur lesquels reposent en général les oiseaux.

A cent pas de nous est un petit groupe de chefs :

leurs serviteurs, armés de haches, font immédiatement des entailles dans de gros arbres impossibles à escalader autrement, et, en un court espace de temps, l'aristocratie javanaise put jouer du télégraphe aérien avec son peuple de braves! — Quant à nous, décidés à attendre de pied ferme et à conserver l'agilité de nos jambes pour courir sus à l'animal et le joindre à son passage, nous tentons de vains signaux pour remettre en marche la colonne des grimpeurs.

« Du haut de ces cocotiers, quatre cents poltrons nous contemplent! » s'écria l'un de nous pour consoler la rage des autres. Mais le malheur voulut que les chefs se mirent à donner d'une voix de Stentor des ordres aux traqueurs qui étaient à huit cents mètres de là : ils leur criaient de descendre, mais se gardaient bien de prêcher d'exemple. Le résultat de ce tapage agaçant était inévitable : la famille des trois rhinocéros escalade la montagne qui est en face de nous, mettant en fuite deux ou trois groupes d'Indigènes littéralement perdus dans les grandes herbes.

Nous ne voyons d'abord qu'une agitation dans la jongle, environ à neuf cents mètres de nous : les animaux dessinent leur course par une sorte de remous qu'ils soulèvent en s'avançant comme entre deux eaux dans cette mer d'herbes plus haute qu'eux, et par le tortueux sillage que forme en tombant le

taillis épais qu'ils brisent. —Nous faisons une course à pied, à toute vitesse, dans une coulée, pour les couper au demi-cercle, mais ce n'est que pour le plaisir des yeux. Avec nos lunettes seulement, nous pouvons distinguer trois masses grisâtres et énormes, en silhouette sur la crête du col opposé !

En tête marche le mâle avec sa haute corne fichée sur le bout du nez, puis la femelle ; le petit, déjà de la taille d'un buffle, trottine dans la voie frayée par ses immenses parents. A peine sont-ils disparus, que nos traqueurs sautent lestement à bas de leurs perchoirs, tout radieux d'être délivrés de la sainte horreur que leur inspire le rhino-*féroce*, comme l'appelle Ak-Hem !

Il est déjà midi : pas un souffle d'air ; nous sommes littéralement brûlés par un soleil torride, et nous attendons sous un tulipier en fleur le rassemblement de nos hommes : évidemment les rhinocéros ont passé vers l'extrémité droite de la gorge : les y cerner avant qu'ils en soient sortis, et les rabattre vers leur point de départ, tel est notre plan : nous nous efforçons d'encourager nos acolytes à se taire cette fois et à marcher au lieu de fuir.

« Garde à vous, voilà un tigre ! » s'écrie tout à coup M. Bache, qui est à deux cents mètres de nous. Un courant se dessine furtivement dans la jongle hors de notre portée, comme si une rafale

étroite inclinait les épis des herbes, mais nos yeux ne peuvent distinguer la bête.

Cette fois, nous nous distribuons les postes avec perspicacité : le Duc d'Alençon, M. Bache et M. Philippeau restent sous un gros tamarinier, au fond du ravin, dans une clairière voisine du torrent : le Duc de Penthièvre et moi gravissons un rocher conique, couvert de bois vierge, d'où nous commandons la seule autre passe par laquelle notre gros gibier puisse s'engager. — Sans oser pénétrer dans les fourrés les plus épais, mais en se frayant toutefois un chemin, les traqueurs, bien développés en groupes, s'efforcent de se rendre redoutables par un tintamarre épouvantable de cymbales et de tam-tams. Ils marchent ainsi sur nous pendant environ deux heures.

Je confesse que je ne sais pas trop ce qui se passa au juste pendant ce temps : le soleil dardait si fort ses rayons presque mortels ; la soif, la faim, la fatigue, la fièvre et l'exaltation du danger m'avaient tellement énervé, que, m'inquiétant peu des serpents et des scorpions, je m'étais étendu sur un roc malgré moi, ruisselant, défaillant et insensible. — Soudain un Indien qui m'avait rejoint à mon insu, me secoue de toutes ses forces : six coups de feu successifs me réveillent entièrement : que vois-je ? La rhinocéros, suivie de son petit, a côtoyé le torrent et est arrêtée dans une clairière à cent

cinquante mètres du tamarinier. Les balles de nos trois amis l'ont-elle pénétrée ou non, c'est un mystère ! mais la bête soulevant bien haut sa grosse tête difforme, repart au grand trot en ayant l'air de se porter à merveille. — Je verrai longtemps en souvenir cette masse grisâtre broyant de son large poitrail tout ce qui était obstacle pour elle, et poursuivant sa route avec le dédain d'un monstre qui ne fuit pas, mais qui ne s'inquiète même pas des balles que lui lancent les hommes. — Le Duc de Penthièvre m'a rejoint, nous sommes à six cents mètres de la bête : elle semble devoir passer à mi-côte au-dessous de nous, et nous avons assez d'avance pour nous poster sur son passage probable et pour l'attendre.

C'est un moment d'ardente émotion que celui où nous descendons à toute vitesse le raidillon percé sous la jongle : si la rhinocéros continue sa marche, avant dix minutes elle doit le couper à angle droit. Tout violets sous ce soleil bien fait pour tuer un homme, et si ruisselants que nos grandes bottes de caoutchouc sont à demi pleines d'eau, nous sommes enivrés de l'espoir de nous trouver face à face avec notre ennemi, et de lui tirer une balle dans l'oreille (ce qui est la seule manière de le tuer quand on n'a que des balles de plomb). A vingt pas l'un de l'autre, nous faisons la navette au pas gymnastique dans notre sentier. Puis les Indiens perchés sur le sommet inaccessible du rocher conique, et n'osant pas

descendre vers nous, nous rappellent par des cris aigus, parce que le monstre se rapproche du rocher. — J'ai cru mourir et tomber sous ce ciel en escaladant tout époumoné le pic brûlant. Second malheur ! ces cris attirent la bête vers les hurleurs, trop vite pour que nous accourions à portée, et la détournent du sentier où nous étions si bien postés en bouillantes sentinelles. Ah ! quel beau coup c'eût été ! et quel bon ravage aurait fait la balle, quand nous nous serions vus de si près ! Mais il était écrit que ces Indigènes seraient aussi nuisibles qu'ils étaient nécessaires !

L'absence totale de rafraîchissements nous fait cruellement crier misère ; la récolte des cocos a déjà été faite depuis quinze jours par les Naturels, et le lait d'un seul fruit qui pend encore à l'arbre est bu avidement par gorgées également réparties. Pendant ce temps-là, les porteurs du Régent, égarés Dieu sait où, flânent sous quelque ombrage avec du bordeaux et de l'eau de Seltz !

La troisième battue est la meilleure, malgré la fatigue des hommes, que notre ardeur ferait rougir, si la couleur de leur peau le leur permettait. Ils attaquent plus vigoureusement les fourrés : une demi-douzaine seulement lâchent pied, et grâce à des hurlements nouveaux, la rhinocéros s'avance à quatre cents mètres vers ma gauche. Je me porte au devant d'elle, écartant des mains la jongle qui me

tient prisonnier comme dans un filet : je ne vois pas à quatre pas. Enfin j'arrive aux racines d'un gros arbre; je m'y cramponne à deux pieds au-dessus du sol, et de là mon regard est précisément de niveau avec le sommet des herbes qui emplissent un petit vallon au-dessous de moi.

La bête me passera par le travers : la voici à trois cents pas, puis à deux cents; puisse-t-elle approcher assez pour que mes coups soient efficaces! C'est émouvant, je l'avoue, car je n'ai qu'un Indien armé avec moi : je suis résolu à attendre, et une fois nos quatre coups déchargés, nous sommes réduits au revolver. J'entends le bruit des arbrisseaux qu'elle brise; son épine dorsale dépasse à peine les herbes; elle est à son plus proche rayon de moi, environ quatre-vingt-dix mètres. Je n'ai pas voulu armer ma carabine à l'avance, pour être plus maître de moi et mieux choisir l'instant propice. Entrevoyant « au jugé » sa grosse tête, je fais feu avec plein sang-froid de ma première balle; quant à ma seconde et aux deux autres de mon Natif, je n'en réponds pas. En me hissant sur les nœuds des racines, je vois alors dame rhinocéros — touchée? je ne sais, — mais à coup sûr agacée et furieuse du bruit de mon arme, tourner trois fois sur elle-même en cherchant son ennemi. Dans ces circuits, ô fatalité! elle passe sans me voir beaucoup plus près de moi, et deux coups de mon re-

volver (ma seule arme alors disponible) font croire à mes amis que je suis à l'hallali, luttant corps à corps. Hélas ! évidemment blessée..... dans son amour-propre, la rhinocéros me cherche, furibonde, à droite, à gauche, sans me trouver, s'anime, galope..... et galope probablement encore !

Si les comédies d'Europe finissent toujours par un mariage, les chasses lointaines des voyageurs se terminent généralement..... dans leurs récits du moins, par le massacre d'un grand nombre de tigres, de rhinocéros et de crocodiles. Ne m'en veuillez pas si je vous raconte tout simplement que douze balles de fusil et deux de revolver n'ont pas abattu un des plus beaux monstres de la jongle. Outre le mérite de la vérité, qui est bien le plus précieux pour moi quand j'écris mon journal, j'aurai au moins une fois évité d'être banal. — Qu'elle coure et coure encore, la belle rhinocéros ! je puis m'estimer heureux de l'avoir vue — en dehors du Jardin des Plantes — et se ruant à l'état sauvage dans le site le plus farouche qu'on puisse imaginer. J'ai senti tout ce qu'il y a d'entraînant pour le cœur quand on s'aventure gaiement dans une chasse aussi émouvante et aussi dangereuse.

Il y a cinq ans, nous dit-on, qu'on n'a tué de rhinocéros à Java; le dernier qui succomba avait été attendu par un Indigène : blotti dans un saule au milieu d'une mare bourbeuse, il avait mis sept

en main, et, suspendus aux rênes du petit animal qu'ils ne nous permettent pas de diriger nous-mêmes, ils nous font galoper sous l'ombrage des arbres les plus beaux et les plus touffus.

Le Régent a préparé toute une fête : nous sommes au bord du lac de Dji-Tjiambé, encadré dans les montagnes pittoresques du Mi-Malinji; une flottille étrange est amarrée sur les rives que colorent des bouquets arrondis de rhododendrons rouges et safran, ainsi que d'azalées roses et bleu de ciel. Il y a d'abord le kiosque flottant de la musique : trois pirogues conjuguées, distantes de près de deux mètres l'une de l'autre, soutiennent tout un échafaudage de bambous et de rameaux verts, de palmes et de feuilles de bananier, sous l'ombre duquel sont installés les artistes du gammelang : les timbres résonnent, les cymbales se heurtent, et grâce aux élégantes pagaies, le kiosque qui nage prend les devants. Une fois lancé sur le même refrain, comme un piano mécanique, il n'y a pas de raison pour que cet orchestre varie de tons ou s'arrête! Nous prenons place sous un semblable buisson de verdure converti en île flottante, et nous voguons doucement dans le sillage de notre harmonieux pilote : la distance qui nous sépare de lui donne aux sons quelque chose de plus vaporeux et de plus berçant. Une tente est dressée au centre de notre trinité de pirogues; des aromates y brûlent, la brise

emporte les tourbillons d'une fumée qui embaume, et le nain nous verse du café et du thé délicieux.

Une dizaine de pirogues nous suivent : celles-là ne sont que de simples troncs d'arbre creusés, et un petit moricaud de neuf ans les fait glisser en zigzag.

Il est vraiment charmant et original le coup d'œil qu'offre cette flottille aux vives couleurs et aux sons langoureux de l'Orient, sur un lac où les îlots roses des lotus en fleur forment les seuls écueils.

Nous apercevons dans les petites baies du lointain des vols de grues bleues et blanches: pour le Duc de Penthièvre et pour moi, c'est un signal; pure occasion de prendre une pâle revanche de la chasse infructueuse d'hier. Vous me connaissez assez pour comprendre que je m'arrache sans peine à cette promenade, et, blotti dans une nacelle, je pousse vers une anse ombragée où j'espère découvrir quelque bête sauvage et arriver entre les nénuphars avant les ondes sonores de l'orchestre. Mon pagayeur me fait glisser comme une ardoise qui ricoche; je me couche à plat dans mon esquif, si léger que le moindre mouvement menace de le faire chavirer : notre vitesse acquise nous amène sans un mouvement, sans un bruit, au milieu d'une bande d'oiseaux aquatiques; — je débute bien, deux coups, trois pièces. O désillusion! ce sont trois canards domestiques, trois favoris de Son Altesse le Régent! Elle eut la bonté d'en rire, ce

qui nous permit d'en faire autant, et de grand cœur, toute la journée.

Après cette chasse à tir en musique (ce qui est très-pachalique, mais fort éloigné du sport), nous assistons à une pêche dans un vivier, exercice assurément encore plus oriental. Depuis trois jours, en effet, toute la population des bords du lac a été employée à tresser une palissade de bambous, ressemblant assez aux treillis qui longent nos chemins de fer. Cette barrière légère, une fois jetée verticalement comme une seine dans le lac, est sous nos yeux enroulée sur elle-même en forme de bague : le cercle se rétrécit de plus en plus, et une cinquantaine de Natifs, dans le même costume que les poissons qu'ils cherchent, barbottent dans cette enceinte en ayant de l'eau jusqu'à la nuque, et remplissent les barques avoisinantes d'une « blanchaille » innombrable. Le Régent se délecte de ce spectacle, puis il fait un signe, et, musique en tête, nous abordons sur la rive opposée du Dji-Tjiambé.

Là, sous un kiosque fort élégant, un grand déjeuner nous est servi : des tentures magnifiques de soie cachent le fond de la salle aérienne. Le Régent s'est fort animé et a ri continuellement, ce qui est le propre des races asiatiques. Entre des tasses de café, véritable nectar qu'il appréciait avec des roulements d'yeux indescriptibles, il s'écriait à chaque instant : « Encour! encour! » Et « encour », c'est

du vin en javanais moderne ; seule trace qui soit restée à Java de notre domination française, et tradition assez caractéristique de nos fonctionnaires, qui criaient si souvent « encore » aux échansons, que le mot en est resté.

Mais tout a une fin, même un festin de Balthazar relevé au poivre rouge, et Son Altesse le Régent, en se levant de table et en marchant presque droit, nous demanda la permission de revenir directement à son palais, où l'appelaient les graves soucis des affaires de l'État ; mais à peine mettions-nous le pied dans notre brillante embarcation, que nous vîmes les gardiens du sérail tirer les grands rideaux qui cachaient un des panneaux de la salle : le Prince à ceinture de diamants entra dans le double-fond de la véranda, où des grâces féminines nous apparurent, puis se dérobèrent. Il y avait fait expédier d'avance et cacher la moitié de son harem ! Vous devinez si nous avons saisi gaiement cette occasion de fou rire.

On est tout étonné d'avoir fait tant de chemin et vu tant de choses avant deux heures de l'après-midi ; car on oublie toujours dans ces latitudes qu'on a commencé la journée à quatre heures du matin. Mais on n'a bientôt qu'une seule préoccupation : celle de chercher l'ombre et la fraîcheur. Le ravin de Ti-Ka-Poundoung nous en offrit le plus suave assemblage.

Nous y arrivons à cheval par de sinueux sentiers ; figurez-vous une sorte de puits creusé dans la forêt vierge; un antre ovale de cent pieds environ de profondeur, où les rayons du soleil ne pénètrent jamais, et où nous nous sentons si loin du monde, si près de la nature ! Les roches surplombantes qui l'encadrent soutiennent un rideau immense de lianes entrelacées, ondulées dans leurs reflets vert-sombre comme les vagues de la mer. Je ne sais par quels circuits et par quelles chutes nous arrivons jusqu'au fond de cet abîme ! Serrés contre une des parois, nous admirons la cascade d'un torrent qui s'élance d'un trou béant, percé en face de nous au haut du fourré : elle tombe à nos pieds mêmes dans la cavité noire du roc, à laquelle on donne près de deux cents pieds de profondeur. Depuis la neige des gorges tasmaniennes, où l'Océan austral nous apportait les frimas du Pôle sud, nous n'avions point aspiré une aussi glaciale atmosphère ; tandis que, dans la buée tourbillonnante qui s'élève au-dessus de l'antre et de la forêt, le prisme solaire est décomposé et semble former une colonne aérienne aux sept couleurs scintillantes, nous sommes, dans ce fond obscur, arrosés par une pluie froide de bulles ricochant de la cascade qui se brise. Après six semaines de chaleurs incessantes sous le soleil des tropiques, un frisson réparateur nous enivre de toutes les délices de l'extase ! Oui, il y a des

retraites sauvages, dont le silence, la grandeur et la sévérité parlent à l'âme : celle-ci a trouvé ma sensibilité plus vive, et elle me paraîtrait plus belle, plus idéale, plus remplie d'une douce expansion, si je n'avais dû essayer de la décrire et risquer de lui faire perdre, en la révélant, tout ce qu'il y a de surnaturel dans la nature et de vivant dans un monde inanimé! Mais le site m'y a forcé : pardonnez-moi.

III.

VOLCANS ET MARAIS.

Ascension au Tankoubanprahou. — Haies de fleur de soufre et cavernes incandescentes. — Orage. — Le bois sacré des Wa-Wous. — Hommes, femmes et enfants à l'eau. — La fièvre. — Une noce javanaise. — L'élément chinois. — Le parasol d'un Résident.

24 *novembre* 1866. — Les poneys et les buffles du Régent nous mènent à tour de rôle jusqu'au village de Lemback, et pendant trois heures nous parcourons un véritable potager de quinine, de café, de cannelle, de girofle, de thé et de vanille. Au second étage des contre-forts de la montagne, nous sommes reçus par un des fils de Raden-Adiepatie-Wiranatta-Kousouma : c'est un gentil petit garçon de seize ans, déjà « vedana » (chef de district), possesseur de quarante chevaux, de cent cinquante serviteurs, et d'un harem. Il nous amène sa cavalerie de montagne qui hennit et qui folâtre. C'est ici que les chapeaux-parasols écarlate et dorés des palefreniers et des coureurs atteignent la plus grande dimension ; nos hommes ressemblent à ces Spartiates montant à l'assaut en se couvrant tout entiers de leurs énormes boucliers ; si le soleil tue quelqu'un d'entre eux, nous pourrons, suivant l'antique dicton de la patrie de

Léonidas, « *aut in scuto, aut cum scuto* », le rapporter couché dans son chapeau. — Pendant deux heures, notre caravane s'engage dans la forêt vierge par le sentier tortueux et difficile qui mène au volcan; souvent nous mettons pied à terre pour escalader des gradins en glaise, puis en roche, véritable échelle naturelle que nos bêtes attaquent avec l'adresse de chèvres; quant au spectacle, il est la continuation de cette féerie que nous représente Java depuis notre débarquement, féerie dont la magnificence est monotone lorsqu'il faut trouver des expressions pour la dépeindre, mais qui semble pourtant toujours nouvelle et toujours plus grandiose à nos yeux! Des précipices boisés, des ravins à pic, des fourrés de rhododendrons et de menthe rose, rouge et orange, des tunnels d'un quart de lieue sous des fougères arborescentes, hautes de trente et quarante pieds, — le tout s'encadre comme dans une corne d'abondance faite de mille lianes multicolores qui s'enguirlandent à des arbres gigantesques et qui les serrent tant qu'elles semblent vouloir les étouffer.

Mais peu à peu une odeur de soufre se répand autour de nous : la verdure des arbres pâlit dans ses tons tout à l'heure si vivaces; la végétation se meurt; les troncs dénudés subsistent, mais plus une feuille! plus un oiseau! plus un serpent! Nous atteignons la crête qui est à cinq mille six cents

pieds au-dessus du niveau de la mer. D'un petit promontoire les yeux plongent dans l'intérieur du volcan : la vue en est saisissante et pleine de contrastes.

C'est une vaste et double « solfatare » ; deux cratères s'ouvrent côte à côte : l'un à environ huit cents mètres de diamètre sur six cents de profondeur ; l'autre, — évidemment le plus récent, — est un peu moins large et moins profond : les parois sont des cendres. Au fond est un lac dont nous distinguons l'eau bouillonnante et fumante ; sur ses bords, de grands monticules de soufre brûlent en soulevant d'épaisses colonnes de vapeur qui montent tout droit jusqu'au niveau de la crête, d'où le vent les incline et les emporte. L'odeur de l'acide sulfureux nous prend aux yeux, aux tempes et à la gorge ; pourtant nous voulons descendre jusqu'au lac qui est au fond de l'abîme, car nos lunettes nous y font découvrir mille détails curieux. Notre descente n'est qu'une glissade de montagne russe : le poids du corps nous entraîne..... et nos pieds nous deviennent inutiles ; la cendre tiède, qui nous sert de coussin, s'éboule avec nous, et heureusement aucune pierre ne nous heurte. Sur les rives du lac, qui forment une terrasse plane entre l'eau et les parois de ce gigantesque entonnoir conique, gisent une quantité d'arbres qui sont là comme autant de spectres ; leurs troncs morts, amas de moisissure, ne sont pas calcinés, ils sont, à la lettre, bouillis. Dès que nous y touchons,

leur pâte pulvérisée s'écrase sous nos doigts. Puis des millions de petits cailloux s'élèvent en îlots sur une mer de sable grillé; chacun d'eux est perché au sommet d'une colonne de terre, souvent haute d'un pied, mais aussi mince que la section du caillou auquel elle sert de piédestal, et qui n'a souvent qu'un demi-pouce de base : c'est un bois de petites colonnes. Il me semble qu'il faut attribuer cet étrange phénomène à l'action de la pluie qui tombe très-verticalement en ce point, puisque, à une si grande profondeur, le vent n'a plus de prise sur elle pour la faire dévier. Par suite, ces objets ont évidemment protégé, dans le tassement général, les molécules terreuses situées directement au-dessous d'eux.

Enfin nous nous aventurons, en sautillant par-dessus les ruisseaux sulfureux, jusqu'au lac même, dont l'eau est bouillante et fétide; nous avons déjà nos semelles rôties, et il est impossible de toucher la terre avec la main. Il va sans dire que nos Indiens, les premiers à descendre, nous ont abandonnés à mi-côte, et de là nous contemplent. Autour de nous, des milliers de fumerolles sortent de terre; ce sont des tourbillons de vapeurs et des odeurs effroyables : nous n'y voyons pas à quatre pas devant nous; les quelques roupies en argent que j'ai dans ma poche, tournent au noir sombre d'une cuiller laissée dans un œuf, et un beau bouquet d'aza-

lées roses que j'avais au fond de ma giberne voit en un instant s'évanouir ses ravissantes couleurs.

Nous voici devant une grande fissure de plusieurs mètres carrés; de là s'échappe un ronflement sourd, un tapage infernal, semblables au soufflet d'une forge puissante ou à un steamer qui chauffe; de la boue brûlante et de gros bouillons jaunes de soufre liquide en sont jetés comme par saccades, en même temps qu'un vent plaintif et empesté. On pourrait se croire ici au *tetrî descensus Averni.* — A notre droite est béant un orifice desséché qui laisse seulement passage aux soupirs convulsifs des flammes caverneuses. Une cristallisation haute et filigranée de fleur de soufre s'élève en une haie élégante sur ses bords; quand nous l'abattons avec nos bambous, tout l'échafaudage, en croulant dans la gueule ouverte du cratère, est renvoyé en l'air par un souffle violent et vole en éclats par-dessus nos têtes, dans toutes les directions, comme la mitraille d'un canon. A notre gauche, en un point où nous étions précisément placés il y a cinq minutes, la terre se boursoufle, craque et se fend! Un ruisseau de boue est soulevé en jet d'eau à plusieurs pieds de hauteur, et retombe en nous éclaboussant affreusement.

Bien qu'il n'y ait point eu d'éruption depuis 1840, et que tout ceci ne soit qu'un jeu de petites fumerolles jaillissant et mourant tour à tour, nous nous disons avec raison « que nous dansons sur un vol-

can », et qu'il vaudrait mieux, tenant notre curiosité pour satisfaite, regagner les régions supérieures. L'odeur, en effet, devenue par trop forte, nous suffoque; nos yeux pleurent, nos vêtements sont roussis, et nous formons un concert d'éternuments indescriptibles. Les vapeurs des fumerolles nous avaient dérobé la lumière du soleil. Quel n'est pas notre étonnement, quand nous remontons en dehors de cette atmosphère mille fois viciée, de trouver le ciel tout noir et d'entendre les plus formidables coups de tonnerre ! Nous sommes encore à mi-côte; par une loi naturelle de l'acoustique, les ondes vibrantes (et Dieu sait si elles vibrent sous les tropiques!) s'engouffrent en spirale dans notre entonnoir de forte altitude et résonnent autour de nous avec une incroyable fracas : le cratère où nous sommes ne devient autre chose que le pavillon d'une trompe, les formidables éclats de tonnerre sont la fanfare !

Tout à l'heure ruisselants de chaleur et à demi asphyxiés autour du lac bouillant, nous voici maintenant trempés jusqu'aux os par une pluie diluvienne qui tombe avec une violence épouvantable et qui glace tous nos membres! Nos pauvres Indiens grelottent et claquent des dents, ils font pitié; nous-mêmes nous devons courber la tête et l'échine sous les détonations les plus terrifiantes qu'il soit possible d'entendre, et que centuple l'étrange

disposition du gouffre où nous sommes. C'est à grand'peine que nous grimpons jusqu'au bord extrême du cratère; la libre atmosphère où le son n'est plus emprisonné et où l'air n'est plus celui d'une cornue incandescente, paraît presque silencieuse à nos oreilles assourdies et délicieusement pure à nos poumons épuisés. Mais quel spectacle que celui des ravages de la foudre sous cette latitude! Deux orages parallèles sont déchaînés sur Tankoubanprahou. L'un, au-dessous de nous, roule ses gros nuages noirs sur la plaine et les premiers contre-forts de la montagne; vu d'en haut, il nous fait l'effet d'une mer sombre, à grande houle, où scintillent comme des globes phosphorescents les lueurs des éclairs. Nous n'apercevons d'abord que le rideau ténébreux des nuées chargées d'électricités contraires, le centre de convulsion d'où la foudre s'enfante et s'échappe, puis les déchirements qu'elle trace en frappant la plaine de ses coups.

Le second orage, s'évoluant dans la région qui nous est supérieure, nous saisit pendant la première heure, en déversant ses eaux glaciales comme si véritablement un fleuve s'effondrait sur nous. Un frisson fiévreux nous secoue sous nos misérables vêtements de toile, et nous hésitons longtemps où chercher un refuge, pris entre le feu de la terre qui, par influence, s'agite plus violemment

sous nos pieds au fond de l'abime, et le feu du ciel qui tombe vingt fois par minute tout autour de nous sur la forêt séculaire ! Mais bientôt survient un orage à sec, bien plus terrifiant encore. Que de fracassements, grand Dieu! la foudre sème en un clin d'œil sur tout le cordon des bois qui, déjà asphyxiés par le soufre sur une largeur de plus d'une lieue, entourent, comme une couronne de végétation morte, le sommet arrondi du Tankoubanprahou ! Quand un de ces troncs dénudés est fendu en plusieurs morceaux, il entraine dans sa chute tous ses voisins chancelants. Rien d'affreux comme ces coups multipliés et bruyants, portant la mort dans ce qui est déjà un cimetière de la nature; les rafales furieuses se contrariant et se heurtant achèvent le massacre d'autant plus vite qu'il n'y a pas de bois vert autour de nous, que rien ne plie et que tout rompt.

Qu'avons-nous fait au Ciel pour qu'il nous ait épargnés dans ce bouleversement colossal des éléments ? Je ne le sais, mais à chaque seconde nous nous attendions à suivre le sort des malheureux arbres qui tombaient autour de nous. Au bout de trois heures, nous pûmes reprendre la direction de la plaine. Ce fut quelque chose de vertigineux; la gaieté était revenue; nous avions abandonné notre ci-devant brillante cavalerie à son malheureux sort, et glissant à pied pour conserver la chaleur animale, nous semblions patiner sur un immense pain

de savon incliné à 45° de la perpendiculaire. La glaise bleuâtre, polie par les eaux, nous faisait faire d'incroyables enjambées et des chutes où pendant vingt mètres il était impossible de s'arrêter ! Quand nous arrivâmes dans la région où commençait la forêt vierge, nous fûmes saisis de voir à la fois les arbres qui, foudroyés par centaines et privés d'écorce, gisaient à terre, et les traces de tigres et de serpents imprimées dans la boue.

Enfin, ce fut une grande fête que d'atteindre une des maisons de l'aimable vedana de Lemback ! En un clin d'œil nous soulevons et arrachons vigoureusement les planches qui sont sous nos pieds ; nous en faisons, au centre de la veranda, un gros amas comme pour un feu de la Saint-Jean : les flammes le dévorent et s'élèvent en tourbillons presque jusqu'au plafond. C'est là, devant ce feu et dans le costume d'Ève avant son premier péché, que nous tordons nos vêtements de toile et que nous les séchons en nous tenant en cercle, les bras tendus. Les Indigènes accourus nous apportent des fruits; le vedana paraît enchanté. A la rapidité de nos mouvements, de notre saccage et de notre bivac, des zouaves nous auraient reconnus !

25 *novembre* 1866. — Notre groupe français se sépare aujourd'hui en deux colonnes : l'une regagne le littoral, et de là se dirige vers l'Ouest et, par les

Indes, en Europe; l'autre s'enfonce dans l'intérieur pour visiter les cours bien peu connues des Sultans de Sourakarta et de Djokjokarta, et si elle atteint l'Europe, ce sera par l'Est, le Japon, le Pacifique et la Californie.

Le Duc d'Alençon était parti d'Europe avant nous : il avait fait campagne, vu Yeddo et Pékin : d'impérieux devoirs le rappelaient. Pour nous, au contraire, à peine au tiers de notre course errante, nous devons continuer d'espérer en notre bonne étoile, et, bravant les frimas de la Mongolie au sortir des chaleurs tropicales, chercher à nous instruire dans le panorama où s'offrent successivement à nous les nations les plus diverses du monde. Après un rendez-vous tant rêvé et si bien concerté au carrefour de toutes les routes de l'extrême Orient, cette séparation nouvelle d'avec ceux qui nous avaient rendu pendant dix jours une famille et une patrie, nous remplit d'émotion. O vous qui allez revoir les nôtres, dites-leur combien notre cœur bat pour eux et pour la France, combien nous tenons à la vie et voulons leur revenir !... quand ? je ne le sais. — Avant un an, je l'espère!

Dès l'aube nous nous sommes mis en marche, remerciant de tout cœur le gracieux Régent, et M. Philippeau qui avait été si cordial et si complaisant pour nous. En quelques heures, par une route en corniche, dominant des ravins de roches de trois

cents mètres de profondeur, nous descendions de ce beau pays montagneux dans une plaine de marécages. Pour la première fois depuis Batavia, nous avons rencontré des voyageurs : c'étaient deux employés galonnés du gouvernement colonial, faisant sans doute quelque inspection. De ténébreuses forêts de tecks; cet arbre aux larges feuilles dont le bois est si précieux pour les constructions, servent d'intermédiaire entre les régulières plantations de café, auxquelles sont affectées les montagnes, et les champs de cannes à sucre qui s'étendent à perte de vue dans les plaines.

En traversant une de ces grandes forêts de tecks, nous sautons tout d'un coup hors de la voiture, à la vue de dix grands singes noirs à très-longue queue, qui se balancent, comme des pendules, d'un arbre à l'autre. Mais à peine nous aperçoivent-ils, qu'ils détalent avec la rapidité d'une bande de pigeons : ils semblent littéralement voler ! Nous avons beau courir dans les herbes, faire fuir les serpents, et sonder du regard les feuilles immenses, nous ne pouvons qu'entrevoir au loin sur l'horizon « des points noirs » gambadant au sommet des arbres. Mais nous sommes vite arrêtés par la consternation qu'impose la vue de nos armes à toute la population indigène qui va et vient sur la route. Ak-Hem nous fait comprendre de son mieux que ces braves gens regardent le massacre d'un singe comme un

crime égal à l'assassinat d'un de leurs semblables. Nous rentrons nos fusils dans leurs étuis, en tombant d'accord sur la vérité de la ressemblance, que notre guide est le premier à justifier par lui-même. On nous *affirme* à ce propos qu'il y a non loin d'ici un bois sacré où gambadent cinq à six cents singes, que les naturels vont nourrir avec du riz et des fruits. Ces singes ont, paraît-il, un roi qui mange de tout, le premier, et seul, pendant que son bon peuple attend à distance sa permission : au signe du commandement, la bande affamée se rue sur le repas, et se livre bataille avec enthousiasme. Je suis désolé que nous n'ayons pas eu le temps de voir cette étrange application d'un « gouvernement personnel » autrement qu'avec les « yeux de la foi » ; et les miens, en voyage, ont le malheur d'avoir la vue très-basse.

Mille anecdotes courent donc sur les « semblables » des Javanais. La chose la plus curieuse est certainement celle-ci : quand vous interrogez un Naturel sur ce sujet, il n'en est pas un qui ne vous réponde : « Le singe est un homme tout comme moi (ils y tiennent décidément), mais il est beaucoup plus intelligent, et il n'a jamais *voulu* parler pour ne pas être forcé de travailler. » N'est-ce pas le pendant du cheval et du sanglier de la fable d'Ésope ? N'est-ce pas aussi un signe certain que, pour cette race, le travail se confond avec la corvée, tandis que

nous bénissons le travail comme la source du bien-être, de la richesse, source où l'âme s'élève et se purifie !

Vers le milieu du jour, nous avions déjà mis à bout au moins trois douzaines de poneys, mais nous n'avions rien pu trouver à manger. Dans le hangar de Sumadang, décoré du nom d'hôtel, il y avait deux cents insectes mourants sur la nappe de la table, une *Revue des Deux-Mondes* de 1853, et un saucisson rance qui datait évidemment de la même livraison. L'hôtelier nous exprimait dans sa langue natale son regret de n'avoir absolument rien de plus : sur ce, j'entendis chanter un coq ! — Assaut de la basse-cour, décret immédiat de la guillotine pour le vieux guerrier, et rôtissoire improvisée avec ficelles pirouettant sous un coup de pouce, — le tout fut l'affaire d'un instant. Et puis, le coq était sans nul doute le signal de l'existence d'une poule, et la poule avait pondu ! Mais l'omelette et le rôti nous coûtèrent la modique somme de quarante francs, ce qui prouve qu'il ne faut pas venir voyager à Java pour faire fortune.

Le soir nous arrivons au Tji-Manoek : c'est un fleuve très-large et peu profond : au point où la route le coupe, il y a sur chaque rive un village populeux. Le chef du premier, avec quatre cents hommes de corvée, que suivent par curiosité femmes et enfants, embarquent notre coche sur des

pirogues, et le déposent au milieu du fleuve : là, vient nous chercher la population du village opposé; il n'y a que deux pieds d'eau sur un espace de près de trois cents mètres qui nous sépare encore de la terre ferme. Comme les pirogues ne serviraient à rien, les braves gens, ayant de l'eau au-dessus du genou, s'attellent gaillardement à un câble démesurément long, et nous traînent comme un navire qu'on va abattre en carène : mais nos bagages, quelque légers qu'ils soient, sont un fardeau qui alourdit par trop le coche ; bientôt, prenant racine dans la bourbe, celui-ci passe à l'état d'île stable au milieu de l'eau; un formidable effort faisant casser le câble, hommes, femmes et enfants qui s'y sont cramponnés, sont condamnés à un bain d'ensemble de l'effet le plus pittoresque; ils sont si bons enfants qu'ils en rient : tant mieux !

Une seconde édition de la pluie diluvienne d'hier vient nous surprendre ensuite dans cette plaine marécageuse : nous fermons les rideaux du coche, et sommeillons avec patience. De temps à autre nous avançons de quelques pas, à la lueur vive d'une torche immense en goudron et en lanières de bambou, que nous avons fichée, comme un mât de cocagne, au sommet de notre véhicule. Grâce à beaucoup de volées de bois vert et à notre flamboyant feu d'artifice, nous arrivons à onze heures du soir à Cheribon, petite ville du bord de la mer :

nous avons pourtant fait trente-deux lieues en dix-neuf heures.

Je dois avouer que c'était d'une façon bien désintéressée que j'avais participé à la razzia de ce matin : j'avais dû la laisser au pouvoir de mes compagnons de route, car le volcan ou le marécage m'a donné une fièvre épouvantable. Je ne voulais point d'abord croire à un vilain frisson, mais les miasmes vénéneux m'ont si bien envahi, que mes ongles tout entiers sont devenus d'un noir d'ébène. Ma seule nourriture est donc une dose de quarante grains de quinine; mais le vrai remède sera l'air des montagnes, où nous devons nous acheminer tout à l'heure, dès cinq heures du matin, et que nous n'atteindrons que dans trois jours.

Le petit hôtel de Cheribon est, paraît-il, plein de monde : un misérable serviteur malais, seul éveillé à notre arrivée, m'a conduit à ma chambre; c'est une petite hutte au bout du jardin, à cinq mètres de la mer. Là, harcelé par des milliers de moustiques et grelottant de fièvre, j'entends le monotone et léger murmure d'une mer calme dont les petites vagues viennent mourir sur le sable tout près de moi. Ah! que de milliers de lieues de cet Océan me séparent des miens! et comme j'en sens davantage l'étendue, quand je me vois souffrant dans le silence de cette nuit douloureuse qui me serre tant le cœur! Je savais que, dans les terres

lointaines, je devais m'attendre aux accidents et à la fièvre; mais plus celle-ci me gagne, imitant cette marée saccadée qui monte, qui monte toujours, comme pour m'étouffer, plus je me sens attaché à cette lettre qui, elle, vous parviendra sûrement, et qui est le seul lien matériel qui nous reste à travers les Océans!

27 *novembre* 1866. — *Pékalongan.* — Pour la première fois depuis mon départ de Londres, je n'ai pu écrire hier mon *memento* quotidien. — Le départ de Cheribon fut difficile : notre dictionnaire vivant, le fidèle Ak-Hem, avait disparu! Nous nous rendîmes compte alors seulement du magnifique effet que pouvait produire notre firman du Gouverneur; dès que nous le montrâmes, les agents de la police locale, armés de bâtons de bois de fer, se mirent en campagne, comme si Allah avait parlé, et au bout de deux heures le malheureux nous fut ramené plus mort que vif. Nous fîmes l'usage le plus modéré de notre prestige de Blancs : un sermon en quatre points nous parut suffire; c'est un acte de clémence insigne dans les latitudes, où il est bienséant de montrer sa supériorité en traitant comme des chiens les pauvres diables. Les sous-janissaires javanais déployèrent tout leur zèle en nous offrant, avec un sourire angélique, de mettre en prison le malheureux, dont tout le crime avait été de s'attarder

à une noce; mais les douceurs du pardon, inconnues ici, étaient doublées pour nous de la conservation de notre factotum. Celui-ci remonte donc sur son siége, où, malgré une chaleur torride, il est bien fier de porter aux yeux de ses semblables demi-nus un manteau en gros poil de chèvre qu'il a rapporté de Sidney. Il importe peu à un Indien d'étouffer, pourvu qu'il se pare d'un masque d'Européen!

La route est plane; elle suit en ligne droite le bord de la mer, et de temps à autre, derrière les bouquets de palmiers, apparaissent les poupes arrondies de quelques vieilles galiotes hollandaises dormant sur leurs ancres. Sous un soleil de feu, les grands marécages qui nous entourent exhalent les plus fétides et les plus malsaines odeurs : le matin surtout, quand les émanations refroidies, encore dans toute leur intensité, ne s'élèvent pas de quelques mètres au-dessus du sol fangeux, on sent que la vie est atteinte dans ses organes les plus purs, et que les miasmes l'attaquent, comme les vapeurs sulfureuses décolorent les plus roses azalées. En revanche, c'est la terre promise des marabouts, pélicans, grues et bécassines : le nombre en est fabuleux. Pour moi, je n'ai guère la force de tenir mon fusil; mais le Prince en quelques instants abat une telle quantité de pièces de ce gibier divers, qu'il revient découragé, en déclarant que ce

n'est pas une chasse, mais bien une boucherie. Notez que sur une seule berge, nous en voyons une véritable armée : environ trois cents bêtes y sont perchées sur trois cents pattes (les trois cents autres étant sous l'aile et au repos) exactement comme les représentent les paravents chinois les plus excentriques. Cent canaux se coupent ici à angle droit, et semblent remplis de poissons qui sautent : en tout cas les pêcheurs fourmillent, et leurs villages entiers sont construits sur pilotis. Comment peut-on vivre dans cette atmosphère? c'est pour moi un étrange problème! Nous fendons par moments des nuées de moustiques telles qu'elles projettent une pénombre sur le sol : on en écrase un paquet tout visqueux, si l'on frappe les mains l'une contre l'autre : ils s'engouffrent par bataillons dans la bouche et dans les yeux dès qu'on les entr'ouvre, et le nez leur paraît une délicieuse cachette.

A Tagal, le Résident, M. Jellinghans, homme bien aimable et bien instruit, parlant le français à merveille, nous attend pour un somptueux « tiffin » : c'est ainsi qu'on appelle aux Indes le luncheon anglais. On met la nappe devant nous, et pourtant je vous assure qu'avant cinq minutes elle est noire de ces maudites bêtes bourdonnantes, qui rappellent la troisième plaie d'Égypte.

Enfin, vers le coucher du soleil, nous sortons de cette patrie de tous les zim-zims, rhipiptères et

hyménoptères de la création, qui auraient fait les délices d'un naturaliste, mais qui m'exaspèrent. Ah! si cette gent taquine, piquante et venimeuse, n'avait point trouvé passage sur l'arche de Noé, comme les mortels seraient heureux ici! Dès que la nuée vivante disparaît, et que nous pouvons ouvrir les yeux, le soleil couchant dessine merveilleusement pour nous les belles formes du « Slamat », volcan qui s'élève à dix mille cinq cents pieds dans les airs : sa silhouette est de pourpre, des tons bleus d'une douceur admirable s'échelonnent sur ses contre-forts : une dent de roche, de la forme la plus étrange, renvoie comme un réflecteur immense les dernières lueurs rosées du soleil sur les rizières blondes et sur les flamboyants qui étincellent. Nous rentrons dans une belle région, en quittant les marais : les longues avenues de Pékalongan (ville de cinquante mille âmes) nous couvrent de leurs berceaux de tamariniers; du « campong » chinois, des faubourgs malais, une vraie fourmilière humaine se porte à notre rencontre : trente et quarante personnes sortent de chaque maison de bambou, et, aux portes, des paquets d'enfants tout nus chantent et crient de leur mieux. Nous franchissons le seuil majestueux de la Résidence, où M. Boutmy nous offre l'hospitalité d'un nabab!

Aujourd'hui notre colonne s'est sentie tout entière tellement éprouvée, l'un par une ophthalmie,

l'autre par une insolation, le troisième par la fièvre, que nous devons renoncer à une chasse aux cerfs que le Résident avait magnifiquement organisée pour nous. Les cerfs étaient destinés à tomber sous nos coups comme des lapins, mais il s'agit, avant tout, de rapporter notre peau en Europe plutôt que la leur, et nous nous soignons.

Pendant que j'écris, je suis arraché à mon encrier par une musique infernale : c'est une noce qui passe sur la grande place. Deux mannequins gigantesques, représentant ouvertement un homme et une femme, ouvrent la marche. Viennent ensuite les musiciens imitant le tonnerre sur une soixantaine de tam-tams; puis, montés sur des poneys en grand apparat, cent jeunes gens en « sarongs » (jupons) de soie bleue ou rose, ornés de colliers, d'écharpes étincelantes en sautoir sur un buste nu, et de kriss dorés passés dans la ceinture. — Le mari est modestement blotti dans un palanquin porté par quatre hommes : il a une ceinture argentée; sa figure est couverte d'une épaisse couche de peinture d'un jaune superbe fabriquée avec du safran; même maquillage sur ses mains, ses mollets et ses pieds : il est suivi de sa famille, qui forme une longue procession. L'heureuse épouse est maintenue à distance respectueuse, mais semble, malgré son riche costume, avoir été trempée dans le même tonneau que son futur. Rien de plus drôle et de plus comique!

Décidément les Javanais aiment à se marier sous ces couleurs-là. Nous demandons l'âge des héros de la fête : *elle* a onze ans et *lui* en a quatorze ; vingt-cinq années seulement sont réunies par ce jeune couple ! Mais..... comme ici les hommes portent exactement le même costume que les femmes et qu'ils n'ont pas de barbe, nous avions parfaitement confondu l'épouse avec l'époux, et nous ne nous apercevons de notre « erreur sur la personne » que par l'explication trois fois répétée d'Ak-Hem. Je me rétracte donc ; c'est la mariée qui est en palanquin, et c'est le mari qui est à distance respectueuse. Il est assis dans un char en bambou ; son cocher, en grand costume javanais, est coiffé d'un chapeau noir, — avec une cocarde anglaise ; deux grooms de huit ans, sans bottes à revers ni tunique, se tiennent comme empaillés à côté de lui. Derrière lui marchent le père, la mère en larmes, et les autres femmes du père, pour lesquelles notre langue si pauvre n'a point trouvé de terme propre de parenté. Ce sont presque des belles-mères, mais il y a là une lacune dans le dictionnaire pour ce trop-plein légal du ménage qui constitue la polygamie.

Les larmes des parents, les longues guirlandes de fleurs d'oranger, l'air niais et guindé des héros de la cérémonie, étaient les seules choses qui me rappelassent l'Europe dans ce cortége féerique de près

de dix mille personnes, bariolées, enluminées et souverainement grotesques.

J'ai suivi le cortége en badaud, absolument comme les gamins de Paris suivent un tambour-major; j'ai examiné pendant plus d'une heure cet incroyable assemblage et une cérémonie qu'il faudrait un volume pour décrire, — et encore bien des choses resteraient-elles incomprises; — mais j'ai vu peu à peu que ma persévérance intriguait le public, que je devenais moi-même le tambour-major de tous ces Javanais qui, en se mettant debout sur eux-mêmes, arriveraient à peine au front d'un Européen. J'ai su depuis qu'aucun Blanc ne s'abaissait ici jusqu'à se mêler ainsi à la foule. — Aller à pied est déjà de mauvais goût; — sans porte-parasol, c'est malséant; — sans porte-mèche, c'est presque du déshonneur, — et sans air hautain, c'est le comble de la décadence!

N'étant pas encore acclimatés au rôle de satrapes, nous sommes allés sans bruit, le Prince et moi, visiter le campong chinois. Dans toutes les villes, les « Celestials » ont une petite colonie, que le gouvernement a, du reste, bien soin de maintenir aussi petite que possible. Cette race, essentiellement intelligente et perspicace, vivant de rien, se pliant aux circonstances, étonnamment douée pour tout ce qui est commerce, est aussi âpre au gain qu'au travail : les métiers les plus difficiles lui sont bons; elle sait

et un demi-dieu. — Mais, heureusement pour tous, il possède, ce que n'ont ni les satrapes ni les demi-dieux, une science profonde de la jurisprudence, un esprit d'administrateur consommé et une loyale bonhomie dans le commandement.

IV.

UN SULTAN.

Fantasia de dragons javanais. — Fêtes pour la naissance du trente-troisième fils du Sultan. — Le prince Mangkoe-Negoro. — Réception au palais. — Quatre mille personnes prosternées. — Le Harem. — Le fort hollandais. — Spectacles-gala.

28 *novembre* 1866. — *Samarang*. — Nous serions en route pour épouser l'héritière du trône de Sourakarta, que nous ne présenterions pas mieux l'image la plus orientale d'une pompe pachalique. Partis de Pékalongan à six heures du matin, et arrivés ici à quatre heures du soir, n'ayant connu que le galop pour allure, nous n'avons cessé d'avoir une avant-garde et une escorte de vingt « dragons javanais ». Montés sur de charmants poneys, habillés de vert et de rouge, coiffés de grands casques en carton que surmontent des aigrettes flamboyantes, nos dragons ont galopé autour de nous en faisant force fantasias. Par moments quelques casques se renversaient, les jupes volaient au vent et les bras imitaient les ailes d'un moulin : tout cela ressemblait bien un peu à une bande de singes faisant de la voltige sur des chiens, mais ce n'en était pas moins charmant. — A tous les relais, nouvelle escorte, prête à crever ses chevaux pour nous rendre honneur!

Ne croyez pas qu'il y ait la moindre apparence de danger à courir dans cette belle île de Java, au milieu d'un peuple aussi aimable et aussi déférant pour les Blancs; avec un simple rotin on mettrait en déroute tous les malfaiteurs de ces parages! Non, c'est une gracieuse attention de M. Boutmy, qui, de l'ombre de son divin parasol, nous protége et nous honore tant que nous parcourons au galop les terres fertiles qui relèvent de son gouvernement. Nous sommes dans les grandeurs asiatiques, ravis et enchantés, — reconnaissants surtout!

Au premier relais, sous l'ombrage de hauts bananiers, une table est toute servie pour nous avec du thé chaud et mille fruits exquis; le chef indigène endimanché nous le sert en personne. Ce qui nous confond, c'est qu'à chaque relais il en est de même. Notre voyage devient une procession honorifique; les routes sont balayées, les populations en langoutis de fête; il nous faut goûter de tout pour leur faire plaisir, et si j'en juge par les expressions louangeuses des chefs aux costumes pittoresques, que nous relevions dès qu'ils voulaient s'humilier, et que nos poignées de main transportaient de bonheur, nous devons être bien populaires, et à peu de frais, dans ce royaume où notre règne aura été d'un jour!

Ces scènes d'un autre âge, ces splendeurs qui m'ont forcé de ne point montrer aux populations

ébahies un Européen de piteuse mine, m'ont enlevé la fièvre et m'ont guéri ; mais un pareil spectacle ne semblerait-il pas plutôt un vaporeux songe de délire ?

Dans la plaine que nous traversons, ce sont les plantations de tabac qui abondent; des hangars immenses sont disposés de kilomètre en kilomètre pour servir de séchoirs. Puis viennent des champs de cannes à sucre qui ont deux et trois lieues de long; des régiments de coulies y travaillent, et les cheminées des raffineries lancent au ciel leur noire fumée. — Enfin de longues allées de mimosas nous amènent à Samarang, ville de soixante mille âmes, un nouveau Batavia pour la splendeur des rues et des villas. Devant repartir dès l'aube, nous refusons, par discrétion, la cordiale invitation de loger au palais. Toutes les autorités en grande tenue viennent rendre visite au Prince, malgré une pluie torrentielle, et les récits les plus intéressants nous captivent pendant la soirée.

30 *novembre* 1866. — Nous voici aux portes d'une région nouvelle. Il y a en effet, à Java, deux grandes provinces que l'on appelle « les Terres princières », Sourakarta et Djokjokarta, où règnent deux Sultans. Elles n'ont pas été soumises par la Hollande, qui se contente d'y entretenir un agent diplomatique sous le nom de Résident, et d'y exer-

cer un protectorat dont je suis fort curieux de découvrir les délimitations. D'après tout ce qu'on nous a dit, les rapports sont fort doux entre ces voisins de puissance inégale, et mille arrangements de routes, de poste, de commerce, font la prospérité des deux pays.

Depuis Samarang nous n'avons eu qu'une seule étape, la jolie bourgade de « Salatiga », où nous avons été logés à la Résidence et fêtés par les officiers de la garnison, qui parlent le français comme nous. La route postale que nous avons suivie est celle qui sert de débouché à un vaste réseau de l'intérieur, et il s'y fait un trafic considérable; elle est flanquée de deux voies latérales, dont l'une est consacrée aux charrettes et l'autre aux bêtes de somme. Ces charrettes, de forme mérovingienne, ont les roues pleines, faites d'une section de tronc de teck, et sont couvertes d'un toit en bambous qui protége les marchandises ; des attelages de bœufs roses les traînent. Elles s'échelonnent par convois de cinquante ou soixante, tandis qu'à notre gauche cheminent des caravanes de chevaux qui comptent certainement plus de cinq cents bâts chacune. Quelle activité, quel mouvement commercial ! mais aussi quels primitifs moyens de transport!

Laissant à notre droite les silhouettes brisées de deux beaux volcans, le Merbabou (9,000 pieds) et le Mérapi (8,500), nous arrivons à un plateau

élevé par des routes bordées de tulipiers aux fleurs jaunes, de dragonniers aux rameaux bizarres, de tendres sensitives et d'arbres à pain. Nous dépassons le carrosse somptueux d'une Princesse javanaise entourée d'une quinzaine de suivantes, et un messager nous remet une lettre d'invitation du Résident nous annonçant que Sa Majesté nous autorise à pénétrer dans sa capitale : nous sommes sur les terres de l'Empereur.

La place publique de Sourakarta offre un aspect étrange. Des mandarins, des dignitaires fendent la foule, suivis d'un serviteur qui porte un parasol vert et or dont l'ombre court après eux; des groupes de soldats armés de piques, de kriss d'or, coiffés d'un chapeau en pain de sucre et vêtus d'un jupon rouge, se croisent dans les rues; des faisceaux de hallebardes extraordinaires sont dressés de distance en distance; et des milliers de femmes se dirigent en procession vers les minarets du palais, qui dépassent dans le lointain les bouquets des palmiers. La Résidence elle-même est presque déserte! Qu'y a-t-il donc? Ah! ce matin, le Sultan a été l'heureux père d'un trente-troisième enfant! Grands et petits, en folle liesse, sont allés faire parade de respectueuses félicitations.

Bientôt le Résident, doré sur toutes les coutures, nous revient accompagné du commandant de la garde impériale, un beau métis en grand uniforme.

Nous exprimons le très-vif désir de présenter nos devoirs au maître, mais celui-ci n'a jamais vu d'autre Européen que le Résident; son palais a toujours été un tabernacle fermé aux gentils! En parlant bien haut du sang de Henri IV, l'excellent M. Lammers Van Foovenburg espère obtenir pour le Prince l'insigne faveur d'une réception; il remet une dépêche diplomatique au beau métis, et nous attendons avec anxiété la réponse de la Majesté javanaise.

Nous humons une délicieuse fraîcheur sous les colonnades de marbre de la Résidence. Au haut du perron majestueux qui donne accès à la véranda, apparaissent deux objets admirables qui témoignent du temps où les Hollandais, mettant à profit leur classique instinct d'intervention dans les pays fermés aux autres peuples, rapportaient pour eux seuls les merveilles du Japon. Ce sont deux torchères, doubles de la grandeur humaine, en bronze niellé d'or et d'argent, et représentant des guerriers qui brandissent d'énormes lustres [1]. La finesse des ciselures, la perfection du coulage, la précision des veines incrustées, me laissent confondu d'admiration.

[1] J'ai depuis parcouru la Chine et le Japon, cherchant à voir les plus belles œuvres de l'art ancien, et je n'ai jamais pu trouver un bronze dont la beauté ne fût mille fois inférieure à celle de ces statues merveilleuses.

Pendant un gai repas, on s'évertue à nous avertir des mille et une règles d'une étiquette inouïe qu'il nous faudra observer si nous sommes admis au palais. Puis le Résident est forcé de nous quitter : de nouveaux devoirs le rappellent. — Ce matin ambassadeur, à midi il passe juge de paix; ce soir il sera général. — Il s'avance d'un pas lent vers le « pendoppo » de justice : figurez-vous une sorte de tabouret de marbre, mesurant cinquante mètres sur chaque côté et s'élevant par gradins au-dessus du sol. De hautes colonnes de teck soutiennent un toit de pagode chinoise qui l'ombrage, et en font un immense kiosque à jour. Là il va tenir son lit de « ka-adillan » en présence d'une centaine de chefs venus de leurs districts en brillant costume, et présentant un à un leurs rapports après quinze révérences consécutives.

Devant les gradins est un piquet de gendarmes indigènes, — sans bottes, — qui tiennent sous menottes de trois cent cinquante à quatre cents prévenus. Notre hôte s'installe magistralement sous le dais, où deux procureurs locaux, accroupis au-dessous de lui, font d'une voix nasillarde et cadencée lecture des actes d'accusation ; le prêtre mahométan, blotti contre une colonne, vient à chaque appel nouveau donner son humble avis. S'en tenant strictement au code indigène, interrogeant d'un signe un conseil de vénérables marabouts qui sont sur leurs

talons au fond du tribunal, le magistrat condamne, acquitte, prononce de par lui et au nom du Coran. En une heure ou deux, les centaines de prévenus sont expédiées, et deux files sortent par la grande porte; l'une gambade et rit, l'autre pleure et va gémir dans le « Mazas » le plus voisin. — Voilà dès l'abord une alliance qui devient protectorat et qui annonce une bien grande sollicitude! L'Empereur de Solo (Solo, Sourakarta ou Souerakarta, *ad libitum*), doit, il me semble, s'estimer très-flatté que l'ambassadeur de son très-haut et puissant voisin, le Roi de Hollande, veuille bien se charger de mettre l'ordre dans les crimes et délits de son bon peuple!

Dès que le soleil est moins brûlant, nous faisons une promenade gala en voitures à six chevaux. Au centre de la ville (cinquante-cinq mille âmes) est une ville intérieure et fortifiée appelée le « Kraton » : c'est le palais de l'Empereur. De hautes murailles flanquées de minarets blancs l'entourent, et quatre portes seulement y donnent accès; elles sont sculptées à jour et de construction fort ancienne. Le but de notre course est une visite au Prince Mangkou-Negoro.

C'est un Prince indépendant, titré de « Pangheran-Adiepatie et d'Ario », ce qui révèle la plus aristocratique origine. Il possède beaucoup de terres enclavées dans l'Empire, et une armée qui lui est propre, composée de Javanais et stylée à l'euro-

péenne. La rivalité d'influence politique et de forces matérielles entre lui et l'Empereur est immense; chacun à tour de rôle craint d'être supplanté par l'autre dans le réseau de fière indépendance qui lui reste. Le plus faible appelle à son aide l'influence des Hollandais, qui, pour les mettre d'accord, les morcellent et les croquent tous les deux de plus en plus. Ce Mangkou-Negoro mérite du reste l'estime : c'est l'homme le plus distingué de tous les Indigènes de Java. S'inspirant des sciences européennes, il a fait faire de grands progrès à la culture, construit des raffineries et importé quelques machines à vapeur; il représente le progrès au sein du dernier boulevard de la puissance malaise et à l'ombre des palais antiques qui abritent les derniers descendants des Sultans barbaresques.

Nous arrivons sous le porche de son palais; sa garde bat aux champs, et il vient au-devant de nous en uniforme de colonel hollandais. Chose curieuse! cet homme, aussi jaloux qu'un tigre de sa liberté, est plus fier encore de porter cet uniforme, ainsi que les décorations que lui a données le Roi de Hollande. Son palais est une sorte de pagode : les ornements de sculptures fantastiques y abondent; mais comme la nuit commence, les détails sont enveloppés pour nous de quelque chose de plus mystérieux encore, grâce au vacillement de lampes étrusques qui ne projettent qu'une lueur vaporeuse

et aux petits nuages embaumés qui s'élèvent au-dessus des brûle-parfums. Une domesticité plus que nombreuse est accroupie dans les angles; nous sommes sur le marbre blanc du « dalem », grande salle rectangulaire où se font les réceptions de cérémonie. — Arrive la Princesse, femme assez jeune encore, très-pâle, ayant les yeux d'une douceur extrême, une main parfaite de forme, et des dents noircies par la boulette nationale [1]. C'est un fait assez caractéristique que dans ce pays où la polygamie est la loi la plus sacrée et la plus suivie, ce Prince, ami de l'Europe, ait voulu imiter nos mœurs et prendre cette femme pour compagne unique.

Après nous avoir fait part de ce qui est ainsi pour lui un point d'honneur, il nous fait asseoir, et nous voici comme des magots en cercle, pensant que ces conversations où tout se fait par interprète n'auront rien de bien palpitant. Eh bien, nous sommes frappés de voir combien ce prince indien est au courant des affaires d'Europe : il nous parle occupation romaine, photographie, opérette et guerre de sept jours! La tactique militaire, les armes nouvelles le passionnent; ses yeux s'enflamment en voyant la croix de la Légion d'honneur et la médaille de Crimée que porte Fauvel; il saisit

[1] Cette pâte, que mâchent ici hommes et femmes sans discontinuer, est composée de siri (bétel), de tabac, de rapoer (noix d'arec) et de gambier.

cette occasion pour lui demander quelques récits de batailles, et alors celui-ci le fait brièvement, mais avec ce charme exquis qui le caractérise en tout. Puis il questionne le Duc de Penthièvre sur l'Amérique, et il veut à toute force des détails sur cette guerre de géants que le Prince a faite à seize ans dans la marine fédérale. Il y a quelque chose d'étrange dans le vague panorama qu'offrent à des Asiatiques les mondes éloignés; et un ensemble de questions moitié enfantines, moitié raisonnées, — mais raisonnées d'après une logique qui est à mille lieues de la nôtre, — me reste dans l'esprit comme le souvenir du colloque le plus inattendu, le plus hétérogène et le plus insondable qui se puisse imaginer.

Mangkou-Negoro ne nous laisse pas partir sans aller chercher dans ses archives une véritable surprise pour nous, un album contenant les grandes lithographies du roi Louis-Philippe et de tous ses fils du temps où ceux-ci combattaient sous le soleil d'Afrique. Ce témoignage touchant est bien fait pour nous aller droit au cœur. De plus, il veut nous emmener sur ses terres, dans la montagne, et organiser pour nous les chasses les plus belles, un voyage de Sultan, et même au besoin une petite guerre! Il a bien grande envie de nous montrer ses troupes, qu'il fait, paraît-il, manœuvrer avec une rare perfection. C'est à regret qu'il nous faut refuser; mais si nous succombions aux tentations du

voyage sur le parcours de dix mille lieues qui nous séparent de vous, nous ne serions pas de retour dans la vieille Europe avant l'année 1880 : le cœur doit l'emporter sur la curiosité !

1er *décembre* 1866. A mon réveil, j'ai cru qu'il pleuvait à torrents ; mais c'était le vol de milliers de très-petits oiseaux appelés « paddas » (voleurs de riz) : ils tournaient en spirales continues autour des beaux arbres du jardin, et faisaient un bruit glapissant comme une cascade qui tombe ; de plus, les hautes touffes, que relient des rideaux de lianes, en étaient littéralement couvertes. A l'harmonie des oiseaux du ciel a succédé celle de la musique militaire : les troupes indigènes ont défilé trois fois devant la Résidence, et ces soldats étranges dont je vous envoie le portrait, ont joué sur leurs instruments de cuivre la « Marseillaise » et la « Mère Michel », avec des combinaisons sonores qui auraient fait danser des chèvres. Singulier contraste entre l'hymne révolutionnaire qui a enflammé les phalanges de la liberté et les humbles janissaires d'un Sultan ! entre l'air gouailleur du gamin de Paris et l'aspect bariolé d'une foule asiatique. Là circulent des potentats demi-nus dans des palanquins, sous d'immenses parasols dorés, avec un cortége d'esclaves portant tabac, kriss et boulettes de bétel !

La réponse impériale est promulguée : nous se-



Gravé d'après une photographie.

Lieutenant de la garde du sultan.



Page 102.



Soldat de la garde du sultan

rons reçus en grande pompe, en même temps que la députation du Sultan voisin, Hamangkoe-Bouvono-Seriopati-Ingalogo-Ngaodoer-Rachman-Saidin-Panatogomo-Ralifatolah VI, Empereur de Djokjokarta! Précédé d'une musique indigène phénoménale, voilà un groupe immense de mandarins sautillants sous un groupe égal de grands parasols qui brillent au soleil; c'est le chambellan de service qui vient nous annoncer la grande nouvelle en compagnie de quatre cents Régents et Princes de la cour! Ils sont coiffés d'un « topji », haute calotte en baudruche blanche ou azur dont la forme ressemble à celle d'un pain de sucre dont on aurait rasé le sommet, (ce qu'un jardinier appellerait un pot de fleurs renversé et un géomètre un tronc de cône); leurs vestes sont en soie rouge, verte, bleue, et ornées de pierreries sur le passe-poil; leur « sarrong », longue jupe chinée, traîne à terre. Arrivé au petit trot, le cortége reste trois secondes sur ses talons; son chef dit en deux mots sa commission, et la tourbe repart à tire-d'aile, malgré une mêlée bruyante de tous les « payongs » (parasols) que les porteurs surpris entre-choquent et bouleversent.

Puis apparaît une autre troupe de Princes dans le même attirail : elle vient chercher la lettre de félicitations de Hamangkoe-Bouvono... (cette fois je n'ai pas le temps d'écrire son nom), lettre qui, par je ne sais quelle combinaison, a été remise d'abord

par les députés entre les mains du Résident. Celui-ci la remet au premier ministre, qui la passe au capitaine des gardes. Elle est enveloppée dans un sac de soie jaune (couleur princière ici), et déposée sur un large plateau d'or. Le capitaine, alors, devant la foule accroupie à perte de vue, descend solennellement les gradins de marbre, et la porte jusqu'à la voiture qui attend. Oh! la bonne et merveilleuse voiture! C'est une sorte de sucrier pointu, peint en jaune, perché sur seize ressorts, et précédé d'un échafaudage en fil de fer qui sert de siége à un cocher juché; le tout traîné par six poneys blancs caparaçonnés, et escorté d'un escadron de cavalerie nu-pieds, avec éperons, et en jupons!

L'officier, après avoir grimpé les huit marches du marchepied pantelant, s'installe dans ce monument avec un sérieux que je lui envie, et le front haut et découvert, l'œil fixe, les bras tendus, il tient en l'air la lettre sur son plateau, comme si c'étaient l'ostensoir et le Saint Sacrement. Respect, silence, prosternement de toute la population « avant comme après la lettre » : les fronts sont contre terre, on entendrait une mouche voler. Je confesse que je suis pris d'abord d'un fou rire dont les contorsions contenues me font à la fois souffrir et pleurer. Le cortége se met en marche : le sucrier attelé est en tête, sous l'ombre du « payong » doré impérial, déployé au haut d'une hampe de quatre

mètres ! Nous suivons avec onction dans les voitures du Résident, et, à un kilomètre derrière nous, j'aperçois encore le flot mouvant des Princes, vizirs, radjahs et adiepaties javanais. Telle devait être la pompe de la reine de Saba venant rendre visite au bon roi Salomon !

Bientôt nous arrivons aux murs du « Kraton » ; les portes antiques crient sur leurs gonds et la cité intérieure et sacrée nous apparaît. Pensez que le « Kraton » contient dix mille personnes ! C'est le Versailles du Louis XIV malais, la ville de palais où il entasse ses seigneurs, ses enfants, ses femmes et ses valets. Excepté son harem, tout ce monde accourt, se range en bataille, forme la haie, et s'incline le nez dans la poussière. Nous mettons pied à terre devant les « deux arbres sacrés » les Warringings (géants aux mille contre-forts, symboles de haut rang). Solennellement à l'ombre des parasols verts portés derrière chacun de nous par un radjah à kriss d'or, à casque doré, à jupe écarlate ; nous efforçant d'avoir une démarche majestueuse dans cet apparat asiatique, nous traversons en pompe une série de douze cours intérieures, entourées de superbes terrasses. Chaque portique est gardé par un piquet de l'armée impériale, la lance au bras, la jupe nouée aux reins, le turban noir et or sur la tête. Les musiciens indigènes, drapés dans de longues robes rouges, exécutent le plus oriental des charivaris, et

la flûte en bambou, longue de deux mètres et demi, fait merveille. Nous passons devant des monstres de bronze datant des siècles les plus reculés, devant des pièces de canon servies par des artilleurs dignes de ceux de l'an 1346, et devant la cage où rugissent les tigres de combat.

L'étendard représentant un oiseau fantastique, brodé en or, s'abaisse devant nous à chaque gradin, et saint Georges terrassant le dragon n'était pas plus martial que le soldat couleur chocolat, orné d'un casque de carton enluminé, qui pique la lance en terre sous nos pas. Nous sommes reçus au cœur du palais, dans une vaste cour, par le gros de l'armée, qui parade au milieu d'une nouvelle population prosternée; et devant nous, échelonnés en cascade sur les gradins d'un large escalier en marbre blanc, sont accroupis les quatre cents princes que nous avions vus si brillants tout à l'heure. Cette fois, par respect pour le maître, ils sont nus jusqu'à la ceinture, et leur longue queue de cheveux est dénouée dans le dos. C'est l'entrée du palais des femmes du Sultan : trois mille Javanaises y font le service impérial ! Les deux grandes maîtresses sont sur le seuil : de là, le coup d'œil est splendide! Cette cour est un rectangle de quatre à cinq cents mètres de profondeur, entourée d'une colonnade : elle est remplie de plusieurs centaines de radjahs accroupis en cercles réguliers suivant leur rang, et montrant au soleil



Gravé d'après une photographie. Page 107.

Le fils aîné du sultan de Sourakarta.

leurs demi-pains de sucre argentés, leurs bustes nus, leurs armes étincelantes.

Au centre s'élève le « pendoppo », grandiose pavillon à jour, dont la base est de marbre, et dont le toit en sandal est, à l'intérieur, chargé de mille arabesques sculptées, tandis qu'au dehors il dessine les courbes élancées et les étages superposés d'un temple chinois. A droite, alignés la face contre terre, ornés de grands bonnets de baudruche azur, de boucles d'oreilles en diamants et de jupes bleues, voici les trente-deux fils de l'Empereur. A gauche sont des centaines de beaux-frères, cousins et neveux. Au fond, sur une sorte de trône, est Sa Majesté le Sousouhounan-Pakoe-Saïdin-Panatogomo IX. Il a vingt-huit ans, une taille svelte et distinguée, le teint vert pâle, de grands yeux hagards et d'énormes sourcils peints. Sa coiffure est en soie noire à stries d'or : son juste-au-corps est orné de broderies d'or qui enchâssent mille diamants de la plus belle eau ; il porte au côté des décorations de fantaisie, d'admirables joyaux, et la croix de commandeur du Lion néerlandais. Sa longue jupe scintillante, des pierreries superbes dans les cheveux, aux oreilles, aux mains et aux pieds, son kriss, dont le fourreau jette des feux inouïs, le font briller comme dans un magique tableau vivant, avec l'expression la plus pachalique et la plus efféminée.

Vingt jeunes servantes sont rangées derrière lui,

semblant vouloir relever l'éclat de leur puissant seigneur et maître; mais leurs vêtements brillent par leur absence. Puis quatre nains et quatre bouffons, dans le plus curieux attirail, se tiennent blottis à leurs pieds comme des chiens de faïence. Infirmes officiels et bayadères officieuses; pelotons de mandarins en vert, en bleu, en rouge, qui sont porte-feu, porte-mouchoir, porte-crachoir, porte-thé, porte-café, porte-parfum et porte-boulette; fils nés régulièrement, à raison de deux par année, se prosternant le torse nu devant la majesté paternelle; — cousins et neveux, au nombre de trois cents, alliés à ce père unique par la multiplicité des mariages; — enfin grands seigneurs et officiers, au nombre de quatre mille, étendus à quatre pattes, sans proférer un son, sans oser lever les yeux autour du « pendoppo »: tel est l'étrange ensemble qui est en ce moment offert à nos yeux éblouis; telle est la cour à demi-fabuleuse que nous voyons en franchissant le dernier gradin du tabouret de marbre. Nous sommes encore les seuls auxquels il soit permis de demeurer debout au milieu de cette moisson humaine qui semble fauchée aux pieds du maître.

Le Résident alors, englouti dans son faux col et dans ses galons d'or, nous donne le signal; nous nous confondons de part et d'autre en une série de révérences périodiques; en bon courtisan, chacun

s'incline et « courbe son échine autant qu'il la peut courber », comme s'il était pris d'une violente quinte d'éternument. Cela dure fort longtemps, et je me répète en moi-même cette phrase qui me revient des contes de l'enfance : « Grand Mogol, je me jette à vos pieds, sans rire ni pleurer! » Oui, sans rire, croyez-le bien; mais ce n'est pas l'envie qui m'en manque. — Le Sousouhounan fait asseoir le Duc de Penthièvre à sa droite, le Résident à sa gauche; Fauvel et moi, nous nous tenons sur le côté, vis-à-vis de deux oncles de Panatogomo, dont l'un fait exécuter les plus épouvantables grimaces à sa vieille figure couleur jus de tabac : c'est qu'il a avalé de travers sa boulette de bétel, et le moment est mal choisi. Pendant qu'une des nymphes de service présente un crachoir d'or au malheureux qui s'y délecte en éternuments, le Résident traduit nos compliments. Alors le Sultan, donnant à tous ses traits les jeux étranges et vifs que possèdent au plus haut point les physionomies orientales, répond que « l'arrivée du Prince dans » son Empire le jour de la naissance d'un de ses » fils est le signe d'une bonne étoile pour le jeune » enfant, et qu'il ne nous laissera point partir sans » nous le faire toucher, afin que notre main lui » porte bonheur. » Puis il fait du doigt un léger signe à l'un de ses fils, qui relève aussitôt la tête, vient en rampant littéralement jusqu'à ses pieds,

et, sur un mot, court jusqu'au parc d'artillerie, — et le canon tonne!

Alors au fond de la vaste cour, à plus de trois cents mètres du trône, une porte écarlate s'ouvre toute grande, et les cent cinquante envoyés du Sultan de Djokjokarta s'avancent. Ce cortége met à arriver un temps infini ; les yeux fixés contre terre, le buste exposé aux rayons dardants du soleil, rampant sur les genoux et sur les mains, les illustres ambassadeurs de l'Empire voisin se traînent jusqu'au pendoppo. Là, joignant les mains et, en signe de prière, les portant verticalement dans le plan du nez avec le pouce sur la bouche, ils se prosternent cinq fois avec un ensemble théâtral et entonnent leur compliment sur un rhythme cadencé. L'énumération des titres, seigneuries, pachaliks des deux Empereurs prend trois quarts d'heure; la félicitation en elle-même, au sujet du trente-troisième fils, est faite en moins de deux minutes. Notre Sousouhounan lit avec religion la lettre enveloppée de jaune et écrite sur soie jaune, remercie d'un signe majestueux qui semble foudroyer toutes les têtes des députés; leurs demi-pains de sucre bleus et blancs (signe de race noble distinguant les officiers), restent désormais inclinés jusqu'à terre et immobiles.

Un nouveau signe du maître fait avancer les demoiselles porte-cave à liqueur, et, à genoux à nos

pieds, elles vident leurs amphores bizarres dans des timbales d'or ciselé. Pour la plus grande gloire du Prophète, le bon musulman avale ses dix coupes de porto et de bordeaux.

Mais voici le moment où notre réception, déjà si extraordinaire, devient palpitante : — en route pour le harem ! Le Sousouhounan va causer une surprise à celles qu'il aime, et faire franchir pour la première fois à des Européens ce seuil sacré du bonheur conjugal. Voici l'ordre de la marche :

1° Le Sultan donnant un bras au Prince et l'autre au Résident : trois immenses parasols les ombragent;

2° Les demoiselles d'honneur, trois par trois, comme les Grâces de la statuaire, portant dans des boîtes toutes brillantes de diamants les parfums, le feu et les cent *et cætera* que mâchera l'Empereur;

3° Fauvel et moi, toujours sous parasols gigantesques;

4° Les officiers de la cour en procession.

Nous ne tardons pas à entrer dans la salle la plus étrange, où nos yeux dévorent un fouillis de dorures, de nattes, d'arabesques, de lits historiés et enluminés; là s'élèvent à l'intérieur des escaliers tournants de bois de sandal, des petits pigeonniers, sortes d'autels haut perchés, autour desquels brûlent des parfums suaves dans des coupes suspendues et voilées légèrement par la fumée qui se perd en tour-

billons. Dans cette salle, qui peut avoir cent cinquante mètres de profondeur, il y a comme des vallées et des montagnes; les boiseries, ciselées à jour, en font un labyrinthe, et des femmes effrayées y circulent comme des ombres fugitives. Mais le Sultan appelle, et nous avons devant nous l'essaim, charmant par la jeunesse plus que par la couleur, de ses quarante femmes, vraies poupées de cire bien luisantes, toutes souriantes à son regard et langoureuses dans leurs poses; leur buste élégant et fait au moule n'est orné que de colliers de joyaux; un sarrong rose est noué sur leurs hanches. Je crois rêver, en vérité, emporté par un songe des *Mille et une Nuits*. Mais les vagissements d'un enfant me prouvent bien que je suis sur terre et que tout cela est réalité : le trente-troisième fils nous est apporté. Il est aussi criard et aussi laid que les enfants âgés de vingt-six heures sous toutes les latitudes : nous l'honorons d'un cordial « shake hands », bénédiction promise, qui le fait crier cent mille fois plus. Le Sultan paraît ravi; des centaines de servantes passent leurs têtes curieuses par-dessus les corniches des meubles enluminés et au travers des barreaux et des sculptures mythologiques d'escaliers tournants qui s'élèvent jusqu'au plafond.

Le Sousouhounan nous présente à sa mère et à quatre autres bonnes vieilles momies qui étaient aussi femmes de feu son père; puis vient le tour de ses

filles, dont la plupart ont pour toute parure une parure de diamants! Nous avons beau sourire le plus aimablement du monde, notre présence leur cause une peur effroyable. Elles sont au nombre de quarante-huit : le Sultan s'étant marié à douze ans, cela lui fait une moyenne de trois filles par an à ajouter à celle de deux fils.

Rien de plus curieux que cette sorte de théâtre asiatique dont nous avons le spectacle et dont les coulisses sont insondables! Il paraît qu'il y a quelques années le harem était quadruple de ce qu'il est aujourd'hui; mais le maître, — par économie sans doute, — a subitement fait d'énormes réductions dans le personnel. Ce sont ses amis, appelés à ramasser les miettes du sérail, qui ont dû être contents!

Le Sultan nous montre par ses mille caresses qu'il adore ses enfants. — Quant à la condition des femmes, elle est bien basse, bien méprisée et bien pitoyable à Java. Dès l'âge de dix ou douze ans une jeune fille devient, comme une chose, la possession d'un propriétaire, puis elle perd le plus souvent le bien-être en même temps que la jeunesse. La nature grossière des hommes, séduite uniquement par un dehors matériel et éphémère, les étale comme un troupeau, sans se laisser enchaîner par les charmes moraux et attachants qu'une femme recèle dans son âme, sans respirer les par-

fums délicats de sensibilité, de tendresse et de vraie affection qui s'en exhalent! Ah! oui, c'est par là que l'Orient serre le cœur! — Dans ce palais où elles sont entassées, à l'instar d'une boutique de femmes en gros, il y a pourtant une des Sultanes qui porte le titre de « grande » : elle est « ratou », et son premier-né est l'héritier du trône ; c'est celui qui vient de recevoir notre bénédiction, et je m'explique maintenant la liesse générale de tout ce peuple et de tous ces Princes. — Avouez que le Sousouhounan était à plaindre, ayant déjà trente-deux fils, de n'avoir pas d'héritier légitime de sa couronne !

Après quatre heures de séjour dans la cité sainte, nous nous inclinons respectueusement devant la triple rangée des femmes de notre hôte, et nous saluons ce temple mystérieux que nos regards furtifs n'avaient cessé de pénétrer : les sourires s'envolent, le Sousouhounan nous guide, et, de colonnade en colonnade, nous regagnons la terre des profanes.

Le Sultan a donné au Duc de Penthièvre sa propre canne, ornée d'une pomme d'or où est gravé son chiffre E, qui veut dire IX en javanais : il est le neuvième Empereur de la famille. Quoique ses prédécesseurs aient vu chacun se rétrécir davantage le cercle de leurs antiques possessions, celui-ci est encore souverain des terres qui, sur un rayon de

soixante milles, entourent sa capitale : elles lui rapportent environ trois millions nets : les Hollandais lui payent, en vertu d'un ancien traité, cent trente-quatre mille francs par an ; puis mille sources inconnues viennent alimenter un revenu que nul ne peut deviner dans un pays où le Sultan est égal à un dieu, où il possède tout, à tel point qu'il lui suffit de désirer la femme ou la fille d'un de ses sujets, pour qu'elle lui soit immédiatement remise. L'époux ou le père doit encore s'estimer très-heureux ! Quand il en est de même des sueurs du travailleur, des bénéfices du négociant, de la vie en un mot de près d'un million d'hommes qui se résume en une seule volonté, y a-t-il une mesure dans la jouissance, des bornes à la richesse, un frein à l'omnipotence ?

Je rentrais à notre somptueuse demeure, en repassant dans ma mémoire toute fraîche les splendeurs asiatiques dont je venais d'être témoin, et que je n'aurais jamais crues empreintes d'un cachet aussi piquant, aussi fantastique. La cité sainte, où le Sousouhounan voit chaque jour dix mille de ses sujets à quatre pattes devant lui ; où ses femmes se parent, chantent et dansent pour lui ; où ses enfants rampent à ses pieds comme des vers de terre, — la cité sainte n'était séparée de moi que par les créneaux et les minarets. Mais voici que d'autres créneaux et d'autres bastions m'apparaissent sur un

petit fortin à ma droite. Qu'est cela, disais-je? — Rien. — Quoi! rien? — Peu de chose. — Mais encore? — Un petit fort où il y a cinq cents soldats hollandais pour veiller à la sûreté des Européens. — Ah!.... — Il y a *deux* Européens et *cinq cents* soldats avec un lieutenant-colonel pour les défendre! Je sais bien que ce n'est qu'un petit pied-à-terre que prend là le puissant voisin.

« Mais lorsqu'on voit le pied, la jambe se devine. »

Et le grand et magnifique Sultan ne me fait pas l'effet d'être libre comme la cavale du désert! Ici le fortin hollandais et la garnison à armes perfectionnées : là le Prince indépendant Mangkou-Negoro qui a une armée indépendante, stylée à l'européenne, et qui est poussé, choyé, aidé, subventionné pour tenir en échec le demi-dieu du Kraton. Et puis ce demi-dieu, ce Sultan superbe, ne peut recevoir aucune lettre sans qu'elle ait été préalablement remise à la Résidence : son capitaine des gardes, le beau métis, vient y faire chaque matin un rapport détaillé et circonstancié de tout ce qui se passe dans le palais.

Bref, si l'on s'incline jusqu'à terre devant la majesté impériale, et si l'on semble, avec des airs de petit saint Jean, n'être pas digne de dénouer les cordons de ses souliers; si toute la pompe honorifique et le faste d'adoration de l'Orient sont déployés

aux pieds du maître, croyez bien que le Sousauhounan-Panatagomo IX, le lion survivant des pachaliks javanais, est entouré de filets qui l'empêcheraient de rugir, de bondir dans les forêts vierges où il régnait jadis, et de déchirer de ses griffes vengeresses les liens puissants dont la race conquérante a enlacé son île!....

En rentrant au logis, nous trouvions nos lettres d'Europe, qu'un courrier avait apportées au grand galop depuis Batavia. Ce sont les premières réponses à mes premières lettres d'Australie, du 25 juillet. Pensez avec quelle impatience je les attendais! Avec quelle ardeur je les dévore! et combien enfin je suis confondu de l'honneur que vous faites à mes poissons volants, à mes sauvages, à mes mines d'or et à mon pauvre Burke! Puissent mes bons Javanais accroupis, mon rhinocéros manqué et mon Sultan à quarante-huit femmes recevoir un pareil accueil auprès de vous! Ah! quand je vois tant de belles et étonnantes choses, et que je pense aux miens, comme je souffre de ne pouvoir partager avec eux le bonheur de tels spectacles!

La variété rapide de notre voyage en fait le charme en même temps que la fatigue. En Australie, la couleur locale n'existait pas, mais c'était une passionnante étude que celle de cette nouvelle Europe créée en une génération humaine, et un commerce délicieux que celui de nos sérieuses con-

versations avec des hommes parlant notre langue, ayant nos mœurs et appliquant nos sciences.

Ici nous sommes perdus au milieu de vingt millions d'hommes que nous ne comprenons pas : une nature exubérante et une population bariolée nous offrent un tableau surchargé de couleurs qu'aucune palette ne saurait rendre. — Là-bas, c'était une discussion économique dans un parlement de colons ; — ici c'est un théâtre avec des mandarins rouges, bleus et verts, avec de magnifiques décors que personne ne prendrait au sérieux. C'est de l'essence d'Asie conservée, au lieu d'un jet de vapeur de Manchester ! — Je voudrais parler à tous ces Malais, sonder leurs cœurs et leurs intelligences, apprendre leur histoire, étudier leur religion, deviner leurs besoins. Mais je me heurte contre un mur où il n'y a que des ombres de marionnettes ! — De l'autre côté du tropique, je pensais : — ici je ne puis que voir ! Mais, en essayant d'appliquer de mon mieux l'attention de mon esprit, j'espère pourtant, en quittant cet empire colonial, avoir rassemblé assez de lueurs éparses et vagues d'abord, puis corroborées par quelque preuve nouvelle, pour vous résumer en conscience ce qu'est pour moi l'âme de ce corps si brillant, si coloré, si asiatique, si merveilleux, dont la vue nous éblouit tous les jours.

C'est déjà une jolie besogne que d'avoir dans une journée vu quatre mille personnes prosternées,

d'avoir lu vos lettres et d'y répondre !... Une demi-douzaine de serviteurs sont venus m'avertir que le dîner était prêt, et il eût été, je crois, malséant d'être en retard, car je devais être placé entre deux fils du Sultan ! Nous avions l'honneur d'en posséder trois en compagnie de huit autres Princes javanais ; et tous, nonobstant Mahomet, ont bu du champagne avec bonheur. Nous nous amusions beaucoup de leurs histoires, que l'aimable Résident voulait bien nous traduire. Mon voisin, qui n'a que treize ans, nous raconte que dernièrement l'Empereur l'a fait venir et lui a dit : « Je te trouve très-gentil, je vais te faire un petit cadeau : voilà pour toi quatre de mes plus jolies bayadères. » Une fois lancée sur ce ton, je vous laisse à penser si la conversation habilement stimulée devint étourdissante ! A cet âge, ils ont déjà chevaux, châteaux, terres et harem, etc... Ils sont fiers comme Artaban quand ils sont au dehors ; — dans la maison paternelle, ils deviennent vers de terre !

Mais quelle chose vraiment curieuse que leur langue ! D'abord à Java on en parle quatre : le malais, le javanais, le sundanais et le madourais. Dans chacune de ces branches, il y a des dialectes aussi différents entre eux que le turc l'est de l'anglais ou de l'espagnol. Dialecte n° 1, le noble s'adressant à un inférieur ; — dialecte n° 2, l'inférieur à un égal ; — dialecte n° 3, l'inférieur au noble ; —

dialecte nº 4, le noble à un égal ; — et enfin dialecte nº 5, le noble à un Prince, à un Raden-Adiepatie ou à un Ralifatolah quelconque.

Quant à leur religion, ils n'y croient pas ; — quelques pratiques superstitieuses les forcent à adorer des fétiches, mais ils tiennent tout autant à ne pas suivre les préceptes de leur culte qu'à ne pas se convertir au christianisme. Le sérail, les chevaux et les armes (autrefois les armes blanches, aujourd'hui les carabines-revolvers), voilà qui résume le but de leur vie, ou ce qui du moins, pendant notre curieux dîner, ressortait à chaque instant des vives saillies qu'ils accentuaient de leurs regards tour à tour allumés et rêveurs.

Nous entendions dans le lointain la musique du Fort qui nous jouait du *Charles VI* d'Halévy, et nous nous drapions dans des ceintures chinées, larges de plus d'un mètre, que les jeunes Princes nous remettaient de la part des Sultanes; c'est un don qui nous est d'autant plus précieux que l'étoffe a été tissée de leurs propres mains dans le sérail : il s'en échappe une odeur délicieuse ! Nous rapportons aussi des cigarettes d'un pied de long enroulées dans des feuilles de maïs, et composées de tabac, d'opium, de cannelle et de muscade; quand nous les fumerons sur la belle terre de France, nous nous croirons enivrés des parfums du harem. Enfin, l'aîné des trente-trois fils nous remet des

photographies de son père et de sa famille : comme le collodion contraste avec le kraton !

La soirée se termine en grande pompe dans le camp opposé, où nous a réclamés le Prince Mangkou-Negoro ; il nous montre, à la lueur d'une centaine de torches, des chevaux caparaçonnés d'argent repoussé comme dans les tournois javanais d'il y a trois cents ans; des hallebardiers bardés de bronze; des costumes pour toutes les dignités, datant d'un siècle ou deux, et dont il revêt des figurants; des lances niellées dont la pointe est un bec de cigogne, des kriss d'une valeur qui confondrait les amateurs les plus prodigues, et il nous donne à chacun une selle en peau de tigre.

Puis, rangés sur une grande terrasse de marbre, entourés de Princes javanais qui portent diamants, bonnets azur et sarrongs roses, et auxquels nous faisons force révérences, nous assistons à une représentation des « rondgings-fandaks » (danseuses de profession). Comme le Prince indépendant a eu la charmante idée de nous donner une véritable leçon d'histoire ancienne, ces danseuses nous retracent dans leurs graves pantomimes les fabuleux épisodes des âges héroïques de la Malaisie. Sous leurs pieds le marbre est couvert de nattes bariolées; le gammelang fait résonner les accents langoureux et suaves des timbres de bois, et les jolies filles de douze ans, vrais serpents de souplesse et d'élé-

gance, s'entrelacent et s'enguirlandent dans les pantomimes les plus orientales. Je me suis peu à peu si bien accoutumé à la langueur doucereuse, monotone il est vrai, mais berçante, des gracieuses bayadères, que notre musique rapide et nos ballets mouvementés et tourbillonnants me sembleraient sur l'heure l'affolement d'un carnaval et non l'art de la danse.

Mais la nuit est déjà bien avancée, et la raison veut que je quitte ma plume, malgré le plaisir que j'éprouve à vous donner sur l'heure l'impression que m'a faite une des journées les plus curieuses de notre voyage. Si l'on m'avait dit, il y a deux ans, que je verrais un Sultan, son harem et son peuple prosterné, j'aurais cru à une promesse folle! Ce soir je crois au bonheur. Ah! le joli pays et le joli voyage! quelle splendeur que celle des cours orientales! On se sent transporté dans un autre monde: les parfums vous enivrent; les costumes sont étincelants comme les étoiles dans l'azur du ciel. Cette nature luxuriante, cette vive lumière, ces palais de marbre, ces danses fantastiques, que de merveilles pour ceux qui sont nés dans la vieille Europe!

V.

DJÓKJOKARTA ET BORO-BOUDOR.

La courbache des gendarmes et le zèle de la population. — Une tortue adorée. — Les tigres de combat. — Visite nocturne et apparat pittoresque du Sultan. — Majesté et impuissance. — Temple grandiose. — Les ponts élastiques. — Mœurs hollandaises. — La nécropole d'Ambarrawa. — Délices d'un palais de pacha. — Chemin de fer. — Victimes des tigres.

2 *décembre* 1866. — Nous perdions de vue, dès cinq heures du matin, les minarets du Kraton, et nous suivions la route qui conduit à Djokjokarta, la capitale où règne un autre Sultan : c'est le nom le plus historique de Java. Là, de 1825 à 1830, flottait victorieusement le drapeau de la révolte. Le Prince Dipou-Negoro, doué d'une ambition effrénée, et tuteur d'un Sousouhounan enfant, tenait tête aux forces hollandaises, qui n'achetèrent le triomphe qu'au prix de cinquante-deux millions de francs et par le sang de quinze mille soldats, dont huit mille Européens. — Aujourd'hui, le calme le plus parfait règne sur ces mémorables champs de bataille : de régulières plantations de riz, de cannes à sucre et d'indigo s'y déroulent à nos yeux. Les chefs indigènes, fiers Sicambres qui ont courbé la tête, galopent à nos côtés sur leurs chevaux capara-

çonnés : ils sont, on le voit bien, de racc antique ; leur type, au nez busqué et au front haut, est tout différent du commun du peuple, et leurs manières ont une distinction qui frappe. Ils caracolent en fantasia de premier ordre, ayant bien soin de faire valoir leur taille svelte, leurs kriss anciens, leurs bagues de diamants ; ils sont gentils, vraiment gentils. — Quant à nos chevaux, ils n'ont pas les allures fringantes! tout au contraire, ils retiennent la voiture. — Aussitôt nos brillants écuyers cavalcadours s'élancent ventre à terre dans toutes les directions, distribuent avec prodigalité des volées de coups de courbache tout le long de la route, arrêtent les caravanes de piétons qui portent sur leur tête l'huile de coco renfermée dans des outres ou de l'indigo dans des urnes ; — ils apostrophent les enfants qui pataugent dans les rizières, font irruption dans les hameaux cachés sous l'ombre des bananiers, en un mot mettent en réquisition toute la population de ces lieux. Chacun d'eux revient avec une escouade improvisée : une moitié roue de coups l'équipage qui tombe, l'autre donne en hurlant une vigoureuse et utile impulsion au coche, qui progresse de quelques pas, contre le grè des poneys récalcitrants. — Ah ! je ne sais qui m'énumérait l'autre jour les castes de Java ; mais il me semble qu'aujourd'hui il n'y en a que deux, « les pousseurs et les poussés ! » Notez que nous voulions

absolument faire ce voyage à cheval, en souvenir de nos belles galopades dans les prairies australiennes; mais c'est une impossibilité ici: ce serait une atteinte mortelle portée au prestige des Blancs, qui ne doivent circuler qu'à l'instar de pachas, aux carrosses desquels les douces populations doivent s'atteler par tribus, quand les quadrupèdes sont rétifs.

En effet, c'est presque à bras d'hommes que nous avons parcouru toutes les terres de l'Empereur; rien ne pouvait calmer le zèle de nos radjahs et de nos gendarmes, qui, bien malgré nous, barcelaient les populations d'une si singulière façon. En dix heures de route, nous fîmes sept lieues; il est vrai que des fruits exquis nous étaient offerts partout et étanchaient par moments notre soif affreuse sous un soleil de plomb. Nous pûmes aussi bien à l'aise voir faire la récolte du riz : les femmes des villages cueillant un à un les épis dorés et velus, en forment des bouquets soignés que les petits enfants portent au mortier de décortication; ces moissonneuses, en costume négatif, accourent sur notre passage et nous charment par leur naïveté : elles se mettent à l'eau pour nous aider à passer les rivières.

Vers le moment du coucher du soleil, nous arrivons aux ruines de Tjiambji-Séou (qui signifie mille temples). Sur un carré de près de cent soixante mètres de côté, s'élèvent des monceaux de pierres sculptées; une quantité de statues sont encore par-

faitement conservées : ce sont des Bouddhas à gros ventre, avec le sourire sur les lèvres et la plante des pieds en l'air; ils atteignent sept ou huit fois la grandeur humaine. Nous montons par des gradins, dignes des pyramides d'Égypte, dans une voûte sombre, sorte de clocher où chaque pierre menace de tomber sur nos têtes. Au sein des niches profondes, le gardien du temple, un vieux bouddhiste à longue barbe blanche et vénérable, avec des amulettes suspendues au cou, éclaire des lueurs blafardes de sa frêle lampe des groupes de Bouddhas à quatre bras, à têtes d'éléphant, à têtes de cerf! Bientôt des chauves-souris, grosses comme des poules, éteignant la lampe, nous enveloppent dans ces cachots; errant à tâtons, nous ne sommes plus guidés que par les lucioles légères qui voltigent en un essaim lumineux autour de ces statues gigantesques. Dans le mausolée tourné vers la Croix du Sud est une statue de femme, parfaitement belle et bien conservée, dominant un puits profond qui est à ses pieds. Du côté nord est une tête de mort, reposant sur une tête d'éléphant : — reliques du quatrième siècle et mystères que tout cela!

Un petit Régent en bas de soie, coquet et mignon, était venu nous joindre là par ordre de l'Empereur; mais Ak-Kem était impuissant à nous traduire ses explications mythologiques. N'ayant pu éclairer nos esprits, le Régent a du moins pris soin d'éclairer

notre route et de nous donner un piquet de cavalerie qui porte en avant une douzaine de torches flambantes. Les campagnes environnantes brillent d'une autre lumière : la crête dentelée du Merapi, ce grand volcan autour duquel nous tournons depuis sept jours, se dessine en couleurs de feu; du côté opposé, l'horizon est à chaque minute embrasé par les éclairs, qui sont, sous les tropiques, les compagnons de chaque soirée; et plus près, les rizières, échelonnées comme des cascades, sont toutes phosphorescentes des ondes agitées des lucioles, dont l'eau dormante reflète l'éclat scintillant. Les lucioles! les lucioles! une influence magnétique les fait s'élever puis retomber par saccades, comme une pluie d'étincelles; et nous ne pouvons nous lasser d'admirer l'intensité de leur lumière. C'est bien tard dans la nuit que nous franchissons le seuil de l'antique cité de Djokjokarta; là encore, la résidence nous est gracieusement ouverte.

3 *décembre* 1866. — Malgré l'heure tardive de notre arrivée, nous avons été retenus par l'intéressante conversation du Résident, M. Bosh, dont la figure martiale et les yeux profonds trahissent dès l'abord la fermeté et la science. Ah! il faut des hommes trempés de fer et merveilleusement doués pour remplir les carrières administratives dans les Indes néerlandaises! L'histoire de chacun d'eux est

attachante au possible; car, s'ils sont les plus omnipotents des nababs, ils sont surtout les plus infatigables travailleurs du monde.

Entre ces deux visites à des Sultans vivants, nous voulons voir les tombeaux des Sultans défunts, glorieux héros du temps de la piraterie, de la guerre, puis de la révolte. Des voitures à six chevaux nous mènent avec fracas jusqu'au portique de la paisible demeure des morts. Au milieu du cimetière est une piscine de marbre, dans les eaux profondes de laquelle nage la « tortue sacrée ». On a préparé sur les bords des offrandes de riz et de viande; les prêtres, accroupis dans la position du pêcheur à la ligne, tiennent au bout d'un bâton des petites boulettes de pâtée toutes prêtes pour l'animal-dieu. Une tortue, surtout quand elle est adorée, est fort longue à se décider! Une pluie torrentielle et une humidité intense nous rendent impatients; une idée heureuse nous fait envoyer un « fervent » remuer les profondeurs des eaux. Blanche comme l'ivoire et longue d'un mètre, la bête sacrée paraît aussitôt et tend la bouche, que les fidèles emplissent religieusement.

Autant les Javanais aiment des habitations ouvertes au grand air pendant leur existence, autant ils aiment à couvrir comme d'une cloche leurs demeures sépulcrales : le toit vient presque jusqu'à terre, et c'est pour ainsi dire en marchant sur les mains

et sur les genoux que nous pénétrons dans la salle des cercueils. Le chef de Mataram, puis le premier roi du nom, président cette assemblée mortuaire : des centaines de tombes sont rangées le long des murs, et couvertes de toiles blanches que soutient un échafaudage : on croirait voir les lits tendus d'une galerie d'hôpital.

Dans l'après-midi, nous avons la seconde représentation passablement augmentée, de notre réception d'avant-hier. Le Kraton impérial de Djokjokarta est frère de celui de Sourakarta. Il contient cinq mille adorateurs de plus : à part cela, même succession de palais, de pagodes, de terrasses, de colonnades, d'arabesques et de pendoppos. Même procession honorifique sous parasols, et promenade pompeuse jusqu'au seuil du harem. Avant-hier, nous trouvions extraordinaire d'être arrivés le jour où était né un Prince impérial; il est peut-être bien plus étonnant, quand on rend visite au mari d'épouses aussi nombreuses, de tomber sur un jour où l'on n'enregistre aucune naissance.

Je vous fais grâce de cette nouvelle réception, parce qu'elle ressemble trop à la première : et pourtant, mille détails nouveaux ont encore piqué ma curiosité au milieu de tant de splendeurs; et j'ai éprouvé les joies plus complètes qu'inspire un opéra que l'on vient entendre de nouveau pour en savourer les charmes déjà à demi révélés.

En sortant du harem, nous avons rendu visite aux tigres enfermés dans une grande bâtisse de bois, et réservés aux combats de la fête du Sultan. Ce doit être un beau spectacle : dans la plus spacieuse cour du palais, l'armée est formée sur quatre rangs; de jeunes Princes, au nombre de six, appelés « les six braves devant le soleil », coiffés du casque d'or et nus jusqu'à la ceinture, vont bravement couper les liens qui retiennent la porte de la grande cage, et montrent toute leur bravoure en ne se retirant devant le tigre que par une sorte de danse macabre aux sons de la musique des cymbales. Alors la bête aux yeux farouches bondit et se rue contre la muraille humaine, toute hérissée de lances, et finit par tomber percée et rugissante. Quelquefois un buffle sauvage est lancé pour lutter avec le tigre ; c'est un combat désespéré, avec les péripéties les plus atroces. A la dernière fête, le moment le plus pathétique a été aussi le plus risible : chargé et vaincu par le buffle, le tigre, en un bond de six mètres, s'est élancé par-dessus les lances jusqu'au haut d'un cocotier. Suivant l'usage des « premières tropicales », une trentaine d'Indigènes étaient, en loges aériennes, perchés sur cet arbre : en un clin d'œil et avec ensemble, ils se laissèrent choir, comme les fruits trop mûrs d'un arbre que l'on secoue, et grâce à leur nature de singe, aucun d'eux ne fut blessé.

Les tigres que nous avions sous les yeux étaient

enfermés seulement depuis quinze jours : le Sultan avait requis toute une moitié de la population de la province pour les traquer dans une fondrière. Ah! quelle différence avec les animaux endormis de nos jardins zoologiques! Dès qu'ils nous voient, dès qu'ils sentent « la chair fraîche », ils s'élancent à six et sept mètres d'un bout à l'autre de leur arène, et se cramponnent fébrilement aux pieux de bois qui les tiennent prisonniers et qu'ils ébranlent : leurs yeux de feu, leurs griffes crochues, leurs rugissements font frémir. Il y aurait du reste de quoi se sauver, tant est affreuse l'odeur des carcasses et des chairs pourries de moutons et de chiens qu'on a jetés tout entiers dans leur cage, et dont il y a déjà des monceaux sous leurs pieds. Mais que c'est beau un tigre royal, quand il a encore un reste d'élan de sa vie libre!

Quand le Sultan nous a dit adieu, il avait déjà pris avec nous des manières d'une parfaite bonhomie : vous n'avez qu'à voir son portrait pour vous en convaincre ; gros et bon vivant, il porte un serre-tête bizarre qui lui donne l'air d'avoir des oreilles d'âne en carton; mais il a l'œil bien intelligent : s'il est très-roide devant son peuple et dans les cérémonies de cour, il est ailleurs très-simple et très-sociable, venant en cachette jouer au whist et boire du bon bourgogne chez le Résident. Il est bien un peu ennuyé d'une grand'tante qui le gourmande sur son

amour des Blancs, et bien souvent il a eu envie de la reléguer dans ses « Invalides », mais elle est immensément riche, et il en héritera, s'il est sage! Ainsi, on a beau être sultan, on fait encore la cour à sa tante.... de Java, et on jouit mille fois plus d'une escapade, parce que c'est du fruit défendu.

Je sors à regret du « Kraton », pensant que je ne reverrai probablement plus jamais de pareilles splendeurs! J'aurais voulu vous y mener avec moi, vous en faire voir tous les détails. —Sous ce portique passe un palanquin : il est porté en cadence par quatre coulies aux membres nerveux, aux épaules de bronze : quatre parasols azur et or ombragent la jeune Princesse nonchalamment balancée dans sa boîte légère : derrière elle trottine une bande d'enfants, les uns richement vêtus de soie voyante et ornés de tout un attirail de colliers vingt fois enroulés et de bracelets d'or rouge; les autres, sans vergogne, nus comme des petits chérubins de pain d'épice. Mais tandis que je contemple les poses gracieuses de ce groupe espiègle et rieur, il disparaît soudain, et je n'ai plus devant moi qu'un bataillon djokjokartien qui semble me dire : « Européen, cette Princesse est du sang de Mataram; elle rentre au harem, dont elle est la reine par la grâce et la jeunesse : nos longues fourches ornées de dents de requin, nos masses d'ébène et nos casse-tête de bois de fer suffisent pour t'indiquer que tu n'y rentreras pas. »

Et, me retournant, je n'ai plus sous les yeux que des idoles de bois, à moustaches d'or et à poitrine argentée, auxquelles les croyants offrent de l'encens; des fruits et des poulets peints en rose, enveloppés dans des paniers ronds et légers qui ne laissent passer que la tête et la queue.

Telle était notre promenade en nous acheminant vers la Résidence : nous remerciâmes au seuil du « Kraton » les hauts dignitaires qui avaient eu l'honneur de porter au-dessus de nos têtes les parasols d'ordonnance, et parcourûmes avec bonheur ces belles avenues taillées en berceau, où pendaient des « duryans », fruit semblable à un melon allongé, les « jacks » classiques et les « pains » de l'arbre-boulanger. Ce jardin continuel nous mena, comme à Sourakarta, devant le fort où sont casernés les cinq cents Hollandais, *garde d'honneur* de Ralifatolah VI, puis chez le Panghéran-Adiepatie-Sourio-Ningrat IV, qui est le Prince indépendant symétrique de Mangkou-Negoro. Celui-là toutefois n'est guère redoutable : quoiqu'il porte l'uniforme de lieutenant-colonel avec l'air le plus martial de toutes les Néerlandes, il ne commande encore que cent cinquante hommes d'infanterie et soixante-dix hommes de cavalerie : il n'est que le masque d'un contre-poids, l'embryon d'un épouvantail d'indépendance, et le chef honoraire d'une opposition qui a quelque chose de dynastique. On

dirait vraiment que Louis XI est arrivé jusqu'ici par la deux cent cinquantième incarnation d'un Bouddha, car la fameuse devise « Diviser pour régner » n'a jamais été plus nettement appliquée.

Le jeune Prince, fort jaloux de son harem, ne nous le laisse voir que de loin : seule la Sultane dite « grande » est appelée à recevoir nos hommages. Elle a treize ans ; des ailerons d'or se hérissent sur sa chevelure d'ébène ; dans le groupe parfumé de musc qui la suit, est une petite Malaise albinos fort étrange. Après leurs grâces féminines, auxquelles leur grosse lèvre pendante et leurs yeux en coulisse portent en vérité un terrible ombrage, nous passons en revue les collections de lances et de kriss, puis un manuscrit superbement relié en or massif et relevé de pierreries, où sont inscrites sur parchemin les annales généalogiques de la famille « sainte » des Sourio depuis quatre cents ans. — A Bali, il y a quelques années seulement que le Prince indigène a cessé de suivre la coutume antique qui l'obligeait à épouser ses sœurs, pour perpétuer la consanguinité de la souche royale dans la plus parfaite intégrité. — A Java de même, la noblesse n'est pas seulement une institution politique, mais surtout aussi un dogme religieux, et nous sommes frappés autant de la majesté instinctive et naturelle de nos hôtes, que de la vénération sincère dont le peuple les honore en tout point.



Gravé d'après une photographie. **Page 135.**

Le sultan de Djokjokarta.

Nous fumions sur les gradins de la terrasse les cigares d'un pied de long dont le Sultan nous avait fait cadeau, quand, du fond de la sombre avenue, une grande lueur s'éleva tout à coup : elle gagne ; des torches nombreuses éclairent en vacillant les beaux bouquets de la verdure tropicale : illuminés un instant par les reflets de la résine flamboyante, les grands arbres rentrent l'un après l'autre dans la nuit : comme des ombres vagues, les silhouettes de tout le peuple, qui à cette heure encombre la vaste avenue, se courbent jusqu'à terre sur le passage du cortége. Voilà les dragons vêtus de drap écarlate, les lanciers verts à la longue jupe flottante ! voilà six chevaux isabelle excités par un escadron de coureurs blancs galonnés d'or, qui font la voltige et qui s'élancent ! c'est le Sultan : il vient, avec une grâce parfaite, rendre au Prince sa visite.

Il est minuit bien passé... les dernières torches viennent de disparaître dans le feuillage : tout rentre dans le silence, et je vous écris sur ma terrasse de marbre, humant les fraîcheurs de la nuit, tout enivré de ma vie nouvelle [1].

[1] Bien nous a pris pourtant de ne pas fixer notre résidence en ce lieu enchanteur : sept mois après notre passage, le 30 juin 1867, un épouvantable tremblement de terre a détruit les maisons et englouti les habitants. C'est à Djokjokarta qu'il a été le plus violent, et un millier de personnes ont succombé.

4 décembre 1866. — Nous rentrons aujourd'hui sur le territoire des possessions hollandaises. Comme vous le voyez, c'est au galop de nos chevaux que nous parcourons l'intérieur de cette île féerique : une seule fois exceptée, nous ne nous sommes jamais arrêtés plus de trente-six heures dans chacune de nos différentes étapes : les changements d'air calment la fièvre, cette sœur inséparable du voyageur en ces régions, et peut-être aussi la beauté des spectacles gagne-t-elle à la rapidité de notre course, comme l'illumination des lucioles sur les forêts vierges paraît plus belle dans son ensemble que dans ses détails. Les terres princières que nous quittons sont comme des îlots indépendants qui s'élèvent au-dessus d'une mer soumise à la Hollande. Dans ces îlots d'un million d'hommes chacun, terres volcaniques où grondent à la fois les feux souterrains de la nature et les feux que souffle l'esprit de conquête, oasis dernières où s'est réfugiée l'antique race des dominateurs de la Malaisie, que de secrets, que de haines étouffées, que d'ambitions éteintes d'une part, que de stratagèmes victorieux et de conquêtes tacites de l'autre ! Sous ces dehors pompeux de magnificence barbaresque ou de déférence artificielle, quelle mascarade honorifique, au sein des parfums enivrants du sérail, comme dans les cartons administratifs d'une diplomatie autoritaire ! Ne semblerait-il pas au premier abord

que ces deux radeaux, surnageant au naufrage général des Sultans javanais, dussent être peu à peu submergés par la marée montante qui a couvert le reste de Java, et Timor, et Bali, et Macassar, et Bornéo ? Non, ce sont au contraire, pour mes faibles yeux du moins, les otages élevés par les conquérants sur un piédestal d'autant plus haut qu'ils sont plus impuissants, afin de dorer le pacte immense qui lie, à la fois par la force et par l'amour, la race soumise à ses dominateurs européens. L'habile tactique de feinte modération et de respect volontaire vis-à-vis de la dernière ombre d'une noblesse détrônée, qu'il suffirait d'un coup de canon pour anéantir, me paraît la clef des rapports entre le Gouvernement colonial et les Sultans soi-disant indépendants. Ainsi des ménagements gratuits pour deux Princes assurent la reconnaissance et la servilité de vingt millions d'Indigènes.....

C'est la province de Kadou qui est limitrophe, à l'Ouest, du petit Empire de Djokjokarta. Quand nous admirions les merveilles de la nature depuis Batavia jusqu'ici, on nous disait toujours que dans le Kadou nous trouverions le paradis de Java. Montagneuse et volcanique, cette contrée possède sur ses sommets arrondis des forêts vierges et impénétrables; à mi-côte, des plantations de café, régulières et alignées comme les parterres d'un potager; dans les vallées, de la vanille et de l'in-

digo. Pourquoi faut-il que ces placides spectacles soient attristés pour nous, quand notre escorte tire le sabre pour intimider des populations qui s'accroupissent bien bénévolement, mais qui, par moments, sont un peu récalcitrantes dans les montées où il faut pousser aux roues?

Ah! quand on n'a point vu cette verdure inouïe des tropiques, cette végétation si humide, si arrosée sous un soleil brûlant, ces fouillis gigantesques de lianes et de bambous, ces dômes de montagnes qui jusqu'à leur crête sont des mamelons de feuillage, on ne peut concevoir l'impression enchanteresse que nous éprouvons à chaque pas. Enfin nous franchissons une montagne curieuse, d'une forme exactement trapézoïdale et couverte de tecks, on l'appelle « Clou de Java » (les Indigènes prétendent qu'elle est le centre de l'île), et nous arrivons à Magelang, capitale de la province. Visite immédiate au Résident : son huissier galonné nous dit qu'il est malade ; — Et de quoi ? — Réponse : Il a eu froid ! En voilà un, grand Dieu! qui peut se vanter d'avoir eu une bonne chance ! Quant à nous, on nous aurait trempés depuis vingt-cinq jours dans une chaudière de bateau à vapeur, que nous ne serions pas plus ruisselants.

5 *décembre* 1866. — Le Régent de céans, Raden-Toumongong-Danou-Kousoumo, Prince distingué

de figure comme de manières, nous mène dans ses équipages au temple de Boro-Boudor, situé à quelques lieues d'ici. Cette construction s'élève sur un mamelon régulier au centre d'une grande vallée circulaire, qui lui sert de ceinture. Au loin sur l'horizon, semblables aux créneaux d'une forteresse naturelle, les crêtes des volcans éteints la dominent; c'est là que les chefs de l'invasion hindoue ont, au huitième siècle, construit ce colosse en l'honneur de Bouddha.

A distance, le monument a la forme d'une cloche; il mesure trente-six mètres de hauteur et cent huit de diamètre; quand on est plus près, on est frappé des centaines de statues de Bouddha échelonnées, des pieds au sommet, sur les parapets de sept galeries superposées qui forment les gradins de cette pyramide massive, construite sans ciment et admirablement conservée. Chaque statue de Bouddha (et il y en a cinq cent cinquante-cinq de grandeur héraldique) est abritée par une coupole à jour, taillée dans le granit. Il n'est pas une pierre qui ne soit sculptée, ce qui fait plus de quatre mille grands sujets de bas-reliefs bizarres, tous nets et finement ciselés, riches de détails et d'ensemble. C'est, en un mot, une pyramide grandiose, habillée et ornementée : elle sert d'étagère gigantesque à des idoles protégées par des globes de dentelle de pierre, qui sont disposées sur l'extrême bord de

chaque terrasse comme les sentinelles des donjons du moyen âge, et elle déroule sur ses murailles une galerie de sculptures qui se font suite les unes aux autres et qui représentent les plus curieux épisodes.

Nous suivons avec admiration une chasse à l'éléphant, un hallali de rhinocéros, où les chasseurs de Mahomet sont plus heureux que ne l'ont été les disciples de saint Hubert : — une bataille, puis un naufrage sur du corail; là, on croirait vraiment voir nager les matelots tombant à la mer du haut d'une mâture brisée. Puis viennent les arts de la paix, les différents genres de culture, avec la charrue javanaise telle qu'elle est encore aujourd'hui. Ainsi, en onze siècles, les plus essentiels des instruments, les instruments aratoires, n'ont pas vu l'ombre d'un perfectionnement! Un comice agricole de province ferait ici une révolution! — Enfin, j'ai la tête remplie de mille autres reproductions, telles que cérémonies de mariage (un peu accentuées), création de l'homme, serpent tentateur, déluge, etc., rappelant de très-près notre Histoire sainte.

Quatre escaliers majestueux, de cent cinquante marches chacun, nous conduisent à la coupole du sommet, élégant sanctuaire dont le dôme est formé de pierres qui se soutiennent par leur propre poids. — Imitant un Indigène, je me suis hissé sur les genoux du dieu; j'ai allongé le bras et je suis arrivé à pincer son oreille, ce qui, dans la croyance java-

naise, assure « la bonne veine ». Mais si je n'ai pas, en général, une admiration béate pour les monuments qui ne parlent pas à l'âme, mais seulement à la curiosité de l'étranger, j'ai été frappé ici de voir que la statue divine n'était point terminée et était loin d'atteindre la perfection des bas-reliefs. — Le Régent nous expliqua que « l'image de l'ordonna-
» teur suprême du monde était à dessein inachevée,
» parce que la main de l'homme ne doit pas pré-
» tendre à la reproduction *réelle* des traits *divins* ».
— Cette pensée profonde et vraiment philosophique à propos de la construction d'une idole, n'est-elle pas à la fois exacte et contradictoire, délicate et primitive, attachante et fantasque?

A voir la grandeur des traits fondamentaux alliés à la finesse des moindres dentelures, que d'années et que de bras n'aura-t-il pas fallu pour achever un pareil ouvrage! Aujourd'hui, il n'y a plus alentour ni adorateurs ni même habitants : la ferveur est morte; des siècles passés il ne reste qu'une seule trace, celle que le temps et la désertion n'ont pu détruire : — le granit.

En revanche, sur la plate-forme qu'il faut traverser pour arriver au pied de la masse sacrée, plate-forme ombragée du plus luxuriant quinconce d'arbres séculaires, nous trouvons les tentes de contrôleurs et d'ingénieurs qui sont penchés sur des cartes de quatre mètres carrés, où ils lavent les

plans minutieux d'un cadastre. Ainsi, à côté du vestige de l'invasion hindoue, est l'application scientifique et utilitaire de la conquête européenne. Dans ce quartier général d'un état-major d'exploitation commerciale, chaque coin de terre est reporté sur le papier; les teintes variées représentent les différents rendements des cultures européennes et indigènes. L'autorité galonnée taille, comme dans un gâteau, les carrés de terrain destinés, l'un au café, l'autre au sucre, celui-ci à la vanille, celui-là au riz nécessaire à la nourriture de la commune. C'est l'échiquier sur lequel la Hollande joue à coup sûr la grande partie d'épiceries qui lui fait gagner plus de soixante millions de francs par an.

Notre Régent essaye par moments de nous parler français et nous tâchons de le comprendre; il nous ramène sous son pendoppo et dans son dalem, nous donne son portrait, et nous présente à ses nombreuses femmes; mais désormais un harem ne nous semble plus extraordinaire.

6 *décembre* 1866. — Je me souviens d'une de ces gravures qui représentent les féeries des campagnes de l'Empire : Bonaparte, du haut des Alpes, montrant à ses soldats étonnés les plaines resplendissantes de l'Italie. — Un spectacle d'une réalité aussi merveilleuse que cette peinture est exagérée, nous fait embrasser d'un seul coup d'œil toutes les

cultures de Java; nous franchissons la chaîne que dominent les volcans de Soumbing et de Suidoro (3,500 et 3,400 mètres), et la plaine d'Ambarrawa nous apparaît sous des effets de lumière si beaux, que je ne puis les décrire! La nature renaît toute fumante après un orage dont les gros nuages noirs fuient derrière nous; de touffus contre-forts de caféiers nous séparent de la marqueterie végétale qui est à plusieurs milliers de pieds au-dessous de notre route en corniche; les nappes vertes de la canne à sucre forment une mer de verdure; des palissades jaunes limitent de petits jardins où l'on cultive avec soin le quinquina, le thé, la muscade, le girofle, le poivre et la cannelle : ce sont comme les voiles colorées d'une escadre orientale!

Quand c'est au détour d'un col qu'apparaît soudain un panorama aussi immense, il semble que la nature se soit fait un jeu d'étaler tout ce qu'elle a de plus beau sous la plus vive des lumières : en bas la luxuriante abondance, en haut les volcans dentelés! il y a quelque chose de plus qu'humain qui saisit le cœur du voyageur. « Nous reverrons des » palais et des pagodes, des tempêtes et des mines » d'or, me disais-je; mais nous sera-t-il donné de » sonder jamais du regard un paysage aussi riche et » paisible, aussi tropical et grandiose? » S'il y a des personnes insensibles aux beautés de la nature, qu'elles viennent ici : elles seront muettes d'admi-

ration! Mais qu'un peintre n'essaye point de rendre une pareille image; il n'y a pas de palette qui puisse fournir des couleurs assez vives, pas de perspective qui puisse donner une idée de la profondeur des dômes de fleurs!

Tout à l'heure, il nous fallait dix buffles roses pour gravir les lacets du col : une escouade de gamins, prenant l'air important de cornacs, tiraient à tour de bras sur les ficelles qui passent par les trous percés dans les naseaux des pauvres bêtes; mais celles-ci ne répondaient qu en faisant de formidables tête-à-queue, et en s'élançant par folles saccades de droite et de gauche, sans s'inquiéter du précipice. Évidemment ces buffles veulent rejoindre leurs semblables, couchés ou nageant dans les lacs de la vallée que nous dominons : ils aiment l'eau passionnément; le museau et les cornes dépassent seuls la surface des vagues légères qu'ils agitent, et ils restent ainsi des journées entières avec l'expression nonchalante de la béatitude la plus complète. S'ils peuvent trouver quelque marécage bourbeux, ils s'y roulent en troupeaux. Alors les bambins vont les chercher pour le travail, ils les mènent aux eaux limpides, et entièrement nus, souvent par trois ou quatre à califourchon sur un seul buffle, ils leur font la toilette au fond des ravins, dans les beaux lacs tout verts des victoria regia, ou tout roses des fleurs de lotus.

Maintenant, pendant de longues heures nous descendons au grand galop de nos poneys la chaîne des montagnes; mais ce n'est point sans péril. Sur les nombreux torrents et sur les ravins profonds qui coupent la route, il y a des ponts suspendus extraordinaires : pas un clou n'entre dans leur construction. Deux câbles d'écorce de bambou sont jetés parallèlement d'un côté du ravin à la rive opposée, et noués aux sommets des plus gros cocotiers : de légères tresses de lianes, attachées à un pied l'une de l'autre, en tombent verticalement, comme les cordes d'une lyre, et s'enchevêtrent dans un treillis plan, sorte de natte souple en bambou, qui est le tablier infiniment mince de ce pont bizarre. C'est là-dessus que nos coureurs royaux lancent nos bêtes à toute vitesse : l'élasticité incroyable de cette cage de roseaux est la seule chose qui la rende solide. Au moment où nous nous y engouffrons, tout plie sous notre poids, vacille, se rétrécit et s'affaisse dans son ensemble : les lianes verticales s'allongent, les bambous secs s'entre-choquent précipitamment, et nous pourrions croire à un feu de file de mousqueterie. Des millions d'hirondelles ont leurs nids [1] sous le tapis végétal que les pieds de nos chevaux agitent comme les vagues d'un lac : elles s'envolent en nuées gazouillantes et stridentes. Pour nous, qui

[1] Nourriture si estimée des Chinois, qu'ils viennent la chercher jusqu'à Java.

sommes la cause de ces détonations et de cet effroi, il nous semble que nous nous retrouvons dans ces mines d'Australie où nous nous laissions entraîner par notre propre poids, en passant le pied dans la bague d'une corde : nous semblons plonger dans le ravin avec nos coureurs, nos poneys, notre carrosse, puis rebondir sur la terre ferme, après avoir été, avec le sentiment du vertige, balancés comme dans un hamac.

Emportés dans cette descente, nous arrivions dans la plaine bien plus vite que nous ne l'eussions voulu : nous rencontrions sur la route le contrôleur d'Ambarrawa, M. Musschenbrok, qui accourait en personne, croyant avoir à nous porter secours au fond de quelque précipice. — Savant aimable et chasseur intrépide, heureux, trois fois heureux mortel! Il en est à son quatorzième tigre, à son quatrième taureau sauvage, et à son cent trente et unième sanglier. Il nous raconte ses luttes corps à corps avec les hôtes féroces de ces bois, et les ascensions qu'il a faites sur presque tous les volcans de l'île. Le « Slamat » est, paraît-il, le bois de Boulogne des rhinocéros (ils lui ont échappé comme à nous, ce qui nous console un peu) : l'odeur des cratères les attire, et ils ont creusé sur les sommets de véritables tranchées dans la lave, où les Indiens leur préparent des fondrières. Quand ceux-ci ont le bonheur de capturer un des monstres, ils n'en gardent que la corne nasale, qui se vend un

prix énorme; on en fait un remède qui guérit, dit-on, des morsures de serpent.

M. Musschenbrok nous a amené son fils, âgé de dix ans, le plus ravissant enfant de la terre, qu'il élève à la javanaise, c'est-à-dire nu de la tête aux pieds, pour le fortifier contre les atteintes pestilentielles de ce climat, qui épargne si peu les jeunes constitutions. Le petit blond affronte sans chapeau le soleil le plus ardent, couche sur une natte sous la véranda, et a ainsi survécu à tant d'autres nés ici comme lui, pauvres petits êtres que la fièvre et la dyssenterie ont fauchés sans pitié ! Déjà, avec l'adresse féline d'un Indigène, l'enfant sait grimper merveilleusement aux cocotiers, ou se faufiler dans la jongle, prendre d'une main un serpent par la queue et glisser l'autre jusque sur la tête avec la rapidité de l'éclair. — Ce trait vous prouve que les Hollandais, au contraire des Anglais dans l'Inde, cherchent à fusionner leurs mœurs avec celles des Indigènes; et il est certain, d'après les statistiques, qu'ils réussissent, malgré bien des douleurs, à réduire des quatre cinquièmes la mortalité qui frappe leurs imprudents voisins. L'absorption de roast-beefs et de spiritueux à des doses surhumaines est plus que notoire dans l'Inde; elle est passée en proverbe ! Ici, au contraire, la sobriété de la race conquérante nous frappe au plus haut point; et, en vérité, ceux-là seuls succombent qui sont dé-

signés par la fatalité. — Nous nous trouvons parfaitement de ce régime : à nous trois, depuis près d'un mois, nous n'avons certainement pas mangé pour six francs de viande (j'en excepte le coq de quarante francs de Samadang), et bu pour vingt francs de vin. Des montagnes de riz cuit à l'eau, des piments et du kari en abondance pour stimulants, quelques fruits sains pour nous rafraîchir, nous ont permis de courir la poste quinze heures par jour, tandis que tous les Européens faisaient la sieste, et d'éviter les « routes de nuit » qu'ont faites certains voyageurs effrayés du soleil! N'est-ce pas le comble du ridicule que de visiter le plus beau pays du globe, à trois mille lieues de l'Europe, pour ne le voir que de nuit, c'est-à-dire pour n'en rien voir?

Mais les mœurs néerlandaises, forcément peu « fashionables », ont été accablées des critiques des Anglais qui monteraient au Tankoubanprahou en faux-col irréprochable. Le plus grand laisser-aller est donc de mise ici : jusqu'à cinq et six heures, tous les jours, vous rencontrez dans les rues, ou vous voyez sous les vérandas qui les bordent, des fonctionnaires qui témoignent de leur grade par le galon doré de leur casquette, et de la chaleur par des vêtements blancs qui flottent dans un négligé nocturne : à leurs bras sont leurs femmes, les cheveux défaits, les pieds nus dans des babouches, le corps à peu près voilé par un sarrong court et une seule

« cabaya » flottante. La plus livide pâleur est marquée sur leur visage; leurs yeux langoureux accusent un affaiblissement progressif; la fièvre les mine et le soleil les tue! Et pourtant, fascinées par ce je ne sais quoi qui enivre sous les tropiques, attachées aux douceurs contemplatives de la vie créole, bercées par un demi-sommeil, un demi-délire, qui ne sont que le commencement de la mort, elles aiment leur Java, la magnificence de leurs palais, le pouvoir quasi-royal de leurs maris ou de leurs fils, l'arène où ceux-ci développent leurs viriles facultés, — et elles sacrifient la santé au devoir!

7 *décembre* 1866. — Nous sommes dans une gorge marécageuse que domine le Merabou : c'est par ici qu'une invasion étrangère serait assurée de pénétrer au cœur de Java, ou que les Sultans de Sourakarta et de Djokjokarta, levant l'étendard de la révolte, pourraient faire une irruption fatale et se répandre dans les possessions du littoral. Aussi les Hollandais, pour barrer cette route, ont-ils voulu y élever un centre de fortifications et de casernes.

Voici d'abord le fort de Banjou-Birou (eau bleue), commencé en 1857 : tout ce que le génie peut exécuter de plus solide, non-seulement comme casernes, magasins à poudre et tours d'observation, mais encore comme casemates, doubles remparts et bastions à feux convergents, a été réuni en ce point. C'est une

œuvre gigantesque, dont les difficultés sont annoncées par son nom même. A mesure que l'on jetait pilotis sur pilotis, estacade sur estacade, l'eau envahissait pendant la nuit et engloutissait l'ouvrage du jour : les faisceaux de bambous et de troncs de tecks enfonçaient de dix-huit pieds avant d'offrir une résistance aux marteaux des pionniers, et les vénéneuses émanations tuaient les sapeurs pendant qu'ils manœuvraient leurs haches. Enfin la science et surtout la persévérance ont triomphé d'un sol mouvant et rebelle. Peut-être les cadavres et les ossements entassés des ouvriers héroïques de la colonisation ont-ils servi à rendre plus ferme la fange où s'appuyaient les pilotis ; mais quand un nombre d'hommes qu'on n'a pas voulu nous dire, et soixante-dix millions de francs, eurent été ensevelis au pied de la montagne, le fort audacieux, véritable nécropole, s'est élevé pour défier les envahisseurs comme les rebelles. Ah ! s'ils sortaient tous de leurs tombes, les nobles pontonniers qui ont succombé dans cet ouvrage, s'ils venaient se joindre aux régiments vivants qui occupent aujourd'hui Ambarrawa, les bastions ne pourraient plus renfermer tant de défenseurs, et les ennemis n'oseraient charger leurs rangs impénétrables !

Ce sont les plans envoyés de la métropole qui ont voulu, envers et contre tout, l'élévation de cette barrière : le voyageur pourtant, en traversant la plaine d'Ambarrawa, est frappé de la facilité avec la-

quelle une faible artillerie pourrait foudroyer ces forteresses, en lançant ses feux des contre-forts de la montagne qui y touchent, et qui sont sans défense. Mais, après tant de labeurs, on n'a même pas eu à attendre le feu du canon. Par une belle nuit, le 16 juillet de l'année dernière, des roulements sourds se font entendre : les colonnes se mettent à vaciller comme des pendules, les murs se lézardent, s'inclinent et se couchent; les pièces de canon se déplacent parallèlement à elles-mêmes, et la garnison éperdue, croyant à la fin du monde, se rue sur les portes cadenassées; les femmes et les enfants, qui abondent toujours dans les casernes de Java, hurlent affreusement au milieu des tués et des mourants, entre des écroulements subits et des fracassements incessants. C'est le volcan Merbabou qui s'est mis en éruption et qui, pendant plus d'un quart d'heure, a sapé les plus solides constructions de granit; et ç'a été pour nous d'un intérêt palpitant de parcourir ces ruines avec les officiers qui, ayant été témoins du drame, nous en racontaient les plus sanglants détails. Il est impossible de voir, sans avoir le frisson, ces murs penchés, ces colonnes courbées, ces dalles soulevées, et ce sol entr'ouvert par les secousses volcaniques.

Nous quittâmes le Banjou-Birou pour voir la forteresse proprement dite d'Ambarrawa, magnifique assemblage d'habitations pour les officiers, de ca-

sernes et d'hôpitaux datant de 1831; les lézardes innombrables, qui prouvent que le tout craque en mille points, ont forcé de décréter la démolition des étages supérieurs. En se couchant chaque soir, on craint de ne se réveiller que sous les décombres ; trois mille hommes doivent pourtant occuper cette position.

Ainsi, avant la lutte suprême contre le canon, il a déjà fallu succomber sous trois ennemis impitoyables : — la fièvre du marais qui a tué les hommes, — l'eau fangeuse qui a englouti les fondements, — le feu souterrain qui a abattu les murs ! Mais l'armée coloniale, composée, pour ses chefs, des plus intrépides officiers, pour sa masse, des éléments les plus bigarrés et les plus excentriques, maintiendra ses chevrons, qui sont la patience à toute épreuve alliée à la fougue la plus constante.

C'est un curieux spectacle que celui d'une caserne à Java : les rangs sont mêlés de blonds Hollandais, de jaunes Malais, de noirs Africains, et en général des aventuriers du monde entier qui passèrent ici après la guerre de Crimée et la révolte des Indes anglaises. Habitués au feu, et entretenus dans cette bonne habitude par de petites expéditions incessantes dans l'archipel, ces soldats emportent l'admiration de leurs officiers en temps de guerre ; aussi tient-on à leur rendre la vie douce et aisée, quand le canon interrompt ses grondements. Nous

en avons vu beaucoup sur les routes de l'intérieur, voyageant chacun avec sa femme et ses enfants; ici, la caserne m'a paru être d'abord une école, tant elle regorgeait de petits êtres nus se jouant dans la poussière, puis un ouvroir, tant il y avait de femmes malaises installées dans les chambrées internationales et fourbissant les boutons d'uniformes; et cela pour les Blancs comme pour les soldats de la côte d'Afrique aux torses noir d'ébène, turcos renforcés, aux allures farouches, qui semblent toujours monter à l'assaut. Le tout est original, varié de couleur et singulier d'ensemble. Mais, plus que débonnaire et condescendante, l'autorité approuve et encourage cette polyandrie réglementée militairement, avec une proportion différente en temps de paix et en temps de guerre, association numérique et monstrueuse qui, sous aucun prétexte et sous aucun climat, ne saurait échapper au blâme le plus violent.

Mais Caton n'a pas inspecté cette belle île, heureusement pour lui, car il en serait mort plus tôt! Quoique nous ne craignions pas semblable apoplexie, nous poursuivons au galop notre route, où la chaleur nous ferait plutôt mourir, et je vous écris d'Ounarang, sous le volcan du même nom. Le feu de la terre ne nous tourmente pas; en revanche l'eau du ciel tombe par torrents sur notre modeste case de bambou; elle perce le toit, qui ressemble en

ce moment à une écumoire; je me hâte donc de terminer mon pensum, en tenant d'une main mon parapluie au-dessus de ma table, qui est « *pede claudo* », et de l'autre ma plume de paon javanais.

8 *décembre* 1866. — Une journée de route nous ramène à Samarang, le terme de notre beau voyage dans l'intérieur. — Plus de deux cents lieues faites à toute vitesse, avec des spectacles nouveaux comme avec des obligations nouvelles à chaque heure, nous ont autant enchanté l'esprit que fatigué le corps sous ce soleil torride. Il nous paraît étonnant de n'avoir plus à nous lever à quatre heures demain matin et d'avoir au contraire à savourer pendant deux jours les délices de la Résidence. Point d'ornements banals sur les murs de stuc, point de portes ni de tentures qui arrêtent les fraîches évolutions de la brise de mer, point de meubles d'Europe dans ce palais asiatique. L'éclat du marbre n'est relevé que par d'immenses tapis de cent peaux de tigres; et, à travers les colonnades blanches, l'œil n'est arrêté que par les touffes admirables de la végétation tropicale.

A l'heure du dîner, les serviteurs, en grande tenue nationale, s'échelonnent sur les gradins du perron; les équipages de poneys arrivent au galop, et le général commandant, suivi d'un brillant état-major, vient mêler au faste oriental de ces péristyles l'or des uniformes hollandais et le cliquetis des sabres;

bientôt les cristaux reflètent mille lumières, et une table royale nous rassemble. Les cicatrices de maintes blessures sur ces fronts bronzés au soleil de Bornéo, de Bali, de Macassar, de Timor, témoignent des exploits de nos aimables convives. — Vous pensez si nous avons joui des récits de chacun! — L'un me racontait la guerre de Bali, où le roi Klong-Klong s'est défendu si longtemps avec gloire; c'est à Michiels, « le colonel au cœur de tigre », qu'échut l'honneur de soumettre entièrement cette belle île : il mourut héroïquement dans l'action, au moment le plus décisif de la victoire. — Un autre me détaillait les marches forcées dans la jongle, dans les marais pestilentiels, contre des ennemis armés de flèches empoisonnées. Après une escarmouche de nuit, un des officiers avait entendu des cris affreux; il y courut : c'étaient douze blessés tombés dans une sorte de fondrière, où ils se débattaient contre un véritable troupeau de crocodiles qui leur avaient déjà arraché les membres et qui se les disputaient par lambeaux.

9 *décembre* 1866. — Ma chambre est à elle seule tout un palais; on y organiserait le plus beau bal du monde; elle donne sur différentes terrasses d'où la vue est féerique; une escouade de serviteurs est accroupie à ma porte et n'attend qu'un signe pour courir et exécuter mes ordres. Mais je ne les trouble

guère : j'erre sur le marbre, enchanté d'en ressentir la fraîcheur, et, vingt fois par jour, je me plonge dans une baignoire qui touche à mon lit de nattes, baignoire remplie d'une eau fraîche et courante, si spacieuse que l'on y nage à l'aise. Un gendarme à cheval m'apporta soudain un paquet venu par la dernière malle d'Europe ; quelque ami m'envoyait un livre du boulevard pour me surprendre au sein des splendeurs pachaliques. C'était l'*Affaire Clémenceau!* Je me hâte de me replonger dans mon lac de salon et d'y lire ces pages entraînantes : elles m'arrachèrent au calme qui semblait me sourire, et assurément elles eurent peu de lecteurs plus semblables à Hassan, lorsque

> L'on entendait à peine au fond de la baignoire
> Glisser l'eau fugitive, et d'instant en instant
> Les robinets d'airain chanter en s'égouttant.

10 *décembre* 1866. — *Le premier chemin de fer de Java.* — Voilà donc ces belles plaines, ces vallées pittoresques, ces montagnes sauvages où nous avons vu galoper des rhinocéros et ramper des serpents, où nous avons eu tout « l'humour » et les aventures d'un voyage en poste de satrape, les voilà qui vont être sillonnées par deux prosaïques voies ferrées, comme le sont les terres d'Europe ! Eh bien, je suis encore heureux d'avoir fait ce voyage à la vieille mode ; et plus tard je dirai, à l'instar des

anciens d'aujourd'hui : « De mon temps, comme c'était joli ! que d'imprévu il y avait alors ! que de couleur locale ! » Mais, est-ce réalité, est-ce imagination ? sur les vingt-huit kilomètres que nous venons de parcourir, le pays m'a paru moins merveilleux, les villages ont passé devant mes yeux comme une masse confuse de bambous et d'hommes, les forêts vierges comme une ombre verte sans détails; les gorges roses de lotus m'ont semblé sans poésie, et les attelages de buffles sans labeur.

Nous avions commencé par visiter les travaux de la station qui est située sur le littoral, au milieu des marais et de leurs boues malsaines; les fondations en béton qu'il a fallu construire ont coûté des sommes immenses. Les directeurs et les ingénieurs de la compagnie, les uns en casque indien et en veste blanche, les autres en chapeau gibus et en habit noir, faisaient au Prince les honneurs de la ligne. Nous étions sur un wagon d'ouvriers, remorqué jusqu'aux derniers rails par une locomotive que pavoisaient les couleurs de France. Il nous fallait procéder souvent avec lenteur, car le sol mouvant a englouti vingt fois les pilotis et la voie n'était pas encore bien assise. Nous ne nous arrêtâmes qu'au pied de la chaîne dont les quatre volcans dessinaient les formes coniques sur l'azur cendré du ciel.

Les dépenses s'élèvent déjà à dix millions, et il va être nécessaire d'attaquer les flancs escarpés des

montagnes dont le passage coûtera vingt-huit millions. Le principal tronçon mènera de Samarang (port de mer) à Sourakarta : il y aura des pentes de un trentième et bon nombre de viaducs et de tunnels. — Le deuxième tronçon, imposé à la compagnie par le gouvernement, reliera au littoral la forteresse d'Ambarrawa, destinée à être le centre et la clef de la vaste ligne de défense qui couvre l'île.

Quant au trafic, il est assuré sur la plus grande échelle; la voie ferrée trace sa ligne droite à travers des terres fort habitées, riches en caféiers, en cannes à sucre, et surtout en forêts de tecks magnifiques, mais inexploitées jusqu'à ce jour. — Lorsqu'on a vu, comme nous, des caravanes de sept et huit cents coulies, portant des sacs de café aux deux extrémités du bambou équilibré qui s'incruste dans leurs épaules; lorsqu'à côté de ces files de porteurs trottants, on a croisé des convois de quatre cents bêtes de somme pliant sous leurs bâts, puis des deux cents charrettes traînées par des buffles et remplies d'huile de coco, de vanille, de cannelle, de quinine, de thé, et de mille produits divers, on ne peut concevoir comment il se fait que, depuis quinze ans, cette chaîne de transports difficiles et lents n'ait pas été remplacée par la locomotion à vapeur! Mais il paraît que la lutte a été fort longue et très-obstinée pour obtenir enfin cette concession du gouvernement : des intérêts privés, des inimitiés

personnelles, l'acharnement de conservateurs qui voient dans l'introduction des chemins de fer le signal des réformes nouvelles et le bouleversement des idées de monopole, ont joué dans cette affaire un rôle déplorable au détriment du bien public. Du reste, si les pétitionnaires ont triomphé, grâce à leur audace et à leur persévérance, ce n'est point sans périls qu'ils s'aventurent, car le gouvernement n'a garanti l'intérêt des fonds engagés dans l'entreprise, qu'à la condition d'un embranchement sur la forteresse; et c'est là un parasite des plus voraces apposé au tronçon naissant.

Pourtant cet embryon de chemin de fer va naître viable, non point précisément par ses propres forces intérieures, mais par la fécondité surabondante de la terre qui le nourrira. J'ai voulu chercher à me faire une idée précise des ressources des trois petites provinces contiguës, Samarang, le Kadou et Sourakarta, *qu'une ligne ferrée de moins de deux cents kilomètres* va suffire à relier intimement de centre à centre, et dont les richesses seront, en six *heures*, au lieu de six *semaines*, transportées sur le quai du port d'embarquement. D'une liasse volumineuse d'imprimés statistiques, empilés dans la bibliothèque de la Résidence, j'ai pu extraire quelques chiffres de l'année 1863, malgré la difficulté bien naturelle que j'ai à comprendre les Aanwijzing-Betrekkelijk, les Uitgestrektheid, les Maatshappij

et les Getal Inkoopskoffijpakhuizen, des en-tête administratifs.

La Résidence de Samarang contient 1,021,038 habitants, dont 4,000 Européens et 12,000 Chinois, — 194,000 buffles, — 37,000 bœufs, — 13,000 chevaux. Son sol produit comme principales cultures, 101,649 picols [1] de sucre, — 467 picols de tabac, — 109,325 picols de café provenant de 48,853,276 caféiers, et 3,392,079 picols de riz.

Le Kadou est peuplé de 491,333 habitants, dont 211 Européens seulement et 3,000 Chinois ; il compte 68,000 buffles, — 94,000 bœufs, — 28,000 chevaux, et produit 29,000 livres d'indigo, — 74,296 picols de café sur 22,000,000 d'arbres, et 911,664 picols de riz.

La terre princière de Sourakarta compte 713,000 habitants, — 47,000 buffles, — 41,000 bœufs, — 6,000 chevaux, et une production annuelle de 65,194 livres d'indigo, — 92,719 picols de sucre, 439,827 livres de tabac, — 67,406 picols de café.

Songez maintenant quelle nouvelle source de richesses ce sera pour ce pays, quand plus de deux millions de porteurs (car tout Javanais est corvéable), et plus de cinq cent mille bêtes de somme et d'attelage, qui convoyaient péniblement plus de quatre milliards de kilogrammes de marchandises, seront

[1] Le picol équivaut à 59 kilogr. 875 gr.

remplacés par des locomotives et des wagons! Par là même, les porteurs seront convertis en travailleurs, les bêtes de somme en bêtes de labour, et, par un admirable déplacement des forces, des espaces immenses, encore incultes, seront mis en exploitation, des forêts vierges seront abattues pour les constructions navales, et les populations entassées pourront se désagréger pour faire d'un Java arriéré une Amérique du Nord à la vapeur.

Ce résultat admirable et certain ne sera pas local: il gagnera forcément de proche en proche les Résidences voisines, et autour de Samarang et de Sourakarta il y aura une zone d'activité, de défrichement et de richesse qui éclipsera toutes les autres parties de Java. Qu'importent les premiers regrets, les objections irréfléchies, les préjugés antiques d'Indigènes ignorants qui s'effrayeront peut-être de la vapeur, comme les Africains qui brisaient la boussole, cet alpha de la navigation! Qu'importe encore le désespoir des admirateurs d'une nature vierge, qui ne veulent voir les tropiques que par les yeux de Bernardin de Saint-Pierre! Le fait est à peine croyable, mais l'opposition au chemin de fer a été nulle de la part des Naturels, très-vigoureuse de la part de bon nombre d'Européens : aussi n'est-ce pas du tout du lieu commun que de prêcher la vapeur à Java. Nous avons vu dans l'intérieur des hommes d'une grande valeur nous affir-

mer que les chemins de fer y seraient inutiles : ils nous montraient sur la carte la forme de l'île, qui est tout en longueur et rétrécie encore par les montagnes centrales : ils nous faisaient toucher du doigt la distance insignifiante qui sépare les versants nord de la mer, et nous indiquaient le réseau admirable, toujours sur la carte, des routes inaugurées par le maréchal Daendels. Mais nous n'avions pas fait trente milles sur ces routes encombrées de files interminables, que nous demeurions plus convaincus que jamais de la nécessité d'une innovation. Combien n'avons-nous pas été confirmés depuis dans cette idée, en apprenant qu'en dépit d'une fertilité prodigieuse, le prix du riz, cette base de l'alimentation, variait dans des limites considérables à de petites distances, faute de voies suffisantes de communication. Par exemple, il vaut sept ou huit roupies[1] à Batavia, cinq à Tjandjour, et trois ou même deux roupies et demie à soixante ou soixante-dix kilomètres plus avant dans les terres. Bien mieux, il y a peu d'années, on a vu, en temps de disette, des Javanais mourir presque de faim dans une Résidence, alors qu'à cinquante lieues de là une autre province était dans l'abondance.

Mais cette opposition faite au chemin de fer par les hommes qui s'appuient superficiellement sur les difficultés dispendieuses de viaducs, de tun-

1 La roupie vaut 2 francs.

nels et de rampes, est doublée d'une idée première et dominante : *la crainte du travail libre.* C'est en effet une voie nouvelle dans laquelle entre la colonie néerlandaise : ce chemin de fer est la pierre de touche, il est l'écueil où pourrait bien s'échouer la vieille galiote d'il y a deux cents ans, où pourraient sombrer avec elle les idées économiques d'un autre âge! La jeune compagnie qui, après tant d'instances, a obtenu la concession, nous donne l'exemple de la première application du travail libre : elle emploie 9,000 ouvriers, et les paye à raison de un franc par jour. Nous faisons pour elle des vœux ardents, car nous sommes convaincus que son audacieuse initiative ouvrira l'intérieur à tous les bienfaits de la civilisation, bien plus encore dans l'ordre moral que dans l'ordre matériel.

Mais tandis que je suis encore en train de feuilleter ces tableaux pleins de chiffres qui sont sous mes yeux, je ne résiste pas à sauter à pieds joints hors de mon chemin de fer, de mes sacs de café et de sucre, pour vous citer un trait qui m'a frappé. — La statistique véridique est, sans en avoir l'air, bien souvent fantaisiste, et j'y trouve non pas les animaux féroces tués par les hommes, mais les hommes que n'ont pas manqués les monstres des forêts. En l'an de grâce 1863 [1], 273 individus ont été mangés

[1] Pièce n° 18, *Verslag van het beheer en den Staat van Nederlandsch-Indie,* over 1863.

par les tigres, 158 par les crocodiles, 72 ont été broyés par les rhinocéros, et 22 sont morts de morsures de serpents. La foudre du ciel a bien voulu joindre son concours efficace dans cette battue terrestre, et pulvériser 493 humains !

VI.

LE SYSTÈME COLONIAL.

Vingt millions d'Indigènes et vingt-cinq mille Hollandais. — Habileté dans la domination. — Corvées. — Cultures forcées du sucre et du café. — Bénéfices nets. — Princes javanais et employés européens. — Prospérité matérielle. — Soumission aveugle. — Devoirs d'une métropole au dix-neuvième siècle.

11 *décembre* 1866. — Un paquebot part aujourd'hui pour Batavia, et nous devons le prendre. Nous aurions voulu rester ici davantage, non plus à cause des curiosités indiennes et des plaisirs de l'inconnu, c'eût été pour un motif plus élevé : le Résident qui nous reçut, M. Keuchenius, est un de ces hommes distingués qui font une impression profonde. Nous ne pouvions nous lasser de le retenir bien avant dans la nuit pour jouir de son commerce si savant, si aimable et si captivant. La variété et la rapidité d'un voyage a ses plaisirs comme ses rigueurs, et quand on rencontre une grande intelligence qui inspire au plus haut point le charme et le respect, c'est un véritable chagrin de devoir s'en séparer si vite et de ne pouvoir se reporter en pensée auprès d'elle que par l'émotion des souvenirs et de la reconnaissance.

Un canot de la marine royale, armé de pagaies,

résume à mes yeux la domination hollandaise dans l'archipel Indien,

Mais la position d'un voyageur est souvent délicate. S'il est accueilli avec bonté, avec expansion, avec une hospitalité qui le remplit de reconnaissance, la critique dans sa bouche a bien des chances d'être considérée sinon comme un abus de confiance, au moins comme un acte d'ingratitude! Pourtant, il y a deux éléments fort distincts dans une colonie : les *hommes*, — et le *système*. Ah! j'ai avant tout à cœur de vous dire combien les hommes à Java m'ont inspiré de vive sympathie et de respect sincère. Je voudrais avoir cinquante ans, pour que ma voix fût autorisée à leur rendre cet hommage, qu'il n'existe pas dans le monde de corps administratif colonial réunissant autant d'instruction, de distinction, de capacité et de charme. — Élevés dans les écoles polytechniques de Delft et de Leyde, qui sont consacrées à former des administrateurs pour les Indes, parlant tous aussi bien le français et les dialectes sundanais et malais que leur propre langue, travaillant dix heures par jour, et apportant un esprit consommé dans les matières si diverses qu'ils régissent en maîtres, les fonctionnaires que j'ai vus dans Java ont emporté mon admiration.

D'opinions différentes sur les grandes questions qui se débattent, ils n'en servent pas moins leur pays avec ardeur sous un soleil de feu, sur un sol

meurtrier, et certes ils ont tous bien mérité de la patrie.

Maintenant, après un voyage presque officiel où, grâce à la générosité du Gouvernement, le mécanisme discutable de l'administration s'est déroulé dans le même panorama que les beautés merveilleuses de la nature, cet embarras de position, ce respect affectueux pour les personnes doit-il me fermer la bouche, et m'empêcher de dire mon humble sentiment sur le système tel que je l'ai compris? Je ne le pense pas, et je parlerai avec d'autant plus de franchise, qu'en plaidant ici la cause de la liberté, j'ai la confiance d'être dans la voie où la colonie trouverait la véritable prospérité : je parlerai avec d'autant plus d'élan, qu'à Java même, par un écho bienfaisant venant de cette même métropole qui n'a encore fait retentir que ses décrets autoritaires, il s'opère un réveil libéral et plein de promesses!

Dans ce temps de triomphe pour la force brutale, c'est assurément un spectacle plein d'intérêt que celui d'un tout petit peuple de trois millions d'âmes, le peuple hollandais, qui, avec des forces relativement insignifiantes, maintient au delà des mers de l'Équateur, dans la dépendance la plus absolue, un immense empire de plus de vingt millions d'hommes! Et aux yeux des gens qui mesurent le succès d'une entreprise à ses avantages matériels, il est plus admirable encore de voir une colonie verser annuel-

lement dans les caisses de la métropole souvent une *cinquantaine*, quelquefois près d'une *centaine* de millions, à titre de *bénéfice net!* Quand, sous cette double impression, on parcourt l'île de Java, en y rencontrant partout un ordre parfait, une prospérité inouïe, et même la disposition bienveillante du peuple conquis pour ses maîtres, est-il possible de n'être pas étonné dès l'abord, et entraîné à pénétrer le secret d'une administration si féconde en résultats?

Java tout entière, les quatre cinquièmes de Sumatra, les trois quarts de Bornéo, la plus grande partie des Célèbes, les Moluques, Sumbawa, Lombok, Bali et Timor, voilà dans son ensemble l'Empire colonial de 28,923 milles carrés (géographiques) dont les traités de 1814 et de 1824 ont déterminé les limites et donné la possession à ce hardi peuple hollandais dont le territoire en Europe ne compte que six cent quarante milles! Voilà où s'est exercé avec persévérance le génie de la Hollande; voilà où « la Compagnie », dès 1596, inaugurait des relations commerciales qui, comme partout dans l'Inde, amenèrent vite les passions et les cataclysmes politiques. « Le Fort » s'éleva à côté du « Comptoir »; le marchand devenu planteur, le planteur devenu soldat, des simples traités sur la vente du poivre et du café passa aux alliances avec les Sultans faibles et amis, pour les aider à détrôner les Sousouhounans redoutables et hostiles. Enfin, après deux cents années d'une

lutte qui n'a eu pour devise que « diviser pour régner », et qui a vu de grandes prospérités comme de grandes fautes, « la Compagnie » se dissout, et le Gouvernement de la métropole prend fermement en main son œuvre mal assise et presque ruinée. Les guerres de la Révolution, le passage de la Hollande sous le sceptre d'un Prince français, l'occupation anglaise de 1811 à 1816, forment une série de vicissitudes, causes d'arrêt et souvent de recul dans la prospérité et même dans la vitalité de la colonie !

Mais assez d'histoire pour le moment : le passé s'efface devant les questions brûlantes du présent. Admirant l'énergie avec laquelle Java a été arrachée par le système hollandais à une stagnation, puis à une anarchie certaines, je veux plutôt chercher l'esprit de ce système, vous en montrer les conséquences actuelles, ainsi que les causes de la réaction qui commence à se faire contre un faisceau de principes tant vantés et tant admirés. Je veux plutôt vous parler de ce qu'il nous a été donné de voir dans cette île que nous avons parcourue, où malgré le fanatisme mahométan, la bravoure et les instincts d'une race de pirates, et la fierté d'une antique noblesse, vingt-cinq mille Européens régissent en demi-dieux quatorze millions d'hommes.

Quand on a été, comme nous, témoin du respect religieux, de la soumission aveugle des Javanais

pour tout ce qui est autorité morale, de la prompte mise en pratique de tout ce qui est ordre matériel; quand on a perdu ses regards jusque dans les montagnes les plus reculées sur un horizon de plantations de café auxquelles travaillaient les populations de nombreux villages; quand on a voyagé dans la plaine pendant des journées entières, à travers des champs de cannes à sucre (chacun de plusieurs lieues carrées) où des milliers « d'ouvriers en corvée » étaient alignés dans leurs sillons; quand enfin on a appris que tout cela était le monopole du gouvernement, — on comprend aisément qu'après avoir comblé les *dépenses* de 39,000,000 de francs pour son administration coloniale, de 15,000,000 pour avances aux cultures de café, de 10,000,000 aux cultures de sucre, de 7,500,000 francs pour ses travaux publics, de 18,000,000 pour son armée, de 5,000,000 pour sa marine, de 16,000,000 à titres divers, en un mot de 120,500,000 francs, le budget des Indes ait, par exemple, dans une période de dix ans (1852-1862), apporté *en moyenne* un excédant total de recettes de 63,000,000 de francs!

C'est pourtant un chiffre fabuleux, et il n'est aucune colonie qui présente un pareil exemple! Alors, le voyageur qui ne fait que voir est ébloui par ces résultats grandioses, quant aux chiffres, par l'aspect des routes, des villages et des campagnes, par l'éclat des cultures, l'activité d'un peuple

qui produit tant pour ses maîtres! Le voyageur qui pense se demande par quels moyens, à notre époque, ces millions d'hommes arrosent de leurs sueurs une terre qu'ils ne peuvent posséder, et sont forcés de cultiver tous les jours des champs dont les récoltes apporteront leurs bénéfices à d'autres. Et pourtant on dit que ce ne sont pas des esclaves !

Tout cela n'est pas l'œuvre d'un jour, c'est le fruit d'une politique habile, si elle n'est pas morale, et d'un pouvoir souverainement et régulièrement despotique, mais contre lequel le Javanais ne murmure pas, car il est amplement calqué sur celui des Sultans qui régnaient avant l'invasion. C'est là qu'est la pierre de touche; aussi, à mon sens, Java n'est pas une « colonie », puisqu'il n'y a pas de colons et que la propriété d'un planteur n'y peut pas plus exister pour l'Européen que pour l'Indigène; mais bien une superbe et brillante « exploitation » minutieusement réglementée par le gouvernement depuis A jusqu'à Z, avec une entente inouïe pour verser dans les coffres de l'État tout ce que l'on peut tirer de cette belle île, la plus fertile du globe; c'est plutôt, en vérité, une immense « ferme » administrée par un petit nombre de *fonctionnaires* qui commandent à des milliers de *corvéables*.

Ce n'est point dans les armes, mais bien plutôt dans le domaine de la politique, que le Gouvernement

hollandais a puisé toute sa force pour arriver à une domination si entière, si bien engrenée et si féconde en fruits rémunérateurs. Voiler l'autorité européenne, qui ne s'exerce jamais directement, mais toujours par un intermédiaire indigène, sur une population douce mais fière, qui conserve cette illusion qu'elle n'obéit qu'à ses chefs naturels ; s'effacer en tous points devant la noblesse des Princes javanais, les nommer à leur poste en les choisissant parmi des rivaux, — ce qui les force à la soumission entière ou à la perte de leur dignité ; les maintenir dans les honneurs antiques et dans le prestige de la religion locale, — ce qui perpétue le respect d'un peuple leur obéissant comme à une divinité ; les payer par de forts appointements, souvent de cent et deux cent mille francs, — ce qui les engage à ne pas se faire révoquer ; les intéresser surtout dans le produit de la récolte, — ce qui les porte à activer par tous les moyens possibles les travaux de leurs humbles sujets ; en un mot, avoir « le masque » d'une autorité que le prêtre musulman, intéressé aussi par la dîme, fait respecter comme une idole, et exploiter au nom d'une aristocratie indigène tout un peuple pour le profit de la domination étrangère, tel est, ce me semble, le plus clair de l'esprit et des vues théoriques du gouvernement colonial.

Java se divise en vingt-deux provinces ou Résidences, comptant une moyenne de six cent à huit

cent mille âmes. A la tête de chacune est le Résident (fonctionnaire européen), sorte de préfet omnipotent, concentrant entre ses mains tous les fils de l'administration, de la justice, de l'autorité militaire, des travaux publics, des cultures-monopoles, etc., etc., en un mot il est *tout*, mais il ne fait *rien* directement. Dans la même ville que lui, le Régent, fonctionnaire indigène, tient sa cour avec toute la splendeur asiatique. L'autorité hollandaise se montre toujours déférente envers lui, et vit avec lui en parfaite amitié, — union d'autant plus encouragée *in petto* chez le Prince javanais qu'un mot de blâme du préfet juxtaposé peut amener, du jour au lendemain, un décret du Gouverneur général qui déclarera que Raden-Adiepatie-Pangheran *** est remplacé dans la Régence de *** par son neveu Raden-Kousoumou ***; et comme celui-là est également un prince, un « sang des dieux », la population s'inclinera tout aussi servilement devant son nouveau maître. Le despote pachalique et vénéré des Javanais n'est donc plus que le serviteur empressé du chef européen. Survient-il une affaire de justice? c'est le Régent qui préside une cour de notables indigènes, et qui demande l'avis du prêtre musulman : « l'Adat » avant tout, et le Coran! Mais, le matin, le Résident a témoigné son désir, et il est sûr que la loi sera interprétée suivant sa volonté.

Y a-t-il une route à construire ou à réparer? le

Résident va porter chez le principicule de la race de Mataram les plans faits par les ingénieurs de Leyde, et vite le Toumongong ou le Pangheran indigène met en réquisition des corvéables par milliers, et la route est faite. Le même jeu se continue sur toute la filière administrative : de l'Assistant Résident dans les subdivisions à un Régent de seconde classe, du contrôleur au vedana indigène, du vedana au chef du village! — Ces derniers sont les seuls qui soient élus par les paysans : cela se comprend vite, et on reconnaît là l'habileté hollandaise. En effet, l'usufruit de la propriété gouvernementale étant collectif, c'est aux chefs de village que revient la mission délicate de répartir les travaux de la terre entre les familles, de faire exécuter les cultures d'après les ordres reçus, et enfin d'estimer la valeur des produits qui font la base de l'impôt en nature. Comme il est sage et fin de faire exercer ces fonctions obligées, mais redoutables, par des hommes ayant la confiance relative de la population et appuyés d'un conseil de Mantries ou notables! Mais aussi, vous saisirez pourquoi ce système général est contraire à la colonisation européenne : il faudrait que le Gouvernement aliénât ses terres cultivées gratis, et il ne veut à aucun prix s'en dessaisir. De plus, des Européens se soumettraient difficilement à un semblable régime : les seules et très-rares plantations particulières qui existent dans la partie conquise de Java

ne sont pas du fait des Hollandais : ils n'en ont jamais concédé! mais elles datent du passage des Anglais, qui avaient voulu libéralement y fonder la propriété individuelle.

En somme, avec moins d'employés que n'en comporte chez nous la dernière sous-préfecture, une province, souvent de près d'un million d'âmes, est administrée au doigt et à l'œil. En y ajoutant quelques secrétaires, un ingénieur du cadastre, un inspecteur des finances et des cultures, quelques commis (indigènes pour la plupart) pour les registres, on a le système complet d'une Résidence : là, les employés européens sont à proprement parler la puissance motrice : les gradés indigènes, qui servent d'intermédiaires, composent la pure machine qui transmet le mouvement : mais il est vrai de dire qu'à mesure qu'on descend cette échelle administrative, on y trouve les fonctionnaires plus royalistes que le roi! Tous dépendent uniquement du Gouverneur général, qui a une autorité absolue dans les Indes néerlandaises. Chef d'une armée, d'une marine coloniale que pourrait envier plus d'un État souverain, il nomme les Résidents et tous les fonctionnaires d'un vaste empire.

A côté, ou plutôt au-dessous du Gouverneur, se trouve placé un conseil de cinq membres, appelé conseil des Indes, mais purement consultatif : puis, avec le nom modeste de directeurs, fonctionnent de

Ce sont ces droits, ces mêmes droits féodaux des temps anciens, sur lesquels s'appuient les Hollandais. La conquête substituant leur autorité à celle des Sultans, il est naturel qu'ils gardent pour eux l'esprit de ces précieuses prérogatives. Peut-être sans changer la base de l'autorité, eût-il été possible de faire couler les bienfaits de la civilisation et du christianisme dans cette pâte pétrie il y a cinq cents ans, et coulée dans un moule asiatique? Mais non, l'Asie a été continuée ici, et le Gouvernement colonial a dit aux Indigènes : « Je suis vainqueur des souverains et non du peuple, je laisse à vos souverains et à vos prêtres leurs dignités honorifiques : vous restez corvéables pour eux deux et pour moi : — et moi je reste seul propriétaire et seul commerçant. »

Au fond, n'était-ce pas dire du même coup : « Javanais, il n'y a dans ces Sultaneries qu'un Sultan de plus », et, en effet, Java ne ressemble-t-il pas dès lors à un corps multiple qui était déjà pompé par deux sangsues, les Princes indigènes et les prêtres musulmans, auxquels s'en joint une troisième, la Hollande? Celle-ci entend non-seulement se défrayer des centaines de millions nécessitées par l'entretien des fonctionnaires, de la marine et de l'armée, mais encore faire profiter la métropole des sources de vie coloniale. Il en résulte ce qui devait fatalement arriver; sortant de l'époque primitive sous le régime

de la Compagnie, transitoire sous le roi Louis et sous les Anglais, Java, de 1816 à 1832, passe par deux périodes : la première, de demi-prospérité; la seconde, de ruine effrayante.

Jusqu'en 1824, la triple saignée pratiquée sur un organisme encore vivace, produit suffisamment aux trois parasites qui s'en alimentent. Élevant l'impôt foncier à son maximum, le Gouvernement le fait monter progressivement de 16 millions à 38 millions et à 61 millions; puis il réalise ses plus grands bénéfices dans l'exercice de son commerce-monopole sur les terres non conquises mais protégées, telles que les Préangers, Sourakarta et Djokjokarta; là, en effet, marchand unique et autoritaire, il achète 7 fr. 37 c. le picol de café (59 kilogr. 875 gr.) qu'il revend en Europe à raison de 73 fr.! Quand un pareil négoce s'effectue sur des millions de kilogrammes, l'argent entre vite dans les caisses!

Mais la guerre avec ces provinces fait tarir cette source féconde, tandis que les dépenses de la métropole, puis les événements de Belgique, exigent un renfort plus abondant. Réduit au revenu de la dîme sur le riz, production principale de l'île, il est vrai, mais denrée d'un prix minime, lourde, et dont les frais de transport dans les magasins diminuent beaucoup les bénéfices, le Gouvernement ne tarde pas à être aux abois. En effet, le tableau statistique sur lequel je me fonde pour déduire les conséquences

tristes ou prospères des différents systèmes, présente, pour la période de 1816 à 1824, deux années de déficit (2,475,000 fr. en moyenne), et six années de bénéfice dont la meilleure est de 7,600,000 fr.; tandis que, de 1824 à 1833, ce même tableau donne *neuf années de déficit continuel,* dont la plus malheureuse atteint 7,218,000 fr., et dont l'ensemble, de 43,712,000 fr., force la Hollande à contracter la dette dite de Java.

Minée par ce déficit toujours croissant, par une dette dévorante, tirée en sens contraires par ses Princes et par ses conquérants, aigrie par le mécontentement des Indigènes, incomprise par la métropole, épuisée et languissante, la colonie néerlandaise semble donc, vers 1830, mourir d'inanition entre les mains de ceux qui l'avaient tant convoitée. Un homme alors s'est rencontré, fougueux et convaincu, apportant avec lui tout un système et prédisant qu'il éteindrait la dette et le déficit, qu'il donnerait par quarante et cinquante des millions de bénéfice net, et qu'à coup sûr il ressusciterait la moribonde! C'était le général Van den Bosh, un homme providentiel; mais, comme tel, il conseillait des moyens violents qui sont bons à l'heure du péril et du sauvetage, mais qui deviennent immoraux et perfides quand la planche de salut a fini son devoir, et quand à une prospérité rétablie il ne faut plus qu'un travail normal; son fameux secret du sys-

tème des cultures était, en deux mots : *le travail forcé*.

Au moyen de ce système, il songea donc à doter la colonie de cultures profitables, ayant une grande valeur sur le marché européen, seul endroit où elles puissent se convertir en argent. Le café d'abord, puis le sucre, l'indigo, la cochenille et le tabac, ne tardèrent pas, sous sa main, à donner des résultats inespérés. L'idée était immense et féconde : aux grands maux les grands remèdes; sans doute il en voulait une application équitable; mais, maniée par des instruments indigènes avides, elle est, en réalité, la cause et le puissant moyen d'extorsions constantes sur le peuple javanais. C'est ce spectacle, dans son entier, que nous venons d'avoir sous les yeux, et dont voici les grands traits matériels.

Dans toutes les parties montagneuses de l'île, chaque famille est *forcée* de cultiver une plantation minutieuse et régulière de six cents caféiers, plus une pépinière de réserve destinée à remplacer chaque pied qui manquerait à l'inspection du contrôleur européen. Et le Gouvernement de dire aux populations des montagnes : « De même que vos anciens maîtres avaient seuls le droit de commercer, c'est à moi *seul*, à moi Gouvernement colonial, que vous vendrez le café de vos plantations réglementées; je vous le payerai à un taux fixé par moi. » Ce taux d'achat est de 25 fr. 20 c. par pi-

col : l'État-négociant revend ce même picol 73 fr. en Hollande! Jugez alors quel est l'immense profit tiré de la culture forcée, quand il y a comme aujourd'hui (1866) à Java 296 millions de caféiers produisant 69,590,000 kilogr., achetés 29,227,824 fr. et revendus 84,659,342 fr.

Quant aux populations des plaines, le fonctionnaire du peuple conquérant leur dit : « Partout où j'établirai une raffinerie, vous serez *forcés* de cultiver et de récolter les cannes à sucre, que vous payera le traitant européen au taux que je fixerai. »

Là, l'État ne fabrique pas, il ne fait que planter : il passe des contrats avec un chef d'usine, lui avance 347,200 fr. pour douze ans sans intérêts, le charge de tout le maniement et de la responsabilité de la culture et de l'usine, prend pour lui les deux tiers du sucre fabriqué à un prix minimum de revient qu'il fixe lui-même, et laisse à l'industriel un tiers de la récolte, dont il peut disposer librement, pour se couvrir des chances et des dépenses de son exploitation. Dans de pareilles conditions, il faut que le traitant opère sur une quantité considérable de cannes pour faire ses frais. Il paye aux paysans, forcés de travailler pour lui, 6 fr. 02 c. le picol manufacturé ; il est obligé d'en vendre les deux tiers au Gouvernement, à raison (autrefois de 17 fr. 25 c.), aujourd'hui de 12 fr. 90 c., et le Gouvernement revend en Hollande 76 fr. ce même picol!

Vous voyez encore avec quelle brutale simplicité de chiffres l'État s'enrichit de ce second monopole, quand les bras de 201,506 familles indigènes sont mis en activité dans les sillons de 102,500 hectares plantés en cannes et groupés autour de 97 usines qui raffinent 138,000,000 de kilogrammes de sucre, d'une valeur de 175 millions de francs.

Voilà en essence les cultures du général Van den Bosh, emplissant à l'envi les caisses de la métropole qui ont été si légères autrefois . les promesses du général-agriculteur, qui a enrégimenté les populations javanaises en une armée de planteurs, ont été largement dépassées. Depuis 1833, époque à laquelle son système vigoureux a porté ses premiers fruits, la dette s'est vite éteinte, les dépenses coloniales ont été chaque année absolument couvertes, et un bénéfice net *continuel*, qui, en certaines années, a atteint 94,558,000 fr., s'est, depuis trente-trois ans, élevé à un total de plus de 1,800,000,000 de francs, par conséquent à une moyenne annuelle de 54,545,000 francs. Ainsi, grâce aux règlements les mieux combinés pour concentrer de toutes parts les forces puissantes destinées à peser de tout leur poids sur la vis de ce vaste et officiel pressoir à argent, on a pressuré, au nom de leurs Princes et de leur Prophète, 14,000,000 de bons et naïfs Javanais, et on a fait couler dans les cuves de l'État

des milliards de picols de café et des milliards de picols de sucre!

Mais il y a un revers à cette médaille commerciale si brillante : derrière cette prospérité se cache en première ligne le condamnable édit du travail forcé, « des corvées, encore des corvées, toujours des corvées », puis cette pensée dominante d'un esclavage déguisé qui dégrade moralement plus encore le maître que l'esclave ; il y a enfin, sous une apparence spécieuse de justice, une porte grande ouverte à l'illégalité et aux abus qui en ont découlé.

C'est d'abord ce principe que, sur toute l'échelle administrative, depuis le Résident et le prêtre musulman jusqu'au « mantrie », les fonctionnaires européens et indigènes sont également intéressés dans la récolte; les autorités prennent celle-ci cinquante « doits [1] », celle-là vingt-quatre « doits [2] » par picol! Un peuple moins soumis que les Javanais se serait depuis longtemps soulevé contre une pareille exploitation. S'il est vrai que l'abus du régime doive être attribué non à l'idée première de son auteur, mais surtout à l'avidité des chefs indigènes qui, mis en demeure de s'y livrer éperdument, prélèvent la dîme et trouvent que la terre ne produit jamais assez, il faut s'en prendre aussi au système des primes proportionnelles accordées par le Gou-

[1] 0,85 cent.
[2] 0,41 cent.

vernement, qui autorise et stimule cet ordre de choses dont, en définitive, il profite si largement.

Et puis, que fait-on dans la question des usines, où il faut une vaste étendue de terres dans un rayon rapproché pour alimenter un matériel de machines aussi important? On balaye les populations de blocs de cinq ou six dessas (ou communes), pour les besoins des plantations; et de la sorte non-seulement on condamne à un travail forcé les Indigènes, mais on les arrache à leurs foyers : on les transporte même quelquefois en masse à de grandes distances, pour cultiver au compte du Gouvernement des terres incultes jusque-là.

Si à Java les dispositions du système des cultures font du terrain colonial une ferme autoritaire, où pas un arbre n'est plus haut que l'autre et pas un sillon irrégulier, le système en Hollande est devenu le terrain figuré de la plus vive des controverses entre les libéraux et les conservateurs.

Jugeant le système à ses résultats matériels, les conservateurs en font un article de foi, se refusant à le modifier et traitant d'utopistes, même de fous, les libéraux, qui le condamnent comme immoral et injuste. Mais laissant de côté les questions élevées de droit et de justice qui parlent assez haut d'elles-mêmes, et ne considérant que les résultats financiers, le système me semble déjà prêter le flanc à la critique. S'il est vrai qu'il remplit les coffres de

l'État, nul n'est fondé à dire que la culture et le travail libres ne pourraient rendre autant et peut-être davantage. Comment se fait-il, par exemple, que des cinq cultures forcées organisées à l'origine, deux seulement, le sucre et le café, sont demeurées dans les mêmes conditions? — Parce qu'il a fallu abandonner les autres, qui sous le régime du travail forcé ruinaient, dans leurs branches, l'État et les paysans. Mais les cultures abandonnées par l'État ont-elles été perdues pour la colonie? Non; au contraire, elles se sont développées et ont singulièrement prospéré. Et c'est tout simple. N'étant plus forcés de cultiver l'indigo, le thé, le tabac dans des terres désignées, ayant de plus la perspective d'être dans une certaine mesure maîtres de leur récolte, les paysans ont pu choisir les terres les plus convenables, et produire à un prix rémunérateur. — Et de plus, en 1857, vingt-sept ans après l'application des cultures au reste de l'île, les Préangers n'étaient pas encore compris dans le travail forcé; la production du café n'en a pas moins passé, sur le tableau statistique, de 30,000 à 243,554 picols. Cet exemple de l'influence de la liberté — même relative — est patent. Qui oserait donc affirmer qu'il en serait autrement pour les autres grandes cultures de sucre et de café?

Ici la question d'argent touche à la loi morale; et pour défendre leur système, les conservateurs qui ont causé longuement avec nous à Java, n'ont pas

craint d'invoquer cette loi et de s'appuyer sur elle; ils nous ont dit ce que nous savons tous : que les races orientales diffèrent plus de la race européenne que ne diffèrent les climats de l'Équateur et du Pôle. A Java, la beauté du ciel permet à l'homme de vivre sans maison, sans vêtements; la nature prodigue mettant à la portée de sa main une nourriture plus que suffisante, l'Indigène est providentiellement affranchi de cette dure loi du travail auquel l'Européen est condamné pour vivre. Sans besoins, et rétif à ceux qu'on voudrait lui imposer artificiellement, le Javanais est naturellement indolent et paresseux : il peut vivre dans le « far niente » italien, et en même temps avec le « contentus suâ sorte » de la grammaire. Donc, telle est la conclusion étrange des conservateurs, il faut lui imposer le travail; et ils ajoutent que sous cette loi du travail forcé, qui lui fait gagner obligatoirement 25 fr. 20 c. par picol de café, et 7 fr. 70 c. par picol de sucre, il a plus de bien-être qu'il n'en aurait, s'il était laissé à son indolence native.

Les libéraux — et ils sont malheureusement trop rares — répondent que ces raisons spécieuses sont au fond sans valeur, et qu'elles sont inspirées par une cupidité qui s'aveugle sur ses propres intérêts. Fussent-elles vraies d'ailleurs, elles ne pourraient infirmer les principes de justice et d'humanité au mépris desquels se fait cette exploitation d'une race

tout entière, non point seulement au profit du Gouvernement colonial — ce qui serait moins injuste — mais au profit d'une métropole si éloignée. Pour eux, une colonie doit être autre chose qu'un grenier d'où l'on exporte 133,000,000, en n'offrant en échange que 69,000,000 de marchandises, et les décrets du travail forcé pour payer le reste. « Quand nous discu- » tons sur les systèmes en vigueur à Java, disent-ils » aux Chambres[1], il n'est question au fond que *de* » *nos millions*. Ce sont eux et eux seuls que nous » avons sous les yeux. Est-ce par la crainte de ne » pouvoir civiliser les Javanais... que nous les main- » tenons sous le joug du travail forcé? Je déclare que » jamais encore je n'avais entendu avancer cet argu- » ment, tandis que j'ai au contraire entendu dire » trop de fois : N'abolissez pas la corvée, vous per- » driez vos millions! »

A Java aussi nous avons vu des libéraux, et des plus nobles, souffrir, hésiter, et nous répondre presque les larmes aux yeux, quand nous leur avons demandé combien leur Résidence rapportait annuellement de millions à l'État. Ceux-là pensent qu'une métropole a des devoirs à remplir envers un peuple naturellement bon et dévoué : ils voudraient que le Gouvernement ne fût pas propriétaire de tout; que l'Européen pût être autre chose que fonctionnaire;

[1] Séance du 29 novembre 1861, discours de M. le Dr Van Hoëwell.

qu'il y eût d'autres hommes que de petits rois dans leur sphère ordonnant à une population tout entière de planter là du riz, ici de l'indigo, plus loin de la vanille, de toujours donner le cinquième à l'État, et de travailler aujourd'hui au café et demain au sucre, pour le bénéfice du trésor hollandais.

Il y a pourtant des colons à Java, bien peu il est vrai. Par un triste contraste, ils sont tous agglomérés dans les deux provinces princières de Djokjokarta et de Sourakarta, provinces que les armes hollandaises ont soumises et que la politique veut respecter. Car, aux yeux des populations malaises, c'est un grand prestige pour le gouvernement colonial de paraître vénérer le Sousouhounan et les descendants divins des Rois de Mataram, fantômes de souverains, idoles dorées, pauvres marionnettes de mascarade honorifique dont les Hollandais tiennent les fils. Quoique maintenu en chartre privée par un Résident diplomatique, le Gouvernement des Empereurs est plus libéral pour les étrangers que celui de la Haye; il loue des terres par baux de vingt ans à des colons qui viennent y faire fortune en payant des salaires raisonnables.

Pareille chose n'existe pas dans les possessions purement hollandaises, et les négociants européens, qui sont des Lilliputiens à côté de leur grand rival, l'État, n'exportent que le trop plein de la Maatschappij, les sucres qui restent du tiers sur lequel se

paye le traitant avec l'État, et les produits des sultaneries (que reliera un jour le chemin de fer construit enfin par le travail libre, et, à cause de cela, passant à Java pour un phénomène).

Après les cultures, dont vous avez vu les bénéfices tenant du prodige, je pourrais vous parler des autres sources de revenu; 85,000 picols des mines d'étain; 8,000,000 de francs des douanes; 20,000,000 de l'impôt foncier, le fameux cinquième, maintenu quand même, et s'exerçant sur 6,172,000 hectares de terres cultivées, dont 4,440,000 hectares en rizières produisant 16,750,000 kilog. de riz; capitation considérable sur les Chinois, dont on veut modérer l'invasion; affermage de la vente de l'opium qui produit environ 400,000 francs par Résidence : tributs en nature de bœufs et chevaux pour les Régents, dont le luxe est proverbial.

Mais ce qui est triste, c'est que pas une parcelle de ces revenus agglomérés n'a été consacrée à l'amélioration morale de ces populations! Oui, dès les premiers pas dans ce pays vraiment féerique, j'ai été transporté d'enthousiasme : je ne savais ce que je devais admirer davantage, ou des splendeurs naturelles de cette terre promise, ou du parti que l'homme en a tiré; la richesse des cultures, depuis les rizières en amphithéâtre dans les vallons, jusqu'aux caféiers qui touchent aux cimes élevées des volcans, l'animation d'une population active, tout,

jusqu'à la gaieté instinctive d'un peuple indigène qui est né dans le servage et qui ne le hait point, puisqu'il n'a jamais connu autre chose, tout m'a donné l'idée d'un paradis terrestre, si, par sa forme servile, le respect témoigné aux Blancs ne m'avait rappelé la basse dépendance de la race conquise. Alors cela m'a serré le cœur de ne jamais voir un homme debout devant moi, mais des milliers d'êtres accroupis à la file, dans une humilité, une léthargie entretenues chez une race qui a été fière et qui est restée intelligente et laborieuse!

Plus tard, quand nos courses nous ont amenés devant les ruines de temples antiques, devant ces merveilles qui s'appellent Mendoet, Boro-Boudor et Tjandji-Séou, j'ai été frappé de la population énorme accusée par ces constructions gigantesques. Il est hors de doute que, dès le huitième siècle, Java était plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Dans ces monuments, la grandeur des lignes, la pureté du dessin, la majesté de l'architecture, la perfection des statues, l'ordonnance et le fini des moindres bas-reliefs, démontrent qu'à cette époque l'industrie et tous les arts de la civilisation avaient atteint un développement extraordinaire. Quand, aujourd'hui, du sommet de ces temples, on regarde autour de soi, que voit-on? une campagne fertile, mais une population retombée à l'état d'enfance pour ce qui touche à autre chose qu'au sucre et au café. L'art est com-

plétement mort; quant à l'industrie, la fabrication et la trempe de ces kriss trop vantés, le tissage et la teinture des sarrongs ne s'élèvent guère au-dessus des travaux de tribus sauvages !

Ainsi le résultat de trois siècles d'occupation, ou au moins d'influence européenne, aurait été en définitive de faire descendre — et descendre de beaucoup — le peuple javanais dans l'échelle de la civilisation. Quand on songe que ce peuple doux, intelligent, accessible au bien et au beau moral, se compte par millions, n'y a-t-il point là une douloureuse responsabilité pour ses maîtres?

Enfin, avançant chaque jour davantage, détournant par pitié ses regards d'un peuple quasi esclave, et savourant avidement les délices, les spectacles plus purs de cette idylle dans un Éden embaumé, le voyageur sent vaguement qu'il lui manque quelque chose : ce besoin se précise, il cherche des yeux, en dehors de ces Boro-Boudor abandonnés et en ruine, un clocher, un dôme, une coupole, un temple enfin qui, sous une forme quelconque, atteste qu'on pense à Dieu dans le pays le plus comblé de ses dons. Mais cette douce satisfaction lui est refusée. Très-rares dans les grandes villes, les édifices destinés au culte manquent totalement dans l'intérieur !

Se contentant, dans un pays de 14,000,000 d'âmes, de 47 écoles où est élevé le nombre minime de moins de 2,000 enfants indigènes, le Gouvernement

a strictement interdit aux missionnaires toute propagande de foi religieuse et vigoureusement repoussé toute tentative d'instruction ou d'école qui pourrait élever parmi tant de millions d'Indigènes le niveau des intelligences. Donc, dans l'intérieur de l'île, bien peu, bien peu d'écoles! et point d'églises! L'État veut-il donc faire de l'ignorance publique son plus sûr moyen de domination; et mettre de propos délibéré la lumière sous le boisseau? Est-ce parce qu'il sent que, le jour où le christianisme aura soustrait le Javanais à l'absolutisme du prêtre musulman, et où l'instruction l'aura rendu supérieur au Régent énervé dans son harem, il n'aura plus un pareil moyen d'extorsions lucratives sur des populations éclairées, et perdra ainsi, avec les sources de ses revenus, les agents du travail forcé dont le rôle immoral ne devrait jamais être tracé par la colonisation européenne? Mais faire rendre le plus possible à ses colonies ne semble-t-il pas être la plus grande, sinon l'unique préoccupation du système colonial? Depuis le temps où pour maintenir l'élévation des prix, il ravageait sur place par le fer et par le feu les arbres à épices, et détruisait pour des millions de denrées précieuses, il a fait du chemin assurément; mais on peut dire cependant qu'il est encore une image, bien affaiblie, il est vrai, de ce vandalisme commercial, et qu'il a les erreurs comme les abus inséparables des monopoles!

Mais il faut espérer que la transition ne se fera pas attendre et que, sans secousses violentes, à cette féodalité qui coupe bien des ailes et étouffe bien des illusions, se substituera l'idée moderne de développement, d'élévation et de vie ! Et ce serait si facile avec un personnel qui, dévoué corps et âme à son pays, subit plus qu'il n'aime la pression qu'il exerce lui-même sur les Javanais, et qui les guiderait avec une si noble ardeur de la nuit intellectuelle et morale au domaine élargi de la liberté, de la civilisation et du christianisme !

Ah ! ce que j'aimerais, ce que je voudrais pour Java, c'est que, dans ces belles campagnes, ces hommes robustes travaillassent pour eux et leurs familles, et non pour le trésor de la métropole; qu'ils pussent s'enrichir, s'ils sont actifs; s'élever au-dessus du niveau commun, s'ils sont intelligents; et récolter pour eux, puisqu'ils ont semé ! Ce que je souhaiterais avec passion pour Java, c'est que l'État cessât d'y être cultivateur et marchand, d'y protéger une religion qui abaisse, dont il paye les ministres cupides; d'en écarter par système ou par peur une doctrine pure et désintéressée qui élève ; d'y maintenir l'arbitraire d'une noblesse vendue qu'il exploite ; et d'avoir des gendarmes et non des colons ! qu'il cessât de ne rien permettre à l'initiative de l'Européen ; de se baser sur la prestation personnelle à outrance pour emplir les coffres de la Haye;

de gouverner entièrement à l'asiatique une colonie au dix-neuvième siècle ; et d'être, du lever du soleil à son coucher, le sultan nouveau, avide et multiple, de tout un peuple travailleur capable d'être libre, mais serf par ignorance ! Oui, il ne devrait envahir ce pays que pour y répandre les bienfaits du christianisme, du progrès matériel et moral, et non pour y répéter ce vieil adage : *Sic vos non vobis !*

Que pourtant une ère nouvelle vienne s'ouvrir ici pour les colons européens et pour les travailleurs indigènes ; que les uns avec les machines à vapeur et le chemin de fer, ouvrant peut-être davantage l'intérieur que de timides théories, les autres avec leurs bras puissants et leur amour pour la glèbe, concourent à arracher à cette terre d'une beauté bienfaisante les trésors qui les enrichiront tous deux, si la liberté, et non la *corvée*, préside à leurs travaux. Déjà nous avons vu des hommes pleins du feu sacré de la justice et du devoir, réclamer pour la race conquise et exploitée sa part sous le soleil de notre siècle ; qu'ils sachent combien le cœur du voyageur a battu d'émotion, quand ils lui disaient leur façon d'envisager les droits et les devoirs d'une métropole ; et le « Sursum corda » qu'il leur adresse du fond de l'âme les touchera peut-être, et leur sera un rafraîchissement dans l'ardeur de la lutte qu'ils ont entreprise !

VII.

SOUVENIRS ET RÉCITS.

Le héros de Bornéo. — L'arsenal d'Onrust. — Un Chinois de moins. — Un rhinocéros au club. — Fêtes de nuit dans le palais du Résident de Batavia.

13 *décembre* 1866. — *Rentrée à Batavia.* — Nous arrivions ici hier au soir, après avoir touché successivement aux ports de Pekalongan, Tagal et Chéribon : cette navigation côtière avait cela de charmant qu'elle nous faisait revoir dans son ensemble l'île que nous venions de parcourir. Nous reconnaissions un à un les cols que nous avions franchis, les volcans que nous avions contournés, et les fleuves que nous avions traversés sur des pirogues : les teintes roses de l'aurore, bleuâtres à midi, pourpres le soir, alternaient sur les silhouettes et sur les gorges de ce paradis terrestre, bien visité pendant trente-trois jours, et bien entier dans nos souvenirs. En doublant pour la seconde fois la pointe de Krawang, je repassais en ma mémoire tout ce qui m'avait le plus frappé depuis le jour où je l'avais aperçue du pont du *Hero*, et certes la chasse aux rhinocéros, les bayadères et

les réceptions des Sultans me paraissaient déjà des rêves!

Au moment même où nous mouillions dans la rade, le *Boyor,* aviso royal envoyé tout exprès pour le Prince par l'aimable Résident, nous accostait adroitement, et à la nuit tombante nous rentrions dans la ville que j'avais tant admirée la première fois. Mon impression est encore la même : les blanches colonnades s'élevant comme dans un bois sacré, les portiques éclairés au fond des jardins de la Babylone du Sud, les canaux qui reflètent les tremblantes lueurs de la pleine lune, la foule animée qui court sous les berceaux de palmiers, m'enchantent comme au premier jour. Avant même d'aller chercher nos lettres d'Europe, nous allons directement du quai chez M. Van Delden, afin de le remercier du fond du cœur pour notre merveilleux voyage, qui est véritablement son œuvre : c'est à ses plans, aux lettres qu'il avait écrites d'avance à tous ceux qui nous reçurent, que nous devons toutes les facilités, les amabilités et les féeries de notre course rapide.

Il me semble maintenant que je suis un nabab colonial, car je parle javanais et j'en suis bien fier! Quand je demande de l'eau et de la glace, les serviteurs en robe rouge ne m'apportent plus comme autrefois un bain de pieds bouillant, ou un tire-botte! La promenade perpétuelle de ma galerie à

la piscine de marbre m'offre les mêmes délices, et revêtu de la « cabaya » et du pantalon mauresque, je savoure les piments et les karis qui donnent la santé sous les tropiques.

Puis le Prince a vu Son Excellence le Gouverneur par intérim, le général commandant, l'amiral Fabius, et les fonctionnaires civils, qui ont tous des palais où les panoplies et les trophées de leur « vie indienne » étaient pour nous les sujets des plus intéressantes conversations.

Nos petits poneys galopeurs nous firent de nouveau parcourir les longues avenues qui mènent aux glacis de la citadelle, et nous descendîmes au chalet historié et enluminé du peintre Rahden-Saleh, qui a passé nombre d'années dans les cours de l'Europe, courant d'aventure en aventure. N'est-ce point pour lui qu'une miss anglaise s'est empoisonnée? N'est-ce point lui qui a servi de type à Eugène Süe dans les *Mystères de Paris?* Il est l'original architecte de sa demeure, qu'il a peinte en rose tendre; elle est ombragée de tamariniers et de flamboyants, et donne sur les enclos du jardin botanique, où gambadent les panthères noires et les tigres royaux : ce sont les modèles qui lui servent pour ses tableaux, dans lesquels il excelle à rendre les brillants effets de la nature des tropiques. Il parle un peu le français, et très-bien l'allemand : « Ah! nous disait-il dans cette dernière langue, je

ne rêve plus qu'à l'Europe; car là on est si ébloui qu'on n'a pas le temps de penser à la mort! » Singulier contraste que celui d'entendre cet homme de couleur, en veste verte et en turban rouge, armé d'un kriss et d'une palette, parler dans la langue de Gœthe de l'art français, des beautés anglaises, des souvenirs curieux de sa vie européenne!

Ce qui nous a bien sincèrement charmés, c'est la soirée d'aujourd'hui, passée chez M. Van Delden, qui a réuni quelques-uns des types les plus sympathiques de l'armée et de la marine des Indes. Il y avait parmi ces belles figures militaires marquées du soleil de la Ligne, le colonel Verspick. Mais ce nom est inutile : — quand vous aurez dit en Hollande ou dans Java « le héros de Bornéo », tout le monde saura que c'est de lui que vous voulez parler. — Soldat aussi simple dans ses manières et ses paroles que martial et imposant par le regard, affaibli par les fièvres pestilentielles, et paraissant rêveur au premier abord, il devient bouillant et passionné quand il raconte. Déjà loin du temps de son premier débarquement à Java, où, grâce au jupon pareil que portent les hommes et les femmes, il donnait la chasse aux Malaises les prenant pour des Malais, il arrive de la dernière guerre de Bornéo et ramène sans trop de pertes ses troupes triomphantes. On respire à l'entendre tout le délire de la victoire!

L'ennemi, fort de quinze cents hommes, s'était

fait poursuivre à travers le marécage et la jongle de la partie la plus sauvage de l'île. Verspick n'a que deux cent quarante soldats et quatre cents coulies : il a résolu de tout risquer, mais d'arriver à un coup décisif : il sait l'ennemi concentré dans une position forte qu'il semble impossible d'atteindre sans longer un gros torrent par des défilés où l'attendent une défaite et une mort certaines : une forêt vierge impénétrable, montagneuse, large de soixante-dix milles, s'étend entre les Blancs et les « Chasseurs de têtes ». Cependant, durant vingt-quatre jours et vingt-quatre nuits, la courageuse colonne travaillant sans relâche sous une pluie torrentielle, s'ouvrant à la hache la route au travers du fourré, réduite à quelques poignées de riz par homme, ne se soutenant que par la quinine, s'est avancée jusqu'au camp de l'ennemi, sans allumer un feu qui pût la trahir, sans proférer une parole ou un murmure. Elle tombe sur lui à l'improviste, comme un serpent qui a rampé silencieusement dans le fourré, et après une bataille de treize heures, la victoire est complète. Le sang des Blancs tués traîtreusement sur ce même fleuve est vengé, la domination hollandaise assurée, et les « Chasseurs de têtes » arrêtés dans leurs affreux massacres : Verspick met sa petite armée, quatre cents prisonniers, des otages et des trophées, sur dix-huit radeaux de bambou qui, entraînés comme une avalanche par les cataractes du torrent, descendent

en un jour et une nuit les cent lieues de ces gorges profondes. Les vedettes des pirates qui les ont en vain attendus sur les roches escarpées, s'enfuient avec surprise en voyant leurs chefs dans les chaînes, entassés à côté des soldats victorieux sur cette flotte de bambou, convulsivement secouée et entraînée par les eaux.

A la nuit tombante, le colonel veut s'arrêter : impossible! le courant brise les premières amarres que l'on essaye de jeter; et, par un bonheur inouï, l'aventureuse cohorte, tantôt heurtée contre des troncs d'arbres, tantôt flottant au hasard entre des roches, serpente pendant toute cette nuit obscure dans les farouches parages où elle entend les miaulants rugissements des tigres. Au lever du soleil, elle est en mer et recueillie sur la barre par la flotte hollandaise qui garde l'entrée du fleuve. Cette hardiesse, cet entrain fougueux qui font tenter les entreprises les plus folles et que la fortune a jusqu'ici couronnées du succès le plus inespéré, voilà ce qui a fait du colonel Verspick non-seulement un brave officier au-dessus de l'envie, mais le héros des expéditions intertropicales! Vraiment, c'est la plus sincère joie d'un grand voyage d'apprendre à connaître les hommes illustres que presque toute l'Europe ignore, et ces glorieux souvenirs, joints à ceux des campagnes étranges de Macassar, de Sumatra et de Timor, présents à tous les esprits, laissent

dans l'air je ne sais quelle odeur de poudre et d'héroïsme qui nous enflamme.

14 *décembre* 1866. — L'événement du jour est l'arrivée d'une frégate russe, le *Variag*, venant du fleuve Amour. Les matelots, de taille gigantesque, portant moustaches et vêtus de noir verdâtre, causent un grand étonnement dans la population malaise. Dès ce matin, il y en avait plus de trois cents couchés ivres-morts le long du quai et réveillés gaillardement par le knout des quartiers-maîtres en fureur.

A six heures, le *Boyor* est sous vapeur et il nous porte à huit milles en rade, à l'établissement maritime d'Onrust; cette petite île est un banc de corail que l'on a assaini autant que possible, en opposant une barrière à la mer dans le Nord-Ouest. — Autrefois c'était un épouvantable foyer d'infection, dû aux évaporations madréporiques des coins inoccupés; aujourd'hui, il n'est pas un mètre de terrain dont la main de l'homme n'ait tiré parti, et les ouvriers avec leurs familles y forment une population de douze cents âmes.

Nous étions guidés par l'aide de camp de l'amiral, M. de Holmberg, par le capitaine de frégate Van Benneken, directeur d'Onrust, et par une quinzaine d'officiers de marine, tous parlant à merveille le français et empreints d'une frappante distinction. Le Prince avait remis son uniforme, qui, après avoir

bien servi dans les croisières, était inactif depuis dix mois; il était ravi de se trouver au milieu d'hommes du métier, si sympathiques et si intéressants. Les anciens, l'amiral surtout, lui rappelaient, avec une verve toute française, mille incidents du temps où ils avaient navigué dans les mêmes mers que le Prince de Joinville; aussi les heures s'écoulèrent-elles bien vite.

Le grand arsenal de la marine coloniale est à Sourabaya : Onrust ne vient qu'en seconde ligne; pourtant nous avons eu à visiter des ateliers bien tenus, des machines à mâter, en tôle, du poids de cinquante-six tonneaux, des chantiers où étaient en construction des bricks, cotres et chaloupes, et un dock flottant de soixante-dix mètres de long, en bois de teck de toute beauté, parfaitement étanche. Il y avait dans ce dock un trois-mâts qui avait évolué moins vite que notre *Hero* sur le récif de Claremont : pris par un typhon, il avait touché près d'ici sur des coraux, où il s'était embroché comme une pomme verte sur un hérisson; il était parvenu à déraper en emportant les énormes morceaux de madrépores qui lui perçaient les flancs et qui, heureusement, y étaient si bien fichés, qu'ils bouchaient hermétiquement les trous formés par eux.

Nous avons fait sur le *Boyor* cent évolutions en passant toujours « à l'honneur », et nous avons successivement visité trois corvettes : l'*Ardjœnoer*,

sous vapeur, qui partait pour Singapore où elle va attendre le nouveau Gouverneur général; le *Zoutman,* de seize, qui sort du dock et part pour l'Europe, et la magnifique *Metalen Kruis*, commandée par le colonel de marine Palm. — Le mot « colonel de marine », officiel en hollandais, nous a fort étonnés. — Cette corvette, de soixante-sept mètres de long et de deux cent cinquante chevaux nominaux, a son complet de deux cent vingt hommes et porte dix-huit mois de vivres. Nous avons visité depuis A jusqu'à Z ces beaux navires, bien assis sur l'eau, armés de pièces de trente-deux et de caronades rayées. Ce qui est indescriptible, c'est l'ordre, la tenue, la bonne mine et surtout la *classique* et minutieuse propreté hollandaise, que nous avons admirée jusque dans les replis de la cale.

Épuisés par un soleil dévorant, nous terminâmes notre course dans la grande salle du commandant d'Onrust, où les rafraîchissements doublèrent la gaieté et la bonne humeur : on aurait pu se croire dans le carré d'un bâtiment, tant abondaient les histoires maritimes! En voici une du bon vieux temps, qui a, ce me semble, un certain cachet colonial : il y avait en rade de Batavia une frégate française dont les officiers, après une dure campagne, aimaient bien à venir rire à terre. Un soir, aspirants et enseignes menaient joyeuse vie sous une tonnelle de la vieille ville; et en buvant, « en avalant beau-

coup d'enfants de chœur », comme disent les matelots, les têtes s'échauffèrent un peu trop. Un Chinois de l'établissement fit d'arrogantes observations, et un aspirant, brandissant une chaise, la cassa sur la tête du Chinois, et cassa la tête du même coup. Le « Celestial » tomba roide mort. — Ceci jette un froid dans la fête; on revient tout penaud au canot major et à la frégate, craignant une demande formidable de réparation de la part du Gouvernement hollandais, une dégradation, une affaire d'État enfin. Dès l'aube, le commandant fait armer la baleinière et part avec le coupable involontaire pour le palais gouvernemental : il s'avance avec une tristesse vraie, une consternation officielle, jusqu'à l'arbitre souverain des Indes, et lui expose avec une lugubre componction la catastrophe de la veille. — « Eh! mon Dieu, » mon cher commandant, répond le Gouverneur du » ton le plus doux et le plus enjoué, remettez-vous : » un Chinois de plus ou de moins! que voulez-vous » que cela me fasse? Le Céleste Empire en a quatre » cents millions pour le remplacer! » Comme nos officiers insistaient, le Gouverneur leur fit presque des excuses pour le Chinois qu'ils lui avaient tué! Vous devinez si la baleinière revint légèrement à la frégate.

Mais les aspirants ne sont pas les seuls qui fassent du bruit dans la capitale des colonies néerlandaises. Il y a, non loin de notre hôtel, un jardin splendide qui entoure le « Cercle de l'Harmonie »,

Jockey-Club de céans. Rien de grandiose comme ses péristyles de marbre, ses balcons à l'italienne, ses glaces immenses, qui se renvoient mille fois la perspective des blanches colonnades. Un de nos compagnons de la course d'Onrust, M. Cézard (de la grande maison de commerce de Nantes), avait eu le bonheur de faire arracher par les Indigènes un rhinocéros de deux jours aux mamelles de sa mère, et de l'apprivoiser : cet animal était le plus bel ornement d'un enclos du jardin; mais un beau jour, devenu adulte, il renversa la palissade et fit une charge à fond contre les glaces du cercle, où il voulait briser son image, et une galopade monstre à travers les salons de lecture et la salle à manger, qui sont au rez-de-chaussée. Il y eut pour bien des milliers de francs de dégât, et l'effroi dut être grand parmi les cinquante et quelques tableaux alignés qui représentent les Gouverneurs généraux des Indes depuis 1601 jusqu'à nos jours.

Nous revînmes d'Onrust par une forte houle de l'Ouest, en saluant six tours disposées sur les îles de corail environnantes, pour la défense de la rade, et *le Prince Alexandre*, une frégate antique et vermoulue qui accuse les formes cambrées des constructions d'autrefois. Les pirogues légères se jouaient comme des poissons volants sur des lames qui auraient dû vingt fois les engloutir. En faisant le trajet de terre, nous vîmes un canon sacré, que les Indiens

vénèrent, disant qu'il a été amené par une marée extraordinaire jusqu'à ce point, qui est à trois kilomètres du rivage. La culasse de bronze représente une main avec le pouce entre l'index et le grand doigt : des processions de Malaises l'entourent, de l'encens, des corbeilles éblouissantes de fleurs et de fruits lui sont offerts, on y coupe la tête des coqs de combat. On nous explique que les Malaises viennent régler leurs comptes avec le génie tutélaire de la pièce, et lui demander un héritier : — que le dieu-canon exauce leur prière!

15 *décembre* 1866. — Pour notre dernier jour à Batavia, le Résident, M. Hoogeveen, réunit les notabilités de la capitale, et nous donne un grand dîner gala de quatre-vingt-dix couverts. C'est le festin le plus fin et le plus abondant que pourrait désirer le plus difficile des gourmets : les brillants uniformes des convives, les centaines de serviteurs indiens en turbans rouges et en robes galonnées d'or, les corbeilles de fruits aux couleurs de pourpre ombragées de palmes blondes qui se penchent en berceau, les lumières que multiplient les cristaux, donnent un aspect magique à cette scène à la fois européenne et orientale A la fin du repas, les « opas », gendarmes indigènes qui portent le sabre en sautoir et une grande plaque de cuivre en pleine poitrine, ouvrent à la foule les portes du jardin, et

précèdent majestueusement le flot de six mille spectateurs vêtus, des reins jusqu'aux pieds, de rose, de vert, d'écarlate ou de bleu. Au signal donné, tous s'accroupissent; on aurait cru voir une vague multicolore envahir le jardin comme une berge, s'y ruer avec fracas, et retomber à terre dans le silence. Nous nous portons sur la véranda, et les « wagang goleg », marionnettes javanaises, commencent. — Ce sont des poupées de deux pieds de haut, sculptées en bois de fer, ce qui leur permet de s'entre-choquer avec violence : le jeu complet vaut plus de six cents roupies (1,200 francs). On a eu la bonté de m'expliquer la tragédie sacrée du Guignol indien : c'est l'histoire mythologique de Java, avec les mélanges les plus bizarres d'un ange Gabriel devenu amoureux de la mère d'Alexandre le Grand, lequel meurt dans un festin; mais son âme, passée dans le corps d'un crocodile qui croque une jeune fille, transmigre dans la tête d'un serpent qui est tué par une femme; il en résulte un Bouddah et deux ibis, objets de la plus grande adoration! C'est un galimatias de conceptions qui n'est égalé que par le concert infernal des tam-tams, cymbales et grosses caisses. Puis voici un vieillard à la barbe blanche : la population se prosterne devant lui : c'est le prêtre musulman qui promène gravement sa bénédiction sur les Indigènes! Les enfants de chœur lui apportent un grand nombre de « kedebous »,

sorte de toupies hautes de près de deux pieds et montées sur des pointes de fer fort aiguës; autour de la couronne, qui est une grosse boule de bois de fer, pendent des bouts de chaînes destinés par leur poids à accélérer le mouvement giratoire. Le prêtre marmotte sur ces pointes quelques prières mystérieuses, et aussitôt une bande de jeunes fanatiques se précipite à ses genoux; — chacun saisit un des « kedebous », plante la pointe sur sa poitrine, sur son épaule, et lui imprime de ses deux mains un rapide mouvement de rotation : on croirait que le fer du pieu s'enfonce dans les chairs comme un vilebrequin; quelques-uns même, pris de contorsions frénétiques, renversent la tête en arrière; et la lourde toupie, chaînettes au vent, tourne comme un tonton sur la peau tendue de leur cou nerveux. Par quel tour d'adresse, ou par quelle résistance à la douleur, près de cinquante de ces fervents se relèvent-ils devant nous sans être transpercés? Je l'ignore. — Un seul, rebelle peut-être à la superstition qui leur ôte tout sentiment du danger, se laisse faire un trou profond dans la poitrine par le « kedebou », que la vitesse acquise a fait entrer comme un tire-bouchon : le sang s'échappe abondamment! Avec un calme stoïque, et sans montrer aucune douleur, le fervent marche droit au prêtre, qui lui met un bouchon d'étoupe dans la plaie, et cachette le tout avec un peu de salive.

Le prêtre prestidigitateur appelle alors des enfants de dix à douze ans environ, qui arrivent en rampant à ses pieds : il prend une botte d'aiguilles d'acier, longues de cinquante centimètres, et en enfonce une dans la figure de chacun d'eux. L'aiguille pénètre dans les chairs par le milieu d'une joue, et ressort par le milieu de l'autre : ils ouvrent leur bouche, qu'elle traverse, comme le ferait un mors, entre la langue et le palais. Ainsi embrochés de part en part, ils viennent en rang se montrer à nous; puis l'opérateur retire l'acier d'un coup sec, badigeonne les trous d'un coup de langue, et les enfants radieux ne portent aucune trace de cette acupuncture. Mais je vous assure que ce spectacle glace le sang. — Le dernier acte de cette fantasmagorie de fanatiques est joué par des « tjagogs », chanteuses chinoises à la figure peinte en jaune mat : et le tout finit comme *Polichinelle* ou les mauvais ménages. Des lutteurs nus s'administrent des coups redoublés de bâton et de massue, à la grande joie du peuple captivé, qui raille les vaincus. Les combattants se portent des atteintes si terribles, grâce à leur vigueur musculaire, et se grisent tellement de leurs hurlements de délire, qu'il faut parfois que les gendarmes les séparent pour les empêcher de se teuer. Pendant tout ce temps, un orchestre enivr tape à tours de bras sur des tambours de bambou, et la foule enthousiaste se disperse sous les pana-

ches illuminés des bananiers et des flamboyants : les feux de Bengale éclairent par intervalles les avenues aux touffes luxuriantes : il est une heure du matin, et dans cinq heures nous aurons dit adieu à Java !

VIII.

SINGAPOUR.

Le rendez-vous des malles de l'Orient et de l'Occident. — Population mélangée de Klings et de Bengalis, de Persans et de Chinois. — Une femme malabare. — Jardins de Wampoa. — Les fumeurs d'opium. — Création et progrès du Comptoir commercial et stratégique.

Singapour, 20 décembre 1866. — Deux cent quarante lieues nous séparent de Batavia, mais nous sommes encore tout émus des adieux qu'il nous a fallu faire sur le quai, il y a quatre jours. Malgré l'heure matinale, ils étaient tous venus, ceux qui avaient si bien reçu le Prince et qui nous avaient, pendant ce séjour, comblés d'amabilités; et le Résident, et le colonel Verspick, le lieutenant de Holmberg, M. Cézard, vingt autres, et surtout notre paternel ami M. Van Delden, sous le toit duquel nous nous étions trouvés comme dans notre famille, et dont le nom si sympathique, après avoir été notre firman le jour où nous entrions dans Java, est celui qui nous tient le plus au cœur à l'heure toujours triste du départ.

Nous avons eu une traversée assez dure : notre « Minister Franzen van de Putte » est beaucoup plus brillant en calme qu'en gros temps; les rafales ont

ralenti sa marche d'une façon déplorable. Souvent nous n'avons fait que deux milles par heure, en luttant contre des vents cochinchinois qui ont soulevé affreusement une mer jaunâtre et irrégulière : notre coquille de noix s'y débattait péniblement, entraînée par des courants violents qui serpentent entre les innombrables coraux : les saccades du ressac ont tout brisé à bord.

Nous avons repassé la Ligne, mais notre rentrée dans l'hémisphère nord a été saluée des plus désagréables coups de mer. Pourtant, bien souvent notre horizon était borné comme celui d'un lac, et notre route était tracée par des centaines de petites îles verdoyantes, échelonnées en chapelet. — Le « Nautical Directory » recommande fort de n'y point débarquer, et fait une grande classification pour indiquer les plages où l'on est seulement *tué*, et celles où l'on est *aussi* mangé : à vrai dire, je trouve la différence subtile, et la ressemblance terriblement désagréable pour le patient.

Nous avons passé par le détroit de Banka, et vu tantôt les côtes basses et marécageuses de Sumatra, tantôt les hauteurs volcaniques de l'archipel de Bornéo. — Deux fois nous avons mouillé : à Mintock et à Rhio, dans de petites anses toutes sauvages, où la verdure la plus vive est baignée par la mer. Les Insulaires étaient armés plutôt que vêtus, et leur peau, plus foncée que celle des Javanais, donnait à

leur ensemble guerrier quelque chose de farouche. Aussi était-il prudent de ne faire que de courts séjours à terre, où les plus apprivoisés, qui semblent toujours guetter une proie, ont l'œil du traître et les dents du mangeur d'hommes.

En regard de ces types de pirates, imaginez-vous que nous avions à bord un jeune troubadour néerlandais, semi-albinos, à cheveux flottants en boucles, à figure de spectre et à voix tonnante. Chaque soir, après son absinthe, il chaussait le cothurne tragique, et, errant sur le pont, il récitait prophétiquement ses alexandrins avec des exclamations et une déclamation qui cherchaient à dominer le bruit des vagues mugissantes. Ces vagues effrayaient d'autre part une pauvre dame française, voyageant seule avec son chat : dans son expansion précipitée de cœur et d'estomac, elle nous demandait s'il était bien vrai que « nous n'allions point boire à la grande tasse », et, comme pour faire son testament, elle nous racontait ses catastrophes financières et romanesques dans des récits entrecoupés de litanies et de maux de cœur.

Enfin, ce matin, nous doublions Pan Reef, où coula, il y a dix-huit mois, en plein midi, le vapeur *l'Hydaspe*, et nous jetions l'ancre dans la rade de Singapour. — C'était la première fois depuis huit mois qu'il nous était donné de voir des navires portant à la poupe le drapeau tricolore. Des centaines de « sam-pangs », montés par des Malais, des

Africains ou des Arabes, nous accostèrent, et des rameurs vêtus d'un simple langoutis, mais ornés de bagues aux mains et aux doigts des pieds, nous conduisirent à terre. En débarquant nous ne vîmes d'abord que des chevaux pur sang, un « cricket-ground » où des gentlemen se renvoyaient la balle, et un clocher d'église. Ces trois signes indiquaient toute une Angleterre en miniature.

5 *janvier* 1867. — *Singapour.* — Voilà quinze jours que nous sommes immobiles dans cet îlot de quelques kilomètres carrés, distant de quelques lieues seulement de la Ligne. Après notre belle activité d'Australie et de Java, je ne puis que m'appliquer cette vieille devise allemande : *Raste ich, roste ich!* « Dès que je m'arrête, je me rouille. » Tout désorientés et étonnés de ce repos forcé, nous attendons avec impatience une occasion pour aller dans le curieux royaume de Siam. Nous avions d'abord pensé prendre quelque barque à voiles, et nous étions même entrés en pourparlers avec un brick français disponible; mais nous sommes au plus fort de la mousson nord-est, et il faudrait une vingtaine de jours pour faire contre vents et marée cette traversée dangereuse. On nous promet tous les jours un certain vapeur capricieux, appartenant à un armateur chinois, naviguant sous pavillon de Siam, et commandé par un aventurier anglais. —

Impossible de savoir qnand il apparaîtra, et quand il nous enlèvera de cette chaude prison!

Singapour est la guérite de faction entre l'océan Indien et les mers de Chine; tous les navires à voiles et les paquebots qui suivent en foule cette ligne d'omnibus entre l'Europe et l'extrême Orient y font escale, et lui donnent une animation extraordinaire. En un seul jour, trois steamers ont débarqué plusieurs centaines de passagers qui ont envahi l'hôtel de l'Europe.

Les uns viennent de Paris et de Londres par l'Égypte : ce sont, entre autres, six officiers et douze sous-officiers de notre armée, destinés à former et à instruire des régiments japonais. Le reste de cette colonne, qui vient de l'Ouest, a encore tout le cachet continental. Frais éclos du boulevard et de la cité, mis et déposés sur les Messageries impériales en train express de Paris pour la Chine, comme une enveloppe dans une boîte aux lettres, ces voyageurs étiquetés ont encore les habits élégants et peu pratiques, les nœuds de cravate irréprochables et les faux cols roides de l'Europe. Les autres venant de Yokohama, de Hong-kong et de Saïgon, ont au plus haut point la teinte coloniale, sous des chapeaux-cloches à melon en écorce d'aloès, et dans des vêtements flottants de crêpe de Chine. Il y a parmi eux un convoi de vingt jeunes Japonais que leur gouvernement envoie aux colléges de France et

d'Angleterre. Ils n'ont encore pris de nos mœurs que la redingote noire; elle cache deux longs sabres, et les rend fort gauches dans ce premier essai.

Mais n'y a-t-il pas quelque chose de curieux dans cette rencontre des deux grandes missions de l'Orient et de l'Occident, envoyées dans le même but, et se donnant la main à mi-route ?

La malle espagnole de Manille ne manque pas au rendez-vous, et déverse de maigres « hidalgos »; ils débarquent d'une traversée de douze jours en bottes vernies et en éperons, et reflètent les rayons du soleil, grâce à l'abondance des galons dorés de leurs uniformes. Aussi la table d'hôte dressée dans une longue galerie où se réunissent tant d'éléments divers, offre-t-elle l'aspect le plus animé et rend-elle les sons les plus polyglottes; des domestiques chinois, vêtus de blanc, et de jaunâtres Malais presque nus, passent les plats autour de la table où les nationalités des convives feraient un habit d'arlequin; tout le monde parle à la fois de toutes les villes de la terre, depuis le fleuve Amour jusqu'au cap Oomooroomoon, ces deux extrêmes de la géographie et du langage usuel; rien n'est plus comique, plus gai et plus intéressant que ce mouvement cosmopolite!

Si le quai est encombré de promeneurs aussi variés, et reproduit passagèrement l'image réduite mais conséquente d'une rade où flottent tous les pa-

villons du globe, où hier il y avait 96 gros navires et aujourd'hui 110, la ville même de Singapour, au point de vue de sa population assise, est une véritable tour de Babel : 14,000 Malais, 60,000 Chinois, 13,000 Indiens, Malabars, Klings et Bengalis, et 6,000 Arabes et Persans, y sont réunis. Chacune de ces races comporte à elle seule cinq ou six variétés de castes différentes d'origine, et la ville semble être une marqueterie bariolée, où les rues, habitées par les membres d'une même tribu, devraient porter les noms de Bornéo, Pékin, Dehli, Bénarès, Coromandel, Sinaï et Téhéran. Au centre, 5 à 600 Européens ont leurs comptoirs, et des arcades forment le « Commercial square » autour d'un bassin boueux. En dehors des transactions ordinaires de riz, de café et de cotonnades, il y a là bon nombre de marchands moins pacifiques, qui vendent des arquebuses, des carabines et des canons. Il paraît que les pirates malais et chinois sont d'excellents clients pour ces industriels. Histoire de gros bénéfices sur une pacotille d'engins de guerre, et de bonnes chasses préparées pour nos divisions navales.

Je connaissais les Malais, et leur quartier m'intéressait peu : je passe les Chinois, que je dois voir à l'aise dans leur Céleste Empire; les Bengalis, les Malabars et les Arabes m'attiraient forcément dans leurs cabanes bizarres, et j'y cherchais les reflets des pays qui ne sont pas sur ma route. Les premiers

ont la démarche grave et majestueuse, les traits réguliers, l'air martial, de grandes moustaches et des yeux superbes. Dans chacun d'eux on croirait voir un radjah de la vallée de Cachemire, sous un haut turban vingt fois enroulé de cotonnade rouge; une toge blanche leur tombe jusqu'aux genoux; après quoi reparaît la jambe couleur de bronze. C'est dans leur race que sont choisis les beaux « mandours », sorte de gendarmes factotums qui précèdent les Blancs pour les faire respecter.

Licteurs impitoyables, ils promènent sur la foule des regards hautains, et exercent une justice sommaire qui a un inexprimable cachet asiatique. Dans la première demi-heure qui suivit notre débarquement, une vingtaine de coulies qui avaient transporté nos bagages dans leurs pirogues venaient réclamer leur salaire. Les deux fiers mandours à écharpe rouge, qui gardent l'entrée de notre jardin, les croyant déjà payés, se sont rués sur eux et les ont criblés de coups de courbache qui résonnaient affreusement sur leurs torses nus. Plus les malheureux se sauvaient, plus les mandours redoublaient de vigueur. Accourant en toute hâte, j'ai eu toutes les peines du monde à faire comprendre à nos zélés trésoriers-payeurs, que nous voulions donner aux coulies une autre monnaie que celle des coups de bâton.

Les femmes malabares sont très-noires, mais pleines d'originalité avec leurs anneaux d'or dans les

narines, les lèvres et les cartilages des oreilles : je ne sais quoi de vaporeux s'échappe de leurs yeux hagards; elles sont gracieuses par nature, mais altières et farouches; après le coucher du soleil, elles mettent dans leurs cheveux d'ébène des épingles soutenant des globules de verre, où sont enfermées d'étincelantes lucioles. Quand simplement drapées en Romaines antiques, avec des étoffes blanches qui font ressortir leur visage d'onyx, elles marchent le soir sous les voûtes naturelles des bananiers, leur auréole légère promène au sein des ombres sa lumière voltigeante, et leur silhouette fugitive semble une apparition! Pauvres femmes d'une race rêveuse, elles semblent exilées ici, et ne vivent que du produit de travaux qui leur ont coûté des années.

Une d'elles me vendit un coffret de sandal, recouvert d'une mosaïque d'ivoire, de nickel et d'argent, que je trouvai charmant; je ne sais si, nouvelle Pandore, elle craignait que ce coffret ne me devînt cause de quelque douleur : car, s'inspirant sans doute d'une coutume asiatique, elle y enferma les lucioles papillonnantes qui illuminaient sa chevelure, puis elle les laissa s'envoler dans la nuit. N'est-ce pas l'image de tant d'illusions brillantes qui ne font que paraître et s'évanouir, et qu'on regretterait avec tant d'amertume, si elles ne laissaient l'Espérance?...

A côté des jardins et des huttes des Malabars, sont les « campongs » des Arabes, dont les belles figures

prêteraient à de saisissants tableaux. Leur commerce de peaux de tigre et d'articles de Paris les enrichit assez pour leur fournir de somptueux vêtements, et ils semblent les plus riches de ces parages. Nous nous promenons avec plaisir dans les rues animées de ce camp oriental, où les uniformes anglais des cipayes et des artilleurs contrastent étrangement. Comme il n'est pas décent d'aller à pied devant les Indigènes, nous prenons quelquefois un des innombrables véhicules qui sont toujours aux ordres des Blancs dans les villes tropicales. C'est une sorte de cage de bois léger, une boîte fermée, sans fenêtre, et dont toute la partie supérieure est en persiennes. un double toit peint en blanc la protége contre l'ardeur du soleil; elle est traînée par un malheureux petit poney des Célèbes; et, comme il n'y a pas de siége, les deux petits Indiens rieurs qui servent de cochers trottinent à pied à côté du cheval; l'un tient les rênes, l'autre le fouet; s'ils ont la note criarde et fort haute, un bruit de ferraille sert de basse. Leur livrée est des plus simples; c'est un ruban de quatre à cinq centimètres de large, noué aux reins; quand ils se sentent fatigués, ils viennent se reposer sur le brancard, en nous montrant leurs dents blanches et leur tête rasée, joli monticule giboyeux avec une remise au sommet; c'est une petite touffe crépue par laquelle le Prophète doit plus tard les enlever jusqu'au ciel.

Nous allons ainsi respirer dans les environs de la ville, bien peu pittoresques pour ceux qui ont vu Java! C'est de la jongle avec des cocotiers, sous lesquels s'abritent des cases misérables : tantôt notre course se dirige vers New-Harbour, où nous visitons le *Donnaï*, magnifique navire des Messageries impériales, tantôt vers les points culminants de l'île, d'où nous apercevons le détroit qui nous sépare du continent de l'Asie, et les possessions du Toumongong de Djohore. Mais, au fond, il n'y a rien à voir, rien à tenter autour de notre prison, et la chaleur nous y abat sans merci.

Seules nos soirées s'écoulent avec charme, soit au palais du Gouvernement, où nous invite le colonel Cavenagh, qui est un héros de la dernière guerre des Indes, et qui y a perdu une jambe; soit dans les jardins qui ombragent l'église catholique, où Monseigneur Beurel et le Père Patriat nous racontent avec une simplicité admirable l'histoire émouvante des martyrs des Missions de Malacca, de Bornéo et du Cambodje. Établi depuis quarante ans à Singapour, l'évêque y a construit de ses mains une charmante église, et il se loue beaucoup des protestants de l'île, qui l'ont aidé de grosses sommes d'argent. Comme je lui demandais son impression sur Java, qu'il avait sûrement dû voir, « Toutes les fois, me dit-il, que j'ai écrit au Gouverneur général des Indes néerlandaises, pour lui demander la permission de

faire ce voyage, il m'a répondu une lettre autographe dans laquelle il m'invitait à demeurer dans son palais de Buitenzorg, et m'assurait le traitement le plus cordial et le plus honorifique; mais c'était à la condition pourtant que je ne pourrais circuler dans l'île, et que je devrais m'abstenir de toute tentative de propagande religieuse; j'ai préféré m'abstenir, n'ayant pas à voyager pour d'autres devoirs que celui du sacerdoce. » Cette conversation me confirma dans mon opinion sur la restriction systématique du Gouvernement colonial en matière de religion.

Le dimanche, nous trouvons l'église remplie de Chinois et d'hommes de couleur. Ils chantent tous les litanies en langue chinoise, avec une série de tsing-tching-tsang-hong-king-sing, sur un air sautillant qui exciterait le fou rire, n'était la sainteté du lieu. Vu la diversité d'origine de l'auditoire, le savant prêtre est obligé de prêcher successivement en cinq langues différentes : chinois, malais, malabar, pigeon-english et anglais.

La seule curiosité de Singapour est le jardin d'un millionnaire chinois, arrivé ici misérable dans sa jeunesse, et devenu, grâce à son intelligence, le fournisseur des compagnies de vapeurs anglaises et françaises, des navires de guerre, et de toutes les grandes entreprises. Il s'appelle Wam-Poa. Ses salons sont bâtis sur pilotis au-dessus de petits lacs artificiels pleins de poissons rouges, et dans plu-

sieurs kiosques enluminés sont étalés des objets d'art superbes, venus du Céleste Empire. Le jardin est une sorte de ménagerie morte : imaginez des carcasses, faites de fil de fer, et représentant des crocodiles, des dragons, des canards, des dauphins, des chiens et des éléphants; des plantes grimpantes, grasses et touffues, moussues et enguirlandées, y croissent en un tissu multicolore, et les oiseaux les coupent dès qu'elles dépassent leur cage contournée; de là, sur le gazon, des animaux en verdure et en fleurs, admirablement imités. — Puis viennent des arbres travaillés, tondus et artificiellement torturés, représentant ou des monstres ou des corbeilles.

Wam-poa a aussi une ménagerie vivante, où il y a entre autres de magnifiques sujets de l'espèce porcine, portant une véritable crinière, et gardés par un porcher qui n'est autre qu'un beau singe noir. Il aime autant les orchidées que les dollars, et ce n'est pas peu dire pour un « Celestial. »

Je dois ici rendre justice aux Chinois qu'exporte leur patrie, et dont l'importation a paru nuisible aux gouvernements australien et hollandais. A Singapour, ville de transit par excellence, où les cinq à six cents Européens sont presque tous banquiers ou expéditeurs, ce sont les Chinois, au nombre de plusieurs milliers, qui leur servent de commis. Toutes les fois que j'allais chez Guthrie and C° faire couper un petit morceau de notre lettre de crédit,

je me trouvais en face de vingt-cinq clercs du Céleste Empire, en veston blanc, la plume glissée entre l'oreille et le crâne; ils parlaient l'anglais d'une façon fort compréhensible, faisaient passer la lettre par toutes les formalités voulues, et écrivaient en anglais leurs interminables additions, le tout sans une erreur, avec une politesse exquise et une merveilleuse entente du négoce. Très-certainement ils sont ici les auxiliaires puissants et souverainement utiles d'un entrepôt commercial de premier ordre. Non-seulement comme commis d'écriture, mais encore comme maîtres d'équipe et subrécargues, ils rendent les plus louables services, et la division du travail, appliquée grâce à eux, imprime un mouvement inouï à l'activité économique de Singapour.

Je crois qu'il ne peut y avoir de théorie absolue sur les immigrations de cette race; les éléments de la société première à laquelle elle s'impose doivent décider de son sort, et elle doit se soumettre au verdict des choses humaines pour être jugée, comme l'arbre à ses fruits. Ils sont bons ici, tant mieux! Mais cela ne prouve nullement qu'ils ne soient pas dangereux à Melbourne et à Batavia. Ces villes ne ressemblent en rien à ce comptoir, qui est un « quai de passe », un bureau de transbordement, sur une terre d'une étendue nulle, qui ne produit rien, où les races asiatiques seules forment une population

assise, où enfin il n'y a à sauvegarder aucun des intérêts d'une colonie. Échappant aux animosités politiques, ils n'ont plus qu'à se défendre d'un seul genre d'ennemis : les tigres. La statistique constate que ceux-ci en mangent plus de quatre cents par an, sans que l'on puisse arriver à purger la jongle de ces hôtes féroces.

L'année 1866 s'est terminée pour nous sous les lueurs d'un immense feu d'artifice. On peut dire que celle qui s'ouvre verra chaque jour cet éternel déploiement de pétards, que les races semi-chinoises affectionnent si particulièrement; à chaque pas dans les rues, depuis notre arrivée, les gamins n'ont cessé de nous lancer des fusées dans les jambes. Mais, pour la solennité, les navires de la rade se sont joints aux réjouissances de la terre ferme; les hauts mâts, comme les cocotiers, ont été resplendissants de soleils, de « moines » et de bombes; la foule en délire a suivi les oscillations d'un ballon portant un feu de Bengale qu'une brise légère a rapidement ravi; et bientôt l'étoile voyageuse s'est perdue au-dessus du rideau des grands arbres.

Pour nous, espérons que notre étoile ne nous trompera pas! Elle est là, elle brille dans l'Est sur un ciel paisible. Elle nous montre l'Europe pour l'année qui commence! Que de choses nous avons vues depuis les brumes de la Tamise! Mais en contemplant tous les jours ces populations étranges et

ces tableaux pittoresques, nous nous sommes habitués insensiblement à cette variété constante; et un voyageur qui tomberait ici comme en ballon, sans transition aucune, trouverait extraordinaires bien des choses qui ne frappent même plus nos yeux.

Pourtant, je dois vous parler d'une visite au quartier des fumeurs d'opium. Deux commissaires de police veulent bien nous promener en sûreté (ce qui serait impossible sans eux) dans la partie de la ville chinoise où ce vice est circonscrit. Nous entrons dans une baraque de bambou : une trentaine de Chinois y sont étendus sur des nattes fétides; à côté de chacun d'eux brûle une petite lampe d'huile de coco. — Les uns sont déjà endormis, couchés demi-nus à plat sur le dos, les mains ballantes et les yeux fermés. — Les autres achètent pour quatre sous, au Chinois patenté qui tient l'établissement, un petit paquet d'opium juteux et verdâtre, de la grosseur d'une pastille de menthe, et étalé sur une feuille d'étain; ils arrivent ainsi chaque soir vers sept ou huit heures, et ne sortent (s'ils peuvent se réveiller de leur torpeur) qu'aux premiers rayons du soleil. Tout excités par la pensée du plaisir qu'ils vont goûter dès les premières bouffées, ils s'installent, se tournent et se retournent, avec une physionomie de béatitude bestiale, devant la lampe aux lueurs vacillantes, et devant leur longue pipe de bambou crasseux. Chauffant au rouge une aiguille qu'ils tor-

tillent avec délices, ils l'enduisent de l'opium qui s'y agglutine, et en placent une bulle semblable à un pois sur le trou capillaire du foyer de la pipe. Alors ils s'étendent sur le dos, et font griller l'opium en l'allumant à la lampe; trois ou quatre bouffées humées fébrilement, puis refoulées en flocons opaques par leurs narines palpitantes..., et l'extase commence. Leurs yeux meurent et s'entr'ouvrent tour à tour; leurs lèvres sont pendantes; leur poitrine se soulève et se gonfle de jouissance, pour retomber sous un soupir!... Ils se pâment et s'affaissent presque inanimés; puis ils ne lancent même plus de regards inertes; mais des yeux blancs, horribles, convulsifs, demeurent fixés sur la lampe blafarde. la pipe de bambou roule à terre, et l'homme ravi par l'hallucination gît là, comme un cadavre sordide, dans ce cimetière d'une nuit, sous le brouillard épais et funèbre du poison.

Oh! je ne saurais vous dire l'impression affreuse que m'a causée la vue de cette salle, où l'immonde prostration de cinquante êtres humains n'empêche pas de nouveaux clients d'entrer pour suivre leur exemple. La fumée âcre nous aveugle, l'odeur nauséabonde nous soulève le cœur! Et c'est là, dit-on, que ces dégradés, ces pourris, viennent chercher les rêves enchanteurs du paradis! Non, c'est le plus vil abrutissement qu'ils y trouvent. — On nous montre là de jeunes Chinois de vingt ans,

déjà décharnés comme des squelettes, et usés jusqu'à la moelle des os par ce vice, qui ne leur laisse même plus deux années à vivre! L'habitude les a tellement endurcis, que tandis qu'un novice ne fume que pour huit ou douze sous dans toute une nuit, eux peuvent absorber pour la somme d'un dollar[1]. Tous les soirs, ils reviennent; car il leur est devenu absolument impossible de digérer une nourriture quelconque le jour, s'ils n'ont aspiré pendant toute la nuit la fumée du poison! Ils fument pour vivre, mais ils en meurent!

C'est là une des hideuses et caractéristiques curiosités de la race chinoise! Les voyez-vous, ces corps moribonds, se saturant de pâmoisons enivrantes dans ce taudis putride, ces silhouettes de bras tremblants cherchant à rallumer une pipe demi-éteinte à une lumière mourante, ces doigts crispés qui les retiennent à la natte sur laquelle ils se vautrent, ces yeux blancs, cette sueur soudaine qui ruisselle sur leurs torses où les côtes sont marquées en saillie, et ces têtes renversées, tendant une gorge froide, d'où s'échappe une dernière bouffée vénéneuse!..... Et voilà l'ignoble mais suprême bonheur d'un peuple! En voyant un singe qui gambadait gaiement sur le bureau où se tient la comptabilité de ce vil plaisir, il me semblait que c'était, dans cette assemblée hideuse, l'être le plus humain, le seul qui eût sa raison!

1 La valeur d'un dollar varie de 4 fr. 90 c. à 5 fr. 30 c.

De pareils bouges, il y a tout un village! La ferme de la vente de l'opium, concédée par le Gouvernement à une grande entreprise chinoise, rapporte plus de 100,000 francs par mois; avant la réglementation qui la localisa, et qui punit des amendes les plus élevées le délit d'infraction en dehors des limites prescrites, chaque case de Singapour était aussi odieuse que celle où nous avons été ce soir! Mais cette demi-mesure, qui restreint les ravages du vice, ne lave point les Chinois d'une tache épouvantable, et ne disculpe pas l'Angleterre du plus flétrissable des commerces. Certes le sang bouillonne quand on pense que les instincts du peuple asiatique sont aussi bas et aussi maudits; mais ce n'est pas une nation chrétienne et civilisée qui devrait, marchande sans scrupules, fournir à un client si méprisable un débit aussi pestilentiel. La fameuse guerre de l'opium a marqué dans l'histoire une page navrante pour les honnêtes gens! Et si la consommation annuelle des exportations de l'opium indien fait le plus beau revenu de la plus grande colonie du monde, elle fait aussi le malheur d'un peuple de quatre cents millions d'âmes, celui du Céleste Empire. Mais supprimez l'opium, et l'Inde s'arrête! — On a voulu, comparant le commerce de l'opium à celui de nos eaux-de-vie européennes, et signalant pour les deux l'action inoffensive de la petite dose, les désastres de l'excès, en déduire l'égalité et la légalité. Mais il y a cette dif-

férence immense que le délire de l'opium est irrésistible, et la mesure dans l'ivresse qu'il procure impossible à garder : celui qui en a goûté ne s'en rassasie que quand il en meurt.

Il fallait, pour nous remettre après un pareil spectacle, plus que l'air vivifiant et la fraîche température de la nuit. La police nous mène donc à un théâtre chinois, grand échafaudage de bambou; on nous fait courir les coulisses, où une centaine d'acteurs achèvent de se barbouiller la figure en couleurs écarlate, bleue, jaune, blanche et argentée : le maquillage est ici une solide peinture en plusieurs couches. Mais je m'aperçois que je ne voulais vous parler de Chinois qu'en Chine, où ils doivent être encore bien plus Chinois; et, passant un spectacle inouï, je vous raconterai seulement que la fin de la soirée tourna au tragique : en allant des galeries du paradis d'un théâtre à l'autre, et en grimpant d'échelle en échelle, nous prenons une terrasse extérieure d'où quelques Chinois, s'accolant à nous par bienveillance, nous montrent, par une fenêtre dérobée, un souper où deux cents de leurs compatriotes des deux sexes manœuvrent quatre cents bâtonnets, pour manger des compotes verdâtres. Soudain, pouf! un bruit sourd se fait entendre à soixante pieds au-dessous de nous, dans le vide et l'obscurité. Nous sommes côte à côte, le Prince et moi. « Fauvel, êtes-vous là? » est notre premier cri. Il est à trois mètres

de nous, et il répond. Nous aurions entrevu le ciel, qu'une pareille joie ne nous aurait pas davantage rendu la vie. Nous sommes donc saufs tous trois, mais c'est un Chinois de nos guides, marchant à un pas derrière moi, qui vient de tomber la tête la première, de près de soixante pieds de haut, jusque sur le carreau d'une ruelle. Notre terrasse, étroite d'un mètre, n'a pas de parapet. Nous l'ignorions, et forcément, par la nuit noire, ce malheur devait arriver à l'un de nous! Nous descendons en toute hâte, et trouvons le pauvre diable broyé et mourant sur la pierre. Nous donnons de l'argent et ordonnons qu'on le porte à l'hôpital; la foule s'ameute et hurle; elle ne demande qu'à attribuer la catastrophe aux « chiens de l'Occident » et à les assassiner! Nous revenons au pas de course, police en tête, et il est temps. . . .

. . . .

Le « settlement » de Singapour me paraît un des types les plus complets et les mieux dessinés d'un comptoir indien. Une prise de possession plus ou moins légale, contestée à coup sûr, mais par ceux qui la jalousent, et non par ceux qui en sont victimes; plus ou moins morale, mais admise comme le sont toutes les spoliations coloniales; une position exceptionnelle au point de vue commercial, basée sur le point où se concentrent les transactions d'une moitié de l'Asie, avec l'autre moitié et avec l'Europe; une importance immense donnée à un

îlot qui ne produit rien et ne manufacture rien, mais par ce seul fait que le drapeau anglais y a été planté; des principes économiques contraires dans l'origine à ceux de tous les ports voisins dans un rayon de deux mille lieues, mais démontrant de tels avantages qu'ils changèrent les lois des centres commerciaux environnants; enfin une transformation graduelle dont le point de départ est le fort commandé par un lieutenant-colonel, et dont le terme sera une autonomie australienne : tels sont les grands traits qui, en moins de cinquante ans, marquent la physionomie originale de cet îlot sauvage de jongle déserte, devenue la clef obligée de l'extrême Orient. Mais quand même ce comptoir viendrait à péricliter — ce qui est impossible — et à perdre l'influence dominante qu'il n'a cessé d'exercer sur un commerce immense, Singapour a déjà justifié d'une façon saisissante les vues profondes qui ont présidé à sa création. Quand le corps expéditionnaire anglais destiné à la guerre de Chine vint à passer tout près d'ici, à Anjer, lord Elgin était à Singapour, dans le « bungalow » du Gouvernement, qui a fait place aujourd'hui au Fort Canning. Un soir, la nouvelle lui arriva que la grande révolte avait éclaté dans l'Inde : en proie à une émotion poignante, pendant toute la nuit il tint conseil en ce lieu mémorable, et dès l'aube, fort d'une décision capitale, il prit sur lui la respon-

sabilité d'envoyer aux Indes les troupes destinées à la Chine, et il lança cet ordre à jamais fameux qui fit mettre à la flotte anglaise le cap non sur Canton, mais sur Calcutta! A la prompte décision de cet homme de génie, et à la merveilleuse position de Singapour comme centre stratégique, a donc été due la conservation de l'empire des Indes pour l'Angleterre.

Longue de vingt-cinq milles et large de quatorze, présentant une superficie de deux cent six milles carrés, l'île de Singapour resta jusqu'en 1818 le refuge de quelques tribus malaises, perdues dans la jongle impénétrable : elle ne paraissait pas moins insignifiante que ces innombrables îlots de corail vus par nous depuis le détroit de Torrès jusqu'à la première pointe du continent asiatique. Celle-ci, qui n'est autre chose que la presqu'île de Malacca, constituait le royaume de Djohore, dont le Bandahara, chef des Insulaires singapouriens, était le vassal. — Mais au moment où elle perdait le magnifique empire territorial de Java, l'Angleterre songea à garder un pied dans l'archipel malais, et grâce à la clairvoyante tactique de Sir Stamford Raffles, l'ex-Gouverneur de la colonie perdue, elle voulut à tout prix sauvegarder sa prépondérance là même d'où les traités l'expulsaient, et y *créer* un empire moral, s'il se peut dire, en prenant pour pivot matériel cette île de Singapour qui n'était rien, mais qu'une idée

pouvait appeler à jouer un rôle immense. Cette idée, c'était d'en faire un *port franc*, le seul sur la grande route de la Chine.

Sir Stamford Raffles, esprit énergique et habile, admirablement apte aux questions coloniales et aux intrigues de l'Orient, planta sans autre forme de procès le pavillon anglais sur l'île, où les tigres seuls protestèrent d'abord; puis il proposa un traité au Sultan et au Toumongong de Djohore. — Les Hollandais de leur côté achetèrent Rhio pour une somme immense : alors les Anglais ripostèrent en achetant Singapour, moyennant 161,000 fr. donnés au Sultan avec une rente viagère de 78,000 fr., et 130,000 fr. donnés à son vice-roi le Toumongong, avec une rente viagère de 42,000 fr.

Cela semble la chose la plus simple du monde, mais la scène se passe en Orient, et voici ce qui arriva. Le Sultan de Rhio, Abd ul Rahman Schah, dans son traité de vente de Rhio aux Hollandais, à raison de 8,000 fr. par mois, avait prétendu aussi vendre Singapour, dont il s'affirmait possesseur aussi bien que le Sultan de Djohore. Vous voyez d'ici les Anglais disant aux tribus malaises de Singapour : « Voulez-vous être mangées à la sauce d'Hassan Schah, fils du Sultan de Djohore? » et les Hollandais s'écriant : « Voulez-vous être mangées à la sauce d'Abd ul Rahman Schah ? » Mais sans leur laisser le temps de répondre : « Nous ne voulons pas

être mangées », Sir Stamford envoya un navire chercher Hassan Schah, qui vivait dans l'obscurité, et le faisant proclamer Sultan véritable par le Toumongong et le Bandahara, il lui fit signer le contrat. Et voilà pourquoi Singapour est anglais!

Il y a dans les prises de possession aux Indes quelque chose des tiroirs d'une machine à vapeur, et un jeu de frottements, de tâtonnements, de pressions et de soupapes, grâce auquel la vapeur finit toujours par s'infiltrer, pour mettre en mouvement tout un engrenage inerte jusqu'alors. Ce mouvement imposé aux populations qui possèdent un sol, est justifiable en ce sens qu'il est pour leur bien; et si le droit strict des premiers propriétaires est ainsi violé, s'il n'est pas équitable d'user, dans ces mascarades politiques, d'ombres de prétendants, comme d'instruments indispensables, de s'immiscer au démêlé du Radjah faible contre le Sultan fort, pour arriver à les affaiblir tous les deux et à rester seul possesseur, je dois reconnaître qu'il y a évidemment là plus que la part du lion et le droit du plus fort, mais bien l'effet de cette loi humaine qui oblige les races asiatiques à courber le front devant les races supérieures : leur commune prospérité est à ce prix. Une seule chose alors me chagrine, c'est que nous n'ayons pas, nous Français, planté quelque drapeau tricolore dans cette passe entre l'océan Indien et la mer de la Chine : car si nous avions une

guerre dans laquelle l'Angleterre et la Hollande se donneraient la main contre nous, nous n'aurions pas un point où nos escadres pourraient se ravitailler ; tandis qu'en face de la domination hollandaise sur tout l'archipel malais, l'Angleterre a échelonné trois entrepôts, Penang, Malacca, et Singapour (le long de la presqu'île qui domine les « Détroits »), nous aurions la route coupée vers notre vaste colonie de la Cochinchine; elle est merveilleusement choisie et destinée au plus grand avenir, il est vrai, mais elle prouve bien que nous n'avons pas plus que les autres des scrupules philanthropiques pour user du droit du plus fort, appuyer des Radjahs prétendants, et nous imposer aux populations de l'Asie. Il nous faudrait donc un Singapour français; car notre cœur se serre en trouvant partout des Gibraltar.

Depuis le jour de sa fondation, le « settlement » britannique a fait d'incroyables progrès. Il n'a point d'étendue, il est vrai : il ne produit que quelques sacs de poivre, et quelques outres d'huile de coco; il ne perfectionne en rien ce qu'il exporte; il ne rend en rien plus «marketable» — plus propres au marché — les marchandises qui y stationnent en transit. D'où lui vient donc sa fortune? Ah! c'est qu'à une époque où les Hollandais, tout autour de là, tiraient leurs principaux revenus des taxes d'exportation, et où la Compagnie des Indes orientales avait, elle aussi, le même système, Sir Stamford Raffles en déclarant

Singapour *port franc*, y amena non-seulement tous les navires de commerce des îles voisines, mais encore toutes les épices que monopolisait alors la Hollande ! Il porta par cette seule déclaration un tel coup au commerce de la « Maatshappij » hollandaise, que pour attirer de nouveau des vaisseaux dans ses ports, elle dut diminuer de beaucoup ses taxes exorbitantes, et même déclarer aussi une demi-douzaine de franchises. Mais aucune position géographique n'est comparable à celle qu'a choisie l'homme d'État anglais, et voici qui le prouve.

Le commerce de transit était égal à zéro en 1818 ; il atteignait déjà 53,750,000 fr. en 1823 ; de cette époque à 1863, les entrées ont monté de 30,000,000 à 162,500,000 fr., et les sorties ont passé de 23,750,000 fr. à 137,500,000 fr. Si une force morale pouvait être évaluée, que de milliards représenterait l'influence anglaise répandue de ce centre par les 1,279 navires, jaugeant 471,000 tonneaux, qui vont chaque année la porter aux populations de l'Asie, comme s'ils étaient les rayons multiples d'un phare unique ! Les îles environnantes envoient d'abord au comptoir britannique quelques caboteurs ; l'année d'après, quelques navires ; puis, prenant leur essor, elles correspondent directement avec Londres. Mais l'archipel est si riche, que lorsqu'un port vient à manquer pour approvisionner Singapour, un autre le remplace, naissant à la vie commerciale stimulée

et fécondée par la reine des mers. Il semble qu'elle fait pour les producteurs asiatiques comme pour ses colonies : elle protége leur enfance, elle leur enseigne la langue des affaires, elle guide leurs premiers pas, et active leurs besoins; dès qu'ils sont adultes, elle les laisse à eux-mêmes; et alors, de leur plein gré, ils nouent avec elle des relations qui créent leur propre grandeur, en apportant un modeste contingent sur le marché de Londres.

Mais, à Singapour, il y a plus qu'un bureau de répartition entre les contrées avoisinantes qui s'ouvrent au commerce, comme Siam et Bornéo; sa position centrale entre Calcutta, Burmah, Java et la Chine, en fait un entrepôt destiné à équilibrer toutes les variations économiques de l'Orient. On y envoie de Londres des marchandises destinées à la Chine, au Japon, à Java ou à Siam : une fois arrivées, elles sont, de là seulement, dirigées vers le port où la demande est la plus forte. Il en est de même pour le riz et l'opium de l'Inde : si les prix sont bas en Chine, on expédie sur Java et *vice versâ*.

Il est vraiment intéressant de passer quelques heures sur les quais de Singapour et de suivre du regard le mouvement des productions du monde entier; les barques et les coulies innombrables sont employés au transbordement ou à l'emmagasinage. L'Angleterre envoie surtout des cotonnades, des armes et du fer; l'Amérique, de la glace; l'Australie,

des chevaux et du charbon; l'Inde, du blé, de la gomme et de l'opium (dont une valeur de 1,500,000 francs est consommée à Singapour même); la Chine, de l'or, du thé, du camphre, de l'alun; la Cochinchine, du riz; Manille, du tabac et du sucre; les îles hollando-malaises, de la gutta-percha, du charbon; les Célèbes, du bois de sandal et des nids d'hirondelles. Ce brillant ensemble a fait pâlir l'éclat de Batavia et réduit Saïgon à n'être qu'un tributaire de Singapour.

Mais si tant de beaux résultats ont été acquis en moins de cinquante années, il ne faut pas croire pourtant que les colons anglais de Singapour se considèrent à l'apogée de leur fortune. Le « settlement », faisant partie des possessions de la Compagnie des Indes orientales, n'était que la dépendance d'une dépendance jusqu'en 1858, époque à laquelle la Compagnie résilia ses pouvoirs entre les mains du ministère des colonies. Il est encore aujourd'hui régi par le Gouvernement du Bengale. Quoique les Gouverneurs et les Conseillers nommés par la couronne aient toujours été des hommes équitables et supérieurs, Singapour veut aujourd'hui s'affranchir des liens qui le retiennent aux Indes, et qui, en retardant ses rapports matériels, entravent encore beaucoup tout l'essor de son économie. Je suis persuadé que le temps n'est pas éloigné où cette salutaire scission s'accomplira, et où un conseil *élu* dans

le « settlement » par les Résidents européens (un parlement local), donnera une impulsion nouvelle à une aussi admirable création. Quand le revenu d'un Comptoir est basé sur le système des fermages comme celui-ci, on ne juge bien que *sur place* des poids variables qu'il faut placer et déplacer dans les plateaux de la balance, pour les équilibrer.

IX.

LE CHOW-PHYA.

Départ pour Bangkok. — Navigation sur un navire siamois. — Un banc de poissons dans la machine. — Aspect scintillant des pagodes de faïence. — Costume léger des Siamoises. — Où chercher un gîte?

10 *janvier* 1867. — *En mer, golfe de Siam, à bord du* Chow-Phya. — Le vapeur introuvable a fait une courte apparition dans la rade de Singapour; nous avons immédiatement couru au bureau — lisez : taudis malsain — de l'armateur chinois, et nos billets d'aller et retour nous ont été délivrés sur parchemin bariolé, à raison de mille francs par tête. — Pour un trajet total de dix-sept cents milles, sur un caboteur de dernier ordre, c'est un joli prix; mais lorsqu'on va dans les États du grand Roi, que ne payerait-on pas?

Nous nous sommes embarqués le 5 au soir, au milieu du désordre le plus affreux, et l'hélice n'avait pas encore donné deux cents tours, qu'il fallait stopper, et faire un signal au ponton de police. Les cipayes appelés durent emmener sous menottes notre second, qui, soit devenu fou, soit resté ivre-mort, se ruait sur les hommes d'équipage et leur cassait sur les reins un des bâtons du cabestan. Le

Jasmin, navire français, salua le Prince en baissant trois fois son pavillon, et Singapour se perdit dans l'ombre.

Depuis lors, notre coquille de noix n'a cessé de « rouler » d'une façon épouvantable dans les chocs de ces vagues incertaines, confuses et clapotantes des mers de Chine.

Singulier, dangereux et fétide navire que ce *Chow-Phya!* Le pont étroit est encombré de ballots hauts comme de petites meules de foin, et vous pensez si le roulis les promène dans tous les sens; la coque est chargée de fer à couler bas, et si mal arrimée de l'arrière, que, lorsque nous sommes bercés par une houle ordinaire, ce n'est point l'écume et la crête des vagues, mais bien la lame verte elle-même qui embarque par-dessus le couronnement. Aussi la roue du gouvernail est-elle juchée au centre, sur une large passerelle, sorte de pont sur pilotis, d'où nous dominons un marécage de charbon, de tonneaux, de sacs de riz qui gonflent et de caisses qui surnagent.

L'équipage est chinois ; il se compose de quarante-deux hommes ; et dès que le vent a assez obliqué à l'Est-Nord-Est pour nous permettre de faire de la toile, ç'a été fort amusant de voir les pantins à longue queue grimper dans la haute mâture sans échelles de corde, mais en escaladant les haubans et galhaubans, qu'ils tiennent serrés entre leurs

doigts de pieds cramponnés, comme s'ils étaient des écureuils.

Ce sont aussi des Chinois qui nous font la cuisine : deux marmitons huileux et puants nous donnent des décoctions de poisson moisi, d'œufs verdâtres à embryons de poulet, et d'huile de coco nauséabonde, que le poivre rouge parvient seul à faire avaler ; le garde-manger est une caisse attachée sur la passerelle contre la boussole, et dans laquelle il y a pêle-mêle des oignons, des oranges, du lard, des ananas et des œufs entr'ouverts par le roulis, le tout en une omelette flottante et de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Le reste de ce bateau incroyable est à l'unisson. Non-seulement il n'y a pas une cabine, pas un trou, où l'on puisse se réunir pour manger, mais il n'y a même pas une table à bord ! Donc, deux fois par jour, le régal est déposé sur la claire-voie, au milieu du pont, et nous nous rangeons contre elle, en « évitant », en pliant obliquement nos trop longues jambes. Chaque lame qui brise « par le travers », nous inonde et inonde en même temps plats et assiettes, dont le contenu devient une boisson d'eau salée ; de plus, les rafales balayent nos cuillers, qui arrivent toujours vides à notre bouche, tandis que, de voisin à voisin, on s'asperge de liquides graisseux ! Seul notre aventurier de capitaine, un type de «pirate étoilé» des mers malaises, trouve cela charmant et rit de bon cœur.

Nous avons pour compagnons un commerçant anglais de Siam, la femme du docteur du Consulat anglais et ses deux filles, la vieille Française du Minister Franzen van de Putte avec son chat agaçant, et un jeune baby asiatique que nous a confié, comme à des pères nourriciers, Monseigneur Beurel. Ce baby se nomme « Ludovic Lamache ». Nous le dorlotons de notre mieux pour le remettre à son père, ancien maître-coq d'une corvette française, actuellement instructeur et généralissime des armées du Roi de Siam. L'enfant a la couleur jus de pruneau de la nymphe du pays que l'illustre militaire s'est donnée pour moitié. S'il n'avait pas un joujou à sonnettes bruyantes et un estomac des moins marins au moment même du repas, il serait délicîeux. Tout en gardant le petit, je vous écris sur mes genoux, me tenant de mon mieux en équilibre malgré le roulis, grâce à un pliant qui décrit des paraboles régulières sur les couches de graisse de la passerelle ; de plus, il y a une telle population de fourmis blanches que j'ai dû m'entourer d'une circonvallation de poudre insecticide ; car il faut être venu dans ces parages pour se figurer les souffrances qu'infligent les morsures cuisantes et atroces de ces petits ennemis, dont la tête reste toujours dans la peau.

Voilà cinq jours que nous menons cette originale existence : quant aux nuits, le sommeil les fait pas-

ser vite; et quoique le serein et la rosée soient frais et malsains sur le pont, nous préférons y grelotter, en nous roulant dans nos manteaux qui sont mouillés, jusqu'à cinq heures du matin : à midi on étouffe de chaleur.

Mais tout cela est un paradis en comparaison des trois cents passagers, Malais, Chinois et Arabes, qui sont à l'avant et à l'arrière, empilés par grappes sur des îlots de marchandises, au-dessus du va-et-vient de l'eau qui embarque. Ils fument de l'opium et jouent aux dés : ce sont les deux vices caractéristiques de leurs races, et comme ils sont fortement taxés à terre, on s'y adonne avec un indicible bonheur sur l'eau. Cette fourmilière humaine, dont émanent des odeurs délétères, est criarde, dégoûtante et peureuse. A chaque grosse lame, tous se mettent à hurler comme si nous allions sombrer; puis ils chantent le Coran, se grisent et se battent.

Parmi eux il en est un qui est un grand personnage : le capitaine lui permet de venir fumer son cigare sur la dunette. C'est Naï-Poun, un Prince siamois, qui rit toujours, quoique son histoire soit fort triste. Il faisait partie de l'ambassade que le Roi de Siam a envoyée à Paris pour porter les produits de son royaume à l'Exposition. Ils étaient cinq commissaires, et le Roi leur avait donné à chacun 25,000 fr. à dépenser en France pour faire honneur à son nom. En attendant pendant huit jours à Singa-

pour la malle pour l'Europe, notre envoyé extraordinaire a tout dépensé en joujoux d'enfants, en pertes au jeu, en soupers, etc., etc. Enfin, radieux de ses succès, il a trouvé moyen d'insulter le Consul de Siam, si bien que ledit Consul a laissé les quatre autres continuer leur route vers Paris (quoiqu'ils aient aussi abusé de leurs appointements), mais il a renvoyé le pauvre Naï-Poun à son Roi. Le capitaine ne cesse de lui faire une plaisanterie du dernier goût, en lui disant que son seigneur et maître va sûrement lui « couper la tête », et en simulant sur le bastingage tout le cérémonial de la guillotine. Mais Naï-Poun oppose le rire asiatique aux sarcasmes britanniques, et croisant ses jambes, il prend un plaisir immense et enfantin à refouler ses bouffées de tabac en couronnes régulières et vagabondes, que la brise emporte comme de petites auréoles bleuâtres.

Tel est l'ensemble du mode de communication que nous avons été assez heureux pour trouver entre Singapour et Siam. Notre armateur chinois doit faire de magnifiques bénéfices : nous avons des piles de sacs jusque dans les canots de sauvetage, et le tout est taxé à des prix si exorbitants que le fret de ce navire de 400 tonneaux, pour une traversée de six jours, s'élève à 128,000 fr. — Il faut le dire, ces régions inconnues et d'un autre âge sont la proie des aventuriers, qui y règnent en maîtres.

Ce soir nous approchons de la terre par un splendide coucher de soleil, qui éclaire de ses rayons de pourpre les groupes des îles Koh-Kwang-Noï, Koh-Luem, Koh-Kran et Koh-Ryn. Nous distinguons dans ces îles des grottes sombres et des cavernes de corail, où la lame se brise : au Nord se dessinent les côtes basses et marécageuses du royaume.

11 *janvier*. — A l'aube nous profitons du flux pour franchir la barre de la grande rivière qui se jette dans le golfe, le Me-Nam-Chow-Phya; à marée basse, elle n'est couverte que de trois pieds d'eau. Cette crête de sables et de bourbes est marquée à perte de vue par une estacade de bambous, semblable à une ligne angulaire de fortifications, à laquelle s'appuient les immenses filets des pêcheurs siamois. Nous gouvernons sur une passe de cinquante mètres, laissée comme une porte ouverte vers les eaux assiégées. Mais il paraît que la battue aquatique a été merveilleuse, et que des millions de prisonniers veulent sortir par le détroit que nous franchissons. Soudain la machine stoppe net, sans commandement préalable : grand branle-bas à bord, ébahissement et interrogations anxieuses des trois cents Indigènes. — Avons-nous touché quelque roc, et allons-nous échouer? — Nullement; c'est tout un banc de poissons qui est en train de se faire aspirer par la prise d'eau de la machine, et qui est engagé comme une

glu vivante jusque dans les tuyaux et les soupapes. C'est du fretin de sardines, blanchaille téméraire! Vous pensez s'il a fallu faire jouer les sondes, et renverser les tiroirs, pour remettre la machine en marche. Nous avions déjà baptisé le *Chow-Phya* de chaudron : en faisant frire les petits poissons dans sa machine, il justifiait pleinement son surnom.

Peu à peu, les rives plates du Me-Nam se resserrent, et, lui laissant encore une largeur de huit cents mètres, elles nous déroulent sous les yeux des marécages de palétuviers qui semblent bien malsains. Ce n'est pas ici qu'il faut venir chercher la belle nature. Impossible de rien voir de plus étouffé, de plus humide, de plus impénétrable. En avançant vers le Nord, les rizières inondées à sept et huit lieues de chaque côté remplacent les palétuviers, et le mirage seul rend quelque peu pittoresques des oasis de bananiers et de cocotiers. En revanche, le fleuve est couvert de grues blanches, d'ibis blancs ou rouges, de martins-pêcheurs aussi grands que des corbeaux, tout étincelants sous le soleil. Le plus beau est le « karien », couleur gris d'argent avec le cou noir et la tête écarlate ; sa taille est plus qu'humaine. Les Siamois les vénèrent; ils croient que les âmes des Bouddhas transmigrent dans ces oiseaux à la dix-septième incarnation, et surtout dans les blancs; jamais ils ne les tuent. Il en est de même pour les âmes de leurs parents, et nous n'ose-

rions pas tirer sur un serin, de peur d'être condamnés pour homicide sur la personne du grand-père ou de l'oncle d'un Siamois.

A onze heures, nous jetons l'ancre devant la première bourgade siamoise, à Paknam. Le capitaine descend à terre pour faire ses déclarations au mandarin de céans, lui payer pour la cassette du Roi des droits de douane qui sont de trois pour cent de la valeur, et déposer les canons du bord. Un navire qui passerait cette limite sans désarmer, serait prisonnier du Roi : de plus, si la déclaration du chargement n'est pas minutieusement exacte, les mandarins douaniers infligent une première amende de deux mille quatre cents francs, et le procès total s'élève au triple. Ce premier aperçu de l'administration du grand Roi prouve qu'il ne dédaigne pas le système protecteur, et qu'il y a bien loin de Singapour à Siam. — Pendant les démêlés de l'autorité avec notre capitaine, nous admirons une pagode sortant du milieu du fleuve comme une île resplendissante. C'est un assemblage de maçonnerie toute blanche, une grande cloche de deux cents pieds de haut, surmontée d'une aiguille droite et d'une famille de petites cloches semblables éparpillées sur l'eau. Autour d'elles serpentent des pirogues lilliputiennes : elles n'ont pour mâture, voilure et gréement, qu'une grande feuille de bananier verdoyant, tenue en main par le pêcheur accroupi. La

brise légère les fait glisser sur l'eau, contre le courant, et leur flottille offre l'aspect à la fois le plus primitif et le plus coquet.

Nous remontons le fleuve pendant trois heures. Voici à gauche des forts désarmés, des batteries rasantes, envahies par les herbes et les lianes : c'est la « dutch folly », la « folie hollandaise », vestige de la tentative malheureuse que fit, il y a un siècle, le Maatshappij pour créer ici un autre Java. — Voici à droite des hangars longs de six cents mètres et recouverts de feuilles de palmier : ils protégent « la chang-kou-ta », la chaîne sacrée. Elle est formée de plusieurs centaines de gros madriers de bois de teck, de deux pieds carrés de section, reliés entre eux par d'énormes anneaux de fer : le tout est destiné à la défense du fleuve. Les Vauban siamois sont convaincus qu'en jetant cette chaîne en travers du fleuve, ils arrêteraient les canonnières européennes. Au moment où nous dépassons ce moyen de défense mérovingien, nous voyons que le Roi compte aussi sur des engins plus modernes : nous croisons une des trente-quatre canonnières de sa flotte, portant la longue flamme dorée et le pavillon écarlate sur lequel est dessiné l'Éléphant blanc. Je dis le Roi, et non les Rois ; car il n'existe plus qu'un seul des deux Rois réglementaires de Siam, unis auparavant par la Charte asiatique, comme les frères si célèbres le sont par un tissu

membraneux. Il y a dix mois qu'est mort le Roi n° 2 : c'était le protecteur de la marine, et il portait l'uniforme de nos capitaines de vaisseau.

Les navires qu'il s'était donnés sur sa cassette particulière (expression aussi élastique et inouïe en Asie qu'en Europe) sont à l'ancre, échelonnés tout le long de notre route. Pauvres navires aux formes élégantes, corvettes et avisos de guerre; leurs mâts maintenant tombent « en chiens de fusil », leurs coques privées de peinture s'éventrent, leurs canons se rouillent, et leur cale se pourrit! Ainsi le veut, paraît-il, la coutume siamoise, aussi bien pour le plus grand seigneur du royaume que pour le plus pauvre fellah! Aussitôt qu'il meurt, tout ce qui lui a appartenu personnellement doit mourir aussi, dans l'abandon sacré, par la destruction du temps. Le Roi marin qui a été enlevé à l'adoration des Siamois, passa sa vie à se bercer d'un rêve : il serait mort heureux, trois fois heureux, s'il avait pu aller jusqu'à Singapour avec son escadre! Mais s'il était un Jean-Bart d'eau douce, les tritons du golfe lui étaient hostiles, et toutes les fois qu'il partit pour cette glorieuse expédition, il dut revenir avec le gros chagrin de n'avoir pu trouver l'île anglaise!

Plus heureux que lui dans le voyage inverse, nous apercevons enfin, au-dessus des cocotiers et des palmiers du rivage, les flèches élancées et les mi-

narets lointains de Bangkok, la capitale du royaume de Siam! La verdure marécageuse, refuge des crocodiles et des serpents, fait place aux pilotis des huttes de bambou, et l'entrée des faubourgs est marquée par de grandes terrasses et des forts de bois. Là seulement Naï-Poun cesse ses éternels éclats de rire : une pâleur livide envahit sa face jaunâtre; ses yeux larmoyants témoignent une crainte affreuse. Comme nous faisons remarquer ce fait au capitaine, il nous explique que ces forts sont les kiosques de plaisance de Sa Majesté, où une courte opération fait passer l'âme du patient dans la cervelle d'un moineau blanc. Pauvres sujets qui ont offensé le Roi, voilà leur « coupe-teste »! Voilà qui, en raison directe du carré des distances, glace pour notre ami coupable le retour au pays natal et au sein de sa famille. Il aura vite fait son voyage d'Asie en Europe... et dans un autre monde encore!

Derrière un coude du Mé-Nam (la mère des eaux), la ville de Bangkok apparaît tout entière! Je ne crois pas qu'il y ait au monde un spectacle plus grandiose et plus saisissant. Sur un espace de plus de huit milles, la Venise de l'Asie étale toutes ses merveilles. La rivière est large et majestueuse; plus de soixante gros navires y dorment sur leurs ancres : les rives sont formées par des rangées de plusieurs milliers de maisons flottantes, dont les toits aux formes bizarres s'alignent régulièrement,

et dont les habitants aux vêtements de couleurs voyantes apparaissent à fleur d'eau. Sur la terre ferme qui domine cette première ville d'amphibies, la cité royale s'étend avec ses murailles crénelées et ses tours blanches : des centaines de pagodes élèvent vers le ciel leurs flèches dorées, leurs dômes multiples tout émaillés de faïences et de cristaux resplendissants, leurs dentelures vernissées et sculptées à jour. C'est un horizon tout entier, à droite et à gauche, de toits en miroiterie, à cinq et six étages, de clochers de maçonnerie gigantesque dont le revêtement scintillant éblouit les yeux, et d'aiguilles audacieuses hautes de cent cinquante ou deux cents pieds, qui indiquent les palais du Roi, palais reflétant tous les rayons du soleil comme un prisme immense. Il nous semble que nous avons devant nous un panorama de cathédrales de porcelaine!

Cette première vue d'ensemble sur la Venise orientale dépasse tout ce que nous pouvions espérer dans nos rêves de voyageurs. Il nous tarde de parcourir en gondole ces canaux animés, qui sont les boulevards de la ville flottante, et où le mouvement, l'animation, les cris nous semblent étourdissants. Et ces palais du Roi, et ces pagodes sacrées, pourrons-nous les visiter?

Nous avions beaucoup entendu parler, à Singapour, de Bangkok et de tout ce qui s'y passe en

matière politique : nous savons que nous y tomberons comme en un volcan.

L'extension du protectorat de la France sur le Cambodje, auparavant tributaire de Siam (ce qui a magnifiquement arrondi nos possessions cochinchinoises aux dépens de nos voisins), des traités enfreints récemment par le grand Roi, des frontières en litige, des lenteurs et des mensonges asiatiques, quelques coups de pied européens placés dans une partie peu diplomatique, voilà qui a établi entre le gouvernement siamois et la France, mais surtout entre les ministres du Roi et notre consul, une hostilité des plus aigres, habilement exploitée par le consulat anglais. Ne pouvant, hélas! recourir au premier, et dans cette circonstance ne voulant pas nous adresser au second, qui serait enchanté de faire mousser, aux yeux des Siamois, sa protection pour un prince, et de nuire ainsi à l'influence française, où donc porter nos premiers pas, et où chercher un gîte pour la soirée?

Mais voici, sur la rive gauche du fleuve, une église et la croix des missionnaires! A cette porte, qui ne sait point se fermer à l'exilé, nous irons frapper, et ce pavillon neutre et digne, français quand même, nous abritera sûrement!

Résignant alors nos fonctions de nourrice, nous remettons le jeune Ludovic Lamache au commandant des troupes royales, et nous sautons dans une

des innombrables gondoles qui nous entourent, en dirigeant par gestes nos rameurs vers le clocher de la Mission. Il nous faut lutter contre la marée montante, et nous mettons près d'une heure à faire ce trajet. Alors tous les détails de la ville flottante nous sont révélés, tandis que nous en parcourons les rues, — non, les canaux, — entre les maisons peuplées, dont chacune est une petite île. Nous croisons ou dépassons des milliers de pirogues légères, qui sont les fiacres et les omnibus de Bangkok : la pagaie oscillante les fait glisser comme des coquilles de noix d'une boutique à l'autre. Il y en a qui n'ont que trois pieds de long : un Siamois y est blotti avec des piles de riz, de bananes ou de poissons; d'autres contiennent quinze personnes et sont tellement chargées, qu'on aperçoit à peine le rebord de la barque, qui est un palmier creusé.

Les Indigènes ont la peau de la même couleur que les Malais; mais hommes, femmes et enfants se rasent la tête, en laissant sur le sommet du crâne un toupet ovale, taillé en brosse et plus grand que les deux mains; cela leur donne un petit air crêté, gaillard et mutin qui est bien original. C'est avec cette couronne de cheveux plantés tout droits qu'ils bravent le soleil; toute coiffure est inconnue. Le reste du costume est peu compliqué : une pièce d'étoffe large de deux pieds, en indienne verte, rose ou rouge, sorte de langoutis noué aux reins,

relevé et resserré de l'avant à l'arrière entre les jambes, est le léger vêtement dont ces messieurs et ces dames protégent coquettement....... leur équateur des ardeurs d'un soleil tropical. Souvent — mais pas toujours — les femmes jettent sur leur poitrine un ruban d'un pied de large en étoffe voyante, qu'elles croisent en double bandoulière, et dont l'emploi n'est pas une sinécure. Comme vous voyez, rien n'est cousu; avec une ceinture de maire et une cravate de procureur, on habille une femme. La race, même pure, est fort laide : nez camard, yeux en amande, pommettes saillantes, teint couleur de tabac, bouche énorme, gencives ensanglantées par le bétel, et taille extrêmement petite : tel est, à première vue, le tableau de cette ville, populeuse comme un banc de sardines.

La passion des Siamoises est de se couvrir de bijoux. Ces femmes qui rament sur des pirogues surchargées de fruits, ou qui sont accroupies sur le balcon de la maison flottante, en mâchant de la chaux rosée, ou en jouant avec leurs enfants; ces jeunes filles de douze à quinze ans qui se baignent en naïades, et qui, faisant place à notre rapide gondole, sortent de l'eau en fugitives, toutes portent trois ou quatre anneaux d'or ou d'argent à chaque pied, des colliers brillants en sautoir, des bracelets au haut du bras, et des bagues aux mains! Avouez que, costume pour costume, c'est plus gra-

cieux que les affreux sacs de flanelle de nos baigneuses! Supprimez la couleur et la figure, et les Siamoises seraient de superbes modèles pour la statuaire.

Quant à leurs enfants répandus ici à profusion, ils sont vêtus d'un badigeon de safran; mais ce sont de ravissants petits êtres! Je me trouve dès l'abord charmé par eux, mais désolé de penser qu'en quelques années leurs figures deviendront aussi laides que celles de père et mère, — et ce n'est pas peu dire! Leur petit toupet, tortillé par une grosse épingle dorée, est entouré d'une jolie guirlande de fleurs blanches : ils sont souriants, espiègles, et très-gentils à voir dans leur nudité enfantine. Mais ils sont pourtant plus vêtus que les grandes demoiselles qui se baignent; outre un flot de bracelets et de colliers d'or ou de cuivre doré, dont on les couvre comme des idoles, ils ont une petite feuille de vigne taillée en cœur et suspendue par une simple ficelle qui fait le tour des reins. Cette feuille flottante, qui a environ cinq centimètres de long sur quatre de large, marque leur caste. Pour les riches, elle est d'or; pour la classe bourgeoise, elle est d'argent; pour les pauvres, elle est de cuivre rouge.

Les innombrables maisons demi-kiosques, demi-radeaux, autour desquelles grouille cette population de près d'un million de Siamois, recèlent sans

doute mille aspects, mille coutumes, mille négoces bizarres qui nous échappent forcément, tandis que notre gondole nous fait passer au milieu d'elles comme devant une lanterne magique. Au fond de chacune est un petit autel de bois sculpté, et entouré de papiers enluminés : devant des statuettes de Bouddha et de dieux lares brûlent des baguettes d'encens et de l'huile de coco dans des lacrymatoires de terre rouge; ici des peaux de tigre; là des noix de coco : plus loin des baquets de chaux rosée ou d'indigo sont rangés sur la terrasse qui fait le tour de l'habitation en bambou, et que recouvrent des nattes multicolores. Décidément, ce n'est plus là de l'Europe transportée en Orient, c'est de l'Asie toute pure, avec son cachet voyant, ses odeurs étranges, ses types sans amalgame, ses mœurs vierges de tout mélange avec notre civilisation.

X.

SEPT JOURS DANS LE ROYAUME DE SIAM.

Effroi du Callahoun, premier ministre. — Le latin des catéchumènes. — Temples et prêtres de Bouddha. — Montagne dorée artificielle. — Nous vénérons l'Éléphant blanc. — Crémation d'un Siamois. — Audiences royales. — La cour du second Roi. — Achat d'un harem. — La campagne siamoise. — Le Père Larnaudie. — Les huit cents femmes et le régiment des Amazones du Roi.

Cette première navigation à travers la ville aquatique nous mène au quai de la rive gauche, où s'élève la croix chrétienne. L'église de l'Assomption est un modeste temple dont la simplicité parle à l'âme! Son extérieur d'ornementation dentelée à l'asiatique semble relever sa nef et ses autels, qui sont exactement semblables aux nôtres : touchant symbole de cette foi si une sur toute la surface du globe ; témoignage élevé ici à l'ombre de la végétation tropicale par les travaux incessants de missionnaires admirables, qui s'exilent volontairement pour porter avec eux la parole de douceur, de tempérance et de charité! En marchant à travers les bouquets de bananiers qui entourent le temple, nous trouvons quelques baraques de bois où logent les serviteurs de Dieu. L'abbé Larnaudie nous re-

çoit les bras ouverts, et nous promet de nous protéger et de nous guider au milieu de cette ville curieuse. Il nous installe dans une case construite sur pilotis et voisine de la Mission, où nous campons de notre mieux. Ne sachant naturellement pas un mot de siamois, nous pouvons pourtant échanger quelques idées avec de jeunes catéchumènes natifs, qui parlent un à-peu-près de latin ; je ne vous cite que ces premiers mots adaptés à nos estomacs et à la syntaxe locale : « *Boni amici, oportet donare bananas, gallinas, atque porcos.* »

Le Père Larnaudie conseille tout d'abord au Prince d'écrire une belle lettre au Roi pour lui demander audience. La chose est expédiée en forme : « Le souvenir consacré par l'histoire de la réception » brillante faite aux envoyés de son ancêtre Louis XIV, » lui fait espérer qu'il verra dans toute sa pompe le » grand Roi de l'Asie. » Puis voici l'adresse qu'il faut mettre sur l'enveloppe en essayant de garder notre sérieux. « A Sa Majesté Somdetch-Phra-Paramendr-Maha Mongkut, Ier Roi de Siam. » — Cela fait, nous partons dans la barque de la Mission, et guidés par le Père Larnaudie, qui ne doit plus nous quitter, nous portons la lettre au « Callahoun », premier ministre (non responsable) du royaume. Après une promenade sur l'eau, puis une marche sous des portiques et autour des pagodes, nous arrivons à son palais. Il nous reçoit dans une galerie à colon-

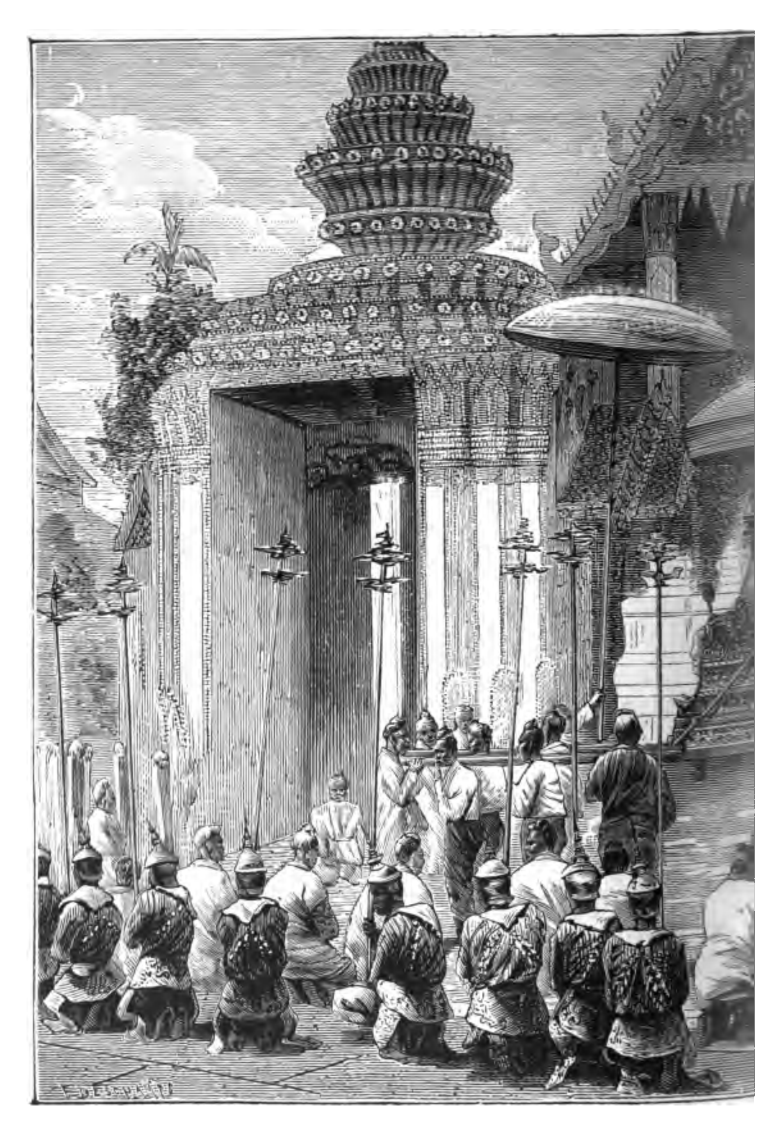
nades dorées, où une quarantaine d'esclaves sont accroupies en cercle. L'homme d'État, en caleçon d'indienne verte, en veston bleu à broderies argentées de commissaire de police, fourre vite ses pieds nus dans des babouches chargées de pierreries, et quitte sa partie d'échecs, en appelant son fils sans vêtement qui achetait une paire de brodequins à un marchand chinois ambulant; il vient à nous fort poliment. Je n'oublierai jamais la grimace effroyable que fit le pauvre vieux bonhomme à menton de galoche, quand le Père Larnaudie lui expliqua qui était le Prince : ses yeux égarés prouvaient qu'il perdait complétement la tête, et ne savait à quel Bouddha se vouer.

Déjà brouillé avec le consul de France et sur le point d'envoyer une ambassade à Paris pour réclamer contre les prétentions françaises, exposer nos envahissements, implorer la justice impériale et fulminer contre son représentant à Bangkok, il tremble de tous ses membres à la pensée de faire honneur à un Prince qui n'est pas de la famille Bonaparte, et de donner prétexte à une protestation de la part du consul. Ajoutez à cela que, dans les idées asiatiques, le petit-fils d'un Roi détrôné est bon à pendre haut et court. En Australie et à Java, le Prince, que relevait encore aux yeux de ses hôtes la seule consécration manquant à sa race, celle du malheur, avait reçu un accueil cordial et magni-

fique, inspiré par les sentiments les plus purs et les plus indépendants. Ici nous apportons malgré nous le trouble le plus effroyable dans le cabinet du roi Mongkut, qui s'imagine sans doute que les foudres des canons français viendront bientôt tonner pour lui demander raison. Pauvre Callahoun! s'il savait avec quelle sérénité d'âme nous contemplons ses terreurs puériles, et combien nous nous amusons de sa grimace! Le plus grand plaisir que nous puissions lui faire, c'est d'abréger notre visite : nous voyons que, grâce à notre sortie, il ne se possède plus de joie. Advienne que pourra de l'épître destinée à son seigneur!

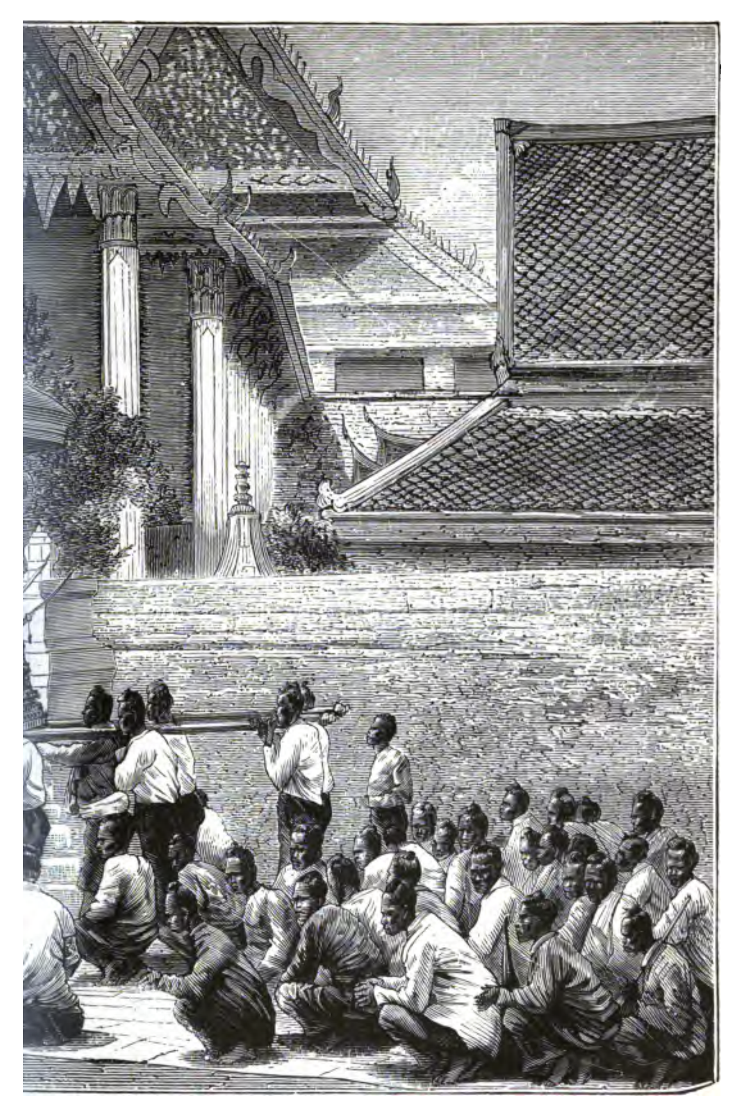
En remontant le fleuve, nous ne sommes pas maîtres de notre admiration devant l'effet magique des toits, des clochetons et des aiguilles vernissées dont je viens de vous parler. Mais soudain tous nos rameurs lâchent leurs pagaies et se prosternent à plat ventre sur leurs bancs. Qu'est-ce donc? — Nous sommes en vue du palais du Roi et du quai où il s'embarque. Là devant, tout Siamois doit s'incliner et adorer la demeure du souverain : les grands seigneurs et les princes du sang doivent fermer leurs parasols. S'ils enfreignent cette loi, les arquebusiers du poste qui domine le fleuve ont ordre de les punir des boulettes de leurs sarbacanes. — Nous abordons et prenons plaisir à circuler sur une grande place publique rectangulaire, sur laquelle donne le

premier portique de la demeure royale. Il est en maçonnerie blanche : des groupes de colonnes accolées supportent un immense chapiteau de neuf couronnes superposées, au-dessus desquelles s'élance une aiguille de plus de quarante pieds, effilée et audacieuse. Le tout est émaillé de millions de rosaces de faïence rouge et verte, jaune et bleu de ciel, que le soleil couchant fait briller comme une féerie. De chaque côté s'avancent les « embarcadères pour éléphants », balcons de marbre blanc, dont l'architecture sévère et grandiose contraste avec le caractère colifichet des rosaces. Quand le Roi va en promenade, c'est là son marchepied, soit qu'il monte sur les animaux colosses, soit qu'il s'installe dans un palanquin. Dans le fond apparaissent les toits à éperons du palais central, dont les tuiles vernissées sont éblouissantes. Les bords du toit, sculptés en bois de sandal et ciselés à jour en guipures délicates, surplombent et protégent des pignons qui sont tout entiers en miroiterie; que de feux reflétés dans cet ensemble ! quel prisme multiple et quel décor splendide ! Ah ! oui, les voyageurs qui ont parlé de Siam comme d'un songe des *Mille et une nuits*, n'ont dit que la vérité : les couleurs de l'Orient sont si vives, les lignes si bizarres, l'architecture si miroitante et si enluminée, et ces vingt palais réunis tiennent tellement du merveilleux, que cette vue seule vaut le voyage, et que je bénirai toujours la



Gravé d'après une photographie.

Sa Majesté Mongkut r



Page 267

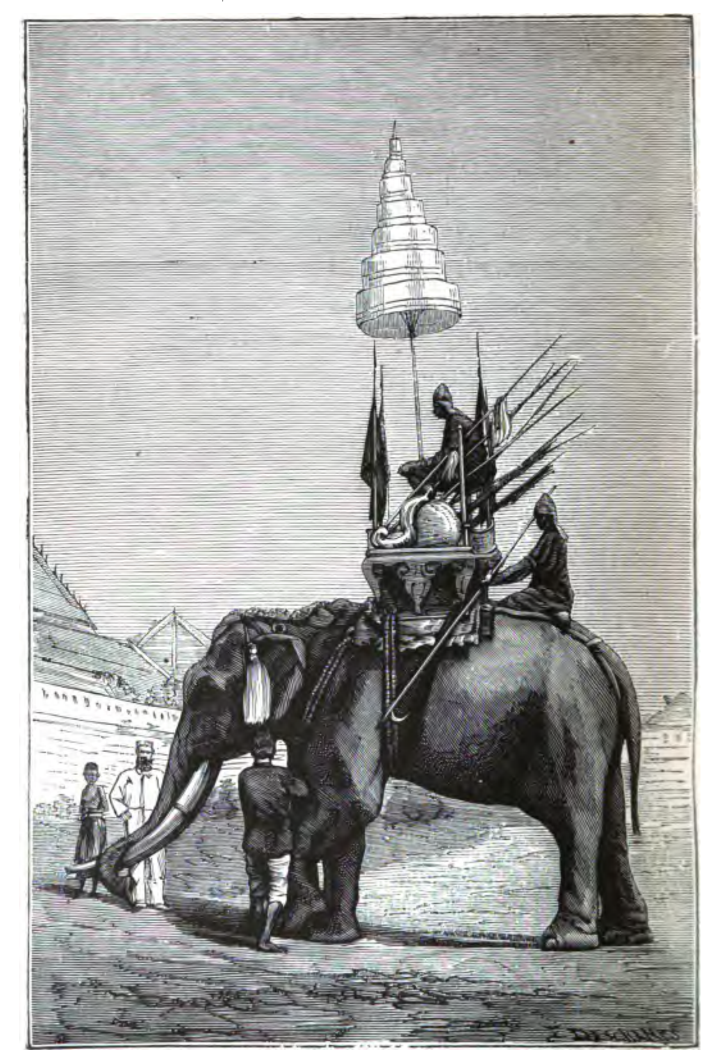
dans son palais.

fortune qui me les a fait voir. Nulle peinture n'en peut donner une idée, car le soleil tropical darde tour à tour des rayons d'or, de pourpre, de neige rosée, de bronze bleuâtre, qui se jouent, comme mille feux de Bengale, sur les minarets de marbre, les dômes de porcelaine, les aiguilles de cristaux, les pignons en miroiterie et les costumes étincelants d'une population étrange.

Mais pendant que nous regardons deux régiments de fantassins siamois, costumés en militaires français, jouant à la balle sur la place publique autour des faisceaux de leurs fusils à piston (qui sont beaucoup plus grands qu'eux), tout à coup le tambour bat aux champs, les clairons sonnent la « Casquette du père Bugeaud », les soldats courent aux armes, quoique très-gênés par des souliers; la population s'accroupit comme sous un coup de baguette magique, et un cortége s'avance, annoncé par des tourbillons de poussière. C'est le Roi. Nous sommes environ à soixante-dix pas de la route qu'il suit pour rentrer au palais. Des tambours, deux pelotons de fantassins, toute une escouade de mandarins vêtus de soie brillante le précèdent en trottinant. Il est porté sur un palanquin doré et incrusté de nacre, par seize hommes habillés de soie azur; et deux larges parasols blancs, au sommet de hampes incroyablement hautes, l'abritent de leur ombre vagabonde et vacillante. Le Roi nous paraît tout

chamarré de colliers d'or et surmonté d'une couronne dorée qui ressemble à un haut éteignoir. Une quinzaine de jeunes princes forment la suite sur des poneys caparaçonnés, et un autre palanquin en laque et ivoire est chargé de tout un lot de ses filles. Mais le cortége passe au petit trot, avec une telle troupe de mandarins, de femmes esclaves, de porte-parasols et de hallebardiers, que nous demeurons ébahis; le Roi, au moment où il nous aperçoit, nous fait de la main un signe gracieux.

Non loin de là sont les écuries royales, pleines non pas de chevaux, mais d'éléphants. Nous les visitons fort en détail. Chacun a son hangar de dix mètres carrés, où il est attaché par un pied. Nous leur jetons de petites bottes de blé vert; après nous avoir salués trois fois en relevant leur trompe de toute sa hauteur, ils secouent notre présent pour en détacher la poussière et l'avalent fort délicatement. En voici un tout armé en guerre : ses longues défenses sont plus hautes qu'un homme : une carapace de crocodile est étalée sur son occiput, pour le protéger des coups ennemis. Un sergent-major siamois, coiffé d'un casque, est juché sur son pavillon, à l'ombre du parasol à sept étages, emblème de la royauté; et un jeu de lances, piques, javelots, massues et casse-tête est disposé autour de lui : le cornac est sur la croupe, et, du son aigu de sa voix enfantine, il dirige à son gré le colosse



Gravé d'après une photographie — Page 26[illegible].

Un éléphant armé en guerre.

du règne animal. Nous voulons aussi escalader cette montagne vivante et nous sentir bercés quand il trotte. Oh! que les humains paraissent petits de là-haut et que ce dandinement rappelle une mer houleuse! Nous voyons successivement les demeures de vingt éléphants; je ne sais au juste combien il y en a. Mais il paraît que lorsque le Roi voyage dans l'intérieur, tous les chefs viennent le rejoindre, accompagnés d'un escadron d'éléphants; le Père Larnaudie en a vu jusqu'à sept cents réunis et marchant en bon ordre. Il y a eu, encore dans ce siècle, des batailles où l'on en compta six mille dans les deux camps; et quand, il y a vingt-deux ans, les Annamites ont envahi une des provinces du Cambodje, le généralissime siamois, nouveau Samson, les mit en fuite, en les surprenant la nuit avec quatre cents éléphants à la queue desquels il avait fait attacher des torches flambantes.

Mais devant nous leurs jeux sont plus pacifiques : quelques-uns folâtrent en pleine liberté dans une vaste cour, ils clignent leur petit œil malin (le plus malin, dit-on, du règne animal), ils se jouent mille tours, gambadent adroitement, s'évitent avec précision; c'est un vrai cotillon, où le

« *Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum* »

fait une basse infernale. Les trompes indiscrètes font des évolutions par trop dégingandées; nos éclats

de rire semblent froisser les éléphants et leurs compagnes ; en vérité, je ne les aurais jamais supposés gent si chatouilleuse.

Rien de plus simple, du reste, que la manière ingénieuse, sorte de bal d'éléphants, qui sert à en prendre chaque année de vrais troupeaux dans les forêts vierges : on donne la liberté à une centaine d'éléphants apprivoisés; chaque cavalier, galopant dans la jongle et les bois impénétrables, y va inviter plusieurs danseuses sauvages qui le suivent passionnément : chaque libérée fait de même et ramène bon nombre de cavaliers indomptés et fougueux. Le tout revient pêle-mêle au galop dans un enclos dont la palissade est formée d'inébranlables troncs de teck, et dont les traîtres si intelligents ont montré le chemin; de hardis Siamois jettent alors des laços dans les jambes des éléphants sauvages, et des câbles solides les enchaînent à des arbres séculaires. Prises au piége fatal des amours trompées, les malheureuses bêtes sont soumises à une diète des plus strictes jusqu'à ce qu'affaiblies, impuissantes, anéanties par la faim, elles subissent le joug qui a la nourriture pour récompense; et au bout d'un an le monstre farouche des forêts obéit aveuglément à un cornac de douze ans.

Mais pendant que nous nous attardons dans ces écuries fantastiques, la nuit commence, et la lune resplendissante se lève. Nous revenons à la Mission

par la terre ferme, et sortons de la « ville royale » par la pagode du « Pied de Bouddha ». Sous la lueur bleuâtre et dans le silence de la nuit, c'est une impression grandiose que de voir des aiguilles de trois cents pieds de haut, faiblement éclairées, mais projetant une ombre immense, des cloches blanches, des colonnes de miroiterie, des animaux antédiluviens de marbre, des kiosques de porcelaine au milieu de lacs sacrés, et des coupoles qui semblent recouvertes de nappes d'argent; nos pas sonores retentissent sur les dalles désertes : ce ne sont pas des tombeaux, mais bien des trésors qui nous entourent, et des trésors inconnus.

Bientôt, guidés toujours par le Père Larnaudie, nous nous enfonçons dans des avenues de sycomores gigantesques, de palmiers et de flamboyants; nous franchissons des portiques crénelés, et, touchant aux faubourgs, nous tombons dans des ruelles d'une saleté abominable, où l'on patauge dans la bourbe, les immondices, entre mille chiens galeux et hurlants. — C'est bien encore là l'Orient! De loin la ville vous apparaît comme un tableau féerique sans une seule tache; vous débarquez dans le quartier des palais, puis vous sortez ravis des splendeurs dorées, argentines, nacrées et miroitantes, pour vous embourber dans des taudis nauséabonds, où les buffles errants, les mendiants couverts d'éléphantiasis se sont donné rendez-vous, au milieu des odeurs

putrides et des flaques empestées de la marée qui se retire. Enfin nous revenons à notre case construite sur pilotis : d'un coup de pied bien donné, toute la baraque branlante se balance ; les lézards de nuit courent sur les bambous vermoulus de nos parois ; les moustiques en nuées épaisses me harcèlent si fort, qu'il m'est impossible de dormir, et je vous écris sur la natte qui va être mon lit, tant que ma ration d'huile de coco alimentera la mèche vacillante du coton arraché ce matin à l'arbre. Mais elle pétille en signe d'extinction, et comme le latin délectable des catéchumènes m'a poursuivi toute la journée, je finis en vous racontant le dernier trait de nos naïfs amis : ils nous demandent ce qu'est devenue la nourrice du Prince : « *Quia mercatores albi narrant se vidisse Principem gallicum descendentem de Chow-phya cum nutrice ejus* », comme quoi les cinquante ou soixante négociants européens de Siam croient que le Duc de Penthièvre, enseigne de vaisseau, fait le tour du monde avec sa nourrice et a débarqué avec elle ! La pauvre vieille Française du *Chow-phya* est la cause involontaire de ce délicieux cancan, qui fait rire sans doute à l'heure qu'il est les résidents blancs ! Pensez si nous rions aussi de bon cœur, en faisant des gorges chaudes sur l'idée qu'on se fait de notre mode de voyage. Pères nourriciers ce matin, nous serions donc devenus nourrissons ce soir !

12 *janvier*. — Pendant que le cabinet discute si nous serons la cause de l'anéantissement du grand Royaume, nous courons gaiement d'une rive à l'autre du Me-Nam, attirés par ce qui éblouit nos yeux davantage. Ce sont les pagodes! J'ai entendu vanter celles de la Chine, mais je doute pourtant qu'il y ait sur la terre d'Asie des temples qui puissent égaler ceux de Bangkok [1].

La pagode la plus grandiose et la plus caractéristique est sur la rive droite : un bois verdoyant et majestueux l'entoure. Elle s'élève en une famille de clochetons que domine une pyramide centrale haute de trois cents pieds! Celle-ci seule est formée à la base d'un tronc de cône à cent cinquante gradins : puis elle devient une tour sexagonale avec des lucarnes supportées par trois trompes blanches d'éléphants; le clocher gracieux qui naît alors d'une couronne de tourelles s'élance comme une seule colonne et s'arrondit en coupole au sommet; de là, une flèche de bronze doré étend vingt branches torses et fend les nues. Aux rayons du soleil, tout cela n'est qu'une seule masse scintillante : l'émail coloré des faïences flamboyantes, le revêtement de millions de rosaces vernissées qui se détachent sur l'albâtre, donnent à cette pagode d'un style pur, brillant et

[1] Ayant depuis visité Canton, Shang-haï et Pékin, j'ai gardé l'impression que la plus belle pagode de ces villes est à la dernière du royaume de Siam ce que Quimperlé est à Paris.

quêteuse de manger quoi que ce soit. Quel frein ce régime mettrait chez nous, s'il était appliqué à ceux qui abusent des lettres de quête!

Mais cette caste vénérée des Siamois est soumise au code le plus rigide de la tempérance, de la superstition et de la paresse. Le Père Larnaudie nous en cite quelques traits :

« Ne mangez jamais de viande, pas même de crocodile ou de chien; ne buvez jamais de vin. »

« Ne labourez pas la terre, car vous pourriez occire un ver de terre ou une fourmi. »

« Vivez d'aumônes, mais jamais de votre travail. »

« Ne faites pas cuire de riz, car il a un germe de vie. »

(En revanche, ils sonnent les cloches à leur réveil, pour que toutes les femmes de la ville allument leurs fourneaux, et qu'en dévotes cuisinières, elles leur préparent des plats abondants.)

« Ne voyagez ni sur des juments ni sur des éléphants femelles. »

« Si en dormant vous rêvez d'une jeune fille, c'est une faute grave que condamne Bouddha, et pour laquelle vous ferez pénitence publique. »

Bref, ne s'asseoir que sur un siège élevé de douze pouces, fuir les femmes, excepté quand elles donnent à manger, fuir les laïques, respecter la vie des animaux, se vêtir simplement, se lamenter sur l'instabilité des choses humaines, et confesser pu-

bliquement ses fautes, tel est l'ensemble de leurs préceptes, mélange singulier de morale pure, de préceptes chrétiens, de sorcellerie puérile, qui les rendrait peut-être respectables, s'ils s'y conformaient le moins du monde. Mais la vie contemplative et l'oisiveté réglementaire, doublées des vices les plus hideux choyés dans l'ombre, leur donnent des yeux de congres mourants, une attitude insolente, et une cupidité rapace.

Il paraît que tous les « fils de famille » entrent dans cet ordre vers l'âge de vingt ans : c'est un vernis qu'il faut prendre. Au bout de quelques années, ils en sortent fort aisément; et après avoir passé longtemps dans un linge l'eau qu'ils devaient boire, de peur d'avaler quelque animalcule et l'âme d'un ancêtre, ils gaspillent leur patrimoine en jeux et en festins.

De plus, la condition *sine qua non* pour monter sur le trône est, outre les droits du sang, d'avoir été talapoin. Ainsi le Roi actuel a passé sans transition de ce célibat, même spirituel, à un harem de huit cents femmes, dont les délices l'enivrent.

Enfin, les ruelles des talapoins sont considérées comme des asiles pour les animaux. Une foule de femmes y viennent lâcher en *ex-voto* poulets, canards, paons et dindes. Et il paraît que messieurs les talapoins leur tordent le cou fort adroitement et s'en délectent en petit comité!

Vous avez maintenant une idée des bonzes siamois : voici leur temple, voici leur dieu. Il nous suffit de monter quelques marches pour passer des baraques pourries aux terrasses de marbre. Nous escaladons les gradins de la grande pyramide, « si haut qu'on peut monter ». Ce n'est pas chose facile sous ce soleil torride qui nous rend défaillants, et sur une maçonnerie blanche qui nous aveugle. Mais le panorama de la ville tout entière nous est ouvert, avec les méandres du fleuve, les palais royaux, les onze pagodes de la première enceinte, les vingt-deux de la seconde, et environ quatre cents clochetons et aiguilles de faïence, plantés comme dans une pelote rebondissante de verdure, qui est formée par les dômes de la végétation tropicale.

Dans les colonnades concentriques de la pagode que nous visitons, il y a des centaines d'autels ornés de millions de statuettes de Bouddha en or, en argent, en cuivre et en porphyre. Sur la partie gauche est un temple très-large, avec un toit à cinq étages en tuiles bleues, vertes et jaunes ; les parois sont en miroiterie éblouissante. Les deux battants d'une porte gigantesque entièrement en laque incrustée de nacre s'ouvrent devant nous, et nous voici en présence d'un Bouddha en maçonnerie enluminée. Assis sur un tabouret de quinze mètres de haut, il a les jambes croisées, une couronne pointue sur la tête,

des yeux blancs immenses, et il atteint une hauteur de douze mètres. Cette masse déiforme, de vingt-sept mètres en tout, peut seule résister au bruit de plus de cinquante gongs et tam-tams sur lesquels les bonzes frappent à tour de bras. L'encens brûle dans des coupes de bronze; un rayon de soleil, perçant par une lucarne, éclaire une quintuple rangée de statuettes dorées qui sont, en un régiment de deux ou trois cents, blotties aux pieds de la grande divinité, et des corbeilles de fruits superbes leur sont offertes; vous devinez qui les mangera. Des panoplies « laotiennes » sont fixées aux murailles, et de distance en distance le parasol à sept étages s'y appuie comme une bannière. Quant aux bas-reliefs, il faudrait un volume pour les décrire; ils représentent toutes les tortures de l'enfer bouddhiste. Je frémis en voyant les contorsions de pauvres diables qui se pâment, tirant des langues que dévorent des serpents, rattrapant un œil qu'arrache une griffe d'aigle, tournant comme des toupies sur des pals, ou mangeant à belles dents de la cervelle humaine dans le crâne entr'ouvert de leur voisin!

Ici des sculptures! là des fresques enluminées sur des murs de trente mètres de long! C'est un monde de détails que cette illustration de la religion de Bouddha, variable en chaque point de l'Asie, inextricable dans sa tradition, et contradictoire dans ses canons.

Le Ciel me garde de chercher à vous esquisser ce que j'ai compris du bouddhisme ! Malgré mon désir de m'instruire, j'ai déjà une indigestion de toutes ces vieilleries baroques, qui ne doivent être intéressantes que lorsqu'on connaît la langue du pays et lorsqu'on peut questionner les bonzes indigènes. Que Bouddha, après trente-six mille incarnations, soit arrivé au comble de la science et de la sainteté, et devenu le grand Docteur de l'univers, après avoir été serpent, roi des éléphants blancs, cigogne, tortue, singe, pierrot et bœuf à la mode des Siamois, peu importe ! Homme ici, démon dans son enfer, ange dans ses dix étages de cieux, et moitié démon, moitié ange, dans la zone intermédiaire entre le ciel et l'enfer, « Phra Rodou ou Somana Rodou » devenant « Velsadon » est trop compliqué pour moi dans ses « Toxaxats » et sa « Mahaxat, » romans dignes de remplir vingt années le *Petit Journal.*

Mais parmi tout ce qu'on me raconte de ce dédale hyperbolique mêlé d'emprunts ridiculisés de nos croyances les plus pures, voici une charmante légende. Un prince indien qui adorait une jeune Himalaïenne dut attendre pendant dix ans la fin d'une guerre où il sauva sa patrie par des prodiges de courage, pour épouser celle qui lui avait donné son cœur. Le soir même des noces il meurt foudroyé ; après avoir passé dans le purgatoire une année de douleurs surhumaines, il s'envole enfin vers la porte

ouverte du ciel où l'attend une éternelle félicité. « Puis-je revenir une heure sur la terre voir celle que j'ai tant aimée ? » crie-t-il à l'ange gardien du ciel. — Tu le peux, cœur fidèle, mais cette heure te coûtera dix mille années de ces tortures dont tes membres se tordent encore. — Sans hésiter, il descend sur la terre, et cherche tout enivré dans les avenues ombreuses de la vallée de Cachemire la place à jamais aimée où dort un souvenir. — La jeune fille était là, mais enlacée dans les bras d'un autre, et lui chantant d'une voix divine d'éternels serments! Quand il revint au purgatoire, « Monte droit au ciel, lui dit l'ange; ce que tu viens de voir est plus affreux pour toi que dix mille années de douleurs, de flammes et de grincements de dents! »

Il y a bien loin de ces accents tendres au colosse du Bouddha qui est devant nos yeux. Mais ces proportions gigantesques en imposent davantage aux peuples de l'Orient. Nous ne quittons la rive droite que pour suivre sur la rive gauche des avenues menant à une nouvelle pagode, celle de Xétuphon. Je cite pour mémoire des escadrons de monstres de marbre incrusté de cristaux de couleur, et représentant des femmes sur des coqs herculéens, des éléphants à trois têtes, des crocodiles ailés, et des tigres finissant en queue de serpent; mais je voudrais vous faire entrer avec nous sous une colonnade

de bois de teck, et dans un sanctuaire immense où le dieu est couché tout de son long, et ce n'est pas peu dire! car il a *cinquante mètres* de l'épaule à la plante des pieds. Ce corps gigantesque, en maçonnerie, *est entièrement et parfaitement doré*. Il est couché sur le flanc droit : une terrasse dorée, ornée de sculptures, lui sert de lit. Sa tête, dont le sommet est à vingt-cinq mètres au-dessus du sol, est soutenue par le bras droit, qui s'appuie vers la porte d'entrée. Son bras gauche est étendu le long de sa cuisse, ses yeux sont en argent, ses lèvres en émail rose, et il porte sur la tête une couronne d'or rouge. Nous avons l'air de Lilliputiens autour de Gulliver, et quand nous essayons de grimper sur lui, nous disparaissons tout entiers dans ses narines : un seul de ses ongles est plus haut que nous. Nous demeurons confondus devant cette construction de Titans, dont l'architecte n'aura pu être payé que par les trésors d'un Crésus! Jamais culte n'a vu un pareil déploiement de richesses, car ce revêtement gigantesque de l'or le plus pur vaut des milliards : chaque feuille plaquée, et il en a fallu des milliers, est de près de deux pieds carrés, et pèse, nous dit-on, 450 onces d'or! Ah! s'il y a jamais ici un vizir Ozman qui ait la manie de gratter le vieux Siam, quelle belle poussière feront tomber ses rabots! Je ne puis vous décrire la majesté de ce temple, où la divinité nous écrase par sa masse et par son or :

Gravé d'après une photographie.

Page 282.

Le grand Bouddha doré.

une demi-obscurité formée par des vitraux antiques et surchargés, ne laisse que par des rayons indiscrets la lumière se jouer sur la couche miroitante du précieux métal, devenu ici un badigeon du monde des fées : il y a quelque chose de plus mystérieux dans ces teintes de crépuscule, qui grandissent les colonnes de teck, et font des parois couvertes de mosaïques aux cristaux multicolores un firmament parsemé d'étoiles brillantes. Je dois rendre cet hommage au temple païen qu'il a un cachet de grandeur unique dans le monde; mais s'il est assurément beau, il ne parle pourtant pas à l'âme.

Ces visites aux temples nous donnent une grande envie de rapporter quelques-unes de ces ravissantes statuettes qui nous rappelleront les colosses. Nous faisons donc venir dans la villa flottante du généralissime le mandarin-fondeur, pour le supplier de nous vendre des idoles. — « Non, non, jamais! » répond-il avec vivacité, tout en s'accroupissant à nos pieds. Nous le raisonnons de notre mieux, mais il nous dit « que sa religion défend de rien vendre aux gentils, et que si le Roi le savait, il lui ferait couper la main et les oreilles : que pourtant il pourrait peut-être *échanger* des statuettes contre une certaine somme d'argent » — Comme c'est oriental! Mais bientôt il se reprend, et, s'enveloppant dans sa vertu, il refuse de nouveau énergiquement.

Nous nous mettons alors en marche et gagnons

le camp des Annamites. Ceux-ci ont la spécialité, parait-il, d'escamoter les idoles! Mais là encore nous arrivons trop tard. Ils en avaient apporté à leur chef une collection magnifique; mais il avait eu vent que les mandarins voulaient faire chez lui une visite domiciliaire (agréable institution importée jusqu'ici), et il a jeté tout le paquet dans le fleuve.

Nous consacrons le milieu du jour à parcourir tantôt la ville flottante, tantôt le bazar de la terre ferme. Là, reçus sur chaque radeau par des sourires aimables, nous achetons des peaux et des griffes de tigre, des peaux de serpent, des tam-tams et des parfums : souvent le canal est barré par de gros pontons qui font la distribution de la pâte rose mâchée nuit et jour par les Siamois : il y a dans ces cuves ambulantes un mélange de bétel, de noix d'arec, de tabac et de chaux. La pâte rose tendre devient écarlate dès qu'on la mâche, elle grise insensiblement et rend les dents noires comme de l'encre! C'est pour eux de la beauté, et l'on nous raconte que le Roi fit dernièrement visiter son harem à deux sœurs de Saint-Vincent de Paul et à une belle Américaine, femme d'un capitaine, qui fut prudemment laissé à la porte. En remettant cette dernière à son mari : « Quelle belle femme! lui dit-il, comme elle est jolie! mais c'est un bien grand malheur qu'elle soit tout à fait déparée par ses dents blanches! »

Ici nous débarquons au milieu de monceaux de

« kapi. » — C'est du frai de crevettes mis en saumure dans des cuves de bois jusqu'à ce qu'il ait atteint une fermentation putride : alors on écrase le tout avec les pieds par une danse en rond, et il en résulte un mastic nauséabond et de couleur violette : c'est le régal des Siamois ! En nous enfonçant dans ce bazar, qui est une longue ruelle dallée et couverte de nattes, nous voyons au milieu d'une cohue incroyable tous les produits destinés à la cuisine siamoise. Après la nourriture de l'âme, voici donc les aliments du corps ! C'est le riz d'abord qui en est l'alpha et l'oméga. Les poissons y jouent aussi un grand rôle : dans mille échoppes juxtaposées, nous voyons des viviers pleins de jeunes requins, de soles, d'anguilles à la morsure terrible, de lunes, sorte de raie qui s'attache à la coque des barques et fait entendre un roucoulement sonore, et enfin quelques quartiers de serpent boa. Le Père Larnaudie, qui en a mangé, nous déclare que ce mets est exquis. Apportés dans des barques-réservoirs, ces poissons demeurent dans les viviers jusqu'au moment de la vente. Mais sous le culte de la métempsycose, un acheteur siamois se croirait criminel s'il les tuait en leur passant un couteau dans les ouïes : *seulement* il les laisse *mourir*, en les exposant à l'air !

Plus loin est le marché aux légumes et aux fruits : là, ce sont des montagnes de lotus, d'ignames, de pistaches de terre, de sagous, de jamboises,

de letchis excellents et de duryans fétides. L'odeur de ces derniers fruits pénétrant de la façon la plus vive dans les fosses nasales, est de celles qu'on ne peut pas nommer. Elle fait horreur; mais dès que, par bravade, on a mordu une fois dans ce melon non avouable, la délicatesse et la saveur du fruit vous font triompher d'une répulsion première, et on en redemande encore. Je me souviens qu'à Singapour on n'en voyait jamais sur les tables dans les bungalows, mais nous avons surpris plusieurs fois des résidents européens qui se cachaient dans des tonnelles de leur jardin pour en manger. Quant aux tonnelles, elles gardaient, hélas! le fatal parfum! — Mais au milieu de ce bazar siamois trouver des Chinois vendant des « bibelots » de la fête de Saint-Cloud, des articles de Paris et des poupées mécaniques, voilà qui est plus drôle encore! Heureusement, près d'un restaurant en nattes tendues, où résonnait le cliquetis des bâtonnets des mangeurs de « kapi », nous ne tardons pas à trouver des produits charmants de l'industrie locale, des jeux de boîtes en émail sur cuivre, des bracelets de bras et de mollets en or rouge, des colliers filigranés où sont enchâssés des rubis et des saphirs-cabochons, bref de quoi dépenser des sommes folles, si l'on était aussi riche qu'un Siamois!

Ici, en effet, la fortune publique est immense; l'or et l'argent roulent mieux qu'en aucun lieu du

monde! Tout nous l'a déjà prouvé : mais les maisons de jeu qui sont à l'extrémité du bazar nous le montrent encore davantage : nous entrons. Une soixantaine de personnes, hommes et femmes, sont rangées en cercle sur le plancher poli de la cabane de bambou. Chacun met pour enjeu une, deux, trois poignées de boulettes d'argent. Étrange monnaie que celle-ci! Figurez-vous une rangée de douze pilules d'argent, dont la plus grosse est comme une noix et la plus petite comme une tête d'épingle; voilà la série graduée des monnaies du roi Mongkut! Chaque boulette est fendue d'une petite entaille par derrière et marquée par devant d'un coin poinçonné en forme de cœur microscopique. La plus usitée est le « tical »; elle est de la dimension d'une petite noisette et vaut trois francs; la plus grosse en vaut douze. — Rien d'original comme la natte écarlate sur laquelle tombent en grêle ces billes d'argent, lancées d'une main impassible. Un vieillard assis, vénérable croupier, sur lequel convergent les regards de l'assemblée muette, jette vingt fois par minute une poignée de dés qui ne sont autre chose que des coquillages africains, et déclare pair ou impair. — « Passe et manque », ou « moitié à la boulette », ne sont pas encore usités dans le grand Royaume. Mais nos consuls obtiendraient cela plus vite qu'un traité de commerce. En voyant des mandarins vêtus de soie perdre succes-

sivement des milliers de boulettes d'argent, je m'imagine d'abord que les hauts fonctionnaires sont les seuls clients de ces banques empreintes du plus vif cachet. Mais le peuple tout entier est essentiellement joueur : à deux pas de là, de simples marchands jouent avec des monnaies de porcelaine, petits macarons chiffrés en relief; dans d'autres tentes, étagées à l'ombre de cocotiers magnifiques, mais formées de loques de nattes comme on n'en rassemble bizarrement qu'en Orient, les esclaves viennent risquer la monnaie du pauvre, des petits coquillages appelés « conques de Vénus », et dont un millier vaut cinq sous. Quel tableau Decamps aurait fait de ces quartiers de joueurs! A droite, les mandarins brillants, couchés sans anxiété sur la soie, et jetant l'argent à pleines mains, comme le semeur jette la graine; à gauche, les marchands, avides et fiévreux, vendant à moitié prix leurs derniers ballots, pour risquer le pair ou l'impair; et au fond, presque dans le bois, dans un cadre de verdure dorée par le soleil, des groupes de jeunes filles haletantes, esclaves échappées pendant une heure, à demi vêtues quand elles arrivent, souvent dépouillées de tout costume quand elles partent. Se tenant étendues un peu au-dessus du sol, les reins cambrés, avec les coudes et les genoux repliés pour point d'appui, elles avancent convulsivement le cou et la tête, balancent en l'air leurs petits

pieds crispés ; et leurs corps, sveltes et moulés, se dessinant dans cette pose tendue, frémissent tout entiers à chaque coup de dés! Qui sait? le rachat de la liberté dépend d'un heureux hasard, et une heure d'escapade peut assurer l'affranchissement de toute une vie!

Nous revenons à la Mission par une grande place de gazon. Elle touche au palais du second Roi qui est mort l'année dernière : là s'élève un monument étrange : on construit pour le défunt un gigantesque échafaudage, véritable montagne artificielle couronnée de kiosques élégants : dans deux mois, elle sera brûlée tout entière, en même temps que le corps du Roi placé au sommet. Ce sera une fête magnifique qui coûtera une douzaine de millions. Pendant sept jours tout Siam sera en liesse : les éléphants, armés en guerre, feront la haie, et du haut de leur masse vivante l'artillerie tonnera. Le premier Roi jettera au peuple des bouquets innombrables de fleurs, au cœur desquelles seront cousus des « ticaux » d'argent : jeux et festins, encens et processions, danses et fantasmagories, tout sera mis en œuvre pour la solennité funéraire, convertie en réjouissance publique.

Ce que nous avons devant les yeux est déjà bien admirable. Figurez-vous que cette montagne de rochers factices est supportée par une charpente de bois de teck haute de plus de cent soixante-dix

pieds. Les plus beaux arbres des forêts de l'intérieur du royaume ont été traînés par des milliers de coulies jusqu'à ce lieu. Nous pénétrons par un trou caché au centre de la bâtisse, et nous sommes saisis de la légère contexture de toutes ses parties. Que de travaux, de coups de courbache et de hache, que de sueurs et de souffrances dont le fruit est uniquement destiné à devenir la proie des flammes!

Le chapiteau à étages du kiosque le plus élevé n'est pas encore terminé : c'est là que sera déposé le corps du Roi défunt et combustible. On applique sous nos yeux les dernières plaques de dorure de cette petite partie du grand tout, et cent vingt-deux livres d'or pur ont déjà été employées dans ce détail de l'édifice immense! Les laminoirs étant encore à l'état d'enfance, les feuilles du précieux métal sont si épaisses qu'avec une seule on en ferait plus de cinquante chez nous.

Un balcon rectangulaire en miroiterie ceint le kiosque central : huit kiosques dorés, disposés comme les huit angles de sommet d'une étoile, construits sur les pointes de roches simulées, forment l'auréole pittoresque et éblouissante du mausolée : dix-huit parasols à cinq étages[1] sont plantés en sentinelles autour du catafalque encore vide, et le pavillon écarlate avec l'Éléphant blanc flotte au-

[1] Les armes du Roi n° 2 ont au parasol deux étages de moins que celle du Roi n° 1.



Gravé d'après une photographie.

Page 291.

Le bûcher où sera brûlé le second roi.

dessus de cet assemblage, qui charme les yeux au plus haut point.

Quant à la montagne elle-même, qui est de carton, une aquarelle seule pourrait vous rendre les tons moirés, bronzés et métalliques de ses mamelons bombés, de ses roches surplombantes et de ses cavernes bleuâtres. La carcasse de papier mâché, qui pour les rochers seuls s'élève à environ cent vingt-cinq pieds, est revêtue ici de feuilles de cuivre rouge, là de feuilles d'or, plus haut de feuilles d'antimoine de Bornéo, plus bas de feuilles de platine; toutes sont bosselées et miroitantes, relevées par des bouquets artificiels de métal et par des vases nacrés qui se dessinent en silhouette. Un sentier tortueux, tantôt en rampe, tantôt en escalier, fait cinq fois le tour de la montagne avant d'arriver au faîte : à chaque pas, il est gardé par des chiens de porcelaine, des dragons dorés, des paons de verroterie! Tels sont les ornements saillants de cet échafaudage d'un conte de fées. Pensez combien les rayons du soleil jettent de feux multiples sur ces roches métalliques, réflecteurs entassés d'où ricochent et se marient mille lueurs infinies, transformées, éblouissantes. — De plain-pied, sur la droite, une barrière d'ébène sculpté et enjolivé d'ivoire marque le seuil du sérail de celui qui est mort. Un pignon de miroiterie, des éperons de bronze, des tuiles vertes, jaunes et bleues, enrichissent le pre-

mier kiosque, qui n'est qu'un toit supporté par quatre colonnes de teck; puis une cage semblable à celles de nos jeux de paume, mais construite en madriers de sandal, est le balcon grillé d'où les sept cents veuves du même mari voient grandir le tombeau magnifique qui va devenir sa rôtissoire.

Mais l'ornementation n'est pas encore terminée; un millier de charpentiers sont employés sur les abords de la place à enfoncer en terre des troncs de tecks immenses, au haut desquels seront suspendus des animaux dorés. Dans de longs hangars, nous voyons les mandarins menuisiers diriger les travaux, et faire coller des bandelettes d'or sur de grosses carcasses de dragons volants, de crocodiles ailés, d'oiseaux antédiluviens. Quand ces avenues de mâts de cocagne, où flottera une ménagerie fabuleuse, encadreront cette nécropole d'opéra; quand un million de Siamois en habits de fête seront répandus autour de la montagne dorée; quand les tourbillons de la fumée des canons pendant le jour, les innombrables feux d'artifice et de Bengale pendant la nuit, animeront cet ensemble étonnant, ces royales funérailles ne seront-elles pas une des plus belles fêtes de l'Asie?

C'est en parlant de tant de spectacles nouveaux pour nous que nous glissons en gondole sur le majestueux « Me-Nam ». Les grands arbres des jardins des pagodes sont illuminés par les lueurs des lu-

cioles qui couvrent d'une pluie légère d'étincelles toutes les vagues et sombres silhouettes; et les alignements des canaux de la ville flottante se dessinent par les lanternes vénitiennes, aux couleurs bariolées, qui se reflètent dans le miroir des eaux tranquilles.

13 *janvier* 1867. Vers onze heures du matin, — par une chaleur torride, — comme nous revenons de la messe à notre case de bambou, en songeant à tous les courageux missionnaires qui, depuis saint François-Xavier en 1562, ont débarqué sur ce quai et puisé là des forces nouvelles avant de commencer dans les forêts insalubres de l'intérieur leur vie d'abnégation, de souffrances, de solitude, mais de devoir, — nous voyons arriver tout haletant un mandarin, premier chambellan du Roi. Il nous remet un papier long de deux pieds et large de deux pouces, où quatre lignes de cinquante à soixante mots chacune, en écriture siamoise, demeurent inintelligibles pour nous. C'est la réponse royale : mais sont-ce nos passe-ports ou nos lettres d'introduction ? Nous recourons au Père Larnaudie, et nous voilà bien ébahis d'apprendre que Sa Majesté Siamoise nous attend depuis huit heures du matin. Évidemment le Roi est surpris de ne pas nous voir arriver; mais c'est la faute de son grand maître, qui aura couru après quelque donzelle échappée de son sérail et fait

l'école buissonnière le long de sa route! Vite nous sautons en gondole, nous recrutons le généralissime, qui porte l'uniforme français de général de division, avec cette seule différence qu'il a un éléphant brodé sur son collet; mais quand nous nous présentons au guichet de la porte royale, on nous dit que Sa Majesté a quitté la salle d'audience où elle entretient tous les matins ses actifs mandarins des besoins pressants de l'État, et qu'elle s'est enfermée dans son harem, dont personne ne peut franchir le seuil pour la chercher, sans mériter la peine de mort!

Grâce à nos guides, la première enceinte du palais étant franchie, nous en profitons pour voir ce qu'elle recèle.

Plus d'audience royale, donc plus d'étiquette; nous ôtons avec bonheur nos habits de drap, sous lesquels nous mourons de chaleur, et nous arpentons les péristyles et les terrasses, comme les Parisiens, en manches de chemise, qui visitent les fortifications en été. Un des pages du Roi, vêtu d'un casaquin et d'un langoutis de cachemire azur, nous fait d'aimables révérences et des accroupissements multipliés. Toutes les fois qu'il parle, il met sa cigarette parfumée au repos, en la passant entre l'oreille et le crâne. Nous obtenons de lui la permission de rendre nos devoirs à la grande idole vivante, l'Éléphant blanc!

Au seuil du temple-écurie, une quinzaine de mandarins qui nous accompagnent se prosternent à quatre pattes en présence de l'animal-dieu; et, nous conformant aux convenances, nous entrons chapeau bas dans le sanctuaire, avec force révérences respectueuses. La voilà donc cette fameuse divinité blanche qui est l'emblème du royaume de Siam, et devant laquelle s'incline tout un peuple! Quel n'est pas notre désenchantement de trouver l'Éléphant blanc de la couleur de tous les éléphants du monde! En revanche, il est surchargé de bracelets d'or, de colliers d'or, d'amulettes et de pierreries. On lui sert son repas sur d'énormes plateaux du précieux métal, finement ciselés, et l'eau qui lui est destinée est conservée dans de magnifiques amphores d'argent. Pourtant, en approchant de l'animal chargé de reliques, nous pouvons bien trouver que sa peau est un peu plus grise et d'une nuance plus blanchâtre que celle du « commun des éléphants » ; ce sont seulement ses yeux entièrement blancs qui l'ont désigné à tant d'honneurs et à une si servile vénération. En cela, le dieu est albinos, qualité très-rare.

Suivant ce que l'on nous raconte, dès qu'un des chefs de l'intérieur découvre un quadrupède ainsi marqué, il rassemble toutes les tribus avoisinantes pour le traquer : on le prend grâce à de puissants stratagèmes, et après cette douce violence qui a

bien coûté quelques centaines de bras et de jambes broyés, on l'amène jusqu'à Bangkok sur une barque royalement ornée, où il est servi par une escouade d'esclaves prosternés à ses pieds. Pour prix des fruits et du blé vert qu'ils lui offrent, les malheureux sont, paraît-il, récompensés par de mortels horions toutes les fois qu'ils se trouvent à une longueur de trompe. Mais peu importe que le dieu pue, rue et tue ! Les mandarins de Bangkok, installés dans les barques royales, remontent le fleuve au-devant de lui et l'honorent des plus beaux présents; car leur religion leur enseigne que les âmes des Bouddhas transmigrent dans le corps des oiseaux blancs, des singes blancs, des éléphants blancs : à ces derniers, surtout, hommage et vénération, en raison du nombre prodigieux de mètres cubes de divinité qu'ils doivent renfermer !

Quant à nous, nous ne refusons, malgré nos fous rires, aucun des hommages consacrés à l'Éléphant : c'est la moindre politesse que nous devions à nos aimables hôtes siamois ! La bête elle-même, ravie du tas d'herbe tendre que nous lui faisons offrir sur un de ses plateaux d'or, trépigne et se dandine gaiement sur les trois pieds qui lui sont laissés libres. Le quatrième est maintenu par une chaîne rivée, sans quoi je pense que l'idole vivante déguerpirait bien vite de ce lieu où elle est en odeur de sainteté et autres, pour courir dans la jongle avec ses pro-

fanes et regrettés compagnons de vie nomade. Nous restons plus d'une demi-heure dans ce temple, examinant les ornements de grande cérémonie qui sont, comme des harnais, suspendus aux parois de marbre. Il y a un kiosque doré à clochetons, monté en sellette, des étuis et des boucles d'oreilles, des pierres précieuses, et des centaines de bagues « à défenses » qui, ajoutées à ce qu'il porte déjà, doivent lui faire une étonnante décoration mythologique. Car nous devons songer que nous ne voyons l'éléphant qu'en négligé du matin : jugez de ce que cela doit être quand il est en grande toilette !

Mais nous ne voulons pas sortir du temple sans mettre à exécution un pari que nous avions fait avant de partir d'Europe, et que nous nous plaisions à nous rappeler sur les grandes vagues du cap de Bonne-Espérance comme dans les bals de Sydney : « rapporter chacun trois poils de l'Éléphant blanc ! » Mais cette pieuse opération épilatoire nous paraît une facétie fort dangereuse, maintenant que nous nous trouvons nez à trompe avec l'animal. Corrompre à coups de boulettes d'argent son premier valet de chambre, qui se faufile dévotement, respectueusement, en marchant sur ses genoux, et qui de neuf coups saccadés les arrache sous la lèvre inférieure, voilà qui est fait plus vite qu'il ne faut de temps pour l'écrire, et je vous rapporte ces reli-

ques capillaires dans un médaillon sans emploi jusqu'à présent.

Il n'y a plus rien à voir dans la série de péristyles, où les patrouilles seules montent la garde, et le flot très-augmenté de nos acolytes, mandarins et camériers royaux, nous conseille de revenir vers cinq heures du soir pour tenter la fortune et savoir si Sa Majesté nous recevra, quand elle sortira de son harem.

Nous nous dirigeons alors vers une pagode qu'on nous dit, je crois, s'appeler « Tour de Babel »; mais elle me fait l'effet d'un fourneau et d'un charnier. En traversant quatre portiques, et en suivant des avenues dallées, remplies de talapoins qui vont et viennent, nous nous trouvons devant un kiosque en pierres entièrement à jour, dont les colonnes sont noircies par la fumée. C'est ici que se font de préférence les funérailles de Bangkok, et en attendant une heure et demie, nous sommes témoins d'un service de classe moyenne. De même qu'ici le deuil, au rebours de l'Europe, se porte en vêtements blancs, la mort ne produit pas chez ces peuples le même effet que chez nous; et tous les parents, amis et croque-morts fument, causent, plaisantent et rient en suivant le cortége. Vous savez qu'aux Indes et ici, l'on n'enterre pas, mais on brûle les cadavres. S'il est vrai que notre pauvre dépouille corporelle est détruite ainsi plus proprement que par les vers ron-

geurs et la pourriture, si la crémation résout d'un seul coup les questions d'insalubrité des cimetières, j'avoue qu'il est peu de spectacles qui soient aussi horribles pour les vivants, et qui fassent sur l'âme une impression plus destinée à revenir dans les nuits blanches comme un torturant cauchemar.

Nous nous tenons à une vingtaine de mètres, pour ne point gêner les superstitions locales, et voici ce que nous voyons. Le corps, enseveli dans du linge blanc, est tiré du cercueil et déposé dans le kiosque, au-dessus d'une triple rangée de fagots desséchés. Le « Chaô-klein-balat », ou premier vicaire des talapoins, allume le bûcher : la flamme s'élève ; sa lumière même et la première fumée épaisse dérobent tout à nos yeux : peu à peu la flamme tombe, la fumée s'évanouit, le brasier reste ; alors le cadavre apparait au sommet, et les chairs crépitent affreusement au milieu du silence religieux des spectateurs. Mais comme c'est un mort frais de la veille, ses nerfs et ses muscles se crispent sous l'action du feu cuisant : les bras se tordent, les phalanges s'agitent, les jambes se contractent et repoussent la braise. S'il n'était connu en physique qu'un chat mort mis sur le gril gigote comme une grenouille vivante, nous devrions croire que le malheureux se réveille et revient à la vie! Mais ce corps d'homme levant et secouant ses membres dans des convulsions saccadées, et semblant se

pâmer de douleur sur le feu ardent, me glace, je l'avoue, le sang dans les veines. Oh! non, je ne veux pas mourir ici!

Mais ce ne sont encore là que les plus ordinaires funérailles. Il paraît que souvent un Siamois dit en mourant : « Je laisse un bras ou une jambe aux oiseaux. » Alors le talapoin de service découpe le cadavre, et jette le morceau demandé aux consommateurs ailés, vautours hideux qui volent par centaines au-dessus de la pagode en attendant leur proie. Ainsi, pendant que le corps grille sur le feu, une de ses parties crues est dévorée à cent pas de là dans le « charnier ».

Nous y allons, et la vue de cette annexe funéraire, plus paisible que le bûcher, est assurément plus impressionnante. Par un singulier contraste, tandis que les honnêtes Siamois croient faire œuvre pie en donnant un de leurs membres aux oiseaux, c'est la plus humiliante des flétrissures que d'être dévoré en entier par les vautours. Les « galériens du Roi » sont ceux auxquels Bouddha refuse les honneurs de la braise et du gril. Dès nos premiers pas dans le charnier, nous foulons une douzaine de crânes anciens, décharnés et dépouillés par le bec de la gent vengeresse; mais il y a tout à côté des lambeaux tout frais ensanglantés et dégoûtants, autour desquels sont attablées les fétides bêtes qui s'y cramponnent du bec et des serres, en battant des

ailes pour augmenter leur force de déchirement et pour chasser les compétiteurs de leur proie! Malgré la chaleur intense, l'odeur n'est pas si forte qu'on pourrait le croire, grâce à la rapidité avec laquelle la besogne est faite. Mais il reste pourtant l'infection nauséabonde que les vautours eux-mêmes exhalent! De plus, ils dorment par centaines dans ce même lieu où ils mangent, et on s'en aperçoit sous les corniches des colonnades. Les talapoins prennent plaisir, après nous avoir fait circuler au milieu des torses à demi déchiquetés et des membres épars du charnier, à nous montrer le garde-manger où repose un galérien mort hier, recouvert seulement d'une planche, et destiné au repas de demain matin. Le pauvre diable a encore ses chaînes aux pieds : cela gênera un peu les vautours.

En repassant devant le bûcher, nous espérons voir la fin du cérémonial : mais les braises sont encore trop ardentes. Dans quelques heures on va retirer du milieu des cendres le tical mis dans la bouche du cadavre au moment où ses parents l'ont enlevé de la maison mortuaire, et lui ont fait faire trois fois le tour du jardin « afin qu'il n'en puisse retrouver le chemin ». La partie centrale des cendres sera ensuite recueillie dans de petites urnes, et chacun des membres de la famille emportera dans sa poche une parcelle du défunt! Je m'explique maintenant ces rangées de petits pots que j'ai vus,

comme des pots de confitures, sur les planchettes qui entourent l'autel des dieux lares dans l'antichambre de chaque maison. Je ne m'étonne plus alors de ce récit qui m'avait paru fantastique, et d'après lequel, à la crémation d'un guerrier renommé, les talapoins se précipitent sur le foie rôti pour le manger ; et il me semble entendre ce Siamois, ancien ambassadeur à Paris et parlant à peu près le français, inviter un ami au service, convoi et enterrement d'un des siens, en lui disant : « C'est demain à onze heures très-précises que je vous prie de venir voir griller mon oncle ! »

Mais nous n'oublions pas notre rendez-vous donné ce matin pour huit heures et prorogé par la fantaisie d'un mandarin jusqu'à cinq heures du soir. La place du palais est remplie des troupes royales, qui, nu-pieds, mais en bon ordre, obéissent parfaitement aux commandements français du général. — Bataillon carré, charge à la baïonnette, défilé et salut, musique entraînante, tout est réussi d'une manière étonnante pour des Asiatiques ! Bravo pour le général-maréchal Lamache !

Cette fois le portique de la seconde enceinte nous est ouvert à deux battants : il y a des canons sur les terrasses, des sentinelles portant armes sur chaque marche de porcelaine de l'escalier sinueux. Nous arrivons au seuil de la salle du trône, et le Roi vient au-devant du Prince en traversant une



Gravé d'après une photographie. Page 303.

Le soixante-douzième enfant du roi de Siam.

moisson de mandarins accroupis dans l'attitude du plus profond respect, et n'osant même pas lever les yeux sur le maître qu'ils adorent.

Sa Majesté est précédée d'une dizaine de ses enfants, qui sont vraiment ravissants : ils ont la tête rasée, excepté le sommet d'où s'élève une petite mèche entourée d'une guirlande de fleurs blanches maintenue par des épingles de saphir : leur buste nu est orné de nombreux colliers de pierreries, et leurs reins, d'une ceinture d'étoffe argentée; au-dessous pend un langoutis de soie chinée rose et bleue; enfin sept ou huit gros anneaux, où sont attachés en pendeloques saphirs et rubis, s'enroulent au-dessus de la cheville. Les voilà donc ces petits êtres mignons que les sultanes ont parés et enguirlandés! L'un porte la boîte aux cigarettes, l'autre le grand sabre du Roi, celui-ci un parasol à sept étages, celui-là un crachoir d'or! Ils avancent en trottinant et en nous saluant de leurs plus gentils sourires.

Quel contraste entre ces petits chérubins asiatiques et le vieux Roi, dont la figure rabougrie est enchâssée sous une couronne-pyramide dorée, et dont les membres de squelette tremblottent sous les manteaux chamarrés et les pierreries innombrables. Sa Majesté Siamoise, âgée de soixante-trois ans, est parfaitement laide, et tient beaucoup du singe. Mais le Roi Mongkut se pique de parler anglais, et nous

comprenons à peu près un mot sur dix. Le colloque est fort solennel : le Roi nous parle de Louis XIV et de sa fameuse mission : — tout en discourant sur les grandeurs du Roi-soleil, il se détourne deux ou trois fois par minute pour cracher sa boulette de bétel dans un beau vase d'or, puis en reprend une autre dans une des boites ornementées de diamants que lui tendent ses enfants. Mais l'audience ne dure guère que cinq minutes : nous sommes sur le seuil de la grande salle du trône : le Roi nous y fait faire sept ou huit pas. Je ne saurais la comparer qu'à une nef de nos églises, tant elle est élevée et majestueuse. Ne pouvant la mesurer que des yeux, je lui donne trente mètres de long sur neuf ou dix de haut; c'est un magnifique assemblage de colonnades dorées, de lustres filigranés, de panoplies bizarres; le parquet comme le plafond est en marqueterie brillante, et dans les parois sont coupés deux étages de galeries, sorte de loges cintrées d'où la vue plonge comme dans un théâtre de dorures. Au milieu de la paroi qui est en face de nous, est taillée une immense alcôve : des cierges d'un demi-pied de diamètre et plus hauts qu'un homme, brûlent sur les marches du trône qui est au fond et qui ressemble à un autel. Au-dessus s'élève le grand parasol à sept étages, un vrai clocher de cathédrale!

Dans tous les coins, des groupes de mandarins

prosternés sur les genoux et sur les coudes; des meubles orientaux chargés de bijoux et de parures, des Bouddhas couverts de diamants, à côté de cadeaux (articles de Paris) donnés par les souverains d'Europe! Un fauteuil de velours d'Utrecht, à fond mobile (meuble de malade), sous un dais argenté de pacha! Les insignes de la Légion d'honneur encadrés au-dessus d'une gravure coloriée (à un sou), représentant des sapeurs! Des blocs de pierres précieuses à l'état brut dans des plats à barbe de la dernière quincaillerie d'Auvergne! Une architecture et des boiseries d'une beauté inconnue chez nous, et des colifichets de foire de village! Oh! que c'est bien là l'Orient, mélange des plus admirables joyaux indigènes et d'une bimbeloterie européenne que l'ignorance des possesseurs taxe d'objets d'art; ensemble grandiose et minable, doré et étamé, merveilleusement laqué et enluminé de peintures enfantines. Je donnerais je ne sais quoi pour voir toutes ces vitrines qui nous environnent : la plus proche nous fait éclater de rire; elle contient un fouillis d'ivoires superbes, de jades valant des milliers de francs, de bouteilles de benzine Colas, d'eau de Cologne, et une douzaine de tasses de faïence de la grosseur d'un melon, à rebords épais et à anse solide. Il paraît que c'est un malin Français qui a vendu au Roi ce grotesque ustensile de ménage, comme si c'était un service de table!

Mais le temps d'achever une inspection aussi curieuse ne nous est pas laissé. Le Roi dit quelques paroles au groupe de ses filles qui se sont tenues timidement à distance jusque-là, et elles vont ouvrir une cave à liqueurs placée sous la copie du tableau de Gérôme, qui représente la réception des Siamois à Paris. Une d'elles, âgée d'environ treize ans, couverte de bijoux *seulement*, gracieuse et vraiment charmante, nous verse par son ordre une décoction abominable sous le nom de vin : le Roi tient beaucoup à trinquer avec nous en faisant sonner les verres, et il nous congédie fort aimablement en donnant ordre à ses filles d'apporter, en grande pompe, trois de ses cartes de visite sur papier glacé. Sa Majesté nous les a libéralement octroyées, et voici le témoignage de cette royale munificence :

« SOMDETCH-PHRA-PARAMENDR
MAHA-MONGKUT,
MAJOR REX SIAMENSIUM. »

Cette fin en langue latine n'est-elle pas délicieuse ?

Le bonheur veut que le Roi, dans ses dernières paroles d'adieu, dit aux mandarins de nous montrer demain matin les dépendances du palais et la demeure de son collègue défunt. Les petits Princes rieurs et les nombreux mandarins nous reconduisent jusqu'à la porte. Nous promenons dans

toutes les directions les regards les plus avides, mais nous ne parvenons à découvrir ni une ombre aux fenêtres du harem, ni une apparence du fameux régiment des Amazones, qui tient, dit-on, garnison dans le palais.

14 *janvier* 1867. — Nous avons commencé la journée, Fauvel et moi, par une visite au consul de France, M. Aubaret, capitaine de frégate, homme aimable et charmant, doué d'une facilité extraordinaire pour apprendre toutes les langues de l'Orient; il nous a raconté les péripéties de la politique en ces parages. Après avoir reconnu le protectorat de la France sur le Cambodje, le Roi de Siam a conclu avec les rois de ce pays un traité secret annulant le nôtre, et ceux-ci viennent d'apporter en cachette à Bangkok un tribut auquel ils avaient officiellement renoncé. Le consul anglais n'a rien plus à cœur que d'encourager les Siamois dans cette voie douteuse qui arrête les progrès de notre domination en Cochinchine. « Le Cambodje nous restera, ou je sauterai, » disait notre intrépide consul. — Par là, en effet, serait consolidée cette barrière que nous élevons entre la Chine et l'Inde anglaise; par là notre colonie pourrait plus sûrement prendre son essor, et empêcher peut-être nos puissants rivaux d'envahir peu à peu les États du grand Roi.

C'est un étrange steeple-chase que celui des in-

fluences européennes dans l'extrême Orient ! *Prendre*, à la première occasion favorable, pour empêcher un autre compétiteur de *prendre* à la seconde, tel est le secret peu moral assurément, mais presque obligatoire des dominations coloniales. Procéder tantôt par une condescendante protection, tantôt par une hautaine irritation ; flatter ou intimider, montrer l'épée dans le fourreau ou hors du fourreau, voilà ce que nous faisons tous, à tort ou à raison, pour lutter contre les lenteurs sournoises, les réponses éternellement évasives, les cachotteries mesquines, les infractions flagrantes des roitelets ou des Grands Mogols de l'Asie. S'il n'était si fallacieux, demi-serpent, demi-bourdon, il me ferait vraiment pitié, le cabinet de Siam! Tantôt il rampe, tantôt il sonne une fanfare indépendante. Mais, au fond, ce royaume n'est-il pas un gâteau bien tentant, placé entre deux convives, la France et l'Angleterre, qui, ne pouvant plus rien manger aux autres en Europe, se sont attablées en Asie.

Nous n'avons pas oublié les Dupleix, les La Bourdonnaye, et nous avons eu la main heureuse, après avoir tant perdu aux Indes, d'avoir de nouveau tant conquis en Cochinchine. Mais il est tout simple que, si nous respectons sincèrement l'intégrité du royaume siamois, nous demandions aux autres compétiteurs la même réserve. De là une situation des plus tendues, et des griefs qui, ne pouvant être mis au

grand jour, se reportent d'autant plus vivement sur les petites choses : ainsi, comme pour lesenfants qui ne sont pas sages et auxquels on refuse le dessert, notre consul a pris sur lui, et avec raison, de ne pas remettre au Roi une épée superbe et des présents envoyés par la France : il ne les donnera que si une certaine délimitation de frontières est faite selon sa demande. Le cabinet siamois s'est décidé cette nuit, en conseil, à envoyer une ambassade à Paris pour obtenir la frontière de ses rêves. Bien entendu la même malle emportera une dépêche destinée « à préparer le terrain » en sens inverse !

Mais de la scène politique nous ne tardons pas à passer à la scène comique. Le théâtre en plein air fait les délices des Siamois, et, à l'ombre de quelques feuilles de bananiers, de jeunes acteurs égayent pendant le jour entier des centaines de spectateurs accroupis. Coiffés de couronnes royales dorées, couverts de cuirasses et de cuissards de métal brillant, ils dansent au son d'une musique infernale, sautent, chantent, se battent, pour représenter les épisodes fabuleux de leur histoire nationale. Malgré la bizarrerie du jeu, l'enluminure épaisse des visages, les sauts périlleux de la troupe, nous ne restons pas longtemps en contemplation devant ce spectacle drôle, mais inintelligible pour des Européens. D'ailleurs les sons lointains des tam-tams royaux nous avertissent

qu'il est l'heure de visiter les dépendances du palais, comme le Roi nous l'a promis hier.

Un « phaya », mandarin vêtu de soie cerise, est notre cicerone et nous guide à travers un dédale d'escaliers de faïence, de tourelles bariolées, de terrasses à quatre étages, et de statues grotesques de granit rouge. Nous voici dans la pagode du Roi : elle brille comme les autres de miroiteries et de tuiles vernissées, mais dès l'abord elle frappe les yeux par son pavé tout entier en briques de cuivre sur lequel peuvent marcher les profanes : toutefois, de distance en distance sont tendues à terre des *nattes d'argent,* tressées comme des cottes de mailles, et que peuvent seuls fouler les pieds du Roi! Fresques et lustres, colonnes et brûle-parfums sont éclipsés par l'autel du fond, où sont entassés des centaines de Bouddhas et de parasols enrichis de rubis et de diamants : ils semblent autant de gerbes d'un feu d'artifice jetées autour de la grande idole qui est la merveille de Siam. Celle-ci représente un Bouddha de taille humaine en or massif : la tête est faite *d'une seule émeraude,* finiment sculptée, et d'un éclat resplendissant; elle est surmontée d'un casque de saphir et d'opale. Il paraît que le consul d'Angleterre en a offert plus d'un million au nom de son gouvernement; mais Sa Majesté Mongkut tient à cette tête comme à la sienne propre, et il me semble en effet qu'elle doit être unique dans le monde! Les an-

nales du royaume parlent de sa découverte il y a environ sept ou huit siècles. — « En cas de révolution, nous dit un Européen au service du Roi, voilà la statue que je me contenterais de prendre, pendant que le Roi se débrouillerait avec ses huit cent soixante-quinze femmes. En y ajoutant les deux magots de quatre pieds, en or massif, qui sont les satellites de l'émeraude, je pourrais jouir d'une honnête aisance ailleurs. » Simple, net, moral et bien senti! Ailleurs... en effet! mais trouvera-t-il sans peine un pays où les confiscations de ce genre soient en honneur?

Tout en nous extasiant sur les richesses inconnues que recèle cette pagode, et que je ne vous décris plus après ces deux traits, de peur de tomber dans un catalogue de bijoutier, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer la simplicité et la pauvreté des modestes talapoins, gardiens de tant de splendeurs, qui cheminent pieds nus, en portant leur marmite de fer, entre ces régiments de dieux d'or.

De la pagode à la Monnaie, il n'y a qu'un pas, mais un grand contraste : car là l'or est pur, les diamants sont de la plus belle eau; ici le roi Mongkut croirait manquer à tous ses devoirs de roi asiatique, s'il ne battait la plus fausse des monnaies. Le mandarin monnayeur, orné comme Bouddha d'un embonpoint à trois étages, d'un langoutis rose-nymphe émue, d'une vingtaine de bagues aux doigts des mains et des pieds, nous montre ses lingots et ses

coins. Grâce à sa science des alliages, le Roi fait quelques millions de bénéfice, et il paraît que le bon mandarin lui-même ne dédaigne pas d'arrondir son patrimoine à raison de quatre cent mille francs par an. Hélas! la monnaie des pilules d'argent, ce système d'apothicaire du roi Mongkut, va mourir ; on ne frappera plus que des pièces plates, avec les parasols d'un côté et l'Éléphant blanc de l'autre. Digne imitateur des largesses royales, le fonctionnaire, qui rit jovialement en tapant des deux mains sur ses replis de graisse, nous donne à chacun un sou de cuivre (élevé ici à la valeur imaginaire de quatre sous), et un liard de plomb qui vaudrait un dixième de liard en France.

Je ne vous ai encore parlé de la chaleur de Siam qu'en passant : aujourd'hui, quoique nous soyons en plein hiver, il fait si étouffant que nous avons emporté notre thermomètre, et voici les différentes moyennes que nous observons dans le jardin de la pagode : — température de l'air à l'ombre, 46° centigrades ; température du sol à l'ombre, 55° et demi. — Songez à ce qu'elle est, quand nous faisons en plein soleil des promenades de cérémonie dans les avenues dallées!

C'est pourtant sur ces dalles brûlantes que nous marchons en sortant de la Monnaie; et devinez où nous allons? Présenter, sur l'invitation du « Primus rex Siamensium », nos respectueux hommages au

second Roi..... qui est mort au commencement de l'année dernière. — Après avoir vu brûler du Siamois, c'est la chose la plus curieuse du royaume. — Ledit Roi est donc mort il y a neuf mois : après quantité de cérémonies extraordinaires, il paraît que, suivant l'usage antique et solennel[1], on a installé son cadavre sur un trône de bois de fer, mais percé; et au moyen d'un entonnoir introduit dans son gosier, on lui a fait avaler une trentaine de litres de mercure : l'opération l'a desséché très-promptement; le vif-argent, plus ou moins amalgamé, était recueilli au fur et à mesure dans un vase de bronze sculpté placé sous le trône. Chaque matin, tous les corps constitués de l'État venaient en grande pompe chercher le vase, et allaient religieusement le vider dans la rivière. Quand Sa Majesté n° 2 fut ainsi réduite à la sécheresse d'un vieux copeau, on la plia en deux, et ramenant les jambes à la hauteur du front, on ficela le tout comme un saucisson, qu'on déposa dans une urne d'or, au sommet d'un catafalque magnifique.

C'est ce Roi, ayant neuf mois de bouteille, que nous venons voir! Sous les belles colonnades de son palais circulent avec onction des centaines de mandarins de sa maison civile et militaire : nous passons sous huit portiques : des esclaves tirent un

[1] Ceci nous a été raconté par le Père Larnaudie, les autres missionnaires de Siam et le général Lamache.

grand rideau : toute la salle du trône nous apparaît. — Le Roi mort, blotti dans son pot, au sommet de son autel, tient sa cour exactement comme s'il vivait. On nous dit de le saluer, — adopté : grande satisfaction des mandarins alignés à droite et à gauche, fumant leurs cigarettes tout en se prosternant le front contre terre : en signe de deuil, ils sont tous en blanc. Un des pages va chercher sur le catafalque de gros cigares, et nous les apporte dans une corbeille de filigrane rougeâtre : il marmote quelques paroles, on nous les traduit : « C'est de la part du second Roi qu'il nous les offre, et qu'il les allume avec un des cierges mortuaires. » De longs cordons blancs et dorés s'étendent du socle du pot d'or dans toutes les directions, comme les fils d'une toile d'araignée : à l'extrémité de chacun est un mandarin en adoration. — Dans leur croyance, ces cordons portent au Roi leurs paroles et leurs prières, ils les pressent contre leurs lèvres avec une émotion et une foi saisissantes. Enfin une grande corbeille d'or est sur la première marche du mausolée, toute remplie de lettres et de placets adressés au défunt depuis la dernière semaine. On attend la réponse! Tout ce spectacle est étrange au possible : quelle idée originale que de continuer pendant une année la vie d'un Roi empoté, et d'entourer sa dépouille de toute la vivante animation d'une cour, d'un fumoir et d'une correspondance!

De même son harem entier est, depuis neuf mois, réservé pour son usage personnel! Au lever et au coucher du soleil, ses centaines de femmes viennent parler par les cordons blancs à ce mari calmé et inoffensif. Aux yeux des Siamois, ce n'est pas du veuvage, c'est de la vie conjugale..... prolongée seulement. Elles ne cesseront de lui appartenir que le jour où il sera mis sur le gril, et il est bien entendu que la fable des épouses se jetant sur le bûcher de l'époux ne se réalisera pas.

Pour nous, stupéfaits et enchantés, nous faisons à Sa Majesté nos plus civiles révérences, en la remerciant de sa bonne réception, de ses bons cigares, et en lui souhaitant de s'allumer aussi bien qu'eux!

Dans deux mois donc, les scellés seront levés : le Roi survivant décantera le bocal d'or où son collègue est en conserve, et pendant qu'on sortira sa peau et ses os, pour les faire griller au haut de la magnifique montagne artificielle que nous avons visitée avant-hier et que l'on dore sur toutes les tranches, le roi Mongkut doublera du coup son sérail, prodiguera à son bon peuple danses, festins, revues et illuminations.

Ce second Roi confit, auquel nous venons de rendre visite, n'a pas encore de successeur. Jusqu'à présent, il y avait toujours à Siam deux Rois régnant en même temps : l'un menait toutes les affaires, l'autre recevait surtout les honneurs. Il paraît que

l'harmonie la plus douce unissait les deux monarques depuis un temps immémorial. Cela doit s'attribuer moins à une conformité d'idées et à un respect pour le pouvoir suprême, qu'à l'apathie langoureuse de la race siamoise, à la placide jouissance de richesses, de harems et d'adorations qui constituent, bien plus qu'une pensée de gouvernement, le rôle des rois asiatiques. D'après ce que l'on nous dit ici, il est très-probable que cette royauté jumelle, fondamentale jusqu'à présent, ne sera point restaurée : le roi Mongkut semble décidé à garder pour lui seul prestige, femmes et finances, et son unique héritier sera son fils aîné, « Alongkut », que nous avons vu hier[1]. Ainsi la couronne siamoise, s'inspirant des usages de l'Europe, sera simplifiée et enrichie. Nous voudrions attendre les fêtes superbes qui seront célébrées pour les funérailles du second Roi et de la deuxième royauté, mais deux mois seraient bien longs à passer dans une ville qui n'a plus de grandes nouveautés à nous offrir, et nous verrons peut-être ailleurs, pendant tout ce temps, des choses moins curieuses, mais plus intéressantes.

Notre après-midi se passe sur la grande place publique, au milieu d'une foule immense. Le talapoin à robe jaune-serin abonde, et, sans nul doute,

[1] Les journaux de novembre 1868 ont annoncé la mort de ces deux Princes, au moment même où leur nom impérissable servait de base à l'établissement de l'unité royale.

tout le « high life » de Bangkok s'est donné rendez-vous pour quelque solennité. Plus de langoutis en cotonnade, plus de simples anneaux aux pieds des jeunes filles; mais de longs cortéges de femmes de mandarins sous des écharpes de soie écarlate et dans des langoutis d'étoffes chinoises qu'envieraient nos « nouveautés » du boulevard. Comme nous nous étonnons de la variété des âges et des costumes de chacun des pensionnats féminins qui se promènent en zigzag dans la foule, nos compagnons veulent bien nous expliquer les mœurs des Siamois au point de vue du ménage.

Chaque mandarin possède un harem de douze, vingt ou trente femmes, suivant son caprice et son budget : qu'il soit « Somdet-chao-phaya, Chao-phaya, Phaya, Phra ou Luang » (ce sont les cinq rangs de cette aristocratie), il doit se distinguer du peuple par la quantité ou la qualité de ses femmes. Parmi elles, une seule est dite « grande », c'est celle qui a été épousée après les « kan-mack » ou fiançailles solennelles; toutes les autres sont réputées « petites ». Presque toutes sont achetées, mais je n'ai pu savoir au juste le prix moyen : j'en vois du prix de sept à huit cents francs qui sont fort gentilles : avec quinze cents francs on doit acquérir des créatures angéliques. Chose essentiellement bizarre et paradoxale, c'est la « grande » femme qui est chargée par l'époux de faire les achats de remonte

du harem; c'est elle qui a la haute main sur toute la troupe, qui la mène à la promenade, préside à la cuisine, au logement et à la toilette. Mais aussi elle seule peut hériter et donner naissance à l'héritier du nom et de la fortune; elle seule ne peut pas être vendue; quant aux autres, « *lascivum sed miserabile pecus!* » si elles font par leurs grâces, leur beauté et leur jeunesse les délices du maître, elles ne sont pourtant qu'une marchandise; et lorsque le mandarin perd au jeu, achète des terres, ou fait de mauvaises affaires de commerce, sa bourse épuisée, il paye en femmes et en enfants, qui deviennent, à un taux fixé par la loi, la propriété du créancier.

Mais je veux oublier ces coutumes révoltantes, acceptées ici avec une placide naïveté, pour vous peindre en trois mots ces harems ambulants. Voici en tête la « grande » mandarine, vieille matrone en général, dont le crâne rasé n'est plus ombragé que par un toupet blanchi, et dont les mollets se rident. Puis viennent quinze et vingt « petites », jeunes femmes coquettes et pimpantes, avec l'écharpe sur la poitrine, si elles sont achetées depuis moins de deux ans; sans autre vêtement que des colliers d'or jusqu'à la ceinture, si la lune de miel est passée : la reine du moment, favorisée par le maître, se distingue souvent par la surabondance des joyaux.

A quelques pas en arrière est la suite des esclaves,

qui se comptent par soixante et quatre-vingts : ils portent des coffrets, des amphores, des boîtes en filigrane et des corbeilles de fruits. Pauvre race encore que celle-là! Elle forme plus d'un quart de la population de Siam : faits prisonniers de guerre ou nés dans cette caste, ils représentent chacun une marchandise valant de deux cents à trois cents francs. Les hommes cultivent, rament, construisent; les femmes servent dans l'intérieur de la maison, et leurs enfants contribuent à augmenter la richesse du patron. Mais c'est là une chose connue, et je ne vous la cite que pour vous faire voir d'où dérive, comme d'une source naturelle, cette vente immorale, qui en est le corollaire, de la femme et des enfants par l'époux et par le père. Mes regards ébahis semblent au Père Larnaudie des regards d'incrédule, et, pour me convaincre, il me montre ce soir le livre de Monseigneur Pallegoix sur le royaume de Thaï ou Siam (1854), d'où j'extrais la traduction du contrat suivant : « Le mercredi, sixième mois, vingt-cinquième jour de la lune de l'ère 1211, la première année du Coq, moi sieur Mi, le mari, dame Kôt, l'épouse, nous amenons notre fille Mâ pour la vendre au sieur Luang-si, pour quatre-vingts ticaux (240 fr.), pour qu'il la prenne à son service en place *des intérêts dus*. Si notre fille Mâ vient à s'enfuir, que son maître me prenne et exige que je lui trouve la jeune Mâ. »

La tendresse paternelle et l'amour de la propriété opposeraient un frein à ces ventes incroyables, si le taux de l'intérêt de l'argent n'était de trente pour cent à Bangkok; de là la moindre dette force en quelques années à la décomposition de la famille. Je conçois que l'abolition de l'esclavage présente des difficultés matérielles et temporaires qui demandent des ménagements; mais s'il y a encore en ce monde, et je le crains, des défenseurs théoriques de l'esclavage, ne doivent-ils pas voir où peuvent être entraînées des races naïves par ce principe maudit, contre lequel nous voyons ici un argument véritablement nouveau? Du moment, en effet, qu'un homme peut posséder et aliéner un autre être humain qui ne lui est rien par le sang, pourquoi ne pourrait-il pas vendre un enfant qui est sien par la paternité, et une femme qu'il s'est donnée par un contrat de livraison et de mariage? Il est vrai qu'on dira pour le royaume de Siam, ce qu'on a dit pour les États confédérés d'Amérique : « Les esclaves ne se plaignent pas et sont dans une condition parfaitement heureuse. » Ici, je le reconnais, la douceur proverbiale des Siamois, accordant la paresse des esclaves avec la nonchalance des désirs des maîtres, fait de leur caste une race sans soucis comme sans joies : quand le travail est sans salaire, toute force ne devient-elle pas inerte?

Mais je reviens à notre place publique où se

coudoient plus de vingt-cinq mille mandarines et esclaves, où une douzaine des enfants du Roi chevauchent sur des poneys caparaçonnés d'argent, avec une suite de grands seigneurs trottinant en langoutis roses et azur. Tous les ans, à cette époque, le Roi nomme « Roi de trois jours » un de ses mandarins favoris : c'est un petit carnaval. Il y a quelques années encore, ce Roi éphémère avait le droit de prendre pour lui tous les étalages des boutiques qui se trouvaient sur son passage, ou de les faire piller par ses esclaves. Bien plus, il devenait, comme par la baguette d'une fée, propriétaire de toutes les jonques chinoises qui avaient le malheur d'entrer à Bangkok pendant son règne. Mais, aujourd'hui, ce n'est plus qu'une bacchanale joyeuse qui coûte à Somdetch-Phra-Paramendr-Mongkut quelque vingt mille francs en noces et bombances.

Sur la place où nous admirons les types les plus excentriques, est installée une haute balançoire, au-dessous de laquelle on a creusé un sillon. Alors le ministre de l'agriculture s'avance, et devenant gymnasiarque pour la circonstance, il se fait balancer à toute volée dans l'espace, afin d'appeler, pour cette ère nouvelle, sur toutes les campagnes du royaume la faveur du bon génie, protecteur des récoltes. Le Roi de trois jours lui succède et l'imite, à la grande joie d'une foule silencieuse et recueillie tout à l'heure, qui redevient bruyante et se met en

devoir de recommencer son tapage infernal, renforcé de cymbales stridentes et de bourdonnants tam-tams.

Nous laissant porter par le flot, nous arrivons jusque devant la façade du palais à tourelles où le héros de ce carnaval agricole donne sa démission sur les marches du balcon royal. En ce moment, toutes les galeries et les terrasses du palais se garnissent, comme par enchantement, des costumes les plus brillants : ici des milliers d'esclaves, plus haut des troupes de mandarins dont les couleurs voyantes font une vraie bande de perroquets et de cacatois : le ramage du reste ressemble au plumage! Au sommet enfin, toutes les femmes du harem passent leurs têtes et leurs bustes nus à travers le grand grillage de bois qui forme la cage de tant d'oiseaux captifs : elles hissent au-dessus de leurs têtes les petits enfants du Roi, avec leurs joyaux d'apparat tout chatoyants.

Sur la droite est une tourelle blanche dont les créneaux laissent voir des canons d'une si grande longueur que je les prends d'abord pour des lunettes astronomiques. Soudain la tourelle se couvre d'uniformes écarlate! Ce sont les Amazones! En voici tout un peloton qui vient monter la garde, le schako rouge sur l'oreille, un courbe yatagan en sautoir, le fusil à baïonnette au port d'armes : j'allais dire le petit doigt sur la couture de la culotte; mais non,

c'est un langoutis bouffant, demi-jupon, demi-caleçon de bain, descendant jusqu'à mi-cuisse. Les gradins et le couronnement de la tour en sont vite couverts : manœuvrant à merveille leurs longs fusils, affichant des postures martiales, ce corps militaire.... de ballet nous fait rire de bon cœur. Elles hissent d'abord trois fois le pavillon rouge à Éléphant blanc : le Roi alors ne fait qu'une courte apparition au balcon, et rentre à pas précipités dans la salle d'audience, où règne, paraît-il, la plus vive agitation.

Depuis huit jours en effet, Sa Majesté confectionne sa lettre à l'Empereur Napoléon, avec grand renfort de conseils nocturnes qui se terminent toujours par la mise au feu de la lettre rédigée la veille, et par l'élaboration d'un message nouveau destiné au même sort le lendemain ! Qui sait si, après un enfantement aussi torturé, cette lettre infortunée ne finira pas par aller tout droit au fond du panier du quai d'Orsay !

En attendant, le soleil se couche, et les Amazones, sur un rhythme nasillard, élèvent jusqu'au sommet du grand mât une lanterne antique, historiée et ciselée. Avec elle sont hissées deux gracieuses branches de palmier que la brise balance. C'est, paraît-il, pour dire au diable que « l'on veille », et pour le chasser au loin. Fidèles à la vieille croyance, bien des maisons sur la rive du fleuve imitent au même instant le signal superstitieux de la grande tour.

15 *janvier* 1867. — Comme depuis trois jours nous n'avons cessé d'explorer les pagodes, les palais, les places publiques et la ville flottante de Bangkok, nous voulons aujourd'hui nous arracher à cet échiquier de monuments de faïence et de miroiterie, pour voir la campagne environnante. Elle n'est pas pittoresque et elle n'a pas les paysages admirables de Java, mais elle est d'une immense richesse. Les crues du Me-Nam, le Nil de cette Égypte asiatique, fécondent chaque année d'un limon réparateur cette éternelle vallée de rizières qui fournissent déjà par an, en dehors de l'approvisionnement de tout le royaume, une exportation d'environ quatre cents navires de gros tonnage! Mais les Siamois, heureux de leur paisible aisance, ne tirent pas de leur sol le dixième du produit qu'ils pourraient en recueillir. Il y a des mandarins et des esclaves, mais il n'y a pas de commerçants : il y a des paysans maraîchers, fournissant les marchés de la bourgade ou de la ville la plus proche; mais il n'y a pas d'agriculteurs. Tant que l'or abondant des mines de l'intérieur, et les impôts établis, suffiront au trésor royal et entretiendront ce faste extérieur, ce clinquant habituel d'une population qui adore son Roi omnipotent, quel pourrait en effet être le motif qui pousserait les Siamois à des travaux fatigants, puisque le Roi seul en toucherait le bénéfice!

Pour deux ou trois sous de riz et un sou de

poisson, un Siamois vit confortablement : il résulte de là que le travail est presque illusoire sur cette terre, que la nature semble avoir créée d'autant plus productive que ses habitants consomment moins. Que de parties fertiles encore incultes, que de vallées où l'on pourrait faire sans grande peine deux récoltes de riz de plus par an! Que d'étangs, véritables viviers naturels, où le flot apporte des millions de poissons, et que le jusant laisse presque à sec sans que personne vienne les ramasser! S'il y avait d'autres éléments que cette noblesse mandarine énervée dans le sérail et ces esclaves porteurs de boulettes à mâcher; s'il y avait ici une grande direction pour les travaux utiles, des travailleurs excités par l'appât du gain et non plus par l'intimidation du rotin; si, en un mot, cette terre rendait et exportait ce que Dieu lui a donné, quel puissant remède affecté aux misères de ce monde, quelle provision pour parer à une disette comme celle qui a désolé les Indes et l'Algérie, et qui menace toujours la Chine!

Oui, s'il y a par excellence à Siam un cachet saisissant d'élément asiatique non amalgamé; si ces aiguilles de porcelaine des pagodes abritent un peuple qui n'a jamais connu qu'elles; si c'est un boulevard aussi riche qu'original de castes adorées et de castes serviles, de harems brillants et de talapoins en guenilles, de Bouddahs dorés et de huttes

misérables; si c'est de l'Orient pur, à la fois égoïste et brillant, arriéré et grandiose, il y a là d'autres découvertes à faire que celles du touriste : il y a des secours à chercher pour l'humanité qui souffre : il faut ouvrir cette porte et tenter d'activer ceux qui s'isolent derrière elle. Les armes pour cela ne sont pas nécessaires : les Chinois donnent ici l'exemple d'une intrusion pacifique. Les quelques milliers qui ont immigré à Siam ont accaparé tous les négoces; tout ce qui est travail dans le royaume est stimulé, organisé, fructifié par leurs mains. Autant le Siamois représente l'indolence, autant son remuant parasite du Céleste Empire est le type de l'âpreté au gain et de la constance dans les efforts laborieux.

Aussi ne devons-nous pas laisser stagnantes des eaux qui, mises en mouvement, pourraient être si fécondes. Le jour où Siam sera relié à la grande ligne des Indes et du Japon qui pivote sur Singapour, le jour où un comptoir de commerce, au lieu de faire une aventure d'une course à Bangkok, en fera un préliminaire sûr de négoce lucratif, les chiffres donneront raison, j'en suis convaincu, à mes premières impressions. Je voudrais du fond de mon cœur que la France recherchât, au moyen de nos magnifiques « Messageries impériales », l'honneur de cette conquête commerciale, pacifique et légale, — la seule que nous puissions ambitionner, la seule qui nous donnerait d'autant plus de prestige qu'elle

serait plus désintéressée sur la question du territoire, plus propagatrice et plus internationale.

Avec ses petits moyens, le Père Larnaudie a montré aux Siamois tous les services que devaient leur rendre nos inventions modernes. Pendant que nous parcourons dans une barque rapide les canaux qui se croisent au milieu des campagnes, nous ne voyons devant chaque hutte que mortiers de bois de teck, où un rustique pilon, soulevé lentement par quelques femmes nues, décortique de bien petites quantités de riz de la façon la plus lente et la plus primitive. Mais bientôt nous arrivons à un moulin qu'a monté et ensuite vendu l'actif missionnaire : ses machines à vapeur font, comme vous pouvez l'imaginer, une besogne centuple de celle des Indigènes. Dans plusieurs branches de l'industrie, il a ouvert à ces populations naïves des voies nouvelles, et si un semblable élan était secondé par des moyens pécuniaires qui ne peuvent être de son ressort, le royaume serait transformé en dix ans!

Voici vingt-deux ans que ce Père infatigable habite ces parages, et il s'y est fait adorer. Botaniste et physicien, chasseur et mathématicien, ayant la voix grave et pure du prêtre avec la maigreur basanée, la moustache militaire et l'air martial d'un officier d'Afrique, il a traversé les grands bois de l'intérieur, en prêchant partout pour instruire les

autres et en recueillant en même temps pour lui-même mille connaissances précieuses. C'est notre bonheur que de l'entendre raconter sa vie nomade et aventureuse au milieu des tigres ou des populations hostiles. Mais ce que nous voyons surtout, c'est qu'après Paramendr-Maha-Mongkut, il est le roi de Bangkok! Devant lui, tous et toutes s'inclinent avec un sourire de bienveillance, — digne récompense de sa compatissante bonté!

Des phases originales n'ont pas manqué à sa vie d'exil volontaire : il est le premier, par exemple, qui a fait de la photographie dans cette ville, et vous jugez d'un seul coup d'œil des effets magiques qu'il a produits. L'électricité, à son tour, lui a donné mainte occasion de faire des merveilles. Un jour entre autres, les talapoins l'ont provoqué en défi, et, devant un rassemblement immense, l'un d'eux a proclamé qu'il invoquerait son « génie bouddhique » avec de telles formules qu'il ferait de force courber la tête au « Diable des chrétiens ». La comédie sembla d'abord favoriser les desseins des hommes à robe jaune; elle devint désopilante quand les deux talapoins, qui s'étaient déclarés invulnérables, saisirent d'une main ferme les extrémités de la chaîne d'une machine électrique et s'y attachèrent solidement. Dès que le disque tourna entre les coussinets de peau, les étincelles jaillirent et les secousses firent pirouetter les malheureux

dans les plus grotesques contorsions, comme les grenouilles de nos laboratoires, avec accompagnement de hurlements frénétiques et de danses macabres!

La vapeur, elle aussi, a fait son entrée à Siam, mais bien plutôt pour le bon plaisir du Roi que pour la prospérité du peuple. Nos agiles pagayeurs nous font passer devant une douzaine de yachts royaux, fort jolis..... pour l'eau douce surtout, commandés, en général, par des capitaines allemands, et tenus en bon ordre par des subrécargues chinois. En naviguant ainsi sur le Me-Nam, bien en amont de Bangkok, nous arrivons à l'arsenal des barques royales de cérémonie : figurez-vous d'immenses pirogues, taillées chacune dans un seul tronc d'arbre et longues de quarante-huit mètres : la poupe et la proue, entièrement dorées, s'élèvent élégamment en forme recourbée avec de superbes ornements de bois sculpté qui représentent des dragons ailés, des crocodiles dauphins et des Siamoises-naïades : au centre est un dais majestueux. Ce doit être un très-beau spectacle, quand le Roi se promène en grand apparat sur le fleuve, de voir cette flottille de barques effilées, montées par quatre-vingts rameurs à pagaies enluminées d'or, auxquelles font cortége les riches embarcations des mandarins jaloux de refléter l'éclat royal et accompagnant leur procession nautique du charivari le plus oriental.

De là nous allons au chantier de construction, où les Siamois terminent de jolies corvettes de bois de teck, sur plans européens : des machines à hélice, venant de Glascow, y seront bientôt installées. Ces ouvriers sont vraiment très-intelligents et contruisent fort bien, malgré l'aspect primitif de leurs chantiers, qui sont plutôt des docks : à vingt pas du fleuve, ils creusent un immense trou au fond duquel ils charpentent le navire; quand il est fini, ils coupent la digue, et le bâtiment se trouve à flot. Mais c'est surtout aux croisières du golfe qu'ils destinent leur marine, car la haute mer n'est pas leur fort, depuis la campagne si fameuse dans laquelle, tentant de doubler le cap de Bonne-Espérance, ils ont coulé à pic en route.

17 *janvier* 1867. — Ce matin, le Général arrive comme un foudre de guerre : il nous annonce que le Roi, apprenant que nous devons partir demain par le *Chow-Phya*, veut encore une fois voir le Prince et lui dire adieu. Nous nous rendons en hâte à la partie du palais qui est attenante au sérail. Cette extrémité des pavillons royaux est de la plus grande élégance · six étages de toits vernissés en bleu, orange et vert, des éperons brillants sur les corniches, de la miroiterie sur les pignons, forment un ensemble que relève la construction à jour de cette aile de kiosques. La toiture étincelante n'est pas soutenue

Gravé d'après une photographie. **Page 330.**

Entrée du harem (palais du roi de Siam).

par des murs, mais seulement par de colossales colonnes de bois de teck, habillées pour ainsi dire de droite et de gauche par les replis moirés de rideaux de soie écarlate mouchetés d'or et d'argent. La base est une haute terrasse de marbre blanc, et sur le premier plan s'élèvent en sentinelles audacieuses les aiguilles de faïence. Il y a là plus de sobriété, mais un cachet oriental plus merveilleux, que dans tout ce que nous avons vu jusqu'à présent. Nous sommes forcés d'attendre quelques instants la fin d'un cérémonial de départ : un des fils du Roi va en palanquin à quelque château de l'intérieur, et le vieux Paramendr-Maha-Mongkut se tient sur le perron blanc qui lui sert aussi pour monter à dos d'éléphant.

Bientôt nous entrons à notre tour : le Roi semble radieux. Après nous avoir fait identiquement à tous les mêmes questions que l'autre jour sur notre âge, notre domicile, la date de notre départ d'Europe, il se met à causer avec une incroyable volubilité : il prend le Duc de Penthièvre par le bras, lui met au doigt une de ses grosses bagues d'or tressé, « very, very pure gold of Siam[1] », et le promène de la salle du trône aux appartements privés : il est aujourd'hui tout pimpant et tout guilleret : évidemment nous ne lui faisons plus peur. « Pst, pst, pst » : — petit intervalle de temps pendant lequel il mâche une bou-

[1] Or très-pur de Siam.

lette toute rose et fraîche : « me love »... (quelques mots de siamois) « very, very » — un nouveau temps d'arrêt : passage de la boulette hors de la bouche royale vers un nouveau vase d'or : « very much your high high highness! me will » (la mastication devient frénétique) « give sieraklao, my photograph to to to » (il manque le crachoir) « to you[1] »; et ainsi de suite. Je voudrais parler siamois comme il parle anglais, mais je ne puis vous dire la quantité de mots siamois, semi-latins, semi-français, tous inintelligibles pour nous, dont il entrecoupe cette douzaine de mots anglais que je transcris. Il s'avance donc, en tenant affectueusement la main du Prince dans les siennes . quant à nous, nous suivons en silence sous des nefs à reflets de féerie, au milieu du cortége de ses enfants rieurs qui semblent aimer beaucoup les Européens. Par une faveur insigne, et peut-être unique pour des étrangers (nous disent le Père Larnaudie et le Général), nous sommes admis à franchir le seuil du harem! Des groupes de quinze ou vingt femmes, surprises par cette visite inattendue, se jettent immédiatement sur des nattes coloriées qui forment le parquet : appuyées sur les genoux et sur les coudes, elles semblent terrifiées. Au nombre d'environ cent soixante, elles se réfugient sur des marches d'escaliers tournants, sur des balcons en saillie, sur

[1] J'aime beaucoup Votre Altesse; je veux vous donner ma photographie.

des kiosques reliés par des passerelles de marbre; bien d'autres s'enfuient dans les allées ombragées du jardin; et des fentes des portes entr'ouvertes jaillissent les feux de bien des yeux animés de la plus vive curiosité : les unes, vieilles matrones à la peau ridée et pendante, se blottissent d'un côté dans leurs casaquins jaunes; les autres, tendres nymphes couleur chocolat, jeunes sultanes langoureuses, avec un ruban moins large que la main en sautoir au lieu de corsage, avec un petit langoutis azur, des diamants au cou, aux pieds et aux mains, s'entassent comme des abeilles dans une ruche.

Alors ce roi-frelon se dirige vers le groupe des reines les plus mûres, et prenant une d'elles par la main, il la traîne effarée et tremblante jusque devant nous : de sa droite il tient le bras de la sultane, de sa gauche l'un des nôtres, et c'est du bout du doigt qu'il nous est ainsi donné de lui toucher la main. Je ne voudrais pas être irrespectueux, mais l'antique houri serait taxée de guenon dans toute autre partie du monde : « Bonne femme », nous dit le Roi en la renvoyant immédiatement après ce « shake-hands » asiatique, « elle m'a donné trois enfants. » Puis il va en chercher une autre : même collision d'index avec madame n° 2 : « Très-bonne femme, reprend-il, elle m'en a donné dix » ! Voilà comment on présente les Princesses à Siam! Comme toutes commencent à parler au Roi par une phrase rhythmée dont le son,

répété à chaque pas depuis notre entrée au palais, frappe nos oreilles, le Père Larnaudie nous explique que toute réponse au Roi doit être précédée de cette formule sacramentelle : « Moi, ver de terre, moi poussière de vos doigts de pieds, moi cheveu, je rends hommage au maître du monde ! »

Durant une heure nous continuons dans le harem une promenade indescriptible : tableaux vivants d'anatomie et de bijouterie, jardins et piscines, kiosques et dortoirs de nattes donnent à cette aile du palais un air à la fois matériel et poétique ! Il y a là plus de huit cents femmes, groupées à titres divers, parmi lesquelles le Roi fait des promotions et des dégradations. Ce qui est officiel, c'est le nombre de ses enfants : ils sont soixante-treize vivants. Je n'ai pu savoir le chiffre de ceux qui sont morts. A chaque premier jour de l'an, il paraît que le Roi inscrit sur un « grand livre » le budget des produits présents et à venir ! C'est le « stud-book » des houris.

Peu à peu notre cortége s'augmente d'une trentaine de fils de Paramendr-Maha-Mongkut, tous plus coquets les uns que les autres, puis on ouvre la porte sacrée de la chapelle du harem. C'est en miniature une pagode aussi riche que les plus belles de la ville : il faut y entrer pieds nus. Le Roi fait briller dans la pénombre un dédale de statuettes et de pierreries, en allumant de sa main et devant nous de nombreux cierges; et nous remarquons surtout un dieu de

cristal de roche, haut de deux pieds, avec une ceinture de rubis et une couronne pyramidale de diamants.

L'audience finit vers quatre heures du soir dans la salle du trône, où, enchantés et reconnaissants, nous prenons congé du bon roi Mongkut : nous embrassons les petits Princes et saluons le harem, espérant que les Européennes seront moins effarouchées par les voyageurs que les royales Siamoises.

Pour moi, je me hâte d'écrire ce soir tant de souvenirs curieux : et pourtant, je sens qu'il m'échappe encore un monde de détails sur cette pittoresque ville de Siam où nous venons de passer six jours dans une joyeuse activité et une surexcitation continuelle. Nous avons vu là, je le crois, ce qu'il y a de plus excentrique en Asie : jeunes donzelles du harem habillées de rubis, et vieux Roi qui crache et qui tousse; — adoration de l'Éléphant blanc, et gymnastique ministérielle; — escadron d'éléphants armés en guerre, et corps des Amazones; — Roi combustible, et Siamois grillés; — nattes d'argent de la pagode royale, et scorpions, fourmis et mille-pattes nous dévorant sur le pilotis de bambou vacillant où nous sommes perchés pour écrire et dormir, — telles sont les images pleines de contrastes qui résument, pour ma dernière soirée ici, notre séjour dans le royaume de Siam.

Heureux que nous sommes de l'avoir vu encore

dans toute son originalité et son indépendance! C'est certainement le spectacle le plus extraordinaire qui puisse être donné à des Européens que celui d'un Roi asiatique conservant encore intactes les mœurs et les coutumes des Sultans d'autrefois! Mais ne sommes-nous peut-être pas les derniers à voir flotter librement les festons écarlate de ce drapeau brodé d'un Éléphant blanc? Ne va-t-il point s'y mêler un peu de blanc et un peu de bleu? Taquiné d'abord, puis harcelé, enfin envahi chaque jour par l'Europe, le vieil empire sacré s'écroulera sous l'influence de la France et de l'Angleterre. Il me semble déjà voir les conquérants de l'Inde relier avec leurs colonnes de cipayes Siam à Rangoun, à la « barbe » des Amazones du grand Roi.

XI.

RETOUR DE SIAM.

L'ambassade siamoise. — Le lac Thale-Sap, objet du litige avec la France. — Politique du Roi Mongkut.

20 *janvier* 1867. — *En mer, à bord du* Chow-Phya. — Nous sommes partis de Bangkok avant-hier matin, avec l'espoir presque assuré d'arriver à Singapour ä temps pour prendre la malle française *l'Impératrice*, qui va en Cochinchine. C'est notre rêve de retrouver en ces lointains parages le sol flottant de la patrie! Nous avions retenu nos places aux Messageries il y a presque un mois, et ainsi nous devions voir, au moins durant quelques heures, notre colonie de Cochinchine. Hélas! à peine étions-nous en marche depuis deux heures, qu'un yacht royal est venu à toute vapeur nous donner la chasse, et porter au capitaine du *Chow-Phya* l'ordre d'attendre, sur la barre du Me-Nam, la fameuse ambassade que le Roi Mongkut envoie à « son frère l'Empereur des Français! » Et voilà comment depuis deux jours, dardés par les rayons d'un soleil de feu, à demi asphyxiés par les miasmes de la cale, de l'entre-pont et du pont de ce cloaque appelé *Chow-Phya,* nous

sommes à l'ancre au milieu des boues malsaines de la barre. Ce que nous souffrons dans cet entourage de quatre cents passagers indigènes, puants et gluants, familiers et tapageurs, est inimaginable. Hélas ! les millions de fourmis du premier voyage ne sont pas mortes à Bangkok ! Pas un souffle de vent ne vient soulever les vagues et nous débarrasser au moins par le mal de mer de nos passagers qui cuisinent le « kapi » nauséabond et fument l'opium sur le pont encombré. Un moment seulement de distraction nous est donné : au milieu d'une vingtaine de gros navires mouillés sur la barre, la corvette américaine le *Shenandoah* vient jeter l'ancre : elle fait une campagne autour du monde. Un de ses canots arrive jusqu'à nous, et nous emmène ensuite à son bord. La plupart des officiers sont d'anciennes connaissances du Prince, qui retrouve même parmi eux des camarades de promotion, avec lesquels il éprouve l'immense joie de pouvoir reparler de l'École navale et des campagnes faites ensemble sur le *Macedonian* et sur le *John Adams* dans le golfe du Mexique.

Enfin plusieurs gros flocons de fumée noire apparaissent derrière les panaches des cocotiers : l'escadre honorifique approche et nous accoste : elle peut s'apercevoir tout d'abord de la mauvaise humeur que nous a inspirée une attente de quarante-huit heures en pareille compagnie. Le général

vient embarquer l'ambassade : le chef est le sieur Naï-Phloï, accompagné de son fils Photo, les deux singes les plus grotesques de Siam. Quand on va à Paris, il faut renoncer au langoutis : l'ambassadeur a donc un pantalon, un gilet de flanelle rouge, et un habit noir! Sa première femme (quarante-deux ans) veut l'accompagner à Paris, où, si elle n'espère point faire florès, elle pense du moins surveiller Naï-Phloi. Une autre mandarine monte aussi à bord, mais c'est à titre de renfort jusqu'à Singapour seulement. Le second envoyé et ministre plénipotentiaire est Phra-Raxa-Sena, expédié pour la montre et pour sa nationalité de Cambodjien : jugez combien ce dernier titre fera peser son opinion dans la balance! Il est en flanelle vert-pomme et bien plus laid que son supérieur. Ces messieurs, croyant partir pour la Laponie, se drapent dès à présent dans des étoffes chaudes, quoiqu'il y ait encore 45° de chaleur.

Mais, à la suite des cinq autres membres de la mission, toute une escouade de femmes envahit le pont : ce sont les trente ou trente-cinq épouses de Naï-Phloï qui viennent, éplorées, lui faire de tendres adieux. Nous nous empressons d'épargner au diplomate couleur jus de pruneau les longueurs d'une scène aussi déchirante, et de mettre le holà dans cette explosion de larmes et de sanglots. Le *Chow-Phya* siffle bruyamment, et les yachts repartent en

sens inverse, avec une dunette chargée de pleureuses. « Tout cela se calmera, nous dit-on ; à Bangkok aussi, quand les chats sont dehors, les souris dansent. »

A peine embarqués, nos diplomates siamois se mettent en devoir de relire leurs instructions et de les apprendre par cœur. La lettre royale, si longtemps élaborée, est plutôt une protestation injuste contre notre consul qu'un refus de consentement. Ne pouvant plus reculer devant une cession qui lui coûte péniblement, le cabinet du Callahoun veut bien s'exécuter, mais il veut faire ce sacrifice au souverain de la France en personne : « Puisque vous le voulez absolument, nous vous abandonnons la frontière demandée; mais c'est à Paris seulement, et non au consulat, que nous nous inclinerons », et vous nous ferez, seigneur, en nous croquant de par vous-même,..... beaucoup d'honneur!

Pour les peuples qui n'ont ni union ni nationalité bien délimitées, comme toutes ces tribus de l'Asie méridionale qui supportent le joug d'une foule de petits rois tyrans et qui dépendent, par exemple, tantôt de Hué, tantôt de Siam; pour ces producteurs innombrables dont le travail ne fait bénéficier que leurs rois, c'est une loi fatale et nécessaire de chercher un appui à l'ombre du pavillon protecteur d'une nation forte qui, en améliorant les ports, et en ouvrant véritablement un champ au commerce,

infuse dans leurs veines abâtardies et desséchées un sang vivifiant et nouveau. Telle est la situation de la Cochinchine, placée à la porte de cette Chine qui est si populeuse qu'elle ne suffit point à s'alimenter elle-même, et qu'elle demande du riz à chaque mousson favorable. Notre colonie, qui peut produire plus de vingt fois sa consommation, doit, elle aussi, chercher avant tout, — d'une part, à ne point laisser se perdre ses ressources naturelles ni s'aliéner ses rois tributaires; — de l'autre, à maintenir ouverts ses débouchés les plus organiques. De là le litige avec le cabinet de Siam, derrière lequel nous devons toujours craindre un empiétement britannique qui mettrait l'embargo sur nos points de sortie.

Si le Mé-Nam est le Nil de la vallée de Bangkok, le Mé-Khong est celui du Cambodje : ce sont les affluents de ce dernier fleuve que nous avons voulu assurer à notre protectorat. L'indifférence ou l'inattention sur ce point pouvait tout perdre; car celui qui, en dehors de nous, y prendrait position, commanderait ainsi une immense étendue de pays très-riches. Mais le Mé-Khong, dont l'estuaire nous appartient, reçoit des eaux du lac Thale-Sap; le fleuve et le lac sont de véritables viviers : nouvel et grand élément de fortune en ces régions, où le poisson, séché au soleil, s'exporte avec des millions de bénéfices pour Java, la Chine et l'Inde. Par un curieux

phénomène et une disposition peut-être unique dans le monde, les canaux avoisinant le lac, et le lac lui-même (une petite mer intérieure), se trouvent à sec, dit-on, à une même saison tous les ans, et laissent sur le sol une couche épaisse de deux et trois pieds de poissons d'espèces recherchées. Là est la clef de la question franco-siamoise, là l'objet du litige, qui, perdu, nous appauvrit, qui, gagné, donne à notre protectorat sur le Cambodje une prospérité assurée.

Le malheur veut que la frontière de Siam et du Cambodje coupe le lac en deux parties égales. Aujourd'hui que le Cambodje dépend de nous, nous voulons le lac tout entier,..... et les Siamois le veulent aussi !

Voilà pourquoi Naï-Phloï prend la route de Paris, emportant dans les plis de sa toge les poissons innombrables du Thale-Sap, et risquant fort de revenir bien déchargé et bien appauvri à l'ombre des cathédrales de porcelaine de sa ville natale. Le Père Larnaudie sert d'interprète à cette mission, comme il l'avait déjà fait lors de la fameuse ambassade peinte par Gérôme. Les missionnaires en effet ont, dans cette situation délicate, compris les intérêts de Siam menacés par les projets conquérants de la France. Il faut le dire, jamais peut-être gouvernement européen n'a plus favorisé la civilisation chrétienne que ne l'a fait la cour de Siam :

non-seulement elle a laissé à notre culte la plus entière et la plus favorisée des libertés, mais les missionnaires sont devenus les amis personnels du Roi. Alors on peut s'expliquer comment la reconnaissance pour le passé et l'intérêt de prospérité pour l'avenir les portent à se mettre, dans cette grave affaire, du côté des plaignants.

Mais, du sein de cette capitale asiatique, la figure la plus vivante, la plus virile, la plus frappante, est celle de M. Aubaret, notre Consul, qui, audacieux et ferme, travaille de toutes ses forces à la grandeur de son pays, bien plus encore pour sa conscience, que pour les apparences humaines. Je ne crois pas que les Siamois l'aiment : je suis sûr que les Anglais le redoutent; et je ne doute pas qu'il ne soit compris dans les bureaux de Paris. Irrité des tromperies périodiques des Orientaux, isolé comme Robinson dans son île, mais isolé au milieu d'êtres humains, — ce qui est bien plus dur que de l'être sur une terre physiquement déserte, — il est enflammé de ce feu qu'inspirent les questions de prédominance coloniale, mille fois plus vivement ressenties par ceux qui habitent ces lointains parages, que par ceux qu'endort la jouissance banale des cités métropolitaines. Ah! nous croyons trop chez nous que la France est assez grande et assez belle de la Manche à la Méditerranée, et de l'Océan au Rhin! Là se borne trop souvent notre horizon!

Et ceux-là, presque seuls, qui courent les mers lointaines, voudraient imposer son influence, et voir flotter le pavillon de son commerce et de ses grandes idées dans les pays que nous traitons de sauvages et d'indignes de notre attention.

Puissent du moins les Français qui s'expatrient être dignes de propager si loin notre nom! A part quelques exceptions, comme la maison Malherbe par exemple, quelle satire je pourrais vous faire de la composition de la société qui s'est domiciliée à Bangkok ou qui a été en rapport avec cette ville! Il faut venir au bout du monde pour en trouver une pareille : une foule de déserteurs, d'aventuriers et de faillis se disputent le triste honneur de duper le Roi. L'un vend des bijoux faux, venant de Paris, pour deux cent mille francs; l'autre échappe ici à ses créanciers de Manille et de Shang-Haï; un troisième est rappelé de Bangkok parce que, logé gratuitement par le Roi, il n'en chargeait pas moins les comptes de son gouvernement d'un loyer de douze mille francs; celui-ci épouse une Siamoise qui a ses entrées au harem, il la couvre de bijoux que lui achètent les sultanes à un prix centuple de la valeur; et réalisant près d'un million de gain, et se disant l'époux d'une des filles du Roi, il vient faire la roue à Paris! Celui-là enfin (et c'est le sublime du genre), revenu à Paris, écrit au roi Mongkut une belle et longue lettre « pour supplier Sa

Majesté de lui accorder le grand honneur d'être transporté à Siam après sa mort, et d'être brûlé sur le bûcher de la pagode royale! »

Mais en regard de cette décadence morale, qui se traduit en opérations de commerce trop honteuses pour être citées, je ne veux pas m'éloigner du fameux royaume sans rendre justice au Roi actuel; qui, sous les titres pompeux de « descendant des anges, justice parfaite, pieds divins, inexpugnable maître du monde », n'en a pas moins régné avec des idées très-libérales pour les étrangers.

Il a passé de l'austère et mendiante discipline du talapoin à l'exercice du pouvoir et à la possession d'un harem illimité. Depuis le 3 avril 1851, jour où il a jeté le froc.... aux houris, il a favorisé les arts, construit des navires à vapeur, établi une imprimerie royale, proclamé la liberté des cultes, etc., etc. Mais il est vrai de dire que ces dehors, cette écorce de civilisation, ne font que recouvrir la séve la plus pure des adorations asiatiques dont il est l'objet; — l'accaparement de toutes les richesses minérales et agricoles du pays; — la jouissance égoïste de revenus qui, en s'engouffrant dans le trésor royal, maintiennent le royaume en stagnation complète; enfin la crainte que lui inspirent les influences européennes, sont autant d'obstacles jetés sur la voie qui conduirait Siam à la prospérité véritable.

24 *janvier* 1867. — Moins houleuse, mais plus nauséabonde qu'à l'aller, notre traversée de retour touche à son terme. Ce soir la lune sort tout argentée de l'Orient, et éclaire les rivages de la presqu'île de Malacca que nous suivons. Nos Siamois se remettent un peu du mal de mer, et madame Naï-Phloï, s'agenouillant religieusement, brûle des bâtonnets parfumés d'encens, pour implorer Phébé; mais, tandis que la brise tombe et que le navire se dépouille en un clin d'œil de ses voiles inutiles, comme un arbre qui perd ses feuilles d'automne, l'ambassadrice se dépouille encore plus vite de son dîner laborieusement acquis à coups de fourchette. Enfin, après quatre jours et quatorze heures de marche, nous revoyons Singapour.

30 *janvier* 1867. — La mauvaise nouvelle à notre arrivée a été celle du départ de la malle française douze heures avant notre débarquement : ainsi s'évanouissent nos ardentes espérances de naviguer avec des compatriotes, et de voir la rivière de Saïgon. Sans notre séjour malencontreux sur la barre du Me-Nam, toutes ces joies nous auraient été données! Ne pouvant attendre un mois encore pareille occasion, nous partons aujourd'hui par le *Behar*, malle anglaise, directement pour Hong-Kong. Notre séjour ici a été marqué par deux événements bien dissemblables : l'arrivée en inspection du gé-

néral Le Marchant, commandant en chef les troupes de l'Inde anglaise ; puis l'inspection que nous passons nous-mêmes avec l'ambassadrice Naï-Phloï dans les bazars de Singapour, afin de l'aider à acheter des crinolines, des « suivez-moi jeune homme » et des bottines vernies qui la rendront plus grotesque encore que son langoutis, quand elle fera son tour du bois de Boulogne.

XII.

HONG-KONG.

Chinoises et palanquins. — Prisonniers à queue coupée. — Un dîner chez Hang-Fa-Loh-Chung. — Création et progrès du comptoir de Hong-Kong. — Le turf anglo-chinois.

8 *février* 1867. — En mer, à bord du *Behar*, en vue des rivages de la Chine.

Il y a neuf jours que nous avons dit adieu, — avec un vif plaisir, — à l'îlot resserré de Singapour. Le quai de la Compagnie péninsulaire et orientale est assez éloigné de la ville même, et New-Harbour ressemble plus à une anse riante de Taïti qu'à un dépôt de charbon où les malles viennent s'approvisionner. Plusieurs centaines de huttes faites de bambou et de feuilles abritent une tribu de « Klings » ; une soixantaine d'enfants nus, montés sur des pirogues longues de trois pieds, sont les derniers Indigènes des pays tropicaux que nous devons voir avant ceux du Mexique et de la Nouvelle-Grenade. Ces petits moricauds amphibies tournent avec une étonnante agilité autour du navire, et dès que les passagers jettent un « cent » dans la mer, ils plongent, se disputent la pièce de cuivre au fond de l'eau, et

reviennent en grappe à la surface, enlacés comme des algues marines. Souvent, grâce à leurs évolutions de marsouins, leur primitive pirogue se remplit d'eau ; mais nageant avec les pieds seulement, ils ont un talent extraordinaire pour la secouer, la débarrasser de l'eau envahissante, et pour y sauter sans faire chavirer cette coquille de noix.

Mais à mesure que nous nous avançons vers le Nord, notre gros *Behar*, vapeur de 1,600 tonneaux, de 250 chevaux et de 179 hommes d'équipage, commence à éprouver de terribles secousses. Il n'y a plus véritablement le charme du voyage nautique dans ces restaurants-malles-poste où les passagers ne sont que des consommateurs, et il devient impossible de s'intéresser à la route et de se considérer comme autre chose qu'un colis vivant. La mer, qui chaque jour est devenue plus grosse, nous fait passer des heures cruelles : elle est creuse, courte et irrégulière : la machine donne toutes ses forces, et par moments nous n'avançons que de trois milles à l'heure : nous dépassons nos mâts de perroquet; nous stoppons par instants, volontairement et involontairement, quand l'hélice, élevée hors de l'eau par le tangage, y rentre avec une telle violence que le choc la paralyse. Bref, la mer de Chine nous salue d'un coup de vent terrible, qui, sans compter certains moments de danger véritable, fait craquer dans toutes ses parties notre

coque lourde et maladroite, et nous porte en dehors de notre route, à droite, presque sous le vent des Philippines.

Les rafales ont confiné un grand nombre de passagers dans leurs cabines, et le pont tout entier nous a été laissé en compagnie d'un équipage très-pittoresque. Il n'y a de vrais matelots de gros temps que les vieux loups de mer écossais, quartiers-maîtres rigides. Mais les chétifs Bengalis, vêtus de blanc; les Malais, grimpeurs en général, mais bien mous au coup de vent; les Nègres d'ébène de Zanzibar, à la barbe et à la tignasse du roux le plus ardent, manquent de force et grelottent. Le pittoresque de cette Babel maritime mis à part, il ne nous reste que la lecture de toutes les « Aurora Floyd » et « Lady Auddley's Secrets » de la bibliothèque du capitaine.

Enfin, ce soir, passant en huit jours de route de 41° de chaleur à 7°, et goûtant fort peu ce brusque et malsain changement de température, nous voyons les falaises hong-konquoises ; nous entrons dans « Sulphur canal », et dans les chenals les plus resserrés et les plus dangereux. Après une périlleuse traversée, après des émotions de voiles et de vergues brisées, de machine convulsivement ébranlée, rien de joli et d'imposant à la fois comme d'arriver dans l'obscurité à une rade aussi calme que celle de Hong-Kong. De toutes parts des roches hardies, de hautes montagnes, encadrent un

véritable lac d'abri contre les vents déchaînés; sur leurs flancs sont échelonnées en amphithéâtre toutes les maisons brillamment éclairées des marchands anglais, qui, en vingt-cinq ans, ont déjà formé une grande ville. Des milliers de lumières se détachent sur ce fond grandiose, tandis que des centaines de jonques, dormant sur leurs ancres entre les hautes mâtures des clippers, balancent leurs lanternes bariolées, leurs dragons ailés, leurs transparents lumineux, et semblent s'incendier par des fusées, des pétards et des soleils tirés du sommet de leurs proéminents gaillards d'arrière. Nous arrivons, paraît-il, au milieu des réjouissances du premier de l'an chinois, et même les échos lointains nous apportent les éclats des fanfares et des grosses caisses qui animent un bal donné au palais du Gouvernement. Hélas! tous ces feux de paille ne nous réchauffent guère; mais le spectacle de ce feu d'artifice multiple, sur la terre et sur l'onde, nous retient tard sur le pont. Si Bangkok est l'image asiatique de Venise, la ville de Hong-Kong, appliquée comme un rideau sur une pente rocheuse et escarpée, nous semble être la Gênes de l'extrême Orient.

9 *février* 1867. — Au grand jour, les sam-pangs nous accostent : les matelots qui les montent sont de roses Chinoises, en large pantalon lustré, portant un baby ficelé sur leur dos par une écharpe. Ces

gondolières, musclées en lutteurs, emportent vigoureusement les lourdes caisses d'opium, chacune du prix de quatre mille francs, qui font notre principale cargaison : s'animant d'un chant aigu et cadencé, elles les transbordent sur le vieux ponton « Fort-William », (receiving ship), d'où ce poison sera octroyé aux demandeurs. — Nous choisissons du doigt deux barques dans cette flottille, et huit dames du Céleste Empire, entassant nos bagages, nous emmènent en ramant jusqu'au quai. Mais les barques n'ont pas de cale, et l'échafaudage de nos malles, plaçant le centre de gravité à plus d'un mètre et demi au-dessus de l'eau, échappe par miracle au premier chavirement. A terre, c'est à coups de poing qu'il nous faut défendre notre bien, tant les coulies se ruent sur nous en vociférant, et,..... *proh dolor!* ils se battent si furieusement, que la caisse du chocolat et du biscuit destinée au voyage de Pékin tombe au fond de l'eau salée!

Logés au palais du Gouvernement, qui domine et la ville et la rade, nous avons sous les yeux le spectacle d'une tapageuse animation dans les rues. Les coulies chinois se heurtent et se disputent : les riches négociants du Céleste Empire y fourmillent, trottant dans leurs bottes de toile blanche et cachant leurs bras dans leurs casaquins bleu de ciel; leur queue, d'autant plus longue que le tiers est « en faux », traîne jusqu'à leurs mollets; enfin, les

femmes de la haute société, soutenues par deux ser vantes du peuple, mettent lentement l'un devant l'autre leurs classiques petits pieds torturés, dont les plus grands ont de huit à dix centimètres de long. Il paraît que, dès leur naissance, on leur foule le pouce en dedans, et que serrant à outrance par des bandelettes le pied meurtri, devenu ainsi un moignon informe, on ne cesse de le comprimer jusqu'à l'âge mûr. A leur démarche saccadée et pantelante, on les croirait des invalides à jambes de bois; mais ces vieilles de vingt ans ont le teint sanguin, une coiffure abondante, mastiquée et enjolivée, et des vêtements lustrés, soignés et voyants. Avec leurs boucles d'oreilles de jade, leurs joues peintes de jus de betterave, leurs sourcils rejoignant la chevelure, leurs yeux en amande et leur manque absolu d'expression, elles ont l'air de poupées de cire coloriées, et il semble qu'il suffirait de souffler un peu fort sur elles pour les faire tomber.

La mode des petits pieds a donné lieu à bien des commentaires : les savants graves disent que cet empêchement mis au voyage prouve l'amour des Chinoises pour le pays natal, car, « filles du sol », elles ne comprennent pas que les Européennes voyagent jusqu'à l'Empire du Milieu. « Ces pays d'Europe sont donc bien misérables, disent-elles, puisqu'on en laisse partir les femmes! »

Les historiens disent que c'est une protestation

contre l'invasion des Tartares, ou bien une mode venue de la cour de Pékin. Une fille de l'Empereur étant née avec des pieds nains, les dames du palais emboîtèrent le pas et ratatinèrent aussitôt leurs pieds. De la cour à la ville et à la campagne, la « fashion » gagna comme une épidémie, et cela devint le signe distinctif de l'aristocratie, l'impossibilité de la marche et du travail prouvant dès lors une richesse capable d'entretenir des servantes.

Mais, suivant les mauvaises langues, la femme chinoise étant quelque peu volage d'instinct, c'est un moyen assuré de la clouer au domicile conjugal; sans quoi elle tombe immédiatement sur le nez, très-juste punition d'une escapade. En fin de compte, je trouve que cette mode est disgracieuse, repoussante, cruelle et atroce à tous les points de vue.

Comme ici les rues ressemblent à des montagnes russes, quand elles ne sont pas d'interminables escaliers, et souvent des échelles taillées dans le granit, les Européens ne les gravissent qu'en palanquin. A chaque instant on trouve une place de fiacres humains, et deux ou quatre coulies bien musclés, se relayant d'un commun accord, s'attellent pour un modique salaire. Quant à nous, portés tous trois de front au grand pas trotté, nous trouvons fort agréables l'élasticité de cette légère construction de bambou et la solidité des épaules des Chinois; nous escaladons ainsi, dans les trois

premières heures après notre débarquement, le pic le plus élevé de l'île de Hong-Kong, appelé « Victoria Peak » (1825 pieds), d'où la vue s'étend sur l'archipel des îles environnantes, et, au loin, jusqu'à la grande mer. Mais quelles terres pelées et dénudées que ces premières côtes de la Chine! Quel chaos de roches grisâtres et de montagnes désertes!

Au retour, le Gouverneur nous mène en promenade dans ses palanquins de gala, avec six porteurs en uniforme d'opéra pour chacun de nous. Ces palanquins sont aux palanquins « de place », ce que sont aux coucous les voitures officielles de la Ville de Paris. Nos porteurs, vêtus d'écarlate, ont les armes d'Angleterre peintes sur leurs chapeaux pointus, et nous avons une escorte de cipayes de l'Inde, armés jusqu'aux dents. Nous traversons le quartier des villas européennes, puis le fouillis des taudis chinois, et nous entrons dans la prison, édifice de granit le plus remarquable de Hong-Kong, et, après les entrepôts, assurément le plus caractéristique. Car si cette colonie anglaise, érigée en Singapour de la rivière de Canton, réunit les plus riches négociants chinois, elle est par contre le refuge de tous les bandits qui échappent aux mandarins du Céleste Empire, et qui viennent ici tenter fortune. Tous les cent pas, il y a un cipaye, qui est chargé de frapper les malfaiteurs d'un coup de massue de bois de fer, appelée « Penang-lawyer »

(législateur de l'île de Penang) : c'est le premier avertissement; le second est une balle de carabine toujours armée. Après huit heures du soir, aucun Chinois n'a le droit de circuler sans une lanterne et un mot de passe signé par un Européen. Malgré cela, dès que la brume tombe, il paraît qu'il y a peu de villes aussi dangereuses, et l'on nous raconte les plus audacieux méfaits. Environ un millier d'Indigènes que nous voyons dans l'enceinte de la prison nous le prouvent de reste. La première punition qu'ils subissent en franchissant le seuil de la geôle est la perte de leur queue : un vigoureux coup de ciseau les déshonore pour toute leur existence. Les malheureux aimeraient mieux vingt ans de galères que cette opération capillaire, qui les précipite au plus vil étage de leur échelle sociale, et qui les force, une fois le temps de la prison passé, à aller se cacher loin des autres humains.

Tandis que nous parcourons les sonores couloirs, nous voyons ces nouveaux « chiens d'Alcibiade » pleurant leur queue coupée, honteux et abasourdis, se faufiler le long des murs. Puis nous passons devant le tribunal où l'autorité anglaise rend la justice en audience publique : mais, soudain, un groupe empressé fend l'auditoire et monte sur l'estrade. C'est un « policeman » malabar, tenant dans la main par leurs sept queues, comme une harde de chiens de meute, sept « Celestials » qu'il vient

d'arrêter pendant qu'ils pillaient une maison des faubourgs. Ce coup d'œil original nous frappe vivement, et rien ne peut vous donner une idée des grimaces de ces perfides larrons, secoués vigoureusement par le poignet de l'officier de paix. Quelquefois la queue est entièrement fausse, et reste seule, paraît-il, entre les mains de la justice!

Pour terminer une journée déjà si intéressante, le Gouverneur, au lieu de nous servir le festin préparé par son cuisinier français, réputé excellent, nous donne dans le plus chinois des restaurants de la ville chinoise, chez Hang-Fa-Loh-Chung, dans Taë-ping-Schan, un vrai souper de mandarin. Nous grimpons au sommet de l'édifice de bois, qui compte à chaque étage une trentaine de cabinets particuliers. Un tapage infernal y résonne de toutes parts, et tout y brille de lanternes bariolées. Aux sons des violons à une corde et des tambourins de quatre jeunes Chinoises rieuses et peintes, nous nous trouvons avec le Gouverneur, sir Charles Mac Donnel, lady Mac Donnel, une de ses amies, et l'aide de camp Brinkley, devant une table jonchée de fleurs et couverte de plus de deux cents petits plats, et d'autant de petites tasses mignonnes; puis chacun de nous a deux bâtonnets d'ivoire, en guise de fourchettes et de couteaux. Voici le menu textuel et l'ordre de notre festin :

Fruits confits, — œufs de poisson glacés dans du

caramel, — amandes et raisins, — ailerons de requin sauce gluante, — gâteaux de sang coagulé, — hachis de chien sauce aux lotus, — soupe de nids d'hirondelles [1], — soupe de graines de lis, — nerfs de baleine, sauce au sucre, — canards de Kwaï-Poh-Hing, — ouïes d'esturgeon en compote, — croquettes de poisson et de rat tapé, — soupe à la graisse de requin, — compotes de bêche-la-mer [2] et de têtards d'eau douce. — Ce dernier plat, dont parle le Père Huc, m'avait toujours paru une illusion. Maintenant qu'il a passé par mon estomac, je dois déclarer qu'il est épouvantable. Enfin, ragoût au sucre composé de nageoires de poisson, de fruits, de jambon, d'amandes et d'aromes, et une soupe aux lotus et aux amandes comme dessert!

Les vins sont un vin rose, très-médicinal, et le « sam-chou », eau-de-vie de riz tiède et écœurante. Ce dernier mot, je puis le donner comme adjectif qualificatif à chacun des mets que nous avons tenté d'introduire dans nos solides estomacs. Il me semble qu'avec un grand pot de gélatine, des abatis de volailles, des balayures de la boutique

[1] C'est la seule chose mangeable : grossier et fade vermicelle qui se vend pour un poids égal d'argent. Le dîner a été commandé par M. C. Smith, contrôleur du quartier chinois, et a coûté environ dix taëls, quatre-vingts francs par tête.

[2] Les bêche-la-mer sont les étoiles marines, sorte de gousse visqueuse, que nous avons vu pêcher sur les bancs de corail de la côte orientale de l'Australie.

d'un droguiste, et un fond de tiroir de pharmacie, j'arriverais à vous reproduire, à mon retour, l'ensemble anti-gastrique qui s'appelle un dîner purement chinois. C'est assurément la première et la dernière fois que je me laisserai, en novice, tomber dans une pareille bouillie visqueuse et fade, sucrée et dégoûtante. Qu'importent les ravissantes porcelaines à l'enluminure pittoresque, les tasses et les soucoupes qui font envie à nos étagères d'Europe, le chien, le rat, l'aileron de requin qu'on y mange, nous font regretter les graisses du *Chow-Phya*, et ce n'est pas peu dire!

Mais..... je m'arrête! Ce premier jour sous lequel m'apparaît la Chine n'est-il pas un lieu commun? Les Chinois qui se promènent sur nos boulevards n'attirent même plus l'attention des passants; vous en avez vu trente, vous les connaissez comme si vous en aviez vu dix mille, et je ne devrais plus vous les décrire. D'ailleurs, à force d'être extraordinaire, l'Empire du Milieu est devenu sinon chose ordinaire, du moins chose très-connue : ici plus que partout ailleurs, ne dois-je pas penser:

> Qu'il faut être ignorant comme un maître d'école
> Pour se flatter de dire une seule parole
> Que personne ici-bas n'ait pu dire avant vous.

Les centaines de publications qui ont mis la Chine en relief me découragent dès la première heure de vous en parler.

En effet, rien de ce que j'ai vu aujourd'hui ne m'a surpris : j'étais préparé, et mon attente n'a pas été dépassée. Pourtant, si la Chine extravagante d'aspect, de mœurs, de pensées, a été divulguée par ceux qui l'ont étudiée dans son essence indigène; si la Chine *potiche et paravent*, avec ses magots vivants ou de faïence, avec ses petits pieds et ses nids d'hirondelle, est passée jusque dans les récits des bonnes d'enfants, il me semble qu'il me reste un point moins pittoresque, mais plus intéressant à y chercher, et malgré les détails nécessaires du journal de chaque jour, je l'y chercherai : c'est le mariage du Chinois excentrique avec la civilisation importée d'Europe; la contagion moderne dont ce peuple, resté antique par lui-même, doit être affecté; le mélange du fluide indigène et du courant étranger; le choc du missionnaire contre le bonze de Bouddha, du bateau à vapeur contre la jonque, de l'article de Paris contre la potiche, des balles de cotonnade anglaise contre le paravent laqué : en un mot la lutte entre le grand mouvement utilitaire et la plus proverbiale des stagnations du globe! Cela certes sera plus nouveau, quoique plus prosaïque, et fera pour moi, au lieu d'un voyage pressenti et prévu dans toutes ses étapes, une route moins battue où peut-être quelques fruits sont à découvrir, et où, en tout cas, la pensée sera aiguillonnée. Elle seule en effet peut animer un ensemble de pagodes,

de mandarins à robe de soie, de repas d'apothicaire, de « cloisonnés » connus chez nous, dont le tableau offert à l'avance ne laisserait pas plus de souvenirs qu'une lanterne magique dont on aurait affiché le programme. S'il y a une Chine moderne, greffée sur la Chine classique, puisse-t-elle m'apparaître !

10 *février* 1867, *dimanche.* — J'ai été tout stupéfait ce matin, en entrant à l'église, d'y voir officier des missionnaires français habillés en Chinois. La tête rasée, une queue (fausse, bien entendu) tombant jusqu'à mi-jambes par-dessus la chasuble ; des moustaches cirées à la tartare, un casaquin et un cuissard collant bleu de ciel, des babouches montées en galère : tout l'équipement d'un pur Chinois, en un mot, remplaçait la soutane. C'est là une première transformation à laquelle j'étais loin de m'attendre. Il paraît que cette concession faite aux mœurs indigènes est du plus grand effet sur les populations : en se rapprochant d'elles par ses dehors, en brisant cette apparence européenne qui élève une barrière infranchissable entre le Barbare et le « Fils du Ciel », les serviteurs de Dieu ont pénétré plus facilement jusqu'aux cœurs ignorants, et la plus grande facilité donnée ainsi au missionnaire en voyage a, du même coup, rapproché les distances morales. — L'assistance, composée d'un millier de fidèles envi-

ron, comptait autant de Portugaises que de Chinoises : j'ai bien reconnu la religion méridionale des premières en les voyant arriver sous mantilles et en robes de couleur voyante, au moment de l'« Ite missa est », pour se baiser le pouce et embrasser la poussière. Les secondes, dont la plupart étaient à petits pieds, se faisaient soutenir par leurs servantes dans leurs moindres mouvements.

Mais si l'autorité ecclésiastique a fait avec raison un pas vers les coutumes locales, l'autorité civile est restée, à Hong-Kong, exclusivement anglaise. C'est un point de vue curieux que de suivre les phases progressives par lesquelles a passé cet îlot rocheux, long de neuf milles et large de quatre : — en 1839, 7,000 pirates seulement l'habitaient; aujourd'hui il compte 125,000 âmes et un ancrage annuel de 2,264 navires jaugeant 1,013,748 tonneaux! Avant-poste de la rivière de Canton, la rade de Hong-Kong servit d'abord de station aux navires de la Compagnie des Indes qui importaient l'opium dans le Kwang-Tong; puis elle devint un refuge en 1839, quand le commissaire impérial Lin brûla les célèbres factoreries et déclara guerre ouverte au commerce pestilentiel imposé par l'Europe. En 1841, le capitaine anglais Elliot obtint la cession partielle de l'île, le traité de Nankin la livra tout entière en 1842, et elle fut proclamée colonie en 1843. Ainsi naquit cet entrepôt puissant dont le

premier jalon avait été jeté par la maison Jardine : aujourd'hui, cette même maison fondatrice étale, plus brillante que jamais, sa ville de magasins; et en examinant avec ma lunctte les navires de la rade, j'ai déjà compté neuf de ses navires à vapeur et douze de ses navires à voiles. C'est un monde immense que celui de ces grandes maisons anglaises qui ont des flottes sur mer et des régiments de coulies sur le rivage: important les cotonnades et l'opium, exportant les thés et les soies, leurs comptoirs-casernes se développent sur les quais. En moyenne, chacun de leurs navires, avec son chargement, vaut de huit à dix millions, et pensez quel est le roulement des fonds, quand, de Londres à Calcutta, de Calcutta à Hong-Kong, à Amoy et à Shang-Haï, leurs vingt ou vingt-cinq navires courent à toute vapeur ou sous toutes voiles.

De plus, le mouvement commercial est ici, plus que partout ailleurs, capricieux et inattendu. Tantôt un typhon écarte de leur direction première les centaines de jonques qui ont le cap, — ou plutôt *l'œil,* — sur Hong-Kong, et les jette sur Saïgon et Singapour; tantôt le riz y baisse de 25 pour cent, comme le 23 mai 1855, quand il en arrive en une nuit 35,000 picols à la fois (plus de 2,000,000 de kilogrammes), ou bien le thé venant en abondance de l'intérieur, dérange tous les calculs, et porte des coups effroyables à la gigantesque maison Dent,

en 1865 par exemple. Néanmoins, c'est là le coin formidable par lequel l'Angleterre entame la Chine, et il est saisissant l'aspect de cette première station commerciale où les Dent, les Livingston, la Compagnie péninsulaire et orientale, et nos Messageries impériales, etc., rivalisent d'activité. Certes je ne m'attendais pas non plus à trouver ici deux journaux quotidiens, l'*Evening Mail* et le *Daily Press*, trois hebdomadaires, le *China Mail*, l'*Echo do Povo* en portugais, et *l'Omnibus* en allemand. Ajoutez à cela des écoles pour les jeunes Chinois, où sont instruits 1870 élèves, deux cathédrales, des clubs, et quinze banques des plus riches; voilà la sentinelle européenne qui tient garnison au Sud de la Chine.

Magnifique entrepôt au point de vue des chiffres, Hong-Kong n'en est pas moins un séjour peu enviable comme climat, comme sécurité, comme cherté dans les moyens d'existence. Le soleil d'été y a engendré des fièvres telles, que les régiments anglais qui y stationnent ont été plus que décimés, et que la presse anglaise a comparé ce point à Cayenne. De plus, les 2,000 commerçants européens noyés dans cette population de 121,000 Chinois et de 25,000 autres Orientaux, ont beau renforcer la police locale et sévir comme dans une ville en état de siége, les vols, les meurtres, les pillages ne leur laissent pas un moment de repos. Cette rade et ces quais qui lui servent de bords me font l'effet de ces plats

creux, dits piéges à mouches, où un appât quelconque attire, pour les détruire, les insectes dévorants et nuisibles. Échappant à leurs mandarins persécuteurs, fuyant des taxes exorbitantes, cherchant fortune dans un milieu hétérogène et nouveau, les Chinois, dont la population en cette île s'est accrue de 118,500 âmes par l'appât du commerce européen, convergent vers Hong-Kong, y viennent travailler un peu, assassiner passablement, voler beaucoup, et se faire pendre en fin de compte!

J'ai entrepris ce matin de lire dans un almanach local les annales de la colonie depuis 1839, mais j'y ai renoncé; car c'est pour chaque mois une même note qui forme le concert, et cette note est toujours dans ce genre-ci « : 25 septembre 1855 : Le brick de Sa Majesté Britannique le *Bittern* a poursuivi une flotte de pirates jusqu'à Sheï-Fou; il a coulé trente-trois jonques et 1,200 hommes. » Le lendemain, c'est le « godown », magasin d'un commerçant, qu'une mine fait sauter : on découvre trente coulies qui se proposaient de détruire ainsi tout un quartier : — le surlendemain, c'est le boulanger chinois qui a mis tant d'arsenic dans ses pâtes, que ses employés sont pris de nausées avant même que le pain soit livré. — Une autre fois, arrive la nouvelle que trois navires de commerce ont été pris par une flottille de pirates . *la Magicienne*, *l'Inflexible* et le *Plover* partent aussitôt, et de nouveau quarante

jonques sont coulées et une batterie anéantie. Bref, « piraterie, piraterie ! » telle pourrait être la devise de cette rade, d'où une dizaine de canonnières s'élancent chaque jour sur les innombrables écumeurs de mer qui sillonnent les chenals environnants. En un seul mois, trente-neuf cas de piraterie ont été « rapportés » à la Cour de Justice!

Il est tout simple alors que dans le voisinage de populations chinoises fournissant, il est vrai, des coulies, mais dangereuses pour la vie commune, le taux de toute chose soit fort élevé pour l'Orient; la viande de mouton coûte 42 cents par catty (21 sous par 670 grammes); les domestiques et coulies chinois, qu'il faut employer en grand nombre, reviennent à 480 fr. par an, et un seul étage de quatre chambres se loue fort bien 1,250 fr. par mois.

Si donc les particuliers doivent faire de grands sacrifices et chercher une compensation dans des transactions commerciales immenses, l'État, lui aussi, en faisant de Hong-Kong un port franc, se résout à faire des dépenses qui excèdent de 3,153,450 fr les recettes, et cela pour concentrer sur un même point le commerce de toute la Chine, et faire gagner mille fois aux ports producteurs ce que perd le port de transbordement.

La méfiance qu'inspire la population indigène, les dangers toujours imminents d'une rupture avec les

mandarins des provinces voisines, l'état de commerce armé qui caractérise nos échanges avec le Céleste Empire, ont forcé l'Angleterre à laisser cette colonie de vingt-six milles de tour sous une tutelle autoritaire. Le Gouverneur, nommé par la Reine, partage le pouvoir avec le Conseil exécutif (composé du secrétaire colonial, du colonel commandant et de l'attorney général), et avec le Conseil législatif (composé des trois fonctionnaires précités, auxquels s'adjoignent le trésorier, l'auditor et le surveyor généraux, plus trois membres non officiels nommés par la métropole sur le choix du Gouverneur). Les questions les plus graves ont souvent agité la colonie, et dans ces moments de crise où l'intérêt commun abattait les délimitations théoriques des pouvoirs, ce ne fut point le Gouverneur, de son propre chef, mais bien toute la communauté européenne qui décida des mesures à prendre. En 1858, par exemple, les mandarins du continent lancèrent des proclamations menaçantes contre les Chinois qui resteraient au service des Européens à Hong-Kong: en quelques jours des milliers de coulies émigrèrent, les marchandises demeurèrent sans porteurs, les marchés de vivres sans approvisionnements! Le meeting força le Gouverneur à dépasser ses pouvoirs et à faire porter aux mandarins fauteurs de cette désertion une menace de guerre, s'ils ne revenaient sur leurs ordres, absolument contraires au traité qui

venait d'être signé à Tien-Tsin. Un boulet de canon chinois fut la seule réponse faite à notre drapeau parlementaire : inutile d'ajouter qu'un mois après la ville de Nam-Taw, foyer de cette révolte, était réduite en cendres.

Malgré les pillages qui se font chaque nuit à terre, les luttes intestines entre les tribus rivales des « Haccas » et des « Puntis », les captures incessantes de navires européens par les pirates qui massacrent capitaine et équipage, l'autorité anglaise foudroie les bandes de maraudeurs qui s'abattent sur Hong-Kong comme dans une souricière, et s'efforce de gagner à elle la partie honnête de la population indigène : voici, par exemple, un Chinois respecté, Wong-Ashing, qui figure sur la liste du jury!

11 *février* 1867. — Hong-Kong est en liesse aujourd'hui! Grande réunion dans la vallée de Wong-Neï-Chong, où va se courir le « Challenge Cup » de douze mille francs. — Voilà la transformation de la Chine par le Jockey-Club anglais! Voilà le Chinois turfiste, parieur, gentleman-rider ou jockey! De belles avenues, la route de la Reine et la Praya conduisent au « Race course », et nous fendons sur ce parcours la foule la plus dissemblable et la plus animée. Ici de purs Anglais, en voitures légères, munis de champagne et de salades de homard comme pour le « Derby » ; là des milliers de pa-

lanquins dans lesquels sont portés les riches négociants chinois, drapés dans les plus belles broderies du monde. Nous montons dans la tribune, d'où la vue est réellement pittoresque : la piste est tracée en ovale dans une vallée verdoyante, encadrée, comme par un fait exprès, de hautes roches granitiques : une seule échappée de vue est laissée sur la gauche ; semblable à un portique sauvage, elle nous montre sur la mer bleue les flottilles de jonques louvoyant sous leurs voiles en nattes jaunes.

L'hippodrome est foulé par plus de vingt mille Chinois sémillants, avides de spectacles; tout autour des tribunes se presse, en élégantes toilettes d'Europe, la communauté anglaise, entremêlée des uniformes de la garnison. — Après la course des officiers, sur laquelle sont engagés des paris proportionnés à la richesse proverbiale des négociants anglais en Chine, viennent les cavaliers chinois se démenant sur des poneys à crinière crêtée, à l'air mutin et caracoleur. Les uns ont un chapeau-gibus qui contraste avec leur casaquin bleu, leurs cuissards orange et leurs bottes de satin blanc; les autres laissent pendre leur queue par-dessus une casaque de jockey anglais : d'autres enfin, des grooms japonais, absolument nus jusqu'à la ceinture, montrent leur dos et leurs bras tatoués des plus vives couleurs : tous offrent le spectacle le plus amusant. Douze chevaux partent : cinq, en pas-

sant devant les tribunes, rentrent droit à l'écurie; dans le groupe qui reste, quatre se choquent au tournant et tombent comme des capucins de carte ; un se dérobe et renverse une douzaine de palanquins où s'étaient entassées des Chinoises en gala ; les deux jockeys « celestials » se disputent alors le prix, excités par les hurlements de la foule enivrée. Le plus habile, roulant comme un sac de farine sur le dos de son cheval, criant de toutes ses forces, fouettant à tour de bras avec sa queue de cheveux, gagne d'une demi-longueur son rival, qui n'a plus que sa peau pour bottes à revers, et qui arrive malgré lui, suspendu par les bras et par les jambes au cou de son cheval emporté. Trois autres courses se succèdent au milieu de l'hilarité générale et presque tous les Chinois présents parient à outrance.

XIII.

MACAO.

Les rivages des pirates. — Aspect portugais de Macao. — Théâtre. — La grotte de Camoëns. — Visite aux « Barracons », bureau de la traite des coulies chinois. — Splendeur passée et difficultés actuelles de la colonie. — Arrivée de nuit dans la ville flottante de Canton.

Mais nous nous arrachons au turf international pour prendre la route de Macao, sur le *Fire-Dart*, vapeur américain à deux étages, où nous avons pour compagnons de voyage six cents Chinois avec leurs femmes, entassés comme des anchois dans un pot. Ils fument pacifiquement l'opium et se blottissent dans leurs douillettes pour se garantir du froid. Leur humeur, paraît-il, n'est pas toujours aussi douce, et de tout temps ç'a été pour les Européens un grand danger de transporter une cargaison de « Celestials ». Trois navires de cette Compagnie américaine sont déjà tombés entre les mains des pirates, grâce à la connivence des passagers, qui garrottaient le capitaine et l'équipage, quand ils n'avaient pas le courage de les massacrer.

Nous prenons le « Sulphur canal », et passons entre les îles Lantao, Chung, Patung et Siko, terres de funeste mémoire. C'est dans ces étroits parages

en effet que furent capturés, puis brûlés par les pirates, l'*Arratoon Apcar* (onze Européens tués); le vapeur *Queen*, le *Wing-Sunn*, près des neuf îles; le *Cumfa*, le *North Star*, le *Chico*, l'*Andreas* enfin, qui clôt la liste de 1865! Ce sont d'horribles détails que ceux de ces luttes entre un malheureux navire européen et souvent une trentaine de jonques! Les feux convergents l'arrêtent dans une passe; on l'aborde, on y massacre tous les êtres vivants qui ne sont pas dans le complot tramé d'avance; après que les marchandises sont transbordées sur les navires assaillants qui se partagent la proie, l'incendie fait sombrer au fond de la mer la coque et la mâture, pièces à conviction du carnage. Aussi tous les matelots du *Fire-Dart*, depuis les mousses jusqu'aux machinistes, sont-ils armés de revolvers mis en évidence : dans le faux-pont et dans l'entre-pont il y a des canons chargés à mitraille, mais non pas braqués sur la mer; ils sont, au contraire, disposés de telle sorte que chacun d'eux, sur un coup de sifflet du capitaine, doit balayer horizontalement d'une manière foudroyante tout l'intérieur du navire, tandis qu'un autre coup de sifflet aura fait monter l'équipage dans les hunes. En effet, les premiers coupables à exterminer, s'il y a une agression venant du dehors, ce sont les passagers indigènes, sans la participation nécessaire desquels les pirates ne s'attaquent jamais à nos bâ-

timents Pour détruire les navires à vapeur, il faut une vaste conspiration, et je vous en ai cité quelques résultats épouvantables : quant aux navires à voiles, c'est l'occasion saisie qui fait leur perte. Sont-ils pris en calme, vite les pêcheurs, devenant pirates, mettent en branle vingt rames sur chaque jonque et organisent le siége contre le pauvre « clipper » qui n'en peut mais.

Grâce au ciel, nous ne voyons que les champs de bataille témoins de tant de désastres, et nos Chinois ne songent qu'à humer leur opium dans leur nonchalante béatitude. La pureté de l'atmosphère nous fait voir dans leurs moindres sinuosités les anses de cet archipel mille fois découpé qui relie Hong-Kong à Macao. Soudain, dans les passes étroites, nous tombons sur un banc de jonques : un gros œil est peint à l'avant, superstition protectrice de la marche : trois canons sur le gaillard d'avant, trois de chaque bord sur le flanc, trois autres sur le château d'arrière, donnent à ces esquifs de pêcheurs aventureux l'apparence la plus guerrière. Il y a des familles entières sur ce pont en montagne ; là on naît, on se marie, l'on meurt, et cinq générations barbotent à la fois dans le plus inextricable fouillis que l'on puisse imaginer. Malgré les peintures fantastiques, les oriflammes brillantes, les bandelettes écarlate et dorées qui décorent l'extérieur de ces navires aux courbes élégantes et hardies, je ne sau-

rais comparer ce que l'on voit par les ouvertures de l'entre-pont et du château d'arrière, qu'à la cargaison d'une hotte de chiffonnier ! A la vue de notre « Dard de feu, » une population de cent et cent cinquante êtres vivants sort des écoutilles de chaque jonque : la fourmilière marine, soit par plaisir, soit par fanfaronnade, prend ses tam-tams et frappe dessus de toutes ses forces, allume pétards et fusées et les lance dans toutes les directions.

Mais dans les jonques, tout n'est pas colifichet et enfantillage : il y a à la fois naissance et progrès de l'art. Les Chinois sont des barbares (à notre tour de leur renvoyer l'épithète), en ce sens *qu'ils* ne naviguent surtout que vent arrière, descendant avec une mousson et attendant cinq mois pour remonter avec l'autre. Leurs épaisses voiles de nattes, maintenues en tension plate par cinq bambous transversaux dans le plan de la voile, sont d'un lourd assemblage. Mais leur gouvernail est un petit chef-d'œuvre ; suspendu à un treuil, pour être enfoncé ou élevé, suivant le besoin qu'on a de sa pression, il est manœuvré par une barre d'une grande longueur : la force en est encore quintuplée par une étrange et ingénieuse disposition. Les Chinois ont découvert que la résistance à l'eau est rendue beaucoup plus forte si, au lieu de lui opposer une barrière plane et compacte, on perce cette barrière d'une quantité de trous en forme de losange. Alors

l'eau ne glisse plus simplement contre le gouvernail, mais elle fait un effort pour se précipiter, en tourbillonnant, au travers de ces ouvertures trop étroites, et de cette lutte s'engendre une action plus efficace.

Après trois heures et demie de route, nous doublons le mouillage de Typa, et la presqu'île de Macao nous apparaît sous les derniers rayons du soleil : les couleurs portugaises flottent sur les forts escarpés qui dominent cette terre rocheuse. Figurez-vous sept ou huit pics hardis, couronnés de créneaux de granit rouge; une agglomération de mamelons déserts arrivant jusqu'à deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer, puis un chaos de maisons à terrasses méridionales en guise de toits, et peintes en bleu, en vert et en rouge; une douzaine de clochers de cathédrales, des fenêtres barricadées de barreaux de fer, des ruelles dallées, larges de deux mètres, se faufilant dans des quartiers construits en pain de sucre, et, au pied de tout cela, une rade circulaire et enveloppante, où sont pressées des milliers de jonques; voilà Macao!

Nous débarquons sur un quai encombré de coulies, et nous gravissons les plus portugaises des « Calçadas do bom Jesus », des « Travessas do san Agostino », véritables corridors montueux entre des maisons basses de granit qui semblent des prisons. Étrange population que celle des conquérants de cette terre! Les descendants d'Albuquerque qui trottinent ici en

foule, suspendus à leur sabre, ou enfoncés dans leur cache-nez, forment une race de Portugais croisés de Chinois, lesquels avaient déjà été croisés d'un mélange de Malais, d'Indiens et de Nègres; en somme, race rabougrie et chétive, au teint chocolat clair, aux yeux fendus en amande, végétant dans une atmosphère demi-chrétienne, demi-sorcière, demi-civilisée et demi-asiatique! Il y a ici deux cabarets anglo-américains : après une course indescriptible à travers les ruelles sombres, nous trouvons un gîte dans l'un d'eux, sorte de grange sans fenêtre, humide et puante, où les cancrelas par myriades ont élu domicile avant nous.

Cette demeure ne sera évidemment que temporaire pour nous, car nous pouvons en espérer une meilleure. — Quand, à propos de notre occupation mexicaine, les États-Unis du Nord trouvèrent la situation tellement tendue, que la guerre menaça d'éclater entre eux et nous, le Duc de Penthièvre dut, à son grand regret, donner sa démission de la marine fédérale, pour ne point courir l'éventualité d'être forcé de se battre contre son pays. Voulant alors continuer son activité maritime, il passa avec le même grade dans la marine de son cousin le roi de Portugal, fit une première campagne sur le *Don Juan*, et une seconde de dix-huit mois, comme lieutenant de vaisseau, sur la corvette le *Bartholomeo Diaz*, à la côte d'Afrique, à Rio, à Montevideo et à Buenos-Ayres.

—

Étant encore au service du Portugal, mais en congé, il se trouve donc à même de jouir de tous les privi-léges d'une marine dans laquelle il a servi, et il écrit au Gouverneur dès ce soir.

Rien de triste et de nauséabond comme notre case; aussi, pour échapper aux armées d'insectes voraces, prions-nous l'hôtelier de nous faire conduire par un de ses coulies aux théâtres chinois, qui sont la seule chose à voir après le coucher du soleil. Escaladant et grimpant aux échelles pierreuses, décorées du nom de rues, je me sens ici devenir singe! Nous entrons enfin dans une baraque de bois où résonne une musique assourdissante : la salle est remplie de Chinois mangeant, fumant et buvant, quatre par quatre, à de petites tables; nous pénétrons jusqu'à l'avant-scène, et une tragédie, mêlée de tours d'acrobates, qui dure depuis dix heures du matin, se développe devant nous. Mais à peine sommes-nous depuis une heure à jouir de ce spectacle curieux en nous bouchant les oreilles, que tout à coup un grand mouvement se fait; les bancs et les tables sont culbutés, un flot confus, poussé depuis la porte d'entrée, s'ouvre passage dans un désordre bruyant; qu'est-ce donc? Ce sont les aides de camp du Gouverneur, et un capitaine de corvette, et tout un état-major en grande tenue, avec leurs chapeaux à plumes et un musée de décorations sur la poitrine! Le coup de théâtre

est magnifique. Comme nous étions jusqu'alors les seuls Européens de la salle et en simple costume de voyageurs, tout le public chinois trépigne et se heurte, croyant qu'on vient nous arrêter. — Mais ces messieurs, avec une courtoisie parfaite, sont, au contraire, envoyés au Prince pour lui présenter les félicitations du Gouverneur et l'inviter à loger au palais, ils ont dû pour cela, par la nuit sombre et froide, nous relancer à travers toutes les ruelles de la ville, et la foule immense, qui encombre la sortie du théâtre, déserte tout à l'heure, nous prouve que cette insolite promenade a réveillé toutes les portières. Après un échange de mille politesses, il est convenu que nous nous rendrons demain à midi à l'aimable invitation.

Profitant d'un dernier reste de séjour non officiel à Macao, et pensant que les dîners-gala empêcheront désormais les vraies découvertes de touristes, nous repartons infatigables avec notre coulie, et nous pénétrons dans la ville chinoise proprement tenue et illuminée de ravissantes lanternes. Ce qu'il y a de plus curieux ici, ce sont les maisons de jeu; car Macao est le Monaco du Céleste Empire La plupart des riches Chinois du Hainan, du Kwang-Tong et du Fou-Kien, sont assez fous pour venir ici perdre leur argent à un « trente et quarante » prohibé chez eux. Un croupier patriarche à queue blanche, à barb che de quatre poils cirés et à ongles démesu-

rément longs, préside à cette banque, sur laquelle se ruent des centaines de joueurs.

Il est près de minuit, et contents de l'aspect original de ces Chinois habillés de soie, circulant chacun avec sa grosse lanterne vénitienne, nous prions notre coulie de nous ramener à la case des cancrelas! Je ne sais si les uniformes des aides de camp lui ont fait croire que nous sommes couverts d'or, mais le vilain « Celestial » prend plaisir à nous égarer : les maisons deviennent rares, et nous nous trouvons insensiblement perdus dans une campagne déserte, nous sondant l'un l'autre d'un regard inquiet : des buissons et des lagunes sont les seules choses qui s'offrent à notre vue en avant, sur une route qui devient sentier de chèvres, tandis que six gaillards chinois, marchant bon pas, nous suivent à une centaine de mètres dans tous les méandres que nous offre le hasard. La disparition soudaine de notre perfide acolyte nous fait voir d'un trait la situation, et dans ce repaire des mendiants, des évadés, des vauriens de la Chine, nous songeons tous deux que les quelques minutes qui suivent peuvent bien représenter toutes les années que nous espérions vivre encore. Les ombres humaines qui s'attachent à nous rôdent avec une insistance de plus en plus marquée ; elles se rapprochent, dès que les roches qui surplombent sur la route la rendent plus sombre encore; elles se disséminent dès que, nous

retournant résolûment, nous allons droit à elles pour mettre fin à cette poursuite odieuse. Mais évidemment ces hommes attendent des camarades, car leurs sifflets demeurent sans échos, et la fermeté de notre marche leur impose encore....... Enfin, — après plus d'une demi-heure, pendant laquelle nos cœurs ont battu des plus vives angoisses, — une lueur blafarde nous apparaît dans la direction où, livrés à notre instinct, nous voulions toujours trouver la ville européenne..... c'est la lucarne grillée d'un poste! c'est une porte fortifiée des remparts! L'habitude des formules des patrouilles militaires et la connaissance parfaite du portugais font vite triompher le Prince des hésitations de l'artilleur qui monte la garde derrière les créneaux, et dès lors nos maraudeurs sont hors de vue. Nous revenons édifiés sur les bons instincts du coulie, qui peut se vanter de l'avoir échappé belle ; car s'il avait disparu moins lestement, il aurait commencé par payer pour ses amis. Après avoir raconté notre campagne à Fauvel, nous allons nous rouler par terre dans la même couverture, comme en Australie, jurant, heureusement pas trop tard, qu'on ne nous y reprendra plus!

Le 12 *février.* — Gracieusement conduits pendant la première partie du jour par don Osorio, aide de camp du Gouverneur, et pendant la seconde par

Son Excellence elle-même, don José-Maria do Ponte Horta, major d'artillerie, nous visitons aujourd'hui la possession tout entière, ce qui est facile, vu qu'elle me semble avoir cinq kilomètres de long sur deux de large. Cette presqu'île a exactement la forme d'une empreinte de pied humain, dont le talon est tourné vers la mer, tandis que le pouce aboutit à une langue de terre, large de quatre cents mètres, qui la réunit à la grande île de Hiang-Shan. Le talon est formé de neuf hautes collines rocheuses qui dominent les forts Bom-Parto, Barra, San João et San Jeronimo : la grande courbe intérieure de la plante du pied est garnie des habitations entassées des Chinois, qui sont au nombre de cent vingt-cinq mille, tandis que les deux mille résidents portugais sont domiciliés sur le bord opposé et extérieur. La Praya Grande, esplanade marine, est leur boulevard : manoirs à grilles sombres, castello du Gouverneur, capitania do Porto, villas officielles ou commerçantes y sont alignées, présentant absolument le cachet colorié, cintré et monastique de la mère patrie. Supposez alors qu'une muraille escalade le cou-de-pied (c'est notre muraille d'hier soir!) et que toutes les articulations des doigts se crispent et se relèvent; ce ne sont plus que montagnes en soubresauts, au haut desquelles s'élèvent les forts de San Francisco, de la Guia, de San Paulo do Monte, et sept ou huit autres; ensuite

viennent la plaine cultivée par les maraîchers, le village de Mong-Ha et la barrière de seize pieds de haut qui sépare la colonie du territoire chinois

Les routes que nous suivons dans notre course intéressante sont taillées en corniche dans le granit, et du plus pittoresque effet . une centaine de canons de gros calibre, braqués sur les hauteurs, se partagent la besogne de défendre la presqu'île du côté de la mer enveloppante, ou de bombarder le quartier des cent vingt-cinq mille queues en cas d'émeute.

Puis nous visitons la méridionale Praça da Sé, la cathédrale, le vieil hôtel de ville, où siége le Sénat, et où figure cette inscription depuis 1654 ·

CIDADE DO NOME DE DEOS. — NAO HA OUTRA MAIS LEAL[1].

Nous parcourons les casernes, les monastères, l'église Saint-Paul construite en 1594 par les Jésuites et aux trois quarts incendiée aujourd'hui, l'Asylo dos Pobres, etc., etc., en un mot une série d'édifices antiques et chrétiens, surmontés de croix, ornés de saints dans des niches, couverts de fresques curieuses. Ajoutez la mantille qui cache la tête des femmes, l'immense chapeau noir et oblong sous lequel cheminent les moines, la cornette blanche des Sœurs de charité, et l'on jurerait, je vous assure, qu'on est à l'ombre des basiliques de Lisbonne ou de Gênes! Après les spectacles modernes que vien-

[1] Cité du Nom de Dieu. — Il n'en existe pas de plus loyale

nent de nous donner depuis dix mois les mondes entièrement nouveaux, et les mondes asiatiques où du moins l'invasion industrielle a tout le cachet de l'actualité, c'est comme une illusion de trouver à la porte de l'Empire du Milieu une bonbonnière antique avec des ruines chrétiennes qui semblent attester qu'il n'y a eu, sur cette terre lointaine, que nos vieux monuments et nos vieilles croyances.

Vers trois heures, les canots pavoisés nous font naviguer entre trois cents jonques tapageuses, et nous gagnons en rade la canonnière *Principe Carlos*, où l'on boit à la santé de « l'Armada ». Puis nous prenons la route de terre et cheminons sous des bosquets d'arbres à verdure éternelle que vient baigner la vague : le soleil d'hiver, avec sa triste pourpre un peu pâlie, est près de l'horizon, et perce à peine l'ombre du bocage; nous sommes dans la grotte de Camoëns! L'histoire raconte qu'en 1556 le grand poëte, venant de faire naufrage dans ces mers inhospitalières, et n'ayant sauvé que les premiers vers des « Lusiades », parvint à la nage jusqu'à la colonie portugaise, alors naissante. Il se réfugia dans cette grotte battue par la mer, et, pleurant sur sa vie d'exil, il chanta les gloires de sa patrie. Le site en lui-même, isolé et sauvage, ouvrant la vue sur l'Empire du Milieu, et sur l'Océan qu'aucune grande terre ne rompt jusqu'aux glaces du pôle sud, le site aux gigantesques blocs de granit, a dû, sans contredit, inspirer son ad-

mirable épopée. Mais l'édilité locale a eu le malheur d'en profaner toute la pureté solennelle et poétique. A l'endroit même des plus touchants souvenirs qu'il fallait laisser grands par la pensée, on a construit un kiosque comme ceux de nos boulevards, sur lequel on a affiché des vers, et derrière les grillages duquel on a enfermé un buste de papier mâché qui est ridicule, et qui doit pourtant représenter l'exilé, le poëte à l'âme amoureuse et sublime.

Un autre exilé, un Français, a voulu, sur la face septentrionale de la grotte, unir en ce lieu perdu le souvenir de deux infortunes subies pour les Lettres, et sa pièce est signée : « LOUIS RIENZI, poëte religieux. 30 mars 1827. »

Pour nous, un bon temps de galop nous mène par monts et par vaux au village de Mong-Ha, où s'élève une pagode qui produit un grand effet de loin, et qui de près sent fort mauvais. Les bonzes n'en font pas les honneurs gratis, mais ici il y a un fait vraiment curieux. A cause de l'antiquité de la colonisation, les Chinois sont devenus si Portugais, ou les Portugais si Chinois, que les Bouddhas sont nommés, dans la bouche même des bonzes, des noms de nos saints; et il y a là, à la douzaine, des san Francisco et des san Agostino à quatre bras, à trois têtes, à plis et replis d'embonpoint.

Le crépuscule va finir au moment où finit aussi pour nous le territoire de la colonie; nous sommes

sur l'étroite langue de terre qui relie Macao à Hiang-Shan; à environ deux cents mètres de nous, sur la droite comme sur la gauche, se brisent les flots de la marée montante, et la barrière granitique de l'Empire chinois nous arrête. Le voilà donc le sol fameux où flotte librement le drapeau jaune de l'Empereur! Mais quelle désillusion! C'est couverte des immondices, des pourritures et des chiffons des « descendants du Feu », que nous apparaît la « Terre céleste des Fleurs ». Un groupe d'une soixantaine d'hommes vêtus de blanc, tapant sur des tam-tams, et hurlant d'une voix aiguë, portent un mort en terre et défilent devant nous. Mais ce cortége bizarre, ressortant plus vivement sous les reflets d'une lueur pourpre qui meurt et d'une nuit qui commence, rend encore plus impressionnant pour nous le récit qu'on nous fait du drame accompli en ces lieux.

A cette place même est mort assassiné l'avant-dernier Gouverneur de Macao, le vaillant Ferreira do Amaral. Ayant pris en main la revendication entière de Macao par le Portugal, il s'attira la colère des mandarins de Canton, qui voulaient à toute force maintenir leurs suppôts avec parité d'autorité dans la colonie portugaise. Ils ne recoururent pas à la guerre ouverte, et luttèrent par le meurtre, ce qui leur coûtait bien moins cher : le 22 août 1849, leurs sicaires se ruèrent sur Amaral au moment où il se promenait à cheval le long de cette muraille,

avec un aide de camp, et ils emportèrent jusqu'aux pieds du Gouverneur de Canton la tête et les mains ensanglantées du malheureux officier.

13 *février*. — Nous commençons à nous habituer à la température d'hiver, et les longues marches en des lieux fort intéressants nous font vite passer le temps.

Au haut du Monte nous visitons d'abord les ruines d'un couvent de jésuites, puis nous étudions en détail la chose la plus caractéristique de Macao : les « Barracons », entrepôts célèbres de la prétendue « émigration des coulies », plus justement flétrie du nom de traite des Chinois. La première boutique du marchand d'hommes chez lequel nous entrons se présente sous les dehors les plus riants, des terrasses ornées de fleurs, de grandes poteries chinoises, des salons à meubles d'acajou; ce sont les salles de réception.... pour les fonctionnaires. Un petit bureau dans un coin, avec des piles de gros livres usés, vient seulement nous rappeler que c'est là que se fait « l'enregistrement de la chair humaine ». Les murs sont couverts de tableaux à grand effet (ce peuple aime tant les arts!), représentant les fortunés navires destinés à transporter les dites cargaisons de « Fils du Ciel » sous le soleil meurtrier des plantations de Cuba ou dans les puits fétides de guano du Pérou Je regrette d'avoir à dire

que le pavillon français se montre beaucoup trop dans ces tristes annonces.

Au premier abord, cela paraît donc magnifique Mais après les civilités d'usage faites aux moricauds maîtres de céans, nous apercevons de longs corridors où, de droite et de gauche, sont entassés dans des hangars tous les Chinois « en partance pour l'émigration ». Ils sont là, attendant le départ, la figure décomposée, le corps aux couleurs blêmes; à peine vêtus de guenilles pourries, ils portent le cachet le plus hideux de la misère sale, et gisent dans la plus abominable infection.

C'est une trop déplorable histoire que celle de la traite des Chinois : quoiqu'elle soit née seulement depuis dix-neuf ans, elle compte les plus horribles massacres, les plus infâmes spéculations, mille fois plus d'atrocités que la traite des nègres qu'elle a remplacée : du sang, toujours du sang!

Les provinces du Sud de la Chine sont en proie à des guerres intestines, qu'aucune force n'a pu encore étouffer : les prisonniers que fait le clan vainqueur sont vendus par lui à un « acheteur d'hommes » portugais, qui a des agents en croisière le long des côtes; tel est le principal mode de recrutement! Puis les pirates innombrables dont cet archipel est le nid le plus fécond, viennent apporter à ces entrepôts la plus belle part de leurs prises : de pauvres pêcheurs surpris en nombre inégal. Enfin, unis par

l'appât d'un gain réglementé entr'eux, de misérables entrepreneurs chinois et européens s'entendent pour attirer par mille réclames et pour convoyer *à crédit*, des troupeaux de joueurs qui viennent tenter la fortune aux maisons de jeu légales que nous visitions avant-hier soir. Pour deux qui gagnent, vingt perdent jusqu'à leur dernière sapèque, et, débiteurs abusés, ils doivent, pour payer, s'abandonner en chair et en os à leurs fallacieux créanciers. Si nous avons vu cette coutume à Siam pour les femmes, les enfants et les esclaves, nous la retrouvons encore aujourd'hui en Chine pour l'homme libre lui-même ; il paye donc de sa liberté.

Pris par la force ou trompés par la ruse, des milliers de pauvres diables sont donc, sans contrôle aucun, embarqués d'ici pour leurs lointaines destinations. Cinq fois sur dix, une révolte naît à bord, et l'équipage européen est massacré sans merci ; ou bien, par la cruauté d'un capitaine irrité, les cargaisons humaines tout entières meurent étouffées dans la cale. Je crois qu'il n'y a pas au monde de récit plus dramatique que celui de pareils voyages ; pendant quatre et cinq mois de mer, des hommes vendus, traités comme des bestiaux, enfouis dans une cale fétide, ne doivent-ils pas devenir de vraies bêtes féroces, quand la fureur de la faim et de la soif, le besoin torturant d'air ou de liberté, les décident, par cinq et six cents, à se jeter sur une quinzaine de

matelots européens, instruments aveugles de la spéculation, et devenus à leurs yeux des bourreaux?

Les plus heureux sont ceux qui arrivent à destination pour y passer de longues années en esclavage : leur vie pourtant est bien plus dure que celle des Nègres. Car, dans le Noir, le planteur ou l'extracteur de guano voyait sa propriété et la ménageait pour la faire durer; tandis que du Chinois, qui n'est qu'un usufruit de quelques années, il ne songe qu'à tirer le plus de besogne possible en un temps donné, sans s'inquiéter de l'avenir.

Ne sachant ces détails lointains que par ouï-dire, je puis du moins me faire une idée des soixante et quelques émeutes qui ont ensanglanté ces navires d'émigrants par le récit du naufrage de la *Martha*, publié à Hong-Kong en janvier dernier. Les coulies paraissaient animés d'un tel désespoir en perdant de vue les côtes de la Chine, qu'ils durent être confinés dans la cale, tandis qu'un sur vingt était, en otage, attaché dans les barres de perroquet. La nuit, la crainte d'une émeute avait fait semer sur le pont une centaine de biscaïens armés de pointes, destinés à les empêcher de faire irruption, leurs pieds nus devant se blesser sur ces projectiles. Néanmoins ils rompirent les écoutilles, tuèrent dix hommes, garrottèrent les autres, et manœuvrèrent si mal, qu'après cinq jours ils firent naufrage : une moitié périt dans la mer; deux ma-

telots seuls se sauvèrent et racontèrent cette tragédie, qui glace d'épouvante!

Si tel est le fond des choses, si depuis 1848 jusqu'en 1856 l'autorité locale a fermé les yeux sur ce commerce immoral, il est juste de dire qu'à partir de cette dernière époque le gouvernement portugais a pris la surveillance de ce qui n'avait été jusqu'alors, même avant le départ, que désordre et inhumanité. Après bien des questions, voici ce que je puis vous dire sur l'état actuel des coulies, au point de vue de l'embarquement : les malheurs, les révoltes en pleine mer, échappent naturellement à la juridiction portugaise, et ne diminuent pas pour si peu. D'ailleurs, si l'inspection du Barracon tend à prouver que les coulies montent *libres* sur ces infâmes bateaux, il n'est pas moins vrai qu'ils débarquent plus légalement *esclaves* à Cuba ou aux îles de guano!

Il part ainsi chaque année de Macao environ cinq mille Chinois pour la Havane et huit mille pour le Callao Certes, si l'émigration était dirigée par des bureaux désintéressés et honnêtes, elle serait un immense bienfait pour le pays qui manque de vivres comme pour celui qui manque de travailleurs, et il faudrait saluer de la plus vive sympathie ces jonques libératrices, dégrevant de l'excès de la plus féconde des populations du globe, cette Chine dont le sol n'est pas riche partout, et qui est loin de pou-

voir nourrir tous ceux qu'elle porte sur sa surface. Mais alors il ne faudrait pas que les clans de pillards, les pirates et les enjôleurs fussent les premiers agents, marquant toute l'entreprise d'une tache originelle que rien ne peut effacer. C'est dans ce recrutement qu'est la racine du mal, on aura beau plus tard, à Macao, demander à ces milliers de coulies s'ils partent ou non de leur plein gré; que signifiera leur réponse affirmative? Une fois saisis par les griffes des agents devenus des créanciers, une fois lancés dans les bureaux du Barracon par des commissionnaires qui reçoivent de quarante à cinquante francs par tête d'engagé, une fois livrés par un contrat signé entre les enrôleurs et les mandarins de l'Empire qu'ont gagnés des pots-de-vin, les malheureux ne doivent-ils pas mentir par la gorge à l'inspecteur portugais qui leur demande de signifier, oui ou non, leur consentement? Car ils savent que s'ils refusent de partir, trois intéressés, créanciers, commissionnaires et mandarins, s'acharneront sur eux avec toutes les horreurs de la plus implacable vengeance; traqués et torturés, mourant de peur et de faim, ils retomberont presque forcément sous leur joug odieux et sous leurs coups meurtriers

Bref, après la première infamie de la capture par les agents subalternes, voici comment se continue... le négoce! Celui qui « a fait la commission dans l'article hommes» reçoit, par tête de Chinois livré,

cinquante francs pour lui et environ trois cents francs pour le vendeur. Le Portugais demi-nègre qui nous promène dans ses magasins, en a ainsi aujourd'hui une centaine, acquise par ses commis-voyageurs à Canton, dans le Kwang-Tong, le Kwang-Se et le Hou-Nan; c'est un déboursé de trente mille francs. Ce propriétaire a bien le véritable aspect d'un marchand de chair humaine : il est gros, huileux, trapu et court; le nez est épaté, l'œil farouche, la barbe sale, et il a en main un énorme gourdin à esclaves: — c'est tout dire!

Avant de traiter (le mot n'est que trop vrai) avec un capitaine de navire, — avant d'embarquer à fond de cale ses ballots vivants, le maître d'un « Barracon » doit faire passer ses coulies devant le « procurador » portugais. C'est là que commence l'action gouvernementale, et que les dispositions actuelles tendent à donner leurs fruits, tandis que le mal porte en soi son châtiment; car il se trouve précisément que la ruse et la violence, qui semblaient dans le principe un moyen de grande économie et une source immense de gain pour les agents enrôleurs, deviennent, grâce à la nouvelle loi, la cause même de l'élévation des frais et de la diminution des bénéfices. Sur mille Chinois interrogés par le juge colonial, et mis en demeure de retourner en Chine ou de faire voile pour la Havane, il en est souvent jusqu'à deux cents qui ont le courage de refuser et

de risquer les vengeances « barraconiennes » : si les créanciers qui les ont achetés, convoyés, et nourris dans leurs hangars d'attente, n'exercent pas de terribles représailles, toute la dépense faite pour ces prétendus déserteurs est perdue !

La cargaison humaine qui, par-devant les juges, a consenti au départ, est alors réinternée au « Barracon ». La loi nouvelle défend qu'elle en sorte avant six jours, délai dans lequel apparaît une seconde fois le « procurador », qui dit aux coulies : « Décidez-vous, vous êtes encore libres ! » Souvent ceux-ci attendent un ou deux mois qu'un navire lève l'ancre, et, pendant cette attente, ils doivent prononcer le *oui* fatal *deux fois encore* avant l'embarquement, pour que leur consentement soit démontré d'une façon manifeste.

Tout en louant hautement l'autorité locale de sa sollicitude dans l'inspection et de son enquête pendant l'attente du départ, il faut pourtant se dire que plus le coulie demeure entre les mains du marchand, moins il lui reste la faculté de se retirer. Car il est un mendiant, un insolvable! A quels sévices ne s'exposerait-il pas, s'il disait : « Je ne veux pas partir », quand il aura été logé et nourri pendant deux mois par l'entrepreneur? Tournant dans un cercle vicieux, après avoir refusé de parler comme homme libre, il devra, pour payer sa dette, partir après s'être constitué l'esclave de cet entrepreneur!

Enfin le navire est arrimé, il va lever l'ancre, l'heure solennelle approche! et, la veille seulement du départ, le contrat est signé devant le « procurador ». Les coulies sont embarqués, et chacun alors est vendu environ sept cent cinquante francs par le propriétaire du « Barracon » au représentant de l'agence espagnole de navigation. Après avoir harcelé de questions tous nos compagnons, nous obtenons comme bouquet un exemplaire du fameux contrat : il est rédigé en espagnol et en chinois, signé et parafé par le Chinois engagé, le procureur du Roi et le consul d'Espagne. En voici les principales clauses :

« Je m'engage à travailler douze heures par jour, pendant huit ans, au service du possesseur de ce contrat, et à renoncer à toute liberté pendant ce temps. — Mon patron s'engage à me nourrir, à me donner quatre piastres (20 francs) par mois, à me vêtir, et à me laisser libre le jour de l'expiration de ce contrat. »

Comme c'est beau l'administration sur le papier! Mais, en résumé, cet homme ne devient-il pas pour huit ans la bête de somme d'un planteur? Et ne comprend-on pas que le suicide, comme on me le racontait l'autre jour à Hong-Kong, est la ressource finale de tant de misères! Mais une mort plus affreuse les attend souvent, et je me souviens de l'impression profonde que fit sur moi un récit de M. Va-

néechout dans la *Revue des Deux-Mondes :* le voici en deux mots. Pour l'extraction du guano aux îles Chincha, la matière est versée par des manches à vent directement du sommet des roches dans la cale du navire, et cela fait un trajet d'environ cent mètres : il avait vu un malheureux Chinois entraîné avec sa charge de guano dans ce tube resserré, et réduit en poussière quand il arriva en bas : — de pareils accidents sont là très-fréquents. — Mais, préoccupé surtout des travaux d'esclaves de ces pauvres êtres, j'oubliais de terminer la relation de l'affaire commerciale; j'y reviens.

Excepté à Canton, où l'agence cubaine, en l'année 1865-66, a exporté deux mille sept cent seize coulies, « misérables..., hères et pauvres diables », il n'est d'abord pas très-facile de trouver des capitaines et des équipages qui consentent à faire ces transports ; mais enfin l'appât d'un gain assuré, un fret de cinq cents francs par « Celestial », tente certains capitaines, bien qu'ils jouent là leur vie comme sur un coup de dés. Après les horreurs d'une navigation où le typhus, les révoltes, les coups de revolver amènent chaque jour un incident nouveau, on arrive à Cuba, et voici alors les survivants de nos Chinois conduits sur la place, vraie foire de bétail humain! Selon la saison, les besoins de la culture, ou l'encombrement de la marchandise, les « Fils du Ciel » sont en hausse ou en baisse, comme la

farine, le café ou les bœufs : on fait donc là des coups de bourse sur les arrivages; mais en général la cote est de trois cent cinquante dollars (1750 francs)! Je doute seulement que le compte rendu du marché de cette foule criarde porte jamais une des formules proverbiales : « Aujourd'hui le Chinois est calme! » Ainsi, depuis le bouge de Macao jusqu'à la plantation de sucre de Cuba ou à la roche de guano, le coulie a passé de la valeur de 300 francs à celle de 1750 francs, partagée entre les mains de ceux qui l'ont « entrepris », c'est-à-dire cinquante francs pour l'embaucheur, quatre cents francs pour le Barracon, cinq cents francs pour le capitaine, et cinq cents francs pour l'agence de vente à destination!

En promenant mes regards vers ces pauvres êtres pâles, empestés et déguenillés, qui gisent là autour de nous sur les planches de ces chenils appelés Barracons, je ne puis vous dire combien mon cœur se serre! Je sais bien pourtant que, de cette même terrasse, don Osorio nous montre les toits et les jardins de quelques Chinois partis d'ici il y a vingt ans, embarqués coulies, et revenus riches! Si elle résiste aux fièvres, à douze heures de travail forcé pendant huit ans d'esclavage; si elle se fait, comme on le dit, aux coups de bâton et au guano, je sais bien que cette race de travailleurs pourra ensuite s'enrichir, car les salaires du travail libre sont très-

rémunérateurs! Mais combien en est-il revenu de riches, sur les milliers que la contrebande, la piraterie et les réclames dorées ont entassés dans les cales meurtrières? Si c'est une des plus lucratives spéculations du dix-neuvième siècle qui fait gagner à ces agences de coulies environ quatorze cents francs par tête, ces « messieurs » ne me feront pourtant jamais l'effet d'être autre chose que des pirates déguisés en « employés » ; et il me semble que j'entendrai toujours les coups secs et affreux dont je les ai vus frapper le dos d'hommes vendus par escouades, entrant et sortant à l'instar de troupeaux de moutons qu'on mène aux champs...... ou à l'abattoir!

Ah! que je félicite du fond du cœur la colonie anglaise de Hong-Kong d'avoir, dans un de ses premiers édits, prohibé sur son sol et dans ses eaux l'*émigration des coulies!* Elle a senti qu'il fallait flétrir moins encore les souffrances qui les attendent sur leur terre adoptive, que les fraudes hideuses et les exactions dissimulées qu'entraîne forcément leur recherche en Chine. Pour Macao, la situation est délicate : sangsue apposée au colosse chinois, cet établissement amphibie n'a jamais été bien délimité dans ses éléments organiques, comme j'espère avoir le temps demain de vous le raconter, en m'inspirant de son histoire. Ni portugais pur, ni chinois pur; ni chrétien, ni bouddhiste; hésitant

entre ses Gouverneurs portugais et ses mandarins tenaces sans cesse en lutte; tantôt proclamant des allures conformes à notre politique européenne dans l'extrême Orient, tantôt intimidé et tenu en laisse par les menaces venues de Canton et de Pékin, Macao n'a acquis une assiette véritable que depuis les efforts du vaillant Ferreira do Amaral; mais le vieux fonds de pourriture d'une origine bâtarde est difficile à balayer d'un seul coup. Il est certain que les « Barracons » ont d'abord été de simples dépôts pour la « traite des Chinois » : on pourrait dire aujourd'hui que ce n'est plus qu'une « émigration involontaire » de coulies. Je souhaite sincèrement que le temps arrive bientôt où le Gouvernement portugais, renonçant honnêtement aux revenus qu'il perçoit sur ce commerce, imite ce que fait l'Irlande pour l'Australie. Une fois l'émigration purgée de toute spéculation lucrative, qu'ils partent par centaines les navires payés par Cuba et le Callao, comme Sidney et Brisbane en payent! Qu'ils arrachent aux douleurs de la misère, de la faim et du pillage les milliers de Chinois qui étouffent dans leur air! Que ceux-ci se vendent eux-mêmes pour huit ans, à raison de dix-sept cents francs par tête, mais qu'eux-mêmes du moins touchent et gardent l'argent qu'ils sont censés valoir! Mais non, le travail libre, la seule idée qui puisse régénérer le monde asiatique, leur ouvrira une carrière plus pure, plus

noble et plus encourageante, et leur niveau moral s'élèvera d'autant plus qu'ils auront échappé aux « Barracons », la plus vile et la plus flétrissable des agences que je connaisse!

Nous avions à peine quitté les « Barracons » depuis cinq minutes, et nous escaladions tout haletants la « Calçada da buenita Maria Virgem », une montagne russe en dalles glissantes, entre deux rangées de cases peintes en vert avec des grilles de prison en guise de fenêtres, quand nous croisâmes la chaise à porteurs du « procurador », à laquelle un jeune Chinois hurlant et sanglotant se cramponnait convulsivement. Nous saluâmes la « Sua Excellencia » (tout le monde est Excellence ici, même moi!), et nous lui demandâmes la cause des larmes si abondantes de son malheureux acolyte, qui portait au cou un écriteau de bois marqué d'un gros numéro. Don *** revenait de l'hôtel de ville en grand costume, et y avait parafé le contrats des sept cents coulies qui doivent partir demain. Mais, se conformant à la loi, il avait refusé le « contrat » à ce pauvre Chinois, car cette jeune queue n'avait pas dix-huit ans! Le candidat éliminé ne cessait de se rouler aux genoux du juge, et l'on nous traduisit ses paroles : « il le suppliait de le laisser partir; car s'il était rendu à l'agent qui l'avait acheté, il lui faisait perdre par là tout son bénéfice, et il s'exposait en conséquence à subir les plus mauvais traitements ».

Misérable enfant, tout éperdu de désespoir, parce qu'on l'arrête au moment où il doit partir pour un nouvel Eldorado..... de guano!

14 *février* 1867. — A six heures du matin nous embarquons sur le « *Principe Carlos* », jolie canonnière que le Gouverneur de Macao a donnée au Prince pour aller jusqu'à Canton. Nous contournons les anses rocheuses de la presqu'île, et peu à peu la « Praya Grande », le fort de la « Guia », où a été construit le premier phare des mers de Chine, le Monte et les créneaux des bastions se perdent dans un horizon confus : nous disons adieu à cette colonie, le dernier avant-poste européen qu'il nous est donné de voir avant le Céleste Empire lui-même.

Mais Macao est le premier jalon qu'ont posé aux abords de la Chine les navigateurs de l'Occident; et son histoire se rattache par là même à tous les événements de guerre entre l'Europe et la grande puissance asiatique. C'est le Portugais Perestrello qui aborda, avant tout autre, dans la rivière de Canton, en 1516. Pendant quarante années, ses compatriotes, séduits par les trésors inconnus jusqu'alors des ressources commerciales de l'Empire, tentèrent d'établir d'humbles comptoirs; mais depuis Ningpo au Nord jusqu'à l'embouchure de la rivière de Canton au Sud, ils furent successivement

culbutés et balayés par les hordes indigènes ou par les décrets des mandarins, comme un navire battu par la tempête qui se heurte aux rochers d'une côte abrupte, sans pouvoir atterrir nulle part. Quoique leurs proclamations pacifiques et les faibles forces navales dont ils disposaient montrassent assez qu'ils avaient en vue de créer seulement un comptoir de commerce profitable aux deux nations, ils furent partout expulsés comme des pestiférés. Après avoir enfin obtenu le droit d'ancrage sous le vent des îles Schang-Chwan et Lam-pa-cao, ils furent en 1557 autorisés à bâtir un entrepôt sur un roc désert, perdu à l'extrémité d'une île. En quelques années ils le fortifièrent si bien, que les mandarins ne purent plus les en chasser : Macao était fondé.

Dès lors, pendant plus de deux siècles et demi, ce comptoir demeura à la fois portugais et chinois, partagé entre l'autorité des mandarins et celle d'un sénat local. Curieux assemblage de deux pouvoirs opposés, levant les impôts en commun, s'observant l'un l'autre, et s'efforçant d'établir une pondération politique semblable à l'échange commercial dont Macao était l'entrepôt entre l'Empire du Milieu et tout le reste du monde! Souvent le pavillon européen dut pourtant céder au dragon jaune, et le « Senado » local, composé de deux « juizes », de trois « vereadores » et d'un « procurador », tous élus par la communauté, fut contraint de passer en

droit et en fait par les Fourches caudines des mandarins, et de leur abandonner les plus précieuses des prérogatives, — la juridiction sur les sujets portugais et l'interdiction de la conversion des Chinois au christianisme.

Il semble que dans ce mariage du pouvoir asiatique avec la colonie catholique, cette dernière fut contrainte au rôle passif de la femme et bien souvent maltraitée par son maître. Comment! par deux fois, en 1802 et en 1808, quand les troupes anglaises, protectrices de la Compagnie des Indes, débarquent à Macao pour défendre cet avant-poste contre l'éventualité d'une attaque française, les mandarins interviennent et forcent les Portugais à chasser leurs propres défenseurs! Et, en 1839, quand le commissaire impérial Lin anéantit les factoreries, et que tous les commerçants européens de Canton viennent chercher refuge à Macao, Lin arrive avec une armée de deux mille hommes, menace la ville, et exige que tout sujet anglais s'embarque sur l'heure. Force est de céder et de s'enfuir jusqu'au mouillage de Hong-Kong. Mais il en coûte à l'Empire la cession de cette île, exigée par le traité qui termine la guerre. Enfin la fermeture de la douane portugaise, en 1849, ne peut entraîner celle de la douane chinoise, et la dispute se termine par l'assassinat du Gouverneur. Ce crime rompt la digue qui contenait jusqu'alors des courants juxtaposés,

mais si violents, qu'un orage nouveau devait tout submerger. Autant, jusqu'alors, il y avait eu respect de la mitoyenneté dans le comptoir chinois-portugais; autant, politiquement parlant, une ère de vengeance et d'indépendance s'ouvre pour la colonie, qui sort de deux cent quatre-vingt-douze années d'étreinte, d'intimidation et de tutelle. Donc, à partir de 1849, ses Gouverneurs royaux, soutenus par un sénat élu, y règnent en maîtres, construisent, jugent et édictent, sans avoir à demander permission aux suppôts des mandarins de Canton. Mais il n'y a plus qu'un malheur, c'est que le Portugal n'a jamais été légalement possesseur de Macao, et que les Chinois n'avaient peut-être pas tellement tort d'y réclamer la part du lion dans l'administration des affaires. Entre la permission, donnée en 1557, d'élever un comptoir, et la cession totale du sol, il y a une barrière que le cabinet de Pékin a laissé sauter de fait, mais non de droit, aux artilleurs portugais, et le « senhor » Guimaraes a fait la plus pitoyable des grimaces, quand, en 1862, les plénipotentiaires chinois refusèrent carrément de ratifier un traité, où la souveraineté du Portugal sur la vieille colonie était implicitement reconnue. Quoique la proposition fût appuyée par le chargé d'affaires de France à Pékin, la nullité des prétentions mises en avant n'en fut pas moins affirmée par la Chine. Ainsi, par un singulier retour des choses de ce

monde, le Portugal, qui a ouvert la route de l'Orient aux autres nations commerçantes, est seul à y voir flotter ses couleurs sans l'assentiment de la Chine; tandis que, légalement et de par des traités, l'Angleterre est maîtresse à Hong-Kong, et, avec elle, la France et les États-Unis à Shang-Haï; tandis qu'enfin la Prusse a, dit-on, fort envie de se faire bel et bien céder la magnifique île de Formose.

Mais pendant que l'indépendance politique de Macao, gagnée pied à pied jusqu'en 1849, arrive maintenant à son apogée, la prospérité commerciale de l'entrepôt subit une marche inverse. Durant le dix-huitième siècle, le florissant commerce de la Compagnie des Indes ébranle tout le Sud de la Chine : il puise là comme à une source vive, ou il y déverse ses importations d'Europe, et c'est Macao qui est le bureau des échanges. Plus Canton devient inhabitable par suite des vexations des mandarins, plus Macao s'ouvre à nos négociants d'Europe; et non-seulement les jonques, chargées de marchandises, y convergent par milliers, mais cette ville devient un lieu de plaisance pour les nababs dépensiers du trafic oriental. Que de rêves on fonde alors sur ce point infiniment petit, converti en phare des mers de Chine, appelant à lui les navires qui viennent du bout du monde, déchargeant et emmagasinant leurs cargaisons, puis les relançant, comme les rayons divergents d'un foyer de lumière, vers de

lointains parages avec les produits, encore si recherchés, de l'Empire du Milieu.

Mais en un jour tout cet édifice brillant s'écroule; il suffit qu'en 1841, grâce à l'admirable activité et aux capitaux de la Grande-Bretagne, un autre rocher désert, du nom de Hong-Kong, soit cédé à la reine des mers et déclaré port franc, pour que le centre de gravité se déplace! La naissance de cette colonie britannique tue l'antique comptoir portugais; et il n'y a plus ici, affourchées sur leurs ancres, que quelques vieilles coques de navires noircies au service de la traite des coulies.

Macao compte environ 125,000 Chinois et 2,000 Portugais. En 1865, au lieu des 1,000 sorties d'il y a trente ans, il n'en a enregistré que 206; son commerce se résume presque à l'importation de 7,500 caisses d'opium, d'une valeur de 16,310,000 francs, et à l'exportation de thé pour une valeur de 3,400,000 francs. Comme bien vous le pouvez penser, c'est sur les Chinois qui l'habitent ou qui y passent que tombent toutes les impositions, et, suivant la règle fatale des peuples asiatiques, c'est en imposant leurs vices que l'on gagne le plus. Plus de 100,000 piastres (500,000 fr.) proviennent de la ferme des jeux; plus de 300,000 francs de celles de l'opium et des Barracons! Et c'est quelque chose dans un budget de recettes de 1,188,000 francs seulement. — Quant

aux dépenses, grâce à l'exiguïté du lieu et à la modicité des appointements [1], elles ne s'élèvent qu'à 973,000 francs : les 215,000 francs de bénéfice rentrent dans les coffres de la métropole, où il y a, dit-on, place pour eux.

Singulière et pittoresque physionomie que celle de ce comptoir antique, qui a eu ses grandeurs comme la marine des Diaz, des Vasco de Gama et des Albuquerque!... Il représente l'ancien monde et la race latine à côté de la fougue financière des Anglo-Américains de l'Orient; et la rivière de Canton, découlant de la Chine pure, se heurte à son estuaire contre ces deux sentinelles opposées! Si l'une est florissante, il ne faut pas oublier qu'à l'autre nous devons l'ouverture de la Chine à notre commerce. Celle-ci a semé dans la douleur, celle-là a recueilli aux jours d'abondance.

En comparant ces trois colonies de Singapour, de Hong-Kong et de Macao, ceinture de tirailleurs dont nous avons garni les abords de la Chine, je viens tout naturellement à penser aux migrations en sens inverse qu'ont faites les Chinois pour se répandre, — abeilles laborieuses, — en nuées envahissantes tout autour de leur ruche. Quel vol hardi ils ont pris, et quelle est la terre de l'Orient, qu'elle soit

[1] 18,750 francs pour le Gouverneur, 11,500 francs pour le juge; 3,900 francs pour le colonel, 3,000 francs pour le procurador.

baignée par l'Océan Indien, l'Océan Antarctique ou l'Océan Pacifique, dont ils n'aient pas abordé les plages? Nous les avons vus courir aux mines d'or de l'Australie, et nous savons qu'ils se ruent sur celles de Californie. Nous les avons vus accapareurs et usuriers à Java, commis utiles et aimés des Blancs à Singapour, négociants virils, — et les seuls, — à Siam : ils activent heureusement la circulation cochinchinoise; ils se font honneur à Manille; ils se plaisent aux îles Chincha, dans le guano, et à Cuba, sous les planteurs! Quel peuple immense formerait à lui tout seul ce peuple pris hors de chez lui! Aimé ici, chassé là-bas, utile à droite, malsain à gauche, mais persévérant dans son négoce, qui pour lui est la vie, le Chinois d'exportation revient toujours au pays natal,..... mais presque toujours dans son cercueil, ce qui a fait dire sur quelqu'une des terres où il émigrait : « Nous recevons le Chinois brut et vivant; nous le renvoyons dans sa patrie manufacturé et mort. »

Pour moi, qui ai vu ainsi déjà tant de « Fils du Ciel » avant d'avoir mis le pied en Chine; pour moi qui ai entendu des hommes sincères tant louer ou tant flétrir le Chinois, il me semble qu'une théorie absolue ne peut être émise sur lui! Le considérant uniquement comme émigrant, je le compare à un genre de plante parasite portant le mal ou le bien suivant la séve de l'arbre auquel il s'attache,

absorbant cette séve si elle est plus riche que la sienne, la nourrissant si elle lui est inférieure. Cherche-t-il en effet à prendre place égale dans une race supérieure? il en pompe pour lui seul la fécondité; il est forcé par son essence même d'y descendre dans les bas-fonds, d'en exploiter, d'en exagérer les vices et de leur servir d'aliment. Tombe-t-il au contraire dans une population paresseuse, abâtardie et froide? il la réchauffe par sa vivacité, il la régénère par son sang, la stimule par l'exemple de son travail. Mais par-dessus toute chose, au dehors, c'est un travailleur infatigable; dans la zone plus proche qui entoure sa patrie, c'est un pirate: nous verrons ce qu'il est sur la terre de ses ancêtres.

Le voilà, en effet, qui se déroule devant nous, le sol classique de « l'Empire des Fleurs » ! Guidée par un pilote chinois fort habile, notre canonnière serpente entre des centaines d'îles rocheuses, des estacades de bambou et des flottilles de jonques de pêche qui animent à son embouchure le coup d'œil grandiose de la rivière de Canton. Mais comme nous sommes en plein hiver, les fleurs sont absentes; et, seules, des tombes disséminées, taillées en amphithéâtre dans les roches granitiques, font diversion à la nudité des montagnes qui encaissent le cours d'eau. A droite et à gauche, les hauteurs des rocs sont couronnées de forteresses démantelées, vestiges de la puissance première et de l'humiliation

récente de l'Empire. Nous franchissons Hu-mun (ou Boca tigris), Anung-hoy, Wantong et Ticok-tao, où les ruines attestent les défenses formidables qu'ont anéanties nos canons en 1839 et en 1856. En voyant, dans les canaux nombreux qui communiquent avec le fleuve, des convois interminables de jonques, semblables à des bancs de harengs, nous pensons aux désastres épouvantables que devaient faire nos gros boulets et nos bombes dans une pareille forêt de mâts. Nos coups sont plus modestes aujourd'hui et moins inhumains, car nous nous contentons de faire la guerre avec mitraille à des nuées épaisses de canards sauvages qui nous rappellent ceux d'Australie.

Après avoir passé la « Gueule du tigre », qui forme les Dardanelles si renommées de Canton, nous voyons les beaux clippers anglais mouillés pacifiquement en flotte sur cette magnifique rivière, puis les docks commerciaux de Whampoa, et à neuf heures et demie du soir, par un demi-clair de lune, nous entrons dans la ville flottante de Canton. Sur un espace d'environ une lieue et demie, des millions de lanternes de papier colorié illuminent de droite et de gauche cette cité nautique, la plus populeuse du globe. En se reflétant sur les ondes tremblantes, et en éclairant chacune une habitation qui flotte, ces lueurs me rappellent les nuées de lucioles et leur magique effet dans les

paysages de Java. Arriver de nuit et par eau à Canton, c'est descendre dans un « aquarium » d'hommes, de femmes, de lanternes et de bateaux entassés; c'est se jouer dans un dédale de navires qui dorment sur leurs ancres et qui forment une ville amphibie! Il y a là comme de l'illusion et du rêve. N'y avait-il pas ainsi une ville populeuse près du Styx, et les tam-tams, les pétards innombrables dans leur effrayant concert ne font-ils pas croire à quelque aspect infernal? Je suis tellement sous l'impression de notre entrée nocturne dans le Canton flottant, ayant pour horizon une forêt de mâts illuminés de feux de Bengale, et les crêtes des toitures dentelées des pagodes, que je crains de trouver au jour cette ville dépouillée de son cachet saisissant : les lanternes doivent ici faire plus d'effet que le soleil!

Mouillant devant l'îlot de Sha-Myen, petite concession européenne, nous cherchons un gîte en frappant à plusieurs portes, et enfin nous sommes « cantonnés » pour cette nuit chez le vice-consul anglais. Le consul lui-même devait nous donner asile, mais il a son *yamoun* (résidence) dans l'intérieur de la ville, et les portes des remparts sont barricadées depuis le coucher du soleil.

XIV.

CANTON.

Monts-de-piété. — Serpent tentateur. — Le village des vieillards et le village des morts. — Sept enfants exposés. — Rue de l'Éternelle Pureté. — Pagode des tortures. — Bienfaits des missionnaires. — Cortége du Vice-Roi. — Première impression sur la Chine.

15 *février* 1867. — Température + 2° centigrades. Canton s'étend sur les deux rives de sa large rivière, et se compose de deux villes, la ville flottante et la ville terrestre. Dès le matin, le consul anglais, M. Robertson, vient nous prendre ; et, grâce à sa yole rapide, nous naviguons de droite et de gauche au milieu de milliers de barques habitées par des familles entières. Un toit de bambou et de feuilles sèches abrite chacune de ces barques-maisons : à l'arrière, l'autel des ancêtres est illuminé par de petites torches parfumées, et vingt fois par jour on y tire des feux d'artifice. Voici les bateaux de fleurs, vrais pontons d'horticulture, où, derrière des arbustes torturés et sous une sorte de serre, végètent à la fois des fleurs et des Chinoises prisonnières. Sirènes d'eau douce, ces dernières sont peintes de carmin sur les joues, de noir sur les sourcils ; elles ont l'air

endormi et paresseux. Mais dès que la brune tombe, il paraît que la barque s'illumine, les instruments de musique sont mis en mouvement, et les riches Chinois viennent s'y récréer en vidant des théières. Plus loin une forêt de mâts indique la station d'où les jonques partent pour l'intérieur par les canaux qui sillonnent l'Empire, et quinze têtes de passagers se montrant à chaque sabord, prouvent l'encombrement de ces bateaux-omnibus. Mais les canons du gaillard d'avant, destinés à les défendre contre les pirates de rivière, me rassurent peu sur ce genre de transport.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est sans contredit la petite anse du fort Fung-Kwang-Paotaï, où les canards, par bandes de quinze et vingt mille, sont encore plus bruyants que les Chinois, ce qui est pourtant bien difficile. Là, chaque navire, deux fois par jour, abat des claies qui viennent en pente douce, comme les tabliers d'un pont-levis, se faire baigner par l'eau de la rivière; des canards, à raison d'environ mille par bateau, prennent leur vol, et vont clapoter dans les bourbes voisines. Au son criard d'une corne dans laquelle souffle le propriétaire des volatiles, tous reviennent au nid avec une étonnante obéissance, et chaque soir il s'en vend un grand nombre pour les dîners-gala des mandarins. Le village de Fati, peu éloigné de cette anse, est le lieu où l'on fait couver et éclore les œufs par la cha-

leur artificielle. Je croirais volontiers que l'administration des autorités couveuses est bien supérieure à la police de l'Empire tout entier.

La ville de la terre ferme nous présente bientôt le coup d'œil le plus original : les rues n'ont guère plus d'un mètre et demi de large, elles sont dallées et glissantes, et une foule immense s'y presse. La première que nous prenons est celle des poissonniers, où une glu visqueuse nous fait presque tomber à chaque pas ; la seconde est celle des bouchers, et à leurs étaux sont suspendus des rats tapés en faisceau, aplatis et fumés comme les oies de Poméranie, des chiens comestibles dont la queue seule est ornée d'une bouffette de poils jaunes; la troisième nous montre des magasins immenses de soieries; puis viennent les porcelaines. Mais toutes ces rues, vrais corridors d'une salle de spectacle asiatique, ont un cachet indescriptible : les dalles sont foulées par une population aux vêtements voyants, à longues queues de cheveux et à chapeaux pointus; les mandarins en soie azur y heurtent des files d'aveugles qui serpentent en se tenant à la robe l'un de l'autre, des lépreux immondes, et des malheureux que l'éléphantiasis fait ramper à terre. Des escouades de vigoureux coulies y bousculent tout le monde. Mais, hélas! pour un Chinois bien mis que nous voyons, nous sommes attristés par la vue de deux cents êtres infirmes ou mourants de faim, se traînant

sans vêtements, et dévorés par une vermine si dense qu'on croirait voir des bannetons sur un chêne. Au-dessus de ce mouvement bruyant, des millions de planches écarlate, marquées de caractères d'or et suspendues verticalement, se balancent sous l'effort de la brise. Ce sont des affiches de marchands ou des sentences religieuses.

Nous nous sentons véritablement étourdis par le va-et-vient de cette fourmilière humaine après deux heures de promenade dans ces voies encombrées, où il faut faire le coup de poing pour se frayer un passage. Dégoûtés par les odeurs repoussantes que répandent des seaux jaunâtres portés sous notre nez, et par les lèpres superposées des mendiants qui s'attachent à nous; dévorés par les insectes qui les quittent pour nous donner la préférence; éblouis de la richesse des boutiques; étonnés du trafic merveilleux des coulies, et apitoyés à la fois par une misère qui fait venir les larmes aux yeux, nous voulons essayer de nous rendre compte de cette grande ville, dont nous avons parcouru trente rues, sans jamais voir à plus de dix pas devant nous. Nous montons donc dans une grande tour de bois, et après avoir escaladé deux cent cinquante-trois marches, nous dominons cette marqueterie curieuse de maisons de bois et de ruelles se coupant à angle droit. Notre tour n'est autre chose qu'un mont-de-piété : chose curieuse, c'est là une des plus vieilles

institutions de l'Empire chinois. Dans les huit étages de ce monument de bois, nous voyons, rangés avec un ordre admirable, des milliers de petits paquets étiquetés : le Gouvernement a la haute main sur cette administration de bienfaisance, et certes c'est bien la dernière chose que je comptais trouver dans l'empire asiatique.

Le large sommet en tuiles bleues qui nous sert de premier observatoire, ressemble à une succursale de pharmacie. Des centaines de pots de terre vernissée sont rangés sur ses bords, et ils sont pleins de vitriol destiné à être versé sur les yeux des assaillants. De plus, une trentaine de vigies, perchées sur des échafaudages semblables à notre mont-de-piété, dominent cette mer de toits bas et de ruelles sales, non-seulement ils donnent l'alarme pour les incendies, mais ils surveillent les voleurs, qui pullulent ici plus qu'en aucun lieu du monde. Mais Canton est si vaste, que nous n'en distinguons pas bien encore les fortifications et les portes; deux pagodes nous frappent, nous nous y dirigeons d'abord, voulant ensuite gagner une montagne fortifiée qui s'élève au Nord-Est, et d'où nous planerons mieux à vol d'oiseau sur l'ensemble de cette agglomération humaine.

Nous descendons dans la ville, et après avoir marché pendant une heure au milieu d'une foule intense, nous entrons dans la pagode que nous cherchions :

c'est celle du dieu gardien du Nord; à peine y sommes-nous, qu'une chose nous frappe bien plus que les troupeaux de bonzes, les tam-tams sonores, et les Bouddhas enluminés. C'est un bouquet d'arbustes placé sur un autel, résidence d'un serpent sacré que viennent chaque jour nourrir et adorer les fervents. Dans la légende chinoise, c'est aussi une femme qui a écrasé la tête du serpent; mais l'esprit de cette tradition toute chrétienne a été pris à l'inverse par les Chinois. Au lieu d'honorer la femme bienfaitrice, ils sacrifient à l'animal tentateur. Nous avons déjà vu à Java, à Singapour et à Siam, toutes les offrandes faites par les bouddhistes aux démons pervers et aux mauvais génies; nous avons appris que, lorsqu'ils frappent à tour de bras sur les tam-tams de leurs jonques, c'est pour chasser l'Esprit des ténèbres; leur grande maxime est celle-ci : « Ne pas s'inquiéter de la bonne Divinité, puisqu'elle est bonne par essence, mais apaiser la mauvaise, qui pourrait nuire ».

Donc, sous nos yeux, les adorateurs se pressent autour du buisson; tournant le dos à une peinture qui représente une déesse écrasant le reptile, ils portent leurs offrandes à la vilaine bête, qui me paraît longue de deux pieds, et qui se « love » près des cendres chaudes. A la porte de sortie, nous voyons l'urne au-dessus de laquelle on coupe la tête du coq pour tous les serments; c'est un symbole :

« Que ma tête soit coupée comme celle du coq, dans l'éternité, si je suis un parjure ». Cette coutume, ingénieusement encouragée par les bonzes, nous fait rire de bon cœur. Car, en fin de compte, ce sont les coqs qui font les frais de la dévotion publique, à la grande joie des bonzes, qui les mangent à belles dents tous les soirs.

Les murs de cette pagode, peints de fresques grotesques, sont ornés de grands placards dorés, sur lesquels sont inscrits les noms et prénoms des dieux et des hommes honorés par l'Empereur en vertu de quelque action mémorable. Chaque souverain, à son avénement à l'Empire, les fait tous monter d'un degré dans cette canonisation progressive, et l'on nous montre un certain dieu récemment promu de six grades au-dessus des autres. C'est celui sous la protection duquel s'étaient mis les Chinois, le jour où ils ont si terriblement battu les Anglais au fort de Takou, à l'entrée du Peï-ho : plus bas, trois noms sont rayés. Le Vice-Roi de Canton, défait le mois dernier par des bandes rebelles, a mis en pénitence les dieux qui ne l'ont pas écouté.

En effet, en grimpant sur le toit de la pagode, le consul nous montre une flottille amarrée non loin de là; s'il y a plus de jonques que de mâts et plus de trous de boulets que de sabords, c'est que les troupes impériales sont rentrées ainsi depuis six jours, après avoir laissé un millier de morts

sur le terrain; un district voisin a tout simplement refusé de payer l'impôt et résiste vigoureusement au Vice-Roi.

La seconde pagode que nous visitons est celle des cinq cents dieux. Ils y sont représentés en statues de trois pieds de haut, toutes plus grotesques les unes que les autres. Je ne vous parlerais point de ce temple, qui, à l'instar de toutes les pagodes chinoises, inspire un ennui profond, si je n'étais étonné d'y voir des saints bouddhistes portant la mitre, des croix et des chapelets; si la politesse n'était de garder son chapeau sur la tête, et si des porcs, rôtis tout entiers, apportés par les fidèles en holocauste à Bouddha, n'étaient, séance tenante, découpés et avalés par les bonzes.

Reprenant notre marche, nous pointons enfin droit au Nord, désireux de promener nos regards sur cette ville populeuse, dans les ruelles de laquelle nous n'avons trouvé jusqu'à présent qu'un étouffant encombrement. Nous escaladons les échelles qui mènent au sommet de la fameuse pagode à cinq étages, qui est au centre d'un groupe de douze forts, et qui s'élève à l'extrémité nord au-dessus de la ville tout entière. Avec ses boiseries peintes en rouge foncé, elle est véritablement grandiose; il n'y reste aucune trace du culte bouddhiste, mais elle porte sur ses murs des inscriptions plaisantes et des caricatures de caserne, qu'y ont bariolées les

troupes alliées pendant l'occupation, depuis 1858 jusqu'en 1861. De son sommet, nous voyons clairement le triangle arrondi que forme la vieille ville terrestre, avec ses murailles de plus de dix kilomètres de long, ses seize portes à bastions bizarres, ses pagodes, ses mosquées et ses « yamouns[1] ». Voici, à notre gauche, la brèche où les alliés montèrent à l'assaut en 1857; tout à côté, sous un ombrage de peupliers, au pied même de la muraille, est le cimetière de nos braves tués à l'ennemi. Voilà le temple des cinq génies, et un kiosque ouvert à tous les vents, où est suspendue une cloche immense : des boulets bien pointés ont égratigné le bronze, et on nous raconte que, coulée il y a deux cents ans, cette cloche fut ébranlée trois fois; après quoi les bonzes la condamnèrent au silence, en prophétisant que le quatrième coup sonnerait la ruine de la cité antique. Il paraît qu'en 1857, au bombardement de Canton, c'était parmi les commandants des canonnières à qui ferait, non pas, comme d'ordinaire, « sauter le cavalier », mais sonner la cloche. Les boulets firent vite la besogne, et deux jours après Canton fut investi.

Certes, quand on arrive dans une ville lointaine, c'est avec une sorte de fièvre qu'on aime à promener ses regards sur les méandres et les saillies de

[1] Palais de mandarins entourés de parcs et de casernes.

son panorama. Mais je ne veux plus vous citer qu'un champ qui semble désolé et privé de vie au milieu de tant de bâtisses entassées; c'est l'emplacement des anciennes factoreries, les ruines de la splendeur commerciale de Canton.

Nous voulons rester sur cette impression générale, et préférer le Canton vu de haut et de loin, aux ruelles fétides où l'on barbote avec des lépreux; nous demandons à nos compagnons de nous conduire dans la campagne chinoise. Nous suivons d'abord pendant deux kilomètres le sommet de la muraille : elle a de sept à huit mètres de large; à chaque créneau est un canon abrité d'un toit de bois et de feuilles, et l'on nous dit qu'il y en a ainsi deux mille tout autour de la ville. Mais il y en a bon nombre en pierre, et, somme toute, je crois bien que si les soldats en guenilles que nous voyons monter fièrement la garde autour de ces pièces séculaires, devaient les servir toutes, elles feraient en éclatant plus de mal aux assiégés qu'aux assiégeants.

Sortant par la porte de l'Est, nous cheminons dans une campagne qui nous semble l'abomination de la désolation : collines dénudées et rocheuses, flaques d'eau croupissante, amas d'immondices sentiers affreux, rien n'y manque de ce qui peut attrister les regards sur un horizon de tombeaux disséminés. Bientôt nous sommes dans une enceinte fortifiée, où sont des étangs et des oiseaux sacrés; nous

franchissons un portique, et plus de six cents maisonnettes alignées nous apparaissent. C'est un hospice fondé par le Gouvernement chinois pour les vieillards. Tous ces débris, ces squelettes vivants, au nombre d'un millier, sont blottis dans leurs cases sombres, et ils couchent à côté de leur cercueil ouvert tout prêt à les recevoir; quelques-uns, plus valides, charment les loisirs de leur reste d'existence en sculptant de leurs doigts tremblants des fioritures qui ornementent la boîte où ils reposeront peut-être demain. Ce peuple stoïque ne craint pas la mort.

Tout à côté est la cité des défunts : c'est une ville carrée dans les ruelles de laquelle nous pénétrons sans peine; chaque maison en granit est éclairée par une lampe funéraire. Là il y a neuf cent cinquante habitants, mais seulement trois êtres vivants, les gardiens! Moyennant quinze francs par mois, les cercueils sont déposés en ce lieu, jusqu'au moment où la famille du défunt trouvera l'argent ou les moyens de transport nécessaires pour rapatrier ces dépouilles dans le Nord ou dans l'intérieur de la Chine. J'admire ici la facilité avec laquelle les familles peuvent trouver la consolation de réunir dans la terre natale les membres épars que la mort a frappés au loin...

. . . . *Ut jungat eosdem*
Quos junxit communis amor, commune sepulcrum.

Le culte des Chinois pour les morts a quelque chose de touchant, bien fait pour contraster avec leur

ment gelés; un d'eux a un coup de couteau dans le côté! Je ne puis vous dire combien notre cœur se soulève de pitié, de douleur et de colère à la vue de ces enfants qui gisent là tellement meurtris ou gelés, que rien ne saurait les rendre à la vie. Sept, en moins d'un quart de lieue, n'est-ce pas le spectacle le plus affreux et le plus navrant? Pour notre premier jour en Chine, le hasard nous fait voir un exemple de la plus affreuse des cruautés; cherchant encore au milieu des immondices, nous ne pouvons découvrir un seul de ces petits êtres qu'on puisse espérer de sauver : ici le sang coule, là le froid a glacé ces membres frêles, plus loin l'enfant empoisonné vomit en râlant; mais les tam-tams des fortifications nous avertissent qu'il faut courir, pour ne pas trouver notre retraite coupée; et, portant dans le cœur la plus poignante des tristesses, nous hâtons notre marche, et au bout d'une heure nous arrivons à Sha-Myen, concession européenne.

Certes, je l'avoue bien franchement et je prie les Missions de me le pardonner, je n'avais jamais voulu croire à l'exposition des petits Chinois! Je me disais que puisque les bêtes féroces soignent leurs petits, il ne devait pas y avoir de pays où l'abandon des enfants fût devenu une coutume. Qu'il y ait des crimes isolés, des infanticides comme dans certains quartiers de nos capitales, c'était, pensais-je, là, comme chez nous, une triste conséquence des co-

lères ou des misères humaines; c'était, selon moi et selon mon ignorance, pure question de cour d'assises chinoise, exploitée en Europe et exagérée par les correspondances qui nous parvenaient et qui étaient encore amplifiées dans chaque paroisse.

Ah! maintenant que j'ai vu la plaie comme Thomas, je suis convaincu et je m'incline! Je verrai toute ma vie ces sept enfants jetés aux gémonies, à la porte de la première ville chinoise que nous visitons, ces sept enfants que nous fait découvrir notre première promenade au hasard dans la campagne de Canton. Je ne m'étonne plus désormais du chiffre de vingt ou vingt-cinq mille auquel les *Annales de la Propagation de la Foi* portent, si je m'en souviens bien, le nombre des enfants exposés par an dans les grands centres chinois.

De ces tristes chiffres et de ce qu'il nous a suffi d'une heure pour voir aujourd'hui, que pouvons-nous conclure, sinon que l'exposition est bien véritablement une coutume nationale, et que l'abandon des enfants, qu'il commence par la vente ou finisse par le meurtre, ne révolte pas le moins du monde un bon nombre de mères chinoises, qui ont évidemment un caillou à la place du cœur? Il nous reste à chercher jusqu'où cet usage, — puisque c'en est un! — porte en soi l'impunité aux yeux des Chinois, et nous saurons assurément si les mandarins ferment les yeux sur ce point ou s'ils ne condam-

nent même pas moralement tant de mères coupables. — Sous cette pénible impression se termine notre journée d'excursion, et, en devisant sur ces tristes choses, nous passons la soirée à écrire tous trois près du feu d'un aimable homme, M. Hancock.

A Canton, il n'y a rien qui ressemble à un hôtel, à un caravansérai, à un gîte public quelconque pour le voyageur Les négociants européens logent les touristes qui leur sont adressés, et le Gouverneur de Hong-Kong a bien voulu nous recommander à celui-ci. Il est en général tout seul dans son « bungalow », passant ses matinées à étudier des centaines de thés différents; car il est « Tea-taster » (dégustateur de thés) pour la maison Gibb, et il nous montre son laboratoire, où chaque pincée du végétal précieux est, par poids égaux, répartie dans des eaux à différents degrés de chaleur, et où chaque décoction de thé, provenant de plantations diverses, est humée par lui en gorgées sérieuses, puis minutieusement et savamment classifiée. De l'appréciation de notre hôte dépendent l'achat de milliers de caisses et le bénéfice de plusieurs millions pour Gibb-Gibb and C°.

Après le bruit de la journée, nous n'entendons plus dans notre paisible demeure que le choc sourd de deux bâtons frappés l'un contre l'autre par le veilleur de nuit de notre hôte. Sha-Myen, l'ilot où

nous logeons, était encore, il y a dix ans, un banc de boues, couvert à marée haute, rendez-vous des pélicans, des corps morts apportés par le courant, et de toutes les infections imaginables. Après la prise de Canton en 1857, les négociants désirant ardemment reprendre un commerce jadis si florissant, se désolèrent de ne trouver que des ruines à la place des factoreries, et voulurent les reconstruire. Mais les plénipotentiaires alliés préférèrent convertir ce banc en une île artificielle, et des quais de granit furent construits, pour encadrer ovalement la concession, qui mesure deux mille huit cent cinquante pieds de long sur neuf cent cinquante de large : le tout coûta 325,000 dollars, dont un cinquième fut payé par la France et quatre autres par l'Angleterre. Le 3 septembre 1861, les lots furent mis en vente, et les négociants anglais y portèrent tant d'entrain, que les lots — de douze mille pieds carrés seulement — montèrent jusqu'à 9,000 dollars. En six ans, il y a déjà là une petite bourgade anglaise, une église protestante, un « criquet ground », un terrain d'entraînement pour les courses, des villas spacieuses et des « godowns » magnifiques pour les grandes maisons théifères de la Chine. Un sentier sépare le territoire britannique du territoire français. — Sur le nôtre, il y a des touffes d'arbres incultes, des ordures, des chiens errants, des chats, des taupes mais pas une maison!

Pour nous, heureux d'avoir trouvé un gîte, nous avons à remercier aussi ceux qui nous ont accompagnés aujourd'hui : le matin, ç'a été le consul anglais; à midi, dans l'intérieur de la ville, le docteur Grey, et ensuite, dans la campagne, M. Hancok. Le docteur Grey, qui connaît à fond la Chine, avait, il y a deux ans, servi de guide ici à Son Altesse Royale Monseigneur le Duc de Brabant. A Hong-Kong, comme ici, tous sont sous le charme de ce Prince, qui a été le premier voyageur d'un sang royal pénétrant jusqu'à l'Empire du Milieu. Ils nous disent avec quelle ardeur, quelle instruction et quelle affabilité, il cherchait sur sa route tout ce qui passionne les âmes généreuses. Il espérait pousser plus avant ses pas investigateurs, quand de tristes messages sur la santé du Roi Léopold Ier le rappelèrent soudain dans sa patrie, où, rapportant les fruits fécondés par la comparaison des peuples lointains, il devait, après avoir accompli un grand voyage, commencer un grand règne.

16 *février* 1867. — Reprenant nos excursions, et guidés par un domestique chinois, qui n'a d'autre mission que de nous ramener à Sha-Myen, dès que nous prononcerons ce nom, nous parcourons le centre de la cité, qui est un vrai labyrinthe. Pourtant de longues artères droites, étudiées d'avance sur le plan de la ville, nous servent de point de re-

père : ce sont les rues de « la Droiture immaculée » (le boulevard Haussmann de Canton), de « l'Éternelle Pureté » (qui correspondrait au boulevard de la Madeleine), de « la Bienfaisance et de l'Amour des Peuples » (boulevard de Sébastopol)! Bref, les noms les plus emphatiques de sentences morales et abstraites ont été donnés par les Chinois à leurs sales corridors dallés, et il est amusant de voir les inscriptions qu'ont placées au-dessous, pendant l'occupation alliée, les loustics gaulois ou irlandais : les voies chinoises du « Savoir clairvoyant », de « la Virginité raisonnée », de « l'Amour » et de « l'Espérance », ont été rebaptisées : « Impasse de l'Opéra-Comique, rues de la Mère-Michel, du Sergent-Isidore et des Pig-tails! »

Mais la gaieté passe vite dès que nous entrons dans les cours des prisons : là, dans des cages de bambou de quelques mètres carrés, sont entassés des centaines de misérables! Presque nus, grelottants, enfoncés jusqu'à mi-jambe dans une boue fétide, portant sur leur figure et sur leur corps la pâleur de la faim, des meurtrissures et des plaies, ils attendent en fourrière le sabre du bourreau! Les uns se jettent sur les sapèques que nous leur donnons à travers les barreaux de leur bouge; tandis que d'autres, grimpant et se contournant, tendent fébrilement les bras, semblables à des bêtes fauves qui se débattent dans leur cellule et qui meurent de faim. Tout à coté est

la pagode des tortures, où sont rangés, par gradation dans la douleur, les instruments les plus affreux. La « cangue » et les « lattes » pour fouetter jusqu'au sang, sont des douceurs en comparaison des petits appareils que je vais vous citer. — Cinq baguettes de bois, longues de vingt centimètres, sont intercalées entre les doigts de chaque main et de chaque pied, puis solidement liées de chaque côté, de telle sorte qu'elles compriment fortement les phalanges. On met l'accusé à genoux, et on l'attache à un pieu; puis, avec des cordes de quelques mètres, on tire par coups saccadés sur les baguettes : ainsi, chaque fois, les phalanges, qui craquent, sont douloureusement distendues et presque arrachées. — Ici, une simple corde passée dans une poulie, élève au-dessus de terre un malheureux suspendu seulement par un pied et une main, tandis que la tête et le reste du corps restent ballants. — Là, on fait entrer le prévenu dans une cage, et on lui lie les mains derrière le dos : la partie supérieure de la cage se compose de deux planches munies de pointes de fer qui, en se rapprochant, serrent le cou du patient sans laisser glisser sa tête : on élève ces planches de telle sorte que l'homme ne soit pas pendu, s'il se tient sur l'extrémité des orteils des pieds. Dès que ces orteils crispés fléchissent, il reste accroché par la gorge et macéré par les piquants; il lui faut donc sautiller sans cesse, alternant pour point d'appui contre le bout

extrême des pieds et les os maxillaires! — Puis viennent les pinces pour arracher les ongles et les yeux; — les étrilles à dix lames de rasoir pour ratisser la peau et la fendre jusqu'à un demi-centimètre de profondeur; — les bouteilles à huile, comme celles de nos mécaniciens, pour verser dans ces fentes de l'huile bouillante; — le pal, sur lequel on fait tourner un homme comme une toupie; — en un mot plus de cent appareils plus raffinés les uns que les autres, et destinés à extorquer les confessions des prévenus. Bien souvent ceux-ci meurent au bout de douze heures de souffrance! Dès qu'ils avouent, ils sont condamnés; le dilemme devient pléonasme, et la mort y trouve son compte toutes les fois que la torture n'est pas exploitée par les bourreaux en extorsions pécuniaires. Le patient agonisant fait alors apporter par les siens tout l'argent qu'il possède; et, si les inquisiteurs se déclarent satisfaits, il est libéré!

Cette pagode des tortures m'a inspiré un tel dégoût et m'a tellement bouleversé, que je ne puis la détailler davantage! Je ne crois pas qu'il y ait au monde quelque chose de plus atroce que la cruauté judiciaire du Céleste Empire, et je me suis senti incapable d'affronter plus d'un instant une pareille officine de douleurs et d'agonies. Deux grandes galeries donnent sur ce temple, et contiennent une douzaine de divinités réputées propices aux patients : à grand'peine nous nous frayons un passage entre

des milliers d'adorateurs brûlant des cierges et de l'encens, offrant à leurs idoles des poulets et des porcs, afin que leurs parents qui se tordent à cette même heure sous les coups, sur les pointes de fer, ou entre les pinces des interrogateurs, échappent à la mort!

Nous nous arrachons vite à ce quartier maudit, et nous gagnons la ville haute, où nous savons que sont situées les Missions étrangères. Là, dans une modeste cabane de planches presque en ruine, nous sommes reçus par Monseigneur Guillemin, évêque de Canton. Le vénérable prélat a les traits de saint Vincent de Paul, et sa parole française pleine de douceur et d'onction nous va droit au cœur. Accompagné du Père Guérin, qui a perdu la santé à évangéliser dans les terres malsaines de l'intérieur, du Père Bernon, qui a été soldat avant d'être apôtre et qui a encore tout le cachet entraînant de notre armée, Monseigneur Guillemin nous montre les fondements de la cathédrale qu'il construit et qui sera le plus beau monument chrétien de la Chine. Quel contraste entre l'humble et misérable demeure du serviteur de Dieu, et le temple sacré qu'il élève; entre la croix de charité et l'emplacement arraché à la barbarie! C'est ici même, en effet, qu'étaient les palais du fameux gouverneur Yëh! La mémoire exécrée de cet homme cruel qui a fait couper tant de têtes, et qui s'est complu dans le despotisme le plus sanguinaire, sera ef-

facée ici par les bienfaits des missions consolatrices des affligés, et protectrices de ceux qui souffrent.

C'est le 25 janvier 1861 que le vice-roi Laou céda à perpétuité ce lieu à Mgr Guillemin pour le culte catholique. Cet espace de deux cent quatre-vingts mètres de long sur cente trente de large est entouré de murs : c'est la citadelle sainte d'où rayonnent les missionnaires qui vont porter le bien dans les provinces du Kwang-Tong et du Kwang-Si. Mais les fonds ont manqué pour faire encore de ce terrain de ruines le centre de bienfaisance tel que le rêve la Mission.

Pourtant il y a déjà là le remède à bien des douleurs! Mgr Guillemin, nous menant à droite au fond de son enclos, nous ouvre la porte d'une maison carrée : nous entrons dans une vaste salle que garde une Sœur de charité, et nous ne comprenons point au premier abord ce que signifient une vingtaine de sortes d'auges de bois, sur lesquelles sont étendues des couvertures grossières et de couleur foncée. La Sœur soulève celles-ci, et que voyons-nous? plus de deux cent cinquante petits enfants rangés là, les uns à côté des autres : c'est la récolte de la semaine! Si quelques-uns semblent vivaces, la plupart sont livides : douze ou quinze se meurent déjà, quatre viennent de mourir! Et aussitôt, devant nous, ces corps inanimés sont enlevés à leurs frères d'infortune : le cœur se serre quand on voit ainsi côte à

côte ces enfants parmi lesquels la mort se hâte de faire des vides. Pauvres petits anges qui râlent en commençant à vivre, et qui vivraient si leurs infâmes parents ne les avaient jetés par le froid sur les chemins et contre des cailloux! Bien plus, on nous dit que les Chinois leur font boire quelque liqueur forte avant de les offrir à la charité publique, et c'est là la cause de tant de morts!

Chaque matin les Chinoises chrétiennes élevées par les Sœurs partent avec une hotte, et, « chiffonnières d'enfants », elles vont par les ruelles, dans les faubourgs, près des buissons, des murailles, des terrains déserts, et elles rapportent les pauvres petits êtres qu'elles trouvent les moins meurtris. Dans le principe, les Chinois vendaient avec complaisance les enfants qui leur semblaient superflus; puis ils ont renoncé à cette coutume, agacés de voir élever par d'autres ceux dont ils devaient avoir charge. Mais on nous fait une remarque curieuse : en moyenne, sur cent enfants exposés, il y a quatre-vingt-dix filles et dix garçons seulement.

Avec plus de ressources pour payer des « chercheuses d'enfants », pour élever ceux qu'elles trouvent, et surtout pour augmenter le nombre des Sœurs de France, on recueillerait ici des centaines d'enfants par jour! Car « l'exposition » étend, comme une tache d'huile, ses tristes ravages. Par pauvreté surtout, par apathie souvent, par une mo-

rale faussée toujours, les familles les plus régulières et les plus légitimes, mais qui s'estiment déjà assez nombreuses, se débarrassent ainsi, dès les premières heures, des nouveau-nés qu'elles *trouvent de trop!*

En dehors de l'impression douloureuse qu'inspirent ces quelques sauvés du grand naufrage, rien n'est plus extraordinaire que cette coutume dans ses écarts, pour celui qui la considère de sang-froid. Ainsi, dans le Kong-Tcheou, avant les derniers ravages des rebelles, il était presque inouï de voir des enfants exposés. On les tuait dans l'intérieur de la famille, me dit le Père Guérin, mais on ne les jetait pas sur les chemins ou dans les champs. A Canton même, certains quartiers ne donnent aucune recrue à la crèche, d'autres ne cessent de l'approvisionner.

O la belle et touchante œuvre que celle des Crèches chrétiennes en Chine! Maintenant que j'en puis parler *de visu*, je voudrais faire voir à ceux qui nient « l'exposition des petits Chinois », la modeste demeure qu'a bâtie Mgr Guillemin, — ces auges remplies d'enfants apportés en une semaine, ces quatre Sœurs françaises occupées nuit et jour à les soigner, — ces salles où sont entassés ceux de l'année dernière et d'il y a deux ans, — ces groupes d'enfants de trois à quatre ans qui jouent dans la cour, — enfin ces écoles d'orphelins et d'orphelines

adultes qui ont grandi sous l'aile des Missions et qui leur doivent la vie et l'instruction.

Mais, au seuil de cet enclos, où Yĕh dressait des listes de cent hommes à décapiter par nuit, il y a maintenant un « registre d'entrée », tenu par l'Évêque français pour tous les enfants chinois qu'il cherche à rappeler à la vie, et voici un chiffre plus fort que mes humbles paroles et qui marque la réception des douze derniers mois :

4,883 enfants ont été en un an trouvés abandonnés, ont été recueillis, baptisés et soignés *ici*. Cette recherche a coûté 4,245 francs, ce qui fait 87 centimes par tête (la valeur d'une livre de laine en Australie!). Le personnel employé à l'intérieur de la crèche se compose de 4 Sœurs françaises, de 15 Sœurs chinoises, de 30 orphelines et de 7 domestiques. Avec l'entretien et la réparation de la maison, l'ensemble des dépenses de ce chapitre n'est monté qu'à 14,534 francs.

Pour une somme à peu près égale, l'Évêque entretient l'orphelinat des garçons, où cent jeunes Chinois sont instruits, logés et nourris, et où sont hébergés de plus une vingtaine d'autres dont il paye l'apprentissage. Ces garçons se marient ensuite, et prennent pour femmes les pauvres filles recueillies comme ils l'ont été eux-mêmes; ils s'installent aux environs de l'église, et grossissent ainsi peu à peu le noyau d'une population laborieuse et honnête, ai-

mant l'Europe qui lui a envoyé des bienfaiteurs, aimant ses enfants qu'elle « n'exposera » jamais!

Tel est le bilan de l'œuvre charitable dont il nous est donné de voir les moindres détails. L'œuvre est en enfance, il est vrai, car les sommes allouées ne suffisent guère. Avec trois ou quatre feux d'artifice de moins dans nos fêtes publiques, que de milliers d'existences on pourrait sauver ici! Ajoutez-y les trente-six écoles réparties dans la province, où quatre cents enfants sont élevés, cinq petits orphelinats qui entretiennent une centaine d'enfants (le tout coûtant environ onze mille francs), et vous saurez à peine la vingtième partie du bien que font en Chine les Missions étrangères!

17 *février* 1867. — Notre dimanche a commencé, comme si nous étions en France, par la bénédiction latine de l'Évêque à l'autel; mais il a bien fini en Chine par les clameurs de plusieurs centaines d'enfants qui criaient derrière nous : « Fan-qwaï! fan-qwaï! (diables et chiens d'Occident) ».

S'il y a environ dix-huit mille chrétiens dans toute la province, il y en a deux mille à Canton. Nous trouvons ces derniers agenouillés en plein air sur le sol, tout autour de la cabane de feuilles sèches qui sert de chapelle provisoire. Puis l'Évêque, qui aime déjà tendrement le Prince, nous garde au repas de midi, avec neuf missionnaires des villages

environnants. C'est un petit coin de la France : à nos pieds, un canon donné par l'amiral Jaurès rappelle les temps de guerre; mais aujourd'hui c'est de la conquête pacifique faite par le christianisme qu'il s'agit seulement. Que les heures nous paraissent douces au milieu de tant de cœurs amis, et que de curieuses et intéressantes aventures chacun nous raconte! Si j'ai été attristé depuis Singapour en voyant à quel point le commerce français est pauvre dans l'extrême Orient, et combien le pavillon tricolore n'y apparaît que *rara avis in terris*, l'impression générale que je ressens est moins désespérée et plus consolante aujourd'hui. Oui, c'est vrai : l'Angleterre, la reine des mers, est la dominatrice matérielle des empires asiatiques par son commerce colossal; elle y importe ses cotonnades et elle en exporte pour des milliards les thés et les soies; mais la France est le pays des idées, et elle les importe par ses missionnaires jusque dans les régions les plus inconnues de la Chine. Cette force morale, vivifiante et inépuisable, relevée par la pureté et la pauvreté de ses agents, illustrée par des martyrs et corroborée par la foi, secondons-la de tout notre cœur!

Les rapports des missionnaires avec les mandarins varient beaucoup suivant les lieux et les circonstances : ici l'intelligence est parfaite; là les prêtres sont odieusement persécutés, moins en eux-

mêmes, ce qu'ils préféreraient, que dans la personne de leurs ouailles.

Mais de tels obstacles n'arrêtent pas l'œuvre chrétienne, à laquelle il répugnerait de s'imposer, et qui se maintient dans cet admirable rôle : — recueillir les orphelins dont personne ne veut, sauver les enfants jetés sur les routes et soigner les malades qui l'implorent! L'étendue immense des districts fait du missionnaire un pèlerin dont l'allure ordinaire est la marche forcée : appelé sans cesse à quinze et vingt lieues, il s'y rend en hâte, couchant souvent sur la dure et plus souvent encore insulté : ses chapelles disséminées sont des huttes de bambou. Mais il sape la polygamie, il fait tomber la coutume barbare « des petits pieds », il forme des cœurs honnêtes, et se fait, le front haut, auprès des mandarins et jusqu'à la cour de Pékin, l'avocat des malheureux injustement opprimés. Pour subvenir à tant de labeurs, il touche cent vingt piastres (600 francs) par an, et je ne vous étonnerai pas en vous disant que les appointements de l'Évêque de Canton (1,200 fraucs) réunis à ceux de tous ses missionnaires sont inférieurs au traitement minimum du dernier des dix ou quinze ministres protestants envoyés par les sociétés bibliques, et qui, dans leurs belles villas, vivent très-confortablement sans ennuis et sans troupeau. Aussi, depuis notre arrivée en Chine, n'avons-nous pas trouvé un

seul négociant anglais qui ne déplorât la stagnation lucrative de ses ministres, et qui n'admirât nos missionnaires pauvres, mais écoutés, hardis soldats de leur foi, abordant avec la fougue française les remparts d'une barbarie séculaire : ce sont les zouaves du clergé militant.

Quant à nous, la nuit vint presque nous surprendre dans cette atmosphère pure et française, bien faite pour réchauffer les cœurs qui commencent à souffrir du mal du pays..... Mais nous rentrons au logis, pensant qu'au bout d'un an nous reverrons la terre natale, et que nos courageux hôtes de ce matin y ont, par force d'âme, renoncé presque tous pour la vie!

Dans notre rentrée vers Sha-Myen, nous sommes bientôt arrêtés net au beau milieu de la « rue de l'Amour ». Une foule au trot, venant en face de nous, nous heurte d'une façon sauvage, et force nous est de chercher refuge dans une boutique remplie de poissons puants et d'œufs conservés dans de l'acide urique. Nous voyons alors défiler devant nous le plus baroque des cortéges : une vingtaine d'hommes montés sur des poneys zébrés cheminent les uns derrière les autres, criant « Hou-ouh, tou-ouh! » (circulez, circulez!); et comme la ruelle n'a qu'un mètre et demi de large, il nous faut être lestes pour que les chevaux n'appuient pas leurs fers sur nos orteils. Ces cavaliers majestueux portent d'une main une pique, et de l'autre agitent leur longue queue

de cheveux pour fouetter leurs montures (ici, la queue sert à tout, à battre les chiens, les femmes et les chevaux, et à monter au ciel!) — L'escadron, égrené comme un chapelet, escalade ou descend à l'aventure les marches glissantes qui relient les différents niveaux d'une rue chinoise. Viennent, à la file, des licteurs en rouge, portant des fouets, des haches, des sabres et des chaînes; ce sont les bourreaux de Canton, compagnons indispensables de l'autorité locale. Puis une foule confuse de deux cents porte-étendards s'échelonne sous nos yeux : mendiants en guenilles, hideux de saleté et de lèpre, ils ont, pour l'occasion, revêtu la livrée gouvernementale, qui se compose de loques voyantes. Rien ne fait mieux voir qu'un cortége de mandarin, combien en Chine les dignités et la vermine, la magnificence et la misère marchent côte à côte; comment des gamins, vagabonds à midi, sont licteurs à quatre heures, et coucheront demi-nus le soir sur un tas de fumier! Enfin passent une douzaine de chaises à huit porteurs, palanquins fermés auxquels un petit carreau seulement donne du jour. La face ronde et grasse du Gouverneur du Kwang-Tong s'y colle pour nous considérer d'un œil farouche, et les dix-sept officiers de sa suite, portant la moustache à la tartare, se laissent plus ouvertement voir au peuple dans leurs robes enluminées, brodées d'or et d'argent.

Nous trouvons poli de saluer ces messieurs, mais

leur figure impassible nous prouve que les Européens ne leur sont guère sympathiques; ils se souviennent trop que nous avons lancé quelques boulets dans leurs pagodes il y a dix ans; après tout, ils auraient raison de nous appeler des Barbares, si nous ne cherchions pas une autre manière de les civiliser.

En opposition aux faces féroces des bourreaux de Sa Seigneurie, à l'immonde troupeau des acolytes de louage et à la majesté de décadence du cortége vice-royal, les coquettes « Filles du Ciel » aux joues rosées, à la coiffure mastiquée, aux colliers de jade, se penchent toutes à leurs fenêtres ; la « rue de l'Amour » offre à cette heure un vrai ensemble de paravent chinois : sentences peintes en écarlate, mandarins en riches costumes, mendiants qui hurlent, chevaux sur des escaliers, femmes peintes, palanquins et boutiques bariolés, tout s'y confond dans les plus vives couleurs d'une palette de potiche !

Ce quartier pourtant n'a pas toujours joui d'une aussi bruyante gaieté : dans une rue voisine qui a peut-être quatre cents mètres de long et qui est fermée à chaque extrémité par des portes, deux de nos soldats français avaient été tués en plein midi et en pleine rue pendant l'occupation alliée. Aussitôt que le commandant apprit ce crime, il n'hésita pas, fit fermer les portes de la rue, et y lança deux compagnies avec l'ordre de tout tuer, excepté les femmes

et les enfants. Cet exemple nécessaire a arrêté désormais les meurtres, continuels jusqu'alors, et nous voyons par nous-mêmes « qu'en ouvrant l'œil » on peut circuler en sûreté à Canton. Aussi le Prince s'est-il hâté hier soir de refuser la garde de vingt matelots portugais mis à sa disposition par le commandant du *Principe Carlos*. Nous avons à notre suite un cortége de deux cents gamins moqueurs et harcelants, mais ils sont surtout curieux; et, somme toute, ils me rendent au centuple le désagrément que j'ai dû causer dans mon enfance à quelque marchand chinois égaré à Paris en le dévorant des yeux et en le suivant pas à pas.

18 *février* 1867. — Nous cherchons à faire quelques achats, ayant pour guide l'aimable Père Chouzy; grâce à lui nous découvrons que le domestique chinois qui nous avait servi d'interprète jusqu'alors, prenait contre nous les intérêts des marchands et leur disait : « Demandez-leur dix fois plus; ils ne savent pas les prix et ils payeront. » Du reste, s'il y a surabondance de marchandises dans les boutiques, ce n'est guère que du « moderne ». Le « vieux chine » est payé par les Chinois bien plus cher que par nos amateurs, et les seules belles choses que nous trouvions sont dans la rue de « l'Éternelle Pureté », chez un brocanteur qui les extrait de caisses arrivées d'Amsterdam. Quelques-unes ne sont pas encore ouvertes, et il y aura sans

doute quelque Européen qui fera faire à leur contenu une seconde fois le voyage d'Europe !

Suivant les indications de notre boussole (car ici nous naviguons à pied), nous explorons l'Est de la ville, et nous passons par une grande place carrée d'où s'élèvent les plus malsaines odeurs. Là, nous buttons contre quelques cadavres de lépreux; bientôt une cinquantaine de ces pauvres êtres, soulevant chacun la natte qui le couvre, nous tendent les mains sans pouvoir se lever sur leur séant. Quand ils se sentent à bout de forces, ils viennent là, se blottissent les uns contre les autres et attendent la mort avec résignation. Dans cette cité misérable, où personne de sain n'ose mettre les pieds, et où nous nous sommes égarés, les lépreux eux-mêmes font leur police. Nous en voyons trois ou quatre, encore valides quoique chancelants, arracher leurs confrères morts des nattes pourries qui leur ont servi de maison, puis de linceul; ils les tirent par un pied jusqu'au quai, comme un chien qu'on va jeter à l'eau; et, pour eux aussi, le fleuve devient un cimetière !

Comme ici tout est contraste, nous arrivons rapidement à un quartier riche; reçus poliment dans quelques magasins, nous nous rendons compte de l'habillement des familles aisées. A mesure que l'automne et l'hiver s'avancent, les Chinois endossent casaquins sur casaquins et cuissards sur

cuissards : ils n'ont point de feu dans leurs salons, et ne se déshabillent pas pour se coucher; semblables à des oignons, ils ont quinze et vingt pelures au fort de l'hiver, et ils se maintiennent ainsi, sous des couches d'ouate superposées, dans une douce chaleur... et exhalent une odeur que je m'abstiens de qualifier. Au printemps, la pelisse est remise dans l'armoire, les casaquins diminuent en raison inverse du thermomètre, et l'habillement resté six mois prisonnier est rendu à la lumière du jour. Quel peuple de chrysalides....!

Il semble donc que l'eau ne leur est pas sympathique! Mais s'ils ne s'en servent pas pour se laver, je leur rends cette justice qu'ils savent l'employer habilement pour en faire des horloges. Depuis des siècles, Canton a eu la spécialité d'un appareil hydraulique des plus simples, qui se compose de quatre jattes de cuivre placées sur des gradins, de telle sorte que le niveau supérieur de l'une arrive au niveau inférieur de l'autre; l'eau en tombant goutte à goutte y indique vingt-quatre heures par un flotteur qui correspond à une échelle graduée.

Nous finissons notre journée par le champ des exécutions, où un apprenti coupeur de têtes, très-familier et très-jovial, veut à toute force me donner une poignée de main; puis nous passons par « le mont de Vénus », près duquel sont les salles d'examen. Des deux côtés d'une avenue de trois cents

mètres de long, sont disposées à angle droit neuf mille deux cent trente huit niches carrées, dans chacune desquelles un homme a juste la place pour s'asseoir. C'est là que pendant huit jours on enferme, tous les trois ans, les candidats aux grands examens. La composition est écrite, et de ce concours sortent les bacheliers, licenciés, docteurs, mandarins, lettrés et officiers supérieurs de l'Empire du Milieu. Dans le dialecte supérieur (obligé pour ce concours), il y a trente-deux mille caractères! Tout le mérite, paraît-il, est dans la calligraphie. Une commission de dix mandarins, sous la présidence du ministre de l'instruction publique, examine les copies et récompense la plus belle main.

C'est bien là le cachet, le symbole, le type de l'esprit et de la civilisation des Chinois. Assurément ils ont une intelligence des plus étendues, et d'admirables aptitudes : ils ont le génie du commerce, et poussent l'entente de la vie matérielle à une perfection qui nous étonne souvent. Il faut le dire, ils étaient civilisés, ils avaient la boussole, la poudre, les tissus, l'imprimerie, quand nos pères mangeaient des glands dans les forêts de la Gaule, se couvraient de peaux de bêtes sauvages et faisaient la guerre avec des flèches; mais on sent que cette civilisation, coulée dans un même moule, s'y est figée depuis longtemps.

En matière politique, ils ont eu leur 1789 bien

des siècles avant nous : l'aristocratie de naissance a cédé à la libre compétition des places par des examens publics. Quand le dernier coulie peut, s'il s'adonne à des travaux littéraires, parvenir au bouton de mandarin, comment se fait-il pourtant que les fonctionnaires issus des concours libres deviennent les despotes les plus impitoyables, les plus vénaux et les plus injustes, maltraitant cette plèbe dont ils faisaient partie hier ?

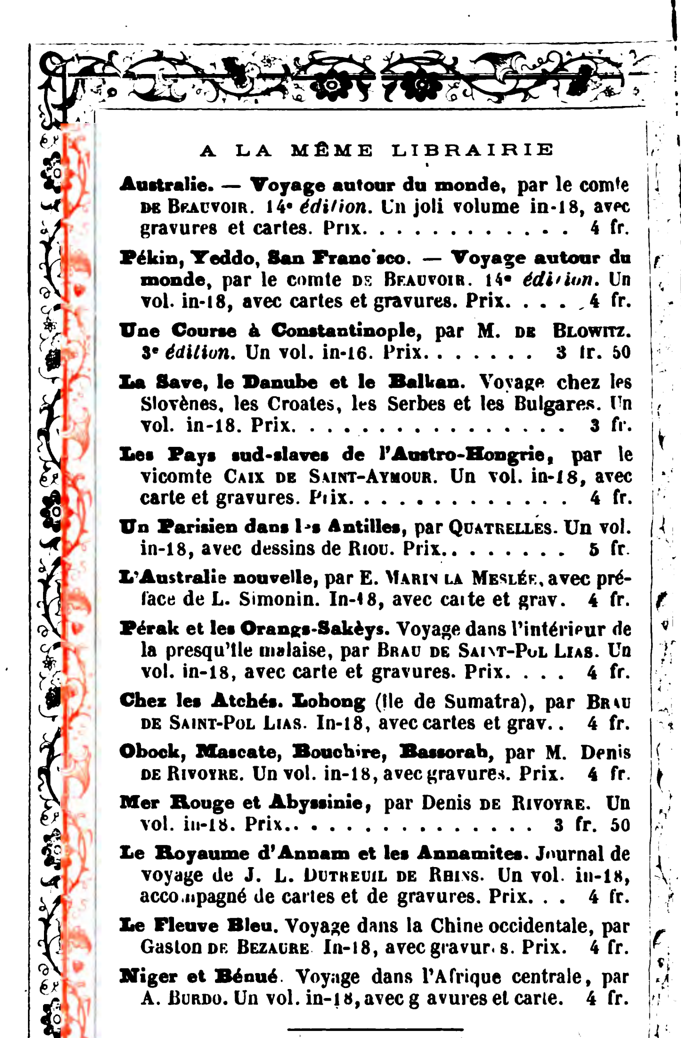
De même dans les temples, cela fait froid à voir ! En dépit du nombre des adorateurs, la routine grossière, la cupidité des bonzes, vous diront que la pensée est absente, et que la matière seule est en jeu.

Le Chinois n'a pas de religion, il n'a qu'un culte, celui de ses intérêts, et, par suite, une superstition et une adoration aveugles envers les génies qui passent pour présider à la fortune.

Et dans toutes leurs œuvres, s'il y a quelquefois perfection, il n'y a jamais étincelle ! Tout est là : ici ils sculptent et vénèrent des cercueils, mais là ils tuent sans scrupule des nouveau-nés ! Ils cherchent le mérite dans la calligraphie, et non dans la pensée ! Comment les idées peuvent-elles progresser dans un pays, quand il faut toute la vie d'un homme supérieur pour acquérir la connaissance de l'alphabet ? Il en résulte que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la population de la Chine ignorent la moitié des caractères qui expriment les idées, et qu'ils ne com-

FIN DE LA TABLE.

TABLE DES GRAVURES.



Paris. Typographie E. Plon, Nourrit et Cie, rue Garancière, 8.

